This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

MARC-AURÈLE,

OU

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE L'EMPEREUR

MARC-ANTONIN.

J.-M. EBERHART, IMPRIMEUR DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.

FUIT DECORUS CORPORE VULTU GENIATUS. ... NON INHORRUISSE VITIIS NEC ABUNDASSE VIRTUTIBUS CONSTAT.
INGENITO VITIO LABORAVIT SIMULANDÆ CALLIDÆ SEVERITATIS

Capit. p. 35 et 39

La noblesse du port, les graces du Visage
et le don d'agréer, formèrent son partage:
mais... souple à mettre en jeu les vices, les vertus:
Il voulut plaire à tous, même aux Cœurs corrompus.

Ripault, Louis Madeleine

(44)

MARC-AURÈLE,

OU

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE L'EMPEREUR

MARC-ANTONIN,

A. 25

4 annexes

OUVRAGE OÙ L'ON PRÉSENTE

DANS LEUR ENTIER ET SELON UN ORDRE NOUVEAU
LES MAXIMES DE CE PRINCE QUI ONT POUR TITRE:

PENSÉES DE MARC-ANTONIN *DE LUI-MÊME A LUI-MÊME*,

EN LES RAPPORTANT

AUX ACTES DE SA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE.

Vir quem mirari faciliùs quis quàm laudare possit.
EUTR., liv. VIII, p. 188.

Cherchez dans toute la nature, et vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les deux Antonins.... Rien n'est capable de faire oublier le premier des Antonins, si ce n'est MARC-AURÈLE.
MONTESQ., *Esp. des Lois*, liv. XXIV, ch. 10.
Grand. et Décad. des Rom., ch. 16.

TOME SECOND.

LIVRE V. — VII.

Depuis la paix avec les Parthes, jusqu'à l'élévation de Commodus à la dignité d'AUGUSTE.

A PARIS,
CHEZ ALLAIS, LIBRAIRE, RUE DE SAVOIE, N° 4.
MDCCCXX.

Viquaud lib.

Vignaud
1-21-1921

MARC-AURÈLE,

OU

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE L'EMPEREUR

MARC-ANTONIN.

LIVRE CINQUIÈME.

Depuis la paix avec les Parthes, jusqu'à la mort de Verus, collègue de l'Empereur.

DE tous ces triomphateurs ambitieux qui, altérés de sang, altérés aussi de vaine gloire, se font décerner au milieu des fanfares des soldats, la consécration militaire vouée aux succès guerriers; il n'en est pas un peut-être qui, au moment le plus brillant de son apothéose anticipée, voyant brandir au-devant de sa tête, comme deux carreaux de la foudre, un revers possible de fortune, un retour possible de justice vengeresse, ne voulût s'abîmer dans son triomphe.... AN 166.

426452

Oui, par choix, de grand cœur, ils consentiroient tous tant qu'ils sont, à perdre subitement, en ce moment même de déification, une vie qu'ils peuvent rendre réparatrice, si on leur garantissoit la plénitude et la stabilité de cette gloire de mort dont ils font leurs délices présentes, et qu'ils prétendent se faire survivre. Toutefois comme nul n'a le vouloir ou le pouvoir de leur en confirmer la possession; ... dès la descente du char un effroi précurseur les saisit et les glace, ainsi qu'il saisit et glace le coupable qui se sent dévoué.... mais de tels insensés croient que ne pas monter, c'est descendre; que demeurer stationnaire, c'est déchoir. Effaçons ce triomphe par un triomphe plus plein, se disent-ils alors; surpassons-nous nous-mêmes: agissons.... agissons pour nous distraire et distraire ce *peuple* de l'odieux aspect de l'avenir; .. et vitement ils ajoutent des injustices et des oppressions à des oppressions et à des injustices; ils entassent des meurtres de nations sur des meurtres de nations; ils montent en pyramide le mal sur le mal; ils se guindent au sommet; de-là que voient-ils? les deux carreaux de la foudre plus près suspendus, plus ardens, plus menaçans:

Si ce n'est-là l'arrière-triomphe que se ménage l'ambitieux, quel sera-t-il? si ce ne sont-là les dignes prémices de la récompense qui se réserve à ses crimes d'orgueil et d'inhumanité, quelle conséquence et quelle proportion pourra-t-on reconnoître, entre les forfaits et leur châtiment?.. si la perspective du supplice n'est pas déjà le supplice même, comment pourra-t-on trouver la *tyrannie* assez punie, l'humanité assez vengée?

Que Marc-Aurèle, qui triomphe à contre-cœur, soit destiné à rencontrer après l'ovation les insultes de la fortune, comme il les aura prévues sans effroi, il les supportera sans foiblesse; car il n'a point à se reprocher d'avoir voulu le mal, d'avoir placé dans le succès du mal, sa gloire et une sinistre joie; car il n'a point à subir le remords de n'avoir pas gémi dans toute l'amertume de l'ame, sur la nécessité de vaincre même avec *probité*, de tuer des hommes, selon ce qu'on appelle *le droit des sociétés humaines*, d'immoler *légitimement* des peuples au salut de ses peuples; car il se prendroit en exécration, s'il ne s'indignoit pas contre ce rang élevé qui peut le forcer à faire de toutes spoliations et de toutes destructions,

le faste et les pompes de son triomphe, à faire des funérailles des nations une fête de réjouissance, destinée à l'enivrer d'orgueil, à enivrer de férocité, ses sujets, ses concitoyens, des mœurs de qui il est constitué responsable devant sa raison propre, la raison sociale, la raison divine, devant les hommes et devant Dieu.

Il secoue l'habit triomphal, le manteau d'orgueil, comme un vêtement importun, et le laisse tomber sous les pieds de ceux qui suivent le char. Il rentre sans regret, sans trouble, sans épouvante, dans la société dont il regarde le bien comme *le seul objet digne de son estime*. Il y rentre disposé librement à tous les accidens.

« Ne te trouble point, se dit-il; en te faisant » un tableau de tout le reste de ta vie; *garde-» toi de te représenter à la fois le nombre et » la grandeur des peines que tu auras pro-» bablement à souffrir*; mais à mesure qu'il » t'en arrivera, demande-toi qu'est-ce qu'il » y a là d'insupportable, d'insoutenable, » car tu rougiras de t'en faire l'aveu. Ensuite » pense que ce n'est ni l'avenir, ni le passé » qui t'incommodent, que c'est toujours » le présent; *mais le présent n'est rien quand » on ne lui donne que sa juste étendue* et

» qu'on demande à son ame avec reproche » si elle ne peut pas porter un si mince » fardeau... ». Il revient donc dans le monde prêt à tout supporter ; il s'attend à y retrouver des infortunes, il y retrouve la guerre, la famine et la peste. XII. 21.

De la prospérité au malheur, un tour de roue ; entre le triomphe et le précipice, la rencontre et le heurt d'une pierre ; voilà les viremens de fortune et les secousses périlleuses d'une vie royale. L'armée du Danube presque entière avec Furius-Victorinus son général, a péri, vaincue et exterminée par la ligue des Marcomans... Quelle défaite et qu'elle est proche de Rome, où l'on fête encore la victoire! Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

L'Orient étoit à peine dompté, que le Nord, furieux d'avoir perdu l'à-propos d'une diversion utile, vient de se décider, de frapper et de défaire tout d'un trait l'armée qui garde le Danube. La Germanie entière du Rhin à la Vistule, du Danube à l'Océan et à la Baltique ; la Dacie du Danube au Dniester, des monts Carpathiens au Pont-Euxin ; la Sarmatie depuis la Vistule jusques au Volga, sont armées contre Marc-Aurèle. Rome et son Empereur ne verront plus que des ennemis dans une population de cinquante millions d'hommes

au moins, répandue sur un territoire de deux cent cinquante lieues de profondeur moyenne et de sept cents lieues de longueur. Sarmates, Germains et Daces se sont précipités de toutes les extrémités de leurs vastes régions, sur les bords du Danube. La Vindélicie, la Rhétie, la Norique, les Pannonies et les deux Moesies, toute l'enceinte septentrionale de l'Empire est menacée à la fois et insultée dans la longueur entière du cours de ce grand fleuve, sur un front de cinq cents lieues.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

En même temps la disette se remontre non pas dans Rome seulement, mais dans l'Empire entier; en même temps encore et comme par surcroît vient sourdement s'allier à ces deux calamités la peste... Quelques peuplades, de certaines provinces, quelques armées, quelques villes ont pu de loin en loin se voir exposées à l'attaque simultanée de ces trois calamités; jamais une nation entière, jamais surtout une nation de cent vingt millions d'hommes. Comme il s'est fait une confédération de Barbares, il se fait une confédération de fléaux. L'empire d'une extrémité à l'autre jette des cris d'effroi; faut-il que le découragement vienne renforcer tant d'ennemis cruels, et que le peuple se livre en proie et

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29. L.-V. vit. p. 38.

s'abandonne lui-même en se désarmant de son courage.

Guerre, famine, peste et désespoir public, Marc-Aurèle fixe tout d'un mélancolique mais intrépide regard; il est bien de voir sans peur, il est mieux d'agir sans foiblesse ni retard. D'une main ferme et prompte, il porte le remède partout où le remède peut atteindre.

D'abord il anime et réchauffe dans le cœur des peuples *le sentiment de la défense naturelle et l'amour de la patrie*; en récompense il amasse, rassemble et met en marche de nombreuses levées. A sa voix, Cassius, qui faisoit face à l'Orient du monde, commande à l'armée de l'Euphrate une conversion à gauche, une marche de cinq cents lieues à travers montagnes et mers, et vient faire front au Nord de la terre. Il prend position sur la droite du Danube au centre de son cours. Aurèle lui-même, Aurèle en personne s'apprête à réparer les désastres de la grande armée de Pannonie qui vient d'être défaite. Ses goûts, comme ses répugnances, il a tout immolé aux intérêts de l'état. Ah! jamais l'intégrité de la société qu'il conduit fut-elle plus dangereusement exposée!

Envoyer Verus seul à l'armée, le laisser

seul à Rome; c'étoit l'abandonner à sa foiblesse et aux affranchis, c'étoit le livrer en
Cap. L.-V. vit. p. 39. scandale ou à l'empire ou à l'armée. Marc-Aurèle se rend au sénat et fait sentir à cette assemblée la convenance de montrer à la tête des armées les deux Empereurs en personne. Il indique au peuple la nécessité de rendre la guerre et la revanche imposantes,
Capit. Marc-Aur. vit. p. 28. promptes et décisives. Ce n'est pas trop des deux *augustes* ensemble pour intimider les Barbares enorgueillis, pour ranimer les légions humiliées.

Rome étoit depuis long-temps étrangère aux revers. Ou ces revers étoient tournés en victoires dans les rapports des Empereurs, où on les taisoit. Marc-Aurèle regarde cette marche oblique et dissimulée comme injurieuse à la dignité du prince et du peuple; du prince qui déshonore son caractère par le mensonge et la forfanterie; du peuple, parce qu'on lui doit compte de son sang, parce que c'est le mépriser que de l'abuser; et Marc-Aurèle proclame sa défaite en présence du peuple. Depuis Trajanus, les Romains avoient perdu l'habitude de voir leurs empereurs quitter la ville pour les camps. Les voyages d'Adrianus n'étoient que des excursions administratives ou de curiosité. L'effroi des citoyens s'augmente donc. Marc-

Aurèle s'en inquiète peu, il le maîtrisera, il le fera tourner à l'avantage de la défense commune.

Il combat la famine en ouvrant gratuitement les greniers publics à toutes les classes de la nation. Les grains s'épanchent partout et cette prodigalité, en masquant la disette présente, retarde dans l'opinion l'effet funeste de la famine prochaine.

Il a pourvu à la défense de l'état contre les Barbares, il a écarté les malheurs de la disette, comment pourvoir aux désastres de la peste? ainsi que cette peste avoit suivi l'armée de Cassius de Séleucie à Nisibis et de Nisibis à Antioche, elle a suivi Verus de ville en ville. Elle pénétroit avec lui de province en province; elle est entrée dans Rome parmi son cortège. Comme elle vient de loin, puisqu'on la croit sortie de l'Éthiopie, ou tout au moins de l'Égypte, elle ira loin encore, car elle ne s'arrêtera qu'aux rives du Rhin et aux bords de l'Océan. Ses atteintes sont pour le présent sourdes et timides; elle semble mesurer l'attaque et ne faire que s'essayer. Les grands coups ne frapperont que trop tôt, ils ne redoubleront que trop fort. D'ailleurs se montrer, c'est frapper. Le caractère formidable de ce mal, est que sa présence inerte suffit à

Capit. L.-V. vit. p. 38.

Lucian. quomod. Hist. conscrib. p. 354. Amm. Marcell. l. 23.

notre défaite. Que sera-t-il donc de son activité.

Tant est grand ce fléau, que le commun des anciens trouvant la punition qu'il semble porter avec lui, hors de proportion avec les crimes ordinaires, ne manquoit jamais de l'attribuer au châtiment expiatoire de quelque grand forfait, de quelque sacrilège. Les sujets de Marc-Aurèle regardent la terrible irruption de la peste présente, comme la punition du massacre effectué dans Séleucie par Cassius, comme le châtiment expiatoire d'un sacrilège commis dans l'un des temples de cette capitale, par les soldats. Point de siècles, sans en excepter les plus récens, qui n'abonde en preuves irrécusables de la foiblesse superstitieuse de l'esprit humain. Au siècle des Antonins, on admet, pour authentique, le conte absurde de l'origine de ce fléau. Comme les maux à qui Pandore a donné l'issue, la peste qui sévit à cette heure, est sortie d'un coffret, consacré par des cérémonies pieuses, et timbré de caractères magiques, que des légionnaires impies ont volé et forcé dans le temple du soleil à l'heure où ils livroient au pillage ce lieu saint et sacré. A l'ouverture du coffret une vapeur mortelle s'en est exha-

Capit. L.-V. vit. p. 38.

lée, elle a infecté le royaume des Parthes et l'armée,... elle va venger sur les extrémités de l'Europe, l'outrage fait aux Dieux aux extrémités de l'Asie. Qu'importe que les gens sensés, dont le nombre est à peu près égal en tout siècle comme en tout pays, voient et attestent que cette peste, venue des bords du Nil, a été portée dans la Babylonie par les marchands, dans la Mésopotamie par les armées, et de là dans l'empire; qu'importe leur témoignage au peuple, qui préfère toujours le merveilleux au vrai, et ce qui étonne l'imagination à ce qui satisfait le jugement. Quoi qu'il en soit, il falloit en cette funeste circonstance accorder à l'opinion publique l'expiation solennelle qu'elle sollicitoit. Marc-Aurèle ordonne qu'il soit fait des lustrations dans les villes, les bourgs et tous les lieux habités de l'empire. On procède à les purifier par l'eau, le feu et les aromates, cérémonies et pratiques qui se rapportoient également à la religion et à la salubrité, puisqu'elles avoient pour but et de pallier le mal physique, et de tempérer le mal moral qu'entraînoit l'abattement de cœur de tous les citoyens. Dans Rome, il ordonne la célébration d'un *lectisternium*.

Amm. Marc. l. 23.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

Suivant les rites anciens de cette rare et

imposante cérémonie, on fait descendre du piédestal la statue des principales divinités..... On dresse un lit somptueux au-dedans de chaque temple. On étend sur cette couche la statue en qui la consécration a fait descendre, ainsi qu'on le croyoit alors, le génie du dieu qu'elle représente. Près de ce lit couvert de riches tapis, de fleurs et de parfums, on apporte des tables chargées des mets les plus délicats; on transporte les déités de chaque temple les unes auprès des autres, on en réunit plusieurs tour-à-tour en une même basilique,... dans un même banquet;... on rend communs à chacune d'elles les sacrifices et les offrandes diverses qu'on a coutume de leur présenter séparément. On les fait en quelque sorte converser et se concerter pour mettre fin d'un commun accord aux ravages du mal. On essaye sept jours durant, de séduire les dieux par des festins auxquels ils sont supposés se convier réciproquement.... Telle est la part que cette cérémonie fait à la superstition. Voilà maintenant le profit qu'elle porte à la raison et à la sociabilité. Tous les hommes, sans distinction de rang ou de fortune, se rapprochent, se serrent et s'étreignent les uns les autres sous la pesante main du malheur.

Tit.-Liv. c. 13. l. 7. c. 2.

Val. Max. l. 2. c. 1.

Toutes dissensions cèdent au consentement mutuel. Tous procès sont abolis, non par l'interposition de l'autorité, mais par l'accord volontaire des parties. La loi civile, cette convention nécessaire des hommes, renonce à tous ses droits en ce moment où est menacé dans son universalité le droit d'existence des hommes. On brise les fers des prisonniers, les cachots même s'ouvrent et se vident; comme on ne châtie que pour l'exemple, et comme l'exemple ne peut plus porter profit à la société, qui va se dissoudre, on laisse les criminels jouir, à l'instant suprême, et de la liberté et de la société de leurs semblables.... Plus de séparations de rang, tout est en commun; les repas se prennent dans les rues. Les tables étant dressées en dehors, on arrête et l'on y fait seoir les grands qui se confondent avec les artisans et les pauvres à la porte du plébéïen; nul inconnu n'erre isolé et perdu comme un étranger; chacun se dispute le privilège de lui donner l'hospitalité; la bienfaisance s'exerce en hâte, quand le temps de la pratiquer est près d'échapper. Plus d'intérêt à la propriété, dans ce monde où l'on va tout quitter: les maisons sont ouvertes et comme à l'abandon; tous les passans ont la liberté d'y pénétrer et de se servir de ce

qu'ils y rencontrent. A quoi bon des rivalités et des haines, alors qu'il n'y a plus d'avenir ? les ennemis se serrent la main, se réconcilient, s'embrassent, conversent et mangent ensemble. Toutes anciennes offenses s'effacent, toutes les vieilles injures, tous les outrages invétérés reçoivent abolition. . . . .

Ainsi l'esprit se repose du spectacle des calamités publiques, ainsi on le distrait de la crainte d'un avenir funeste par la confiance dans l'expiation, par l'exercice plus rassurant et plus sûr de la bienveillance présente ; et à ce prix on voit rentrer un peu de calme dans les cœurs.... Eh ! quel moyen plus efficace d'y rappeler et d'y fixer la sérénité, que d'en chasser les sentimens personnels ou haineux, et d'y réintégrer la bienveillance. C'est bien là une fête d'alliance, c'est bien le renouvellement de la confédération fraternelle des hommes ! mais sous quels auspices !... Ah ! si la vie est bien remplie, qu'est-ce que la mort a de redoutable pour ceux qui ont su se réserver des affections ? A-t-elle été mal remplie ? qu'elle se termine du moins comme elle auroit dû s'accomplir ; qu'elle revendique des affections, et alors ou la mort semblera moins dure, ou l'on retrouvera à l'avenir du cou-

rage et du sentiment pour bien vivre. Reconnoissons-là le but que se proposoit Marc-Aurèle. Une telle cérémonie pleine de cordialité et exempte d'appareil lugubre, comme elle est la plus humaine, est bien aussi la plus politique que jamais le génie d'un sage Roi ait pu instituer ou remettre en crédit pour rendre le réconfort à toute une nation. L'ame du doux Marcus-Antoninus, écartant le vrai motif de ce resserrement accidentel de l'union sociale, dut s'attendrir en contemplant une scène de bienveillance qui lui montroit, pendant le court espace de sept jours, les hommes sociables, unis, alliés et frères, comme sa philosophie auroit voulu qu'ils le fussent pendant toute la durée de la vie.

Voilà les habitans de Rome réconciliés avec les autres, et surtout avec eux-mêmes, ce qui les dispose tout au moins à la résignation; Marc-Aurèle veut maintenant attacher plus solidement aux intérêts de l'empire en danger, l'immensité des peuples différens de mœurs et de culte, qui reconnoissent son autorité. Tous tant que nous sommes, non contents de nous aimer nous-mêmes, nous voulons qu'on nous aime en ce qui est hors de nous. Alors même que nous nous respectons peu nous-mêmes, nous voulons que l'on respecte tout ce que nous respectons. Où

finit la circonférence du *moi* de l'homme ? Marc-Aurèle rend manifeste son respect pour l'objet spécial de l'amour et de la vénération de chacune des diverses provinces de l'empire et des différens peuples soumis, c'est-à-dire, pour les religions locales. Il mande de toute part des prêtres. Les cultes autorisés par le sénat et qui sont tombés, il les relève. Des Dieux oubliés ou négligés sont remis en honneur... C'étoit montrer qu'il voyoit toutes les religions du même œil que Socratès, qu'il les considéroit comme le moyen commun pour le fond, varié dans la forme, à l'aide duquel se garantit la conservation de la morale sociale. Il satisfait à la politique, il satisfait en même temps à cette éminente piété qui ne l'abandonne point et qui se complaît à honorer Dieu sous quelque représentation et même sous quelqu'allégorie ou emblême que ce soit. Qu'on regarde de quelle hauteur il considère la religion et quelle noble destination il lui donne. Quelque soit le voile dont elle se couvre, il n'en démêle pas moins sous ce voile qu'il soulève, la grande, l'efficace, la seule consolatrice de l'homme et des hommes, quand vient à s'appesantir sur eux le malheur. . . . .

Capit. Marc-Aur. vit. p. 26 et 31.

Il a présidé et accompli en qualité de

souverain pontife ces pieuses et consolantes cérémonies ; le philosophe, prêtre et roi, quitte maintenant la toge blanche, attribut du pontificat, pour endosser par-dessus la cuirasse, le *paludamentum* de couleur de sang, décoration caractéristique du général romain. Quelle nécessité de travestissements! Certes, ces changemens extérieurs mettent l'ame en grand risque de perdre sa fixité!

Il part, il quitte Rome, il dirige sa marche vers la Pannonie et l'armée. Vers l'armée! qui? Marc-Aurèle? Ce philosophe dans un camp? Eh oui!... Qu'est devenue son aversion pour la guerre? elle cède à la nécessité. Est-ce donc là qu'aboutissent ses fermes résolutions de se vouer à faire fleurir la paix publique en laissant à d'autres l'inhumaine vanité de faire trophée des calamités de la guerre? elles disparoissent devant la convenance qui est la voix de la raison et la source du bonheur public. Un roi, comme il est l'homme du peuple, doit être aussi l'homme de la convenance. Qu'il ne fasse point de projets personnels, s'il ne veut s'exposer à prendre de fausses mesures, et à voir ses desseins confondus par l'évènement, ou plutôt qu'il ne forme qu'un seul projet, celui de faire toujours

et uniquement ce qu'exigera la nécessité du moment, de le faire dans la mesure du juste et de l'honnête, sans tenir compte de ses goûts ni de ses affections. Un seul homme se doit-il préférer à tout un peuple?... De telles vérités ne pouvoient être inaperçues d'un esprit aussi lumineux que celui d'Aurèle; comment auroit-il manqué de régler sur elles son action, celui qui s'est dit : « *Fais*
xxxi. 2, et t. I, p. 163. » *l'affaire du moment, selon la droite raison.* »
Dans ces grandes secousses de l'ame, par lesquelles elle est, comme par une force irrésistible, jetée hors de ses habitudes, de ses projets, de ses vœux, d'elle-même ; l'humanité, c'est-à-dire la foiblesse, ne perd pas ses droits. Mais veut-elle ne les pas regretter, il faut qu'elle les immole d'un seul coup. Marc-Aurèle a vu tous les fléaux avec intrépidité. Marchant au-devant posément mais subitement, comme fait le guerrier solide qui se porte au combat, il a été plus pressé, suivant son devoir, d'agir pour les autres, que de réfléchir pour son compte propre. De premier mouvement il a immolé ses inclinations ; il a tout quitté, il est parti. Il s'est sacrifié comme sans réflexion, il faut maintenant que la réflexion soutienne l'action, sanctionne le sacrifice, qu'elle lui crée

des forces nouvelles contre des atteintes nouvelles et extraordinaires.

« Il n'arrive rien à personne, » se dit-il, dans ses premiers momens de solitude et d'inaction, « il *n'arrive rien à personne qu'il*
» *ne soit né en état de porter*. Les mêmes
» accidens sont échus à d'autres qui, par
» défaut de connoissances, ou par ostenta-
» tion de grandeur d'ame, sont restés fermes
» et insensibles. *Ne seroit-il pas honteux que*
» *l'ignorance et la vanité eussent plus de pou-*
» *voir que la sagesse*. Remets-toi devant les XIII. 12.
» yeux, sur cet accident comme sur les
» autres, tous ceux qui avant toi en ont
» éprouvé d'analogues et qui les ont sup-
» portés avec peine, qui ont murmuré. Où
» sont-ils maintenant ? ils ne sont plus. Pour-
» quoi voudrois-tu leur ressembler ? ne
» vaut-il pas mieux laisser les mœurs de
» telles gens à ceux qui ont roulé ou roulent
» ensemble dans le même tourbillon, et à
» ton égard ne songer qu'à faire usage de
» pareils accidens; car tu t'en serviras bien
» et ce sera une matière à t'exercer. *Aie*
» *seulement pour objet d'être honnête à tes*
» *yeux dans tout ce que tu fais;* souviens-
» toi de ces deux choses, et ta conduite en
» ces occasions deviendra différente de celle
» des autres ». 2. XII. 13.

Des maximes de force, vagues et générales commes celles-ci, ne sont bonnes qu'à des situations communes. Qu'elles semblent froides et de peu d'effet si on les mesure à l'ardeur du mal que voit Aurèle et qu'il lui faut guérir! Est-il si fréquent qu'un souverain soit aux prises avec la guerre, la famine, la peste et le désespoir public! Comme quatre chevaux vigoureux, ardens et aiguillonnés, qui tirent en sens contraire les membres d'un homme dévoué à un supplice cruel, ces quatre fléaux tendent de toute leur funeste énergie à déchirer l'Empire. Chaque atteinte, chaque effort retentit avec une douleur indicible dans le chef. La force humaine est insuffisante à maîtriser tant de souffrances. Il faut une force divine, une force qui vienne du Ciel : Marc-Aurèle invoque cette force et la résignation descend.

De la Résignat. XXXI. « *Plie-toi, se dit-il, aux évènemens que l'ordre*
» *général t'a destinés... Ce qui arrive est né-*
XIX. 9. » *cessaire à l'ordre général de l'univers.* Il
» n'y a qu'une seule harmonie dans cet
» univers, et comme l'ensemble de tous les
» corps fait le monde entier tel qu'il est,
» ainsi *le jeu de toutes les causes produit cette*
» *condition particulière que l'on nomme des-*
XIV. 16. » *tinée.* Que ton ame se suffise donc à elle-
» même, en te faisant agir en tout par la

» droite raison et qu'elle s'abandonne au
» destin sur sa part des évènemens qui ne
» dépendent pas d'elle... Jette-toi volon- XVII. 1.
» tairement dans ses bras, laisse-le te filer
» telle sorte de jours qu'il lui plaît... *La* V. 8.
» *raison qui gouverne l'univers connoît par-*
» *faitement sa propre nature, elle sait bien*
» *tout ce qu'elle fait et sur quels sujets elle*
» *agit*... Tu passes ta vie dans le sein de cette V. 2.
» raison universelle qui gouverne le monde
» et les sociétés, et tu nourrirois néanmoins
» des pensées toutes contraires aux siennes,
» puisque tu trouverois étranges les choses
» qui tous les jours se rencontrent dans ton
» chemin... *Va, ce que la nature de l'univers* XIX. 29.
» *apporte à chacun lui est utile et l'est au*
» *moment même qu'elle l'apporte*... Toutes V. 10.
» choses s'accomplissent suivant l'ordre de
» cette nature universelle, et non suivant
» l'impression de quelque autre cause qui
» en soit indépendante et qui lui soit
» étrangère ». IV. 3.

« Ce qu'on dit en termes vulgaires qu'un
» médecin a ordonné à un malade de mon-
» ter à cheval, de se baigner dans l'eau froide,
» de marcher pieds nus, tu peux le dire de
» la nature de l'univers, qu'elle a ordonné à
» un tel homme d'avoir une maladie, de

» faire telles pertes, [de subir tels fléaux ;]
» car comme ce mot ordonné signifie pour
» le médecin qu'il a mis en ordre les moyens
» propres à rétablir la santé, il signifie de
» même à l'égard de la nature qu'elle a mis
» ce qui arrive à chacun dans l'ordre qui
» convenoit à la destinée générale ; et je dis
» qui *convenoit*, dans le sens qu'un archi-
» tecte dit que des pierres carrées con-
» viennent à un mur ou à une pyramide,
» parce qu'elles s'arrangent bien les unes
» avec les autres pour faire un certain tout.
» *Reçois en conséquence ce qui arrive comme*
» *on reçoit les ordonnances des médecins, on*
» *s'y soumet de bon gré par l'espoir de guérir.*
» Regarde donc l'accomplissement de ce
» que la commune nature a jugé à propos
» d'ordonner, du même œil que la santé.
» Soumets-toi de bon cœur à tout ce qui t'est
» dévolu, quelque dur qu'il te paroisse,
» comme à une chose qui doit contribuer
» à la santé du monde, au succès des vues
» du grand Jupiter et à son bon gouverne-
» ment, car il ne te l'eût pas envoyé, s'il
» n'eût eu en vue l'utilité de l'univers. *La*
» *nature ne porte jamais rien qui ne convienne*
» *à ce qu'elle gouverne.* Voilà donc deux rai-
» sons pour toi d'embrasser tout ce qui t'ar-

» rive. La première que cela fut fait pour
» toi, combiné pour toi et qu'il t'appar-
» tient en quelque sorte, ayant été lié là haut
» à ton existence par une suite de très-an-
» ciennes causes. La seconde, parce que ce
» qui a été affecté à chacun en particulier
» contribue au succès des vues de celui qui
» gouverne toutes choses et à leur donner
» de la perfection et même de la consis-
» tance; car le grand tout se trouveroit
» mutilé, si tu pouvois retrancher quelque
» chose de la continuité et de la liaison, tant
» de ces parties que de son action. Or tu fais
» autant que tu le peux ce retranchement,
» si tu supportes avec peine cet accident et
» si tu le retranches en quelque sorte du
» monde ». XIV. 6.

« Le tenter ce retranchement, c'est être
» impie. *Tout ce qui arrive dans ce monde*
» *y arrive justement et cela non-seulement par*
» *rapport à l'ordre arrêté; mais je dis selon*
» *les règles de la justice et comme étant envoyé*
» *par quelqu'un qui distribue les choses sui-*
» *vant le mérite.* Nous travaillons tous à l'ac- V. 3.
» complissement d'un même œuvre; quel-
» ques-uns avec connoissance et intelligence,
» les autres sans réflexion, comme Héra-
» clitos a dit que ceux même qui dorment

» sont des ouvriers qui contribuent de quel-
» que chose à ce qui se fait dans le monde ;
» l'un y contribue d'une façon, l'autre
» d'une autre ; mais celui qui murmure
» contre les accidens de la vie, qui se roi-
» dit contre le cours général des choses,
» pour l'arrêter, s'il étoit possible, y con-
» tribue encore plus qu'un autre, car le
» monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois
» donc avec quels ouvriers tu veux te ran-
» ger, *quelque parti que tu prennes, celui*
» *qui gouverne l'univers saura bien se ser-*
» *vir de toi.* Il te mettra toujours parmi les
» coopérateurs et au nombre des êtres qui
V. 1. » servent activement à l'ouvrage ».

« Tout homme qui s'afflige et se fâche
» de quelque évènement que ce soit, res-
» semble à un vil pourceau qui, pendant
» qu'on l'immole, regimbe et crie : fais-
» toi la même image de celui qui déplore en
» secret sa destinée. *Songe qu'il n'a été donné*
» *qu'aux êtres raisonnables d'obéir librement*
» *aux dispositions primitives* ; car ne faire
» qu'y obéir simplement, c'est pour toi
XXXIV. 49. » une chose inévitable ».

« Ou la nature t'a donné assez de force
» pour supporter tout ce qui t'arrive, ou
» elle ne t'en a pas donné assez. *Si tu as*

» *reçu assez de forces, uses-en, et ne te fâche* » *point ; et si l'accident est au-dessus de tes* » *forces, prends encore patience, car en te* » *consumant il se consumera aussi... Ce qui* xiii. 4. » *est insupportable tue ; ce qui dure est sup-* » *portable...* Il ne peut arriver à l'homme xiv. 10. » aucun accident qui ne soit pour un » homme, ni au bœuf qui ne soit pour un » bœuf, ni au rocher qui ne soit pour un » rocher ; si donc ce qui arrive à chacun » de ces êtres est un évènement ordinaire » attaché à son existence, pourquoi rece- » vrois-tu avec peine ceux qui te regardent. » La commune nature n'a pas fait pour toi » seul des choses insupportables... Laisse xiii. 6. « donc là et rejette loin de toi les livres et » tes propres pensées qui seroient contraires » à la doctrine de la providence, de peur » que tu ne murmures [et au moment de » l'épreuve et] au jour de ta mort, au lieu » de recevoir [l'épreuve et] la mort dans » une vraie paix d'esprit, en bénissant du » fond du cœur les dieux ». iv. 4.

Tout est juste, tout est utile, tout est proportionné à nos forces, tout est supportable, voilà le suc concentré de ces réflexions. Après que Marc-Aurèle en a imbu sa pensée, il abaisse sur sa poitrine une tête

soumise et tranquille pour la relever bientôt toute remplie de sérénité, de lumière et de vigueur. Quel magnifique présent de Dieu à l'homme que cette généreuse résignation qui lui apporte une raison transcendante et pourtant modeste au moment où l'ambitieuse raison humaine erre éperdue ou tombe souillée! C'est elle, c'est la résignation qui conserve à Aurèle la paix de son esprit au milieu du fracas de ces fléaux qui secouent leurs chaînes brisées, et en frappent et en mutilent les peuples. Qu'il faut que cet esprit soit pur pour qu'il demeure calme! qu'il faut que religieux il soit envers Dieu pour qu'il bénisse du fond du cœur la main par laquelle sont versées tant de calamités sur son peuple et sur lui!

Quelle est la perfection de la sagesse? c'est la résignation. Elle n'ôte point en effet l'activité qui porte remède au mal..... Nul moyen de salut n'échappera maintenant au génie d'Aurèle qui sait se posséder paisible. Il en applique à présent le calme et la puissance à méditer sur le danger le plus prochain et sur les moyens d'écarter ou de vaincre un ennemi dont les succès équivaudroient à tous les fléaux ensemble. Il mesure la force des Barbares, il étudie les

causes de la guerre qu'ils lui apportent, et mûrit en sa tête la façon de procéder dont il usera pour mettre fin à ce fléau avec promptitude et au profit de la sécurité de l'empire, seule raison légitime de la guerre.

Nombre de peuplades, de qui se composent quantité de peuples, beaucoup de peuples séparés, de qui se forment trois grandes nations : peuplades, peuples et nations qu'avoient divisés jusque-là l'intérêt, la crainte et la jalousie, ont mis bas toute haine les uns contre les autres, ou plutôt l'ont réunie et comme fondue en une seule, pour une communauté de vengeance.

Cette ligue sans exemple, comme sans imitation par son étendue, son union et sa force, à laquelle concourent tant de peuples qui, ayant résolu de concert, agiront d'ensemble; cette ligue dirigée contre Rome, qui dès long-temps n'a sujet de redouter que les coalitions; cette coalition formidable plus que la totalité réunie des confédérations ourdies à toutes époques par les Barbares; cette ligue, coalition ou confédération s'est tramée, tissue et frappée jusqu'en son moindre fil, sous l'influence des Marcomans, peuple d'origine gauloise, établi dans la Bohême par la force de l'épée, affermi dans son établissement et par la franchise

avec laquelle il s'est identifié à la cause des Germains et par le génie de la négociation.

Les (Gaulois) Marcomans, qui se constituent les instigateurs et les provocateurs de la coalition germanique, dévouent à l'intérêt national une énergie, une ardeur de zèle supérieures de beaucoup à celles de quelque autre peuplade indigène que ce soit. Ils commandent ou influent en vertu de la double puissance du courage militaire et de la politique, ils se rendent nécessaires à tous par leur habileté à ourdir des ligues et nécessaires toujours par leur adresse à les maintenir, par leur hardiesse à les mettre en mouvement, à entamer les agressions qui les rendent actives, à renouveler celles qui les rendent persistantes, à hasarderles coups de parti qui les renouent quand elles se disjoignent; ils se font ménager et craindre des proches et des ennemis par leur subtilité à forger ces intrigues ou combinaisons dont l'effet est de tenir en haleine les méfiances, les haines, c'est-à-dire, les passions et les intérêts.

Toutes les familles, les peuplades et les peuples de la Germanie se sont rangés sous les étendards de ces Marcomans, bons guerriers et politiques redoutables.

Entre eux se distinguent le peuple des

Alemanni (1), dont les possessions riveraines du Rhin s'étendent depuis le Danube jusqu'au Mein; chez qui tout s'arme et combat, même les femmes; chez qui tout est exercé à la discipline romaine, car il guerroie sans cesse, ou contre les Empereurs, ou sous leurs drapeaux; le peuple des *Suevi* (2) belliqueux, dont le territoire s'étend de l'Hirza au Rhin, et du Danube à l'Elbe, en tournant la Bohême. Sous le nom commun de *Suevi*, il embrasse les *Catti* (3), vainqueurs des *Cherusci* (4), opiniâtres à la guerre et arrivés à ce dernier terme d'habileté qui fait que l'on compte plus sur un général que sur une armée; les *Hermunduri* (5), quelquefois vainqueurs des *Catti*, fantassins redoutables et seuls entre tous les Germains à qui Rome ait ouvert les marchés de l'empire; les *Narisci* (6), moins nombreux, mais non moins courageux, et les *Semnones* (7), les plus anciens des Suèves; le peuple des *Langobardi* (8) et tout ce qui dépend de lui entre

Tacit. Mor. Germ. Cæsar, l. VI. Amm. Marcell. l. 31. Dio, l. 71, p. 808. Pausan. l. VIII, p. 273. Cap. Marc-Aur. vit. p. 29.

(1) Allemands.
(2) Saxons et Brandebourgiens.
(3) Hessois.
(4) Hanovriens.
(5) Franconiens et habitans de la Haute-Saxe.
(6) Habitant le voisinage de Ratisbonne et une petite partie de la Bohême.
(7) Saxons de Misnie et du territoire de Dresde.
(8) Lombards ou Brandebourgiens et Poméraniens.

l'Elbe et l'Oder, à partir du milieu du cours de ces fleuves jusqu'à la Chersonnèse cimbrique; celui des *Vendili* (1) ou Vandales, fixé sur le littoral de la Baltique, entre l'Oder et la Passarge, depuis l'embouchure de la Widawska jusqu'à celle du Bro; Lombards et Vandales destinés l'un et l'autre à verser sur l'Europe entière et portion de l'Afrique des calamités gratuites et comme spontanées; car ils n'ont point d'outrages à venger, de représailles à exercer; jamais les armes romaines n'ont pénétré dans la contrée qu'ils habitent; le peuple des *Quadi* (2), plus tenace en ses fureurs guerrières, qu'aucun des autres peuples de la ligue germanique; son territoire ne s'étend que dans l'espace étroit, compris entre le Moldaw et la Morawa sur une petite profondeur; mais son influence ne s'arrête qu'aux bords de la Vistule. Elle fait marcher, sous les enseignes de la confédération, les *Burii* (3), d'origine suève, les *Gothini* (4), d'extraction gauloise, les *Osii* (5) et tous les habitans du sommet et du revers de la portion des monts Carpathiens qui avoisine

(1) Poméraniens.
(2) Moraviens.
(3) Moraviens et Silésiens.
(4) Silésiens.
(5) Silésiens.

ce fleuve, ainsi que tous ceux qui résident sur la rive occidentale de la Vistule : voilà les principaux peuples de la Germanie qui unissent leurs armes à celles des Marcomans. Ils prennent tous position sur les bords du Danube depuis ses sources jusques à l'embouchure du Granua.

La nation des Daces qui a survécu aux victoires de Trajanus quoi qu'en ait pu dire la flatterie, se ranime en ce moment plus disposée à sacrifier une vie que Zamolxis l'a instruite à mépriser. Inflexible en sa haine et perfide par surcroît, comme ayant plus d'outrages à venger et plus de maux à restituer, elle se lève toute entière depuis les rives de la Teysse jusqu'au confluent du Pruth, des sources du San, à l'embouchure de l'Aluta. Les *Victovales,* les *Cotini,* les *Costoboci,* n'ont échappé à la destruction que Trajanus a tenté de faire de leur nation, que pour décupler celle qu'ils opèreront sur le territoire de l'empire, en fournissant aux alliés une cavalerie nombreuse et formidable. Ces peuplades Daciques que l'on vient de nommer et vingt autres dont les noms sont perdus, campent à peu de distance de *Sirmium*, vers le confluent de la Teysse, d'où elles menacent à la fois quatre pro-

vinces, les deux Mœsies, la Pannonie et l'Illyrie.

La nation des *Sarmatæ* unit aux Daces et aux Germains, ces Scythes dont le nord de l'Asie recrute sans cesse les hordes. Ce sont et les *Iazyges* (1) qui, tendant toujours vers le Sud, ont poussé leurs établissemens jusque sur les terres des *Daci* (2), entre la Teysse et le Danube, depuis les versans méridionaux des Alpes Carpathiennes jusques à Sirmium; les *Bastarnæ* (3), habitans du revers nord de cette même chaîne à laquelle ils donnent leur nom, seuls des Sarmates qui consentent déjà à vivre dans des maisons; les *Alani* qui vont se rapprochant toujours de l'Occident, qu'on a vus marquer leur route, comme un nuage orageux, par d'inouis ravages en Médie, en Arménie, en Cappadoce, et que l'on va voir en essayer de nouveaux et de plus grands sur les frontières des deux Mœsies.

Pausan. l. VIII, p. 293. Amm. Marcell. l. 31.

Les *Peucini* abandonnent le littoral du Pont-Euxin entre les bouches du Danube et celles du Dniester, pour chercher des contrées moins sauvages à habiter, ou des pays plus riches à dépouiller. Les *Roxolani*, ces ancêtres des Russes, reviennent une seconde

(1) Polonois.

(2) Hongrois.

(3) Hongrois Transylvains et Moldaviens, etc.

fois des rives du Volga aux frontières de l'Illyrie d'où naguères les trésors d'Adrien n'ont pu les faire rebrousser qu'à grand' peine. Ces peuples et nombre d'autres dont les noms ont échappé à l'Histoire, se précipitant à toute course des extrémités européennes de l'Orient et du Nord, menacent ensemble les barrières romaines dans toute la longueur des deux Mœsies, depuis Sirmium jusqu'au Pont-Euxin. Ils n'attendent que le signal de la destruction de l'Empire ou tout au moins de sa dévastation.

Des injures gratuites, d'anciens et invétérés outrages, leurs alliances entr'eux traversées ou rompues, leur liberté contrainte, disputée ou ravie, voilà les causes directes et premières de la haine que tous ces Barbares portent en commun à la puissance romaine. La haine s'amasse, cède à son poids, s'ébranle, se détache; et, quand elle glisse impétueusement en suivant sa pente, il n'est point de cause éloignée de ressentiment qu'elle ne reprenne et ne s'agglomère; elle roule se grossissant par la masse des injures vieilles ou récentes, comme l'avalanche par les neiges, les blocs de glace et de roches; elle roule, implacable, incoërcible, jusqu'à ce qu'après avoir renversé et

détruit, elle s'arrête comme l'avalanche, faute de pente et d'objets à détruire.

Les autres causes qui provoquent l'irruption de cette haine des Barbares, sont leur bonne foi trompée, leur avidité irritée par le spectacle des jouissances que la civilisation accumule pour les Romains et par le desir du mieux être. C'est dans les transactions de commerce qu'on abuse de la force, ou qu'on trompe leur bonne foi. Leur trafic d'échange avec leurs propres provinces est anéanti à mesure que les armées s'emparent de leur territoire. Le commerce à prix d'argent est fourbe et déloyal; les trafiquans policés, se jouant de l'ignorance ou de la confiance de ceux qu'on nomme des Barbares, les payent avec des pièces de monnoie fausse, fabriquées en fer et couvertes à peine d'une fine lame d'argent. En outre, la convoitise de ces demi-sauvages manquant de tout s'enflamme par les rapports des auxiliaires déserteurs des légions, des esclaves fugitifs qui leur montrent l'image d'une vie facile, abondante et molle dans un climat doux et riant, en opposition à une vie dure sous un âpre climat, sur une terre difficile et dans des lieux d'un aspect sauvage.

Il faut présenter aussi, comme un des

motifs prochains et directs de cette guerre et de sa persistance obstinée, un surcroît d'immigration des peuples de l'Asie. Dès- Capit. Marc-Aur. vit.
lors se préparoit l'irruption des habitans p. 31.
du nord du Caucase, sur le nord et le midi de l'Europe. On voit leur avant-garde s'ébranler dès cette époque ; car les historiens d'Aurèle nous montrent plusieurs nations, arrivant de toutes les parties de l'Asie, qui viennent se joindre aux Sarmates sur le Danube inférieur. Ce sont les *Obii*, sortis du pied des monts Hyperboréens, les *Sosibii*, les *Siccoboti*, les *Dancriges*, les *Astinges*, lesquels viennent à la file demander à Marc-Aurèle des terres abandonnées. Quelle position que celle des Dio, l. 71,
Sarmates, Daces et Germains, pressés par p. 807 et 808.
les Orientaux du Levant au Couchant, dans le même temps que les Romains les poussent du Sud au Nord. Visant à se donner une patrie pour le moment où la patrie leur manquera, ils veulent se la créer dans un climat moins rigoureux, sur un sol moins infécond. Comme ils sont contraints de choisir entre deux ennemis, ils se désignent pour ennemi le peuple dont les mœurs policées insultent à leurs habitudes demi-sauvages, dont les richesses stimulent leur con-

voitise. Ils se constituent les alliés de ceux avec qu'ils ont communauté de mœurs, de besoins et de pauvreté ; et, cédant à l'impulsion qui leur est donnée par l'Orient et le Nord, ils font effort vers le Midi.

Quand bien même en cette guerre la vengeance seule eût été mise en jeu, ce seroit-là un levier plus puissant qu'il ne faut pour ébranler les nations. Les Cimbres et les Teutons anéantis par Marius, les peuples du Rhin écrasés en Gaule par César, ceux des bouches de l'Ems, de l'Elbe et du Weser poursuivis, relancés sur leur propre territoire par Tiberius-Drusus et Germanicus ; la nation toute entière obligée de se replier dans ses marais, ses montagnes et ses forêts, contrainte de céder aux Romains ses meilleures provinces, ses provinces méridionales dont on fait à plaisir des déserts, tandis qu'on la contraint d'aller s'user à défricher et à féconder des contrées glaciales et stériles ; tant et de si graves outrages avoient amoncelé pendant trois siècles d'implacables inimitiés ; la vengeance s'en étoit préparée silencieusement en Germanie pendant soixante et dix années de paix, et en Dacie pendant cinquante années de repos.

Comme les ressentimens de l'injustice se

thésaurisent ; comme le châtiment s'en retrouve. Domitianus a fait massacrer contre le droit des gens, et, ce qui est pire, contre tout droit d'humanité, les ambassadeurs des Marcomans ; or ce sont les Marcomans qui ourdissent cette ligue des Germains si funeste aux successeurs de Domitianus. Un refus injuste a été fait par Trajanus : il n'a pas voulu rendre aux Sarmates Iaziges les terres qu'ils ont perdues en défendant sa cause contre les Daces, et ce sont les Iaziges qui appellent à grands cris les hordes innombrables des Sarmates sur les terres de l'Empire. Le même Trajanus a mis en cendre et en poudre les forêts et les habitations des Daces, et ce sont les Costoboques, nombreuse peuplade des Daces, qui porteront le plus loin la dévastation sur le territoire romain, car ils sont destinés à pénétrer en cette guerre jusque sur les frontières du Péloponnèse. Triste échange Paus. l. 10, de calamités recues et rendues ; funeste p. 352. chaîne sans fin dont chaque anneau est alternativement l'outrage et le désastre, et qui entraîne avec elle en son tournoiement l'humanité heurtée et mutilée, jusqu'à ce que les hommes tombent en poudre, comme les anneaux tombent en limaille et en rouille!

Familles, peuplades, peuples et nations, tout est belliqueux chez ces ennemis des Romains. Les mœurs touchent encore à l'état de nature, elles sont simples et les affections fortes. Les Germains combattent comme ils vivent, en famille; les proches, serrés les uns contre les autres, les jeunes, serrés autour du chef. Les femmes derrière les rangs exaltent le courage de leurs maris et de leurs fils par l'amour, par la terreur de l'esclavage, par la honte de l'infamie. Les enfans entre les femmes et les combattans, portent à leur père des alimens et des armes, à leurs mères, les sermens du courage de leurs pères. Tout combat, s'assiste ou se soutient. Ivres de courage, de liberté et d'honneur, quels dangers n'affrontent-ils pas! l'infamie est d'abandonner son bouclier, le pire malheur d'être esclave; et celui-là qui rachète sa liberté par le suicide, se couvre de gloire. Ils commencent l'action en chantant, ils la poursuivent en hurlant de rage belliqueuse. Fuient-ils? leurs femmes les repoussent à coups de lance du camp et les rechassent sous le glaive ennemi. L'infanterie est ferme; la framée qu'elle tend comme la pique ou lance comme le javelot, est redoutable même aux soldats pesamment armés; indomptable

Tacit. Mor. Germau. Passim.

est le courage individuel ; l'ignorance seule de la tactique détourne ou écarte des masses la victoire. La cavalerie charge serrée, mais toute manœuvre propre à varier ou à multiplier ses évolutions d'attaque, de défense ou de retraite la trouve vacillante et inhabile. Elle ne sait se mouvoir que sur sa droite, encore est-ce lourdement. Cependant si les Germains ne sont redoutables que par leur infanterie, ils ont plus de cavaliers auxiliaires, et de plus habiles qu'il en puisse être, dans la nation entière des Sarmates.

L'habitude du cheval, l'usage des chariots a comme fait perdre aux hommes de cette nation l'usage des pieds et l'habitude de la marche ; leurs mouvemens militaires ne s'en exécutent que mieux et avec plus de rapidité. Le guerrier est cuirassé, le cheval est bardé, la corne du pied des bestiaux s'arrondit en forme d'écailles sous la main du fils des Scythes ; ces écailles s'imbriquent les unes sur les autres et s'assouplissent en cuirasses, en cataphractes, pour défendre le cheval et le cavalier de toutes armes de jet. Robustes, infatigables, hardis, archers excellens, les Sarmates assaillent comme les Parthes. Plus impétueux dans la charge, plus dangereux dans leur fuite franche ou

simulée, ils sont plus meurtriers encore en cette fuite traîtresse, reviennent plus vite, et plus opiniâtrement poursuivent le vaincu. Nul ne conduit mieux la guerre sur un terrain de plaines et de grandes forêts, que ce peuple qui sait préparer et mûrir un succès, le cueillir à temps et rendre une défaite irrémédiable... Le pays est toujours couvert de ses embûches. Au moment de l'action ses réserves sont dispersées partout et font d'une seule déroute la source de mille défaites. L'infanterie serrée est le corps que seul ils redoutent. Comme leurs attaques sont subites et presque toujours imprévues, jamais armée n'est suffisamment gardée contre eux, jamais victoire sur eux n'est grandement profitable, car l'acharnement à la poursuite entraîneroit la ruine du vainqueur.

Leo. imper. instit. milit.

Les Daces qu'on a vu balancer pendant trois ans la fortune de Trajanus et de l'Empire romain sont également forts en infanterie et en cavalerie, lesquelles ne se le cèdent pas l'une à l'autre en courage et en solidité. Leurs armes ne concourent pas plus efficacement que leur politique à les rendre formidables. L'espérance d'une autre vie en fait des soldats intrépides, l'adresse et l'ar-

tifice en font des ennemis qu'aucun traité ne peut affoiblir, et dont la paix ne sauroit avancer ni consommer la ruine.

Tous ces peuples sont libres quelle que soit la forme de leur gouvernement, bien que quelques-uns d'entre eux obéissent à des rois, bien qu'ils reconnoissent tous la suprématie féodale. La féodalité qui a pris origine en leur sein, n'est chez eux que l'esprit de famille agrandi, elle sert même la liberté publique. Quel que soit le chef de chaque peuple dans la paix, au moment de la guerre, c'est le plus brave qui est investi du commandement; or le meilleur résultat de la liberté est de faire jour et chemin au mérite; mais, comme la féodalité nourrit le génie militaire des hommes demi-sauvages plus enclins à acquérir par les armes que par le travail, elle tueroit l'esprit social dans les hommes civilisés, car ils sont appelés à ne rien devoir qu'au travail. Chez les peuples du Nord et en cette période de l'État social, cette aristocratie du courage ne préjudicie point à la liberté, car il est de l'honneur et du devoir des chefs de dépenser le butin qu'ils ont fait, de le prodiguer en festins, en présens d'armes et de chevaux, en largesses distribuées à la jeunesse groupée autour

d'eux, et à l'élite des guerriers. Cette liberté qui ne s'alarme point de la suprématie de rang que donne le courage redoute beaucoup, en revanche, l'aristocratie des richesses ; elle sacrifie à ses craintes toutes convenances ou plutôt tous droits de propriété. Chaque année les champs cultivés s'échangent de l'un à l'autre des habitans, pour qu'aucun d'eux ne s'attache à la culture de préférence aux armes et ne cherche à s'enrichir par l'industrie agricole, plutôt que par la valeur belliqueuse. Des assemblées particulières et générales agitent et débattent les intérêts de l'état. On stipule, on décide ces intérêts suivant la volonté reconnue de tous les membres de chaque peuple, de tous les peuples de chaque nation. C'est-là la liberté politique, et c'est à cette liberté que Tacite attribue la force et la puissance des Germains, dont les mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Sarmates et des Daces. C'est aussi à cette liberté qu'il fait honneur des victoires des Germains sur les légions.

Ni les Samnites, ni les Carthaginois, ni les Espagnes ni les Gaules, pas même les Parthes, n'ont donné de plus fréquentes leçons aux Romains que les peuples de la Germanie, dit ce grand historien. Cinq

Tacit. Mor. Germ.

armées consulaires (dont la moindre étoit nécessairement de vingt mille hommes) ont été par eux enlevées aux dominateurs du monde. Scaurus, Silanus, Cœpio, Mallius, Varus (et avec l'avant dernier quatre-vingt mille soldats et soixante et dix mille esclaves), ont été vaincus, renversés, anéantis par le choc de ces hardis Germains, soit dans l'Italie, soit dans les Gaules, soit dans la Germanie elle-même. Depuis les signalées victoires auxquelles Marius dut sa réputation, à peine quelques avantages ont-ils été de loin en loin remportés sur eux. Les mouvemens de Julius-Cæsar au-delà du Rhin ne sont que des incursions; les succès de Tiberius, de Drusus, de Germanicus, dans la région découverte, pauvre et peu peuplée qui s'étend de l'Ems à l'Elbe, ont été chèrement achetés et perdus à vil prix; car les fatigues ont coûté la vie à Drusus, ainsi qu'à une partie de son armée, et la tempête a submergé au retour les lauriers que Germanicus y a cueillis. La contrée dont l'invasion fut tentée par ces trois généraux, étoit pourtant celle qui livroit l'entrée la plus facile. C'étoit par le seul littoral océanique de ses provinces que l'Allemagne se trouvoit vulnérable. Pour que les Romains la missent en danger, il leur falloit la prendre à revers.

Florus, l. 2. c. 8, l. 3. c. 4. 11.

Depuis que Rome avoit conquis pied-à-pied, à force de patience et de temps, les provinces sises entre les Alpes et le Danube, la Germanie étoit devenue inattaquable du côté des frontières de l'empire. Le Danube défendoit son front; la forêt Hercynie, de soixante journées de longueur, de neuf journées de profondeur, s'étendant sur la rive gauche de ce fleuve, depuis les frontières de l'Helvétie jusque sur les frontières de la Dacie, d'où elle faisoit un coude pour se
Cæsar, l. VI. lier aux bois antiques de la Sarmatie... se prolongeant sur la gauche et le long de ce fleuve dont elle ne se séparoit que par des prairies de quelques lieues de largeur, servoit de second et double boulevard à la Germanie. Elle se présente comme le plus long et le plus épais rempart qui ait jamais pu servir à protéger une grande région. Tout succès ennemi est réprimé, ou demeure sans fruit, dès que le Germain a pris abri sous ses voûtes, plus efficacement protectrices que celles des casemates d'une citadelle moderne. Qui s'obstineroit à l'y poursuivre, s'obstineroit à sa propre destruction. Quand il en sort, quand il quitte son abri tutélaire pour défier sur la rive du Danube toutes les légions de l'empire, ses subsistances, ses magasins, sont en sûreté au

sein des halliers profonds de cette impénétrable forêt.

Les magasins ne causent pas d'embarras à ces troupes sans discipline, tandis qu'ils en causent tant aux troupes réglées, soit pour leur formation, soit pour leur conservation. Intempérant dans la paix, mais sobre à la guerre, le Germain a peu de besoin. Il cultive peu de bled, et celui qu'il recueille est toujours enfoui dans les souterrains qu'il creuse au plus épais de la forêt. On ne peut donc jamais le dépouiller de ses ressources; il est toujours suffisamment approvisionné, et celui qui le poursuit manque de tout. Sa vraie nourriture, c'est la chair de ses troupeaux; et les troupeaux, mis en pâturage dans les retraites les plus secrètes de cette noire forêt, n'en sortent que selon la mesure des nécessités de la consommation. Les Daces et les Sarmates ont encore de moindres besoins que les Germains. Ceux-ci vivent de la chair et du lait de leurs bestiaux, ceux-là, plus sobres, comme les Tatars partis de la même souche qu'eux, vivent seulement du lait de leurs jumens.

Point de préparatifs de la part de toutes ces nations après la résolution de l'attaque.

Quel avantage donc sur les troupes disciplinées qui prévoient au loin et accumulent les dispositions? résoudre et frapper, s'exécute à la fois. L'hiver, ils franchissent sur la glace le Danube, souvent gelé dans ces temps où le climat étoit plus âpre; durant l'été, leurs corps robustes, leur volonté opiniâtre, leur adresse sauvage éludent ou rivalisent, par des efforts naturels, l'art des peuples civilisés dans l'invention et l'exécution des moyens de franchir les fleuves. Des arbres entrelacés et jetés au travers du Danube, des grèves et des îles liées aux rivages par des radeaux hasardeux, les mettent à même de passer hardiment d'un bord à l'autre. Confians, audacieux, toujours prompts à surprendre, s'étonnera-t-on que Furius-Victorinus, tombant leur victime, ait péri avec presque toute son armée dans une attaque aussi difficile à prévoir, puisque les localités masquoient le nombre et les mouvemens de l'ennemi; aussi rapide, étant tout ensemble résolue et consommée; aussi vigoureuse enfin, parce que les hommes qui l'effectuent, ont des habitudes fortes, des pratiques adroites, et sont doués d'esprit militaire, de génie naturel, de sobriété et de courage.

Quel général seroit assez inconsidéré pour se commettre avec un ennemi, sans étudier d'avance son territoire, ses moyens d'attaque et de défense, son gouvernement, ses mœurs et son caractère. Marc-Aurèle n'est pas cet imprudent. La réflexion vient de faire passer en revue devant son esprit redevenu serein tout ce qui constitue l'état civil, militaire et politique de ces peuples, contre qui il va entreprendre une guerre si difficile; il étudie maintenant la direction de leurs attaques. Elles se sont coordonnées depuis leur victoire. Toutes leurs forces ont été distribuées en quatre armées et chaque armée est concentrée sur un seul point, menaçante, terrible. Comme elles obéissent à une seule impulsion, elles paroissent ne former qu'un seul corps : les voilà prêtes toutes ensemble à se ruer dans l'empire par quatre brèches, comme un lac des hauts lieux se précipite tout-à-coup en la vallée, par les déchirures qu'il ouvre dans les montagnes qui servoient de murailles à son bassin.

Les Alpes sont la ligne de défense des Romains et le but de l'attaque des Barbares. L'insurrection s'étant propagée dans la longueur et la direction de ces monts, depuis l'extrémité des Alpes Bastarniques, jusqu'à la naissance de celles du Jura, sembloit ne

vouloir s'arrêter qu'aux derniers chaînons de ces grandes montagnes, ce qui caractérise physiquement la tendance des peuples du Nord à se porter au Sud.

A la droite des Barbares, les *Catti*, les *Alemanni*, partie des *Suevi*, secrètement encouragés et soutenus par les habitans de la Gaule Séquanoise, en reprenant l'offensive, avoient arraché aux Romains la Vindélicie et la Rhétie, et repoussé leurs légions dans les défilés qui défendent l'accès de l'Italie: Au centre, deux armées, l'une de *Marcomanni*, *Narisci*, *Hermunduri*, *Semnones*, *Suevi*, *Langobardi*, *Vandili*, *Quadi*, *Osii*, *Buri*, et *Gothini*, s'étoient avancées de *Carnuntum*, distant de Vienne de quatre lieues, jusques auprès des sources de la Drave; l'autre, composée de *Cotini*, de *Costoboci*, de *Sarmatæ-Iaziges* et *Bastarnæ*, avoit pris poste à Sirmium près de l'embouchure de la Save. Elles enserroient entre elles deux, la Norique et la Pannonie; c'étoient ces deux armées qui menaçoient ensemble l'Italie de l'invasion la plus dangereuse. La Norique et la Pannonie toute entière étant bientôt devenues leur proie, il ne restoit à l'une que les Alpes Carniques, à l'autre que l'Illyrie à franchir, pour opérer leur jonction dans Aquilée et de là marcher ensemble sur

Capit. Marc-Aur. vit. p. 32.

Rome.... A leur aile gauche les Sarmates d'Europe et d'Asie, et parmi eux, les Roxolans, les Alains, les Peucins, les Obies, les Siccobotes, les Sosibiens et nombre d'autres, campés le long du Danube aux frontières de Mœsie, n'attendoient plus qu'un succès pour lancer leur cavalerie dévastatrice au travers de la Thrace, de l'Albanie et de la Macédoine.

Gallic. Av. Cass. v. p. 42.

Certes, un tel plan d'offensive est largement conçu. Deux armées se donnent rendez-vous à Rome, une troisième armée maîtresse des Alpes Rhétiques suit le cours du Tésin, et vient s'interposer entre cette ville et l'Occident, tandis que la quatrième, portée par ses victoires jusqu'aux extrémités de la Grèce, va se placer entre la capitale du monde et l'Asie pour intercepter les secours qu'elle pourroit recevoir par terre de l'Orient. Rome livrée à ses propres forces et séquestrée ainsi de ses provinces du Levant et du Couchant, n'eût de même qu'Athènes, trouvé d'asyle que sur ses vaisseaux. Une défaite de plus, et les Romains étoient forcés de se précipiter au midi sur les plages d'Afrique, et peut-être de ressusciter Rome dans l'enceinte et sur les ruines de Carthage. Le plan que suivoient les Barbares semble être

le même que celui qu'avoit conçu Mithridate, lequel savoit ainsi qu'Annibal qu'il falloit frapper la puissance Romaine au cœur. Puisque ce plan d'attaque est si beau, gardons-nous de traiter de barbares des peuples capables de disposer aussi habilement leurs combinaisons meurtrières,... ou plutôt gardons-nous de tirer gloire de cette prétendue science militaire, qui n'est respectable que quand elle s'applique à la défense légitime, et qui fourmille en grands maîtres dans tous les âges du monde et dans toutes les conditions de la civilisation.

Après la défaite de Furius-Victorinus et nombre d'échecs et de pertes partielles dont on ne trouve aucun détail (car les historiens des empereurs glissoient rapidement sur les revers pour en laisser perdre la trace), les légions de l'empire, hormis celles de la Mœsie, s'étoient repliées de toute part à l'effet de s'appuyer sur les Alpes, ou de prendre des positions plus faciles à défendre. Elles ont perdu quatre provinces et cinquante lieues de terrein, sur un front de deux cents lieues.

Ainsi se présentent aux yeux de Marc-Aurèle ces quatre formidables armées de Barbares, leur système d'attaque combinée

et le système de défense des légions découragées. Il arrive à Aquilée. Là, tandis qu'il réunit les troupes appelées de tous les points, à grande hâte, qu'il relève le courage tombé des soldats, leur amour pour la patrie et le sentiment de leur antique honneur; tandis qu'il crée des arsenaux, des magasins, et qu'il pourvoit à toutes choses avec une activité qu'on n'attendoit guères d'un philosophe; Verus, né pour être général, et qui ne sait pas même être soldat, se supposant hors de l'attention observatrice de son frère, que d'autres soins doivent occuper; se sentant hors du regard des honnêtes gens de Rome, se laisse glisser de nouveau à la pente de la volupté.... Des promenades, des festins et des fêtes, voilà ses exercices, ses travaux, sinon pour soulager les malheurs publics, du moins pour les oublier. Capit. L. V, v. p. 39.

Les Barbares, cependant, sont frappés d'étonnement et de l'activité du prince, et de la précision de ses mesures, et de l'immense déploiement de forces qui suit la présence du souverain à la tête des troupes. Du moment où ce sage qui ne fléchit point sous les revers, ayant rempli les brèches des légions, renforcé et ordonné ses ar- AN 167. —

mées, se montre prêt à réparer généreusement les désastres de ses généraux et à reprendre l'offensive, les Barbares, profonds dans une politique fourbe dont le mérite sans doute est chétif, puisqu'il est commun aux demi-sauvages, les Barbares, dis-je, font des propositions de paix.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

C'étoit un trait particulier de la politique des Daces de demander toujours la paix quand ils étoient encore assez forts pour se la faire donner favorable, avant d'être assez foibles pour qu'on la leur rendît onéreuse, et toujours dans la résolution dissimulée de recommencer la guerre au premier symptôme d'avantage qu'elle leur présenteroit.

Marc-Aurèle a pénétré cette politique devenue commune à la ligue qu'il combat. Imbu comme il l'est des vieilles maximes de Rome ancienne, surtout des maximes honnêtes et qui se rapportent à la sécurité de l'état, il se montrera conséquent aux deux axiomes politiques de ne jamais ni *reconnoître de confédération*, ni *faire la paix dans la défaite*, il repoussera donc toute proposition faite au nom collectif de la ligue germanique.... il se rendra même d'autant plus exigeant que la défaite subie par les légions a été plus

grande, et que les moyens de la réparer sont plus sûrs ; ce qui aura pour effet de déconcerter l'ennemi et de troubler tout à la fois son union et sa confiance morale.

Est-il vrai que cet ami des hommes ne se presse point de mettre fin à l'effusion du sang des hommes? voyez Verus, combien il est humain quoique moins philosophe. Il prie, il presse, il conjure dans le conseil qu'on donne la paix à ces vainqueurs qui la demandent en vaincus ; il veut que l'on profite de la terreur de l'ennemi et des fruits d'une victoire sans combat. Pourquoi Marc-Aurèle résiste-t-il avec une fermeté si opiniâtre à ce vœu de bienveillance et de miséricorde... Eh ! qu'aura-t-on à dire si c'est parce que Marc-Aurèle est plus humain que Verus même, n'est voluptueux, et plus éclairé, plus désintéressé dans son humanité, que l'autre n'est aveugle et intéressé, dans ses pensées étroitement égoïstes. Voilà de ces nécessités royales qui mettent pour un moment un prince en contradiction apparente avec ses principes. Verus ne veut que s'enivrer des délices d'Aquilée et se mettre en mesure de les échanger bientôt contre les délices clandestines de Rome ; Marc-Aurèle affronte l'hiver, les meurtres, la guerre et sa philoso-

phie, pour rendre solide et stable, une paix qui ne seroit que précaire, perfide et propre à tripler bientôt après la destruction. Le type de la vraie sagesse est de ne s'arrêter point au bien, mais de viser droit et juste au mieux. Sacrifier des affections tendres, des inclinations douces fondées sur la raison, aux devoirs de sa position que l'on se rend rigoureux; n'est-ce pas là véritablement montrer ce qu'on nomme du caractère! Marc-Aurèle persiste donc opiniâtrement à refuser la paix qu'on lui demande. Il gravit les Alpes Carniques, Verus le suit regardant de leurs sommités Aquilée qu'il atteint encore de l'œil et du regret.

L'armée s'ébranle, se meut, s'avance; les Barbares se reploient, on les joint. Une grande victoire remportée, on ne sait en quel lieu, fait décerner à Marc-Aurèle le titre d'Imperator V. On poursuit les vaincus le *pilum* dans les reins. Leurs ambassades se multiplient, se croisent, se succèdent; on ne les reçoit pas. On arrive avec eux aux bords du Danube, aux limites de la Pannonie reconquise. Mais, si l'on franchit le fleuve, que faire au-delà. L'ennemi quoique défait est à peine entamé, car la masse de ses forces est énorme; les obstacles locaux

Occo, p. 285, 306.

ruineroient l'armée sans que sa destruction profitât à l'état. Voilà les Germains devenus invincibles, puisque le Danube et la forêt Hercynie sont redevenus leurs boulevards. D'ailleurs comment faire accepter le combat à une armée qui le refuse, quand sa position et l'inertie suffisent à sa défense.

Marc-Aurèle se montre alors plus accessible à leurs propositions. Certainement il pouvoit brusquer la paix, la conclure avant de toucher le Danube. Qu'il en usât comme quelques Empereurs qui, se croyant politiques, n'étoient que lâches, et moyennant des présens aux chefs de ces nations, tout rentroit dans le repos ; mais il aimoit l'état d'une façon plus assortie à sa dignité et à sa sûreté. Domitianus, Adrianus ont payé sous le nom de présents, des tributs déguisés à tous ces Barbares. Ceux qui livroient l'argent de l'Empire, ignoroient-ils que c'étoit comme livrer ses armes ? Les ennemis étoient plus en état de remettre la paix en vente et à plus haut prix, plus on la leur payoit. Honte aux lâches et aux politiques étroits qui sacrifient l'intérêt à venir de leurs peuples au bien de leur repos personnel. L'état ne meurt jamais ; criminel est le

prince qui, ramenant tout à sa chétive existence, agit comme si la république devoit mourir avec lui. Qu'est-ce aux yeux de Marc-Aurèle, que ses inclinations fugitives et sa vie passagère, en comparaison de l'intérêt général et durable de son peuple. Ah ! la philosophie tranche et renverse tout égoïsme; et, sur l'abattis qu'elle en fait, elle élève et exhausse le patriotisme, noble et pur attribut des ames supérieures. Si l'histoire, qui pèse et compte les témoignages, en alléguoit de plus nombreux et de plus sûrs, on affirmeroit ici que Marc-Aurèle s'étoit attiré cette guerre par le dessein généreux d'affranchir Rome des tributs qu'elle payoit par continuité. C'eût donc été la fidélité de l'Empereur aux anciennes maximes, fondement de la sécurité de l'Empire pendant neuf cents ans, qui auroient compromis son repos et son bonheur privés. Quoi qu'il en soit de cet autre motif de la guerre entreprise et suspendue, il veut maintenant que Rome, avant de livrer la moindre partie de son or qui iroit gonfler la richesse, la force et l'avidité des Barbares, ait usé jusqu'à la poignée le fer de ses épées.

Il ne fera point une paix générale et simultanée. La vraie politique qui n'est autre chose

pour les états que ce qu'est la prudence pour les particuliers, donne tous ses soins aux moyens, sûre que la fin prospérera comme d'elle-même... si l'Empereur traitoit avec la confédération entière, par un seul acte, ce seroit la reconnoître, prolonger son existence, fournir des prétextes aux délibérations collectives en vertu desquelles elle prétendroit contester l'exécution des articles, ou débattre des intérêts nouveaux; ce seroit la maintenir en haleine, et perpétuellement unie; ce seroit méconnoître à grand danger l'ancienne maxime d'état des Romains qui se montrèrent toujours intraitables aux ligues. Il déclare donc qu'il ne négociera que des traités séparés. Son attitude ferme contraint les Barbares d'adhérer à sa volonté. Comme les demi-sauvages outrent toutes choses, les Germains, pour témoigner de leur soumission à l'Empereur, égorgent spontanément les principaux auteurs des troubles et les provocateurs de la guerre. Les Quades détrônent leur roi, ils appellent à la couronne *Furtius*, un de leurs grands qui s'étoit rendu agréable aux Romains. Alors la confédération se rompt, chaque peuple retourne sur son territoire : les peuplades, réduites à une sorte d'isole-

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

Dio, l. 71, p. 808.

ment, envoient des ambassadeurs demander, comme individuellement, pardon de l'aggression, et recevoir l'intimation des clauses de la paix. Du fond de la Pannonie, les deux provinces de Rhétie et de Vindélicie sont délivrées ainsi que la Norique. Les deux Mœsies n'ont plus d'invasion à craindre, car en ce même moment Cassius vient de conclure un traité avec les Sarmates; le Nord rentre dans le repos, et le Midi dans la sécurité.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

Marc-Aurèle quitte le Danube; parcourant la Pannonie et l'Illyrie, il s'arrête partout où sa présence est nécessaire. Il pourvoit à la mise en défense des frontières et de toutes les places, à l'approvisionnement des deux armées du centre. Il commande à ces deux armées de rester fixes et fermes sur les bords du Danube d'où elles observent l'ennemi qu'elles contiennent dans ses limites. La paix présente ne lui sembloit et n'étoit en effet qu'une trève armée.

Il va retourner à Rome, il y rentrera victorieux presque sans perte, décoré du mérite d'avoir réparé plusieurs défaites par une seule victoire, rétabli l'honneur de l'Empire, et sauvé son intégrité par l'unique autorité de son caractère, par sa seule tenacité.

Lucius-Verus, que n'émeut ni l'intérêt de l'Empire, ni le noble exemple de son collègue, a demandé avec l'empressement d'un enfant, d'un voluptueux, à précéder son frère dans la capitale de l'Empire;... et Marc-Aurèle, trop grand pour ne pas mépriser les profits de la vaine gloire, le cœur trop haut pour redouter des intrigues, permet à son collègue d'aller recueillir les prémices de la joie et des félicitations des citoyens. Il ne le suit dans Rome que quand il a mis ordre à toutes choses. Surnageant aux travaux militaires, il court alors se précipiter tête baissée dans les soins intarissables de l'administration.

En outre de ces soins laborieux, se préparent encore pour sa vie royale de vrais et cuisans soucis. Auprès de ce prince, grand par sa prudence et par sa vertu, se montrent deux hommes que leur caractère et l'élévation de leur rang mettent en position de lui donner de hautes inquiétudes. Ils sont après lui les personnages les plus éminens de l'Empire, l'un est Verus son collègue, l'autre Avidius-Cassius son meilleur général. Vicieux de deux façons différentes: celui-ci allâchi par la volupté, s'enfonçant chaque jour davantage dans la bourbe de la mollesse,

se soumet chaque jour avec plus d'abjection à l'influence de quelques affranchis ambitieux et malveillans ; celui-là, endurci par la vie militaire, passant de la fermeté à la férocité, voit croître chaque jour l'ascendant qu'il prend sur ses troupes par la terreur. L'orgueil qu'il montre dans ses succès, feroit pressentir un avenir de plus en plus alarmant au prince même le moins ombrageux.

Appelé au commandement de l'aile droite de l'armée romaine et posté en présence des Sarmates sur les confins des deux Mœsies, Cassius tient en échec une formidable armée. Il a retrouvé un genre de guerre qui lui est familier. Ses légions, en passant des feux de la Babylonie aux glaces de la Dacie, ont changé de climats sans changer pour ainsi dire d'ennemis : ce sont encore des fils de Scythes et des frères des Parthes, mais leurs aînés, pour le courage et l'habileté, que l'armée romaine d'Orient retrouve au Nord, dans ces innombrables hordes de Sarmates.

Gallic. Av. C. v. p. 41.

Cassius ne les a point attaqués, il s'est contenté d'observer leurs mouvemens ; il a contenu les charges de leurs turmes, en se montrant toujours prêt à les recevoir.. for-

tifié dans des positions bien choisies et des camps retranchés, il a mis tous ses soins à se bien garder en présence d'un adversaire moins amolli et plus alerte encore que le Parthe. Falloit-il enfler l'orgueil et l'audace de ces Barbares en leur livrant des succès partiels? Donner quelque chose à la fortune, c'étoit risquer de tout perdre. Nulle grande bataille ne s'étoit donc livrée. Il n'y avoit pas même encore eu d'engagement sérieux, quand une poignée d'auxiliaires Romains qui n'étoit séparée des Sarmates que par le Danube, passe le fleuve sans en avoir reçu l'ordre, sous la conduite de ses seuls centurions, enveloppe, attaque, taille en pièces un corps nombreux de Barbares. Trois mille d'entre les Scythes tombent égorgés. Fiers de la grande destruction d'ennemis qu'ils ont opérée avec si peu de soldats, orgueilleux d'avoir vaincu en dépit de l'indolence de leurs tribuns, les centurions, chargés de dépouilles, rentrent dans le camp et courent à la tente du général chercher des louanges et des récompenses militaires. Cassius se montre, les écoute, puis ordonne qu'on saisisse ces centurions, qu'on les livre au supplice des esclaves, qu'on les mette en croix; «au lieu de marcher à la

» victoire, les auxiliaires alloient peut-être au-
» devant de leur défaite; ce pouvoit être,
» dit-il, un piège tendu par les Sarmates; la
» dignité du nom romain étoit exposée ».
Il rentre ensuite dans sa tente, et continue les exercices gymnastiques auxquels il se livroit auparavant de rendre cet arrêt. Quoi! on punit des soldats pour avoir vaincu! on fait périr des victorieux de la mort des esclaves criminels, s'écrient tumultuairement tous les légionnaires indignés. Une sédition terrible éclate dans le camp à l'approche du supplice: Cassius la laisse monter, s'exalter; puis, quand on en vient à proférer presque tout d'une voix la menace, il s'élance de sa tente, couvert d'un simple caleçon, nud comme pour mieux mépriser ces soldats mutins, « frappez, dit-il, apostrophant l'armée
» entière, frappez, si vous l'osez; au viol de
» la discipline joignez le meurtre d'un géné-
» ral ». Ce qui étonne les hommes les subjugue. Tant d'audace terrasse toute résistance: Cassius se fait craindre, parce qu'il ne craint rien. Tout rentre dans l'ordre, et les condamnés sont exécutés à la face du camp soulevé pour les sauver, pour les porter en triomphe. Cet acte d'un grand caractère agit sur l'ennemi comme sur les soldats

romains. Les Sarmates instruits que le général des légions a puni ses compagnons d'armes d'une victoire remportée sans ses ordres, plus rigoureusement que d'une défaite; désespérant de vaincre de tels hommes, et un tel chef, envoient à l'instant des ambassadeurs et demandent la paix pour cent ans. Circonstance toute propre à rehausser l'orgueil de Cassius. Cette paix toutefois ne dura pas deux années. Gall. Av. Cass. vit. p. 42.

C'étoit pousser la rigueur de la discipline jusqu'à la férocité; or, Marc-Aurèle, ne vouloit qu'une fermeté sévère dans le commandement militaire. De tels actes suffisoient sans doute à affliger un prince humain, et Cassius en accomplit d'autres d'une cruauté raffinée, et digne des pachas Ottomans. Il fait battre de verges, mettre en croix les légionnaires romains à l'instant et sur le lieu même du délit. Ce n'est plus par la honte, ainsi qu'on en usoit sagement autrefois, c'est par la douleur qu'il punit les soldats. Et quelle douleur! celle des tortures. Il fait étendre sur le sol des mâts de quatre-vingts pieds de hauteur; on attache dans leur longueur les militaires condamnés, on dresse ces mâts, on en fixe le pied en terre, on allume un bûcher à leur base, et les mal-

heureux suspendus dans l'air, entre le ciel, la terre et le feu, après les longues et dures angoisses que nourrit l'imminence de plusieurs genres de mort également épouvantables, ou périssent étouffés par la fumée, ou tombent dans les flammes à mesure que leurs liens se consument, ou, quand la base du mât est ruinée, vont dans une chute terrible, se briser avec lui contre les rocs.

Gall. Av. Cass. vit. p. 42.

La carrière des inventions féroces est large. Cassius change d'élément pour changer d'atrocité dans les supplices. Il ordonne souvent qu'on jette au sein de la mer ou d'un grand fleuve dix soldats liés l'un à l'autre qui se noient lentement, qui suffoquent à petites gorgées... Habitué des combats de gladiateurs, accours et jouis ! voilà ces infortunés soldats qui vont te faire durer le plaisir... Leurs douleurs se prolongent et leur trépas tire en longueur par les efforts opposés que chacun d'eux tend et prolonge en sens contraire, à ce dernier moment où l'on veut la vie avec une obstination toute animale, où l'on résiste contre la mort avec une force qui se centuple pour centupler les tortures.... Dis-moi, juge ou bourreau militaire, si tu règnes un jour, comme tu en couves le bénévole projet, quand tu en

viendras à graduer équitablement les peines, comment puniras-tu l'incendiaire qui brûle des cités, et le parricide ?

Avidius-Cassius renonce-t-il au trop fréquent usage de la peine capitale ? qui le croiroit ! C'est par un rafinement de cruauté. « L'exemple d'un criminel, vivant dans » la souffrance, fait plus d'impression, dit-il, » que celui d'un coupable mis à mort ». La mort qu'il leur fait donner est pourtant assez terrible ; on le voit sévissant contre les déserteurs, faire couper aux uns les mains, à d'autres les jarrets, à d'autres même les cuisses. Exécrables mutilations dignes d'un habitant féroce de la Syrie, où il s'en exerce encore d'analogues. Extrêmes d'une cruauté scélérate qui veut que, quand la mort met fin à tout supplice, la vie devienne un supplice perpétuel. Sans doute Marc-Aurèle, qu'indignoient de pareilles inhumanités, modéra cette effroyable barbarie. Mais que ces Empereurs si puissans étoient de nécessité impuissans vis-à-vis des généraux renommés à qui la loi, la coutume et l'opinion donnoient un si grand pouvoir sur leurs soldats. L'un des dangers propres à l'autorité absolue, est qu'elle met le prince lui-même dans la dépendance, pour ainsi parler,

Gall. Av. Cass. vit. p. 42.

de ses agens principaux. Il ne fait un peuple d'esclaves qu'en le devenant lui-même des premiers d'entre ses esclaves. C'étoit donc de la part de Marc-Aurèle agir avec sagesse et justice, que de viser à réduire ce pouvoir injuste et périlleux, d'en concéder partie à la nation pour rendre le reste plus solide, pour intéresser le peuple à le mieux défendre. Les cruautés de Cassius lentement réformées, prouvent encore qu'une des afflictions attachées à la position royale, résulte de ce que le prince se voit souvent contraint de tolérer un moindre mal, pour en neutraliser un plus grand : ce qui n'est toujours que choisir entre deux maux.

Gallic. Av. Cass. vit. p. 41. Cassius, qui veut que sur le fait de la discipline, on le compare à Marius, malgré cette rigueur farouche, ou plutôt par l'effet de cette exécrable cruauté, a fait la conquête de ses propres soldats. On expliqueroit mal cette inconséquence apparente de l'esprit humain, si l'on oublioit combien les hommes, et surtout les militaires, sont facilement dominés par l'ascendant de tout ce qui est hardi quoique vicieux, quoi qu'ils puissent aussi recevoir de préjudice de ce qu'ils admirent. Quel bon usage ils savent faire de leur raison ! la fin heureuse et presque

miraculeuse que ce général a mise à la guerre des Sarmates, en même temps que Marc-Aurèle terminoit celle des Germains et des Daces, vient d'accroître sa réputation et de combler la mesure de ses services. Aurèle lui paye le tribut de récompense qui lui est dû, il ajoute un nouveau témoignage de confiance à ceux dont il l'a décoré; il lui offre l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers sur les Parthes, s'ils osent, comme ils en font la démonstration, renouveler la guerre, de concert avec les Arabes. Il le renvoie avec son armée infatigable, des rives du Danube aux bords de l'Euphrate, pour contenir de nouveau les Orientaux qui s'agitent pleins de joie et d'espérance au premier bruit des revers de l'Empire. Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

Si l'endurcissement farouche de Cassius touche péniblement l'ame de Marc-Aurèle, qui est si pleine de mansuétude, la mollesse flétrissante de Verus offense secrètement son esprit; il sent, en effet, la nécessité qu'un prince se montre fort contre ses passions pour maîtriser celles des autres, et dur à lui-même s'il veut avoir le droit et les moyens d'être doux envers ses sujets.

L'emportement pour la volupté a triomphé dans Verus des égards qu'il avoit con-

servés jusque-là pour la présence de son frère. La volupté qui nous dégrade du respect que nous nous devons à nous-mêmes, nous dégrade tôt ou tard aussi du respect que nous portions à la vertu. Le sentiment du beau et de l'honnête que nous possédions, se retire de nous comme par dédain; et c'est la première punition du voluptueux que de devenir inhabile à goûter et à apprécier ce qui est simple et sage, ce qui est beau, c'est-à-dire, ce qui est utile et bon! Voilà Verus replongé dans ses honteuses délices. Bien qu'au centre de l'Empire et sous les yeux d'un peuple plus délicat que le Syrien, il oublie réserve et pudeur. Une passion qui n'admet aucune modération, qui s'excite par celles du peuple rassemblé, et alors toujours prêt à s'abandonner sans retenue à l'impétuosité des sensations fortes; la passion des jeux du cirque renaît en lui dans toute sa violence. Il se dévoue à la faction prasine; il se dévoue même aux outrages de la faction opposée des Venetes que lui attire sa partialité. Prince et peuple dégradés, votre chaleur à débattre la supériorité de quelques misérables chevaux, surpasse la véhémence que vos pères et le sénat mettoient à balancer leurs droits les

Capit. L. V, v. p. 36 et 37.

plus chers sous l'influence des Scipions ou des Gracques! Extravagante devient l'activité de l'esprit des hommes et des peuples quand une fois on l'a détournée de sa vraie direction! L'on voit Verus porter à son col en plein théâtre la figure d'or de son cheval l'*Oiseau*. Vivant, il le chérit comme Caligula chérissoit le sien; mort, il l'honore comme Alexandre honora Bucéphale. Au lieu d'orge il lui fait donner des raisins secs et des pistaches; si l'autorité de son frère, si le respect que ce sage porte à l'humanité et à ses institutions sociales s'oppose à ce que Verus présente ce cheval, comme candidat dans la carrière des dignités civiles, il prodigue au moins pour le couvrir, la pourpre dont les consuls ne portent que quelques bandes sur leurs vêtemens; il lui érige aussi un mausolée dans le Vatican. Capit. L. V, v. p. 37.

Tantôt ce sont les histrions de Syrie, tantôt les affranchis de Rome qui maîtrisent son esprit et son pouvoir. Quand les histrions dominent, il institue dans le secret du palais un office d'un genre nouveau, l'office d'*Apolaustos* ou ministre des plaisirs. Il en donne le titre et les fonctions au comédien *Memphi* de Syrie, l'un des Capit. L. V. v. p. 38. trophées de ses victoires sur les Parthes.

Quel ministre et quel ministère, et qui ne préférera l'austérité d'Aurèle à cet abus effronté de la volupté. Il comble de faveurs un autre comédien à qui il fait troquer le nom de Maximinus contre celui du berger Phrygien. Quand les affranchis reprennent le dessus, alors dans l'intérieur de son palais les choses se présentent sous un aspect plus sérieux, mais aussi plus dangereux. Les faveurs s'épuisent sur des hommes de leur classe, sur Geminus, Agaclytos, Codus. En revanche ceux-ci l'incitent à s'immiscer dans les affaires, à entreprendre et à conduire différentes choses dans l'état, sans la participation d'Aurèle. Peu-à-peu ils l'amènent à témoigner moins d'égards à l'auteur de sa fortune. Où s'arrêteront-ils, si Marc-Aurèle ne s'applique à neutraliser dans le secret des tentatives si pernicieuses? Supérieur à ces sourdes atteintes, il feint d'ignorer la conduite de Verus, et il ne manifeste point les sentimens intérieurs qu'elle lui inspire, comme s'il eût eu honte, dit son historien, de faire des reproches à son frère.

Idem. Ibid.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28. L.-V. vit. p. 38.

Capit. L.-V. vit. p. 39.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 26, 28. L.-V. vit. p. 36.

Par la volupté un roi est comme précipité des vices qui ne nuisent qu'à lui dans ceux qui nuisent aux autres. Souriez et applau-

dissez, vous qui louez Pétrone d'avoir mérité à la cour de Néron le titre d'*Apolaustos* ou d'*arbiter elegantiarum;* et toi, *Curius-Dentatus*, reviens et regarde.... « Il est plus beau » de commander à ceux qui possèdent l'or, » que d'en posséder, » disois-tu, à des ambassadeurs Samnites, en leur montrant sans ostentation le pot de terre où cuisoient les légumes grossiers de ton sobre repas, tandis qu'ils étaloient devant toi des coupes d'argent et des vases d'or. « Celui qui se contente de » ces racines n'a besoin ni de trésors ni » de bijoux, » continuois-tu : et, refusant des richesses de main d'ennemi, tu donnois les tiennes propres, tu distribuois aux pauvres citoyens les terres que tu avois conquises, et tu faisois ta part aussi petite que la dernière de toutes.... Soulève ta pierre sépulcrale, Curius, reviens voir une distribution d'autre sorte; et reconnois, si tu le peux, Rome, les Romains, un consul, un *imperator*..... Verus a réuni dans un festin douze convives. Les plats que l'on sert, sont d'argent et d'or, on les donne à celui devant qui ils sont servis. Les mets qu'ils contiennent, quadrupèdes, poissons, oiseaux familiers ou sauvages, sont rares, chers et viennent de toutes les extrémités du monde

connu; on fait présent à chaque convive de chaque animal quadrupède, oiseau ou poisson, *vivant*, de même espèce que celui qui a été apprêté et offert en mets. On boit souvent; à chaque fois on reçoit une tasse nouvelle en cristal d'Alexandrie, ou une coupe d'argent, ou une coupe d'or incrustée de pierres précieuses, ou une coupe murrhine. Coupes de cristal d'argent et d'or incrusté de pierreries, coupes murrhines, toutes celles dans lesquelles on a bu, appartiennent au buveur. Des couronnes de fleurs, étrangères à la saison, comme au climat, des bandelettes d'or, chefs-d'œuvre de l'art, ceignent la tête des convives; on leur donne à tous et les plantes qui produisent les fleurs de leurs couronnes, et les bandelettes d'or, ces filigranes inestimables, transformés en diadèmes. On appose devant chacun de ces douze voluptueux, une cassollette d'or et son coffret tout rempli des parfums les plus coûteux; elles appartiennent, avec leurs coffrets, à qui en a fait usage. Un maître d'hôtel a disposé les plats devant chaque convive, un bel esclave a rempli l'office d'échanson: on donne à chacun le maître d'hôtel et le bel esclave qui ont exécuté le service. Le repas est fini, la libéralité ne

l'est pas. Il faut des litières pour remporter chacun de ces voluptueux engourdis, et avec eux les présens dont ils sont gorgés; on leur donne encore à chacun la litière, les mules couvertes de harnois d'argent qui la supportent, et jusqu'aux muletiers qui les conduisent. Ce festin fut évalué six millions de sesterces. (1)... Tu t'abîmes en ta tombe tout rempli d'indignation, Curius;... et Marc-Aurèle, qui, dans ces temps de scandale et de prodigalité, vit chaque jour comme tu vivois en des temps de pauvreté, de tempérance et de vertu, Marc-Aurèle, sans s'indigner comme toi, laisse échapper un profond soupir et un gémissement sur le sort de la république. C'est sa première, c'est sa seule plainte, elle est pour le peuple. Imbécilles, qui louez la magnificence dans les princes, voyez ce qu'il en peut coûter aux pauvres pour cet acte d'une splendeur que vous appelez délicate, qui n'est qu'insensée, et qui s'exerce envers des gens probablement trop riches.

Capit. L.-V, v. p. 36, 37.

Idem. Ibid.

Au sortir du souper frugal d'Aurèle,

(1) [2,400,000 fr., Rom. Dél. Métrol., p. 147.] M. de Paw a fait preuve de bon sens, en pénétrant que le prix attribué aux vases murrhins, a été fort exagéré par les commentateurs modernes des anciens. Le passage présent de Capitolin est décisif, contre les allégations mensongères du P. Hardouin. Voyez Paw, sur les Egypt. et les Chin., T. 1, p. 312.

Verus rentroit en hâte dans son palais pour se dédommager de la contrainte et de la sobriété, en se livrant à des excès de table qu'il prolonge jusqu'à ce qu'on le soulève, appesanti, l'œil égaré, et qu'on l'étende sur des couvertures, pour le porter à son insu dans son lit. Un court sommeil, une digestion fa-
Idem. Ibid. cile, réparent ses forces, mais pour le faire voler à de nouvelles foiblesses. C'est peu; du luxe extravagant de la table, il passe au luxe extravagant des bâtimens, le plus dangereux parce qu'il appelle et suscite cent autres luxes; parce qu'outre les frais d'une construction dispendieuse, il transmet héréditairement les frais d'un entretien ruineux. Comme pour s'essayer, Verus élève sur la voie Claudienne une vaste maison de plaisance, il la décore avec somptuosité, il l'entoure de jardins magnifiques. Résolu d'en faire l'inauguration, il croit ne pouvoir
Cap. L.-V. vit. p. 38. se dispenser d'inviter Marc-Aurèle à sa fête. Voyez ici comme procède la vraie vertu. Qu'elle est indulgente et bénigne! que modestes, douces et insinuantes se présentent ses leçons! elles ne s'évaporent point en paroles, en avis ni reproches; l'action seule parle.

Au moment où Verus, entouré d'affranchis

pervers, de familiers en qui toute pudeur a disparu, se livre sans frein aux plaisirs, à la débauche peut-être; Marc-Aurèle arrive, simple et modeste, donnant à son frère sur ce théâtre même de scandale l'exemple de la pureté de ses mœurs respectables. Pendant cinq jours qu'il passe en cette maison de campagne, et tandis que Verus n'a d'autres soucis que de varier ses plaisirs, de changer de délices, il emploie uniquement exclusivement tout son temps à apostiller des requêtes, à donner des audiences, à présider des conseils, à traiter, sans cesse ni repos, les affaires les plus importantes et les plus sérieuses de l'état. C'est par cet exemple *Idem. Ibid.*
plus éloquent qu'un discours qu'il veut apprendre à l'Empereur, son collègue, « à » ramener ses affections, ses mouvemens à la » raison et à l'intérêt de la société... » C'est VII. 3.
par là qu'il met en action la maxime qu'il a mise en précepte : « fais de ta part ce que » la raison te demande, tâche même d'y ra» mener les autres, pourvu que ce soit sans » ostentation ». XVIII. 8.

Pour que la greffe change la sève du sujet, il faut que le sujet soit sain et bien préparé : or, Verus n'étoit plus digne de se laisser pénétrer et changer par cette

sève de douceur et de santé. Alors même que le sujet est ingrat, l'arbre qui a fourni de sa propre substance la liqueur salubre, ne se trouve pour cela, ni épuisé ni affoibli. Certes, le principe d'où découle la douceur de Marc-Aurèle fécond en tranquillité pour lui, le maintiendra inépuisable en bienveillance, en bienfaisance pour les autres.

Combien au travers des situations les plus difficiles, une vertu élevée n'épargne-t-elle pas de trouble, et ne procure-t-elle point de calme à un Empereur! supposez qu'un prince d'une vertu commune trouve dans les deux personnages les plus rapprochés de son trône, deux hommes de principes et de mœurs opposés aux siens autant qu'opposés entre eux; qui à un grand pouvoir joignent des vues sinon alarmantes, du moins inquiétantes, du moins équivoques; qui sappent en quelque sorte par leurs actions, l'autorité de son bon exemple, en attendant qu'ils battent en brèche son pouvoir royal lui-même; quel trouble n'assiégeroit pas l'ame de ce prince d'une vertu vulgaire, placé entre le mal d'une contradiction présente et soutenue, et le danger des embuches à venir! Comment s'y prendra-t-il pour pénétrer les vues de ceux qu'il

croit ses ennemis? Comment les contenir, les maîtriser ! par quelle voie réduire leur personne à l'impuissance de nuire? Le choix de ces voies, de ces moyens est lui-même un écueil. Le prince s'inquiète et son jugement devient louche; il se plaint, c'est s'exciter à la plainte, c'est appeler les méchans donneurs d'avis; il reçoit des conseils de rigueur, il forme cent projets qui croissent en sévérité; ou bien, passant de la crainte à l'espoir, de la confiance au soupçon, entouré de méfiances, obsédé de terreurs, son ame s'use dans ces ressauts violens; il croit toucher à des certitudes funestes, les résolutions désespérées s'offrent à son esprit fatigué de ses luttes, épuisé de sa résistance, heureux s'il s'arrête assez à temps pour ne pas punir l'imprudence comme le délit, et s'il ne se charge pas lui-même d'un crime présent et positif pour prévenir un forfait douteux et éloigné. La vertu élevée, sublime d'Aurèle, repousse loin de lui de telles angoisses, elle asseoit et affermit en son esprit une tranquillité noble et sereine. Comme un soldat consommé qui, soit qu'il marche pas à pas à la brèche sous un déluge de traits, soit qu'il entende saper sous ses pieds le terrein sur lequel il fait

sentinelle; conserve au fort du danger l'œil attentif, l'oreille tendue, la tête froide, le cœur ardent, et maintient en liberté son esprit pour mieux juger et pour maîtriser le péril; de même Marc-Aurèle qui se possède, poursuit sa route ou garde son poste, maîtrisant pour ainsi parler tout danger par son sang froid.

Voyez comme ce sang froid le met en mesure d'apprécier le péril à sa juste valeur. D'où naîtroit-il pour lui? des tentatives nuisibles des hommes, dirigées contre sa personne? que sont des tentatives nuisibles? elles sont, quant à celui qui les hasarde, des fautes, des délits. Eh bien! regardez comment il procède à l'examen de la faute qui lui portera préjudice, et appréciez tout ce que cette vertu élevée qui le dispose à atténuer l'opinion qu'il peut prendre du délit dont il est l'objet, enlève aussi d'influence à la crainte du danger.

Appréciation des fautes du prochain. XXXII.

« Demande-toi, se dit-il, s'il est bien sûr » que cette faute en soit une, et si la faute » est constante, crois que son auteur s'est » déjà jugé coupable, châtiment aussi sen- » sible, que s'il s'étoit déchiré le visage à » lui-même. Songe encore que celui qui » ne veut pas qu'un méchant fasse des

» fautes, ressemble à celui qui ne voudroit
» pas que le figuier contînt du lait, ni que
» les enfans au berceau pleurassent, ni que
» les chevaux hennissent. Que voudrois-tu
» que fît un homme qui a de mauvaises
» habitudes? puisque tu es si vif, guéris-le
» de ses habitudes... *A-t-il fait une faute*, xxviii. 17.
» *c'est à lui-même qu'il a manqué, mais*
» *peut-être ne l'a-t-il pas faite?*... tu n'es xxviii. 13.
» pas même bien certain s'il a fait mal,
» car on fait beaucoup de choses par des
» vues particulières, et *il faut être informé*
» *de quantité de circonstances pour juger*
» *avec une pleine lumière de la qualité des*
» *actions d'autrui*... ». Cette pensée est sou- xxxv. 1. 5.
verainement sage. Elle ne peut manquer de
rendre pleinement circonspect le prince ou
le citoyen qui en feroit sa règle. Si l'un
et l'autre en effectuoit l'application fré-
quente, elle leur épargneroit sans doute
bien des jugemens téméraires. Oui, chaque
action des hommes doit être considérée
comme ces cristaux à facettes nombreuses,
que l'on extrait du sein de la terre ou des
fissures des rochers. Il faut en compter et
en mesurer avec soin toutes les facettes en
tous leurs angles, si l'on veut assigner géo-
métriquement, c'est-à-dire, exactement leur

figure native ou leur vraie configuration.

« Mais je suppose, reprend-il, que tu » aies constaté la faute, retourne à l'instant » sur toi-même, tu pèches aussi souvent « que lui, tu lui ressembles; et si tu t'abs» tiens de certaines fautes, tu n'as pas moins » de pente à les commettre, quoique, par » crainte, par vanité, ou par tout autre
xxxv. 1. 4. » mauvais principe tu te retiennes... ». Que de bonté! Il s'accuse lui-même, il exagère ses propres torts, de crainte de manquer à être indulgent aux coupables. « Compte » donc par tes doigts, continue-t-il, les » fautes à peu près semblables que tu as » faites en regardant comme un bien les » richesses, les plaisirs, la vaine gloire et » autres choses pareilles, c'est un voile que » tu jetteras sur les actions d'autrui, et ton » indignation disparoîtra bien vite. Ajoute » que c'est malgré lui qu'il a péché; que » pouvoit-il faire? ou bien délivre-le si tu
xxviii. 15. » le peux de la tyrannie qu'il éprouve... ».

Les fautes d'autrui ne te nuisent-elles pas? « songe qu'il faut les laisser où elles » sont... ». Mais elles ont pour but de te nuire. « Eh bien! sache remontrer adroite» ment et en général à celui qui les com» met, *que son procédé n'est pas dans la*

» *nature*, et que les abeilles ni aucun animal » né pour vivre en troupe, ne traite ainsi » son semblable... ». Est-ce bien un prince xxxv. 1. 9.
absolu, un souverain investi du droit de vie et de mort qui met en précepte cette maxime de douceur et de bienveillance fraternelle toute remplie de timidité? ne diroit-on pas que celui qui parle est une victime foible, obscure, abandonnée, qui, en désespoir de cause, au moment où elle se sent pénétrée et déchirée par la tyrannie enfonçant les serres dans ses muscles et jusque dans ses os, invoque la loi de la nature animale, comme ne comptant plus sur celle de la nature humaine.

La faute est-elle constante et réelle, est-elle persistante, sa vertu élevée le préserve encore de la plainte par qui l'on s'affoiblit et l'on s'aigrit soi-même. « *Ne te plains*, prononce-t-il fermement, *ni de la nature, ni des dieux*, car ils ne font point » de fautes soit volontairement, soit mal» gré eux. Ne te plains pas non plus des » hommes, car ils ne font pas de fautes » qui ne soient involontaires, dans ce sens; » qu'ils sont privés malgré eux de la con» noissance de la vérité... *Ne te lamente* xxviii. 16.
» *donc avec personne, point de mouve-*

XI. 11. » *mens violens... Ne te plains jamais d'un » autre homme*. Ou il faut le corriger si tu » le peux, » (qu'on se rappelle ici par quels procédés il a tenté de corriger Verus et qu'on présume ce que ne dit point l'Histoire, qui omet si souvent l'utile pour consacrer le brillant, qu'on présume ce qu'il dut faire conséquemment à ce principe, pour redresser Cassius): « ou si tu ne peux » pas le corriger, il faut redresser la chose »; (c'est ce qu'il effectue en se chargeant seul du fardeau des affaires civiles et militaires que Verus répugne à porter) « et si » redresser la chose, passe même ton pou» voir, pourquoi encore se plaindre? il ne
XII. 19. » convient pas de rien faire en vain ».

Regardez comme cet homme officieux à jeter le voile sur la faute, indulgent par le retour qu'il fait sur sa propre foiblesse, tranquille parce qu'il s'interdit toute plainte, se montre homme supérieur quand, étouffant jusqu'au dernier germe du trouble funeste qu'exciteroient en lui les moindres pensées de violence, il s'écrie: « il ne nous est pas » défendu d'éviter de certaines gens, mais
XXIX. 1. » il ne faut avoir ni soupçon ni haine... ». Admirez comme il se fait que la vertu sublime n'est autre chose que la prudence

humaine perfectionnée, et comme cette haute prudence humaine est conforme à la politique transcendante. Marc-Aurèle démontre par cette maxime, ce que taisent de malhabiles historiens, il démontre que sous son règne on écarta de ceux qui étoient enclins aux fautes les occasions de les commettre. Or c'est-là la partie savante, profonde et utile de l'art de gouverner.

Voilà une autre pensée qui semble moulée pour caractériser les rapports de Marc-Aurèle avec le féroce Cassius. « *Garde-toi*
» *d'avoir pour ceux même qui sont inhumains*
» *autant d'indifférence que les hommes or-*
» *dinaires en ont pour d'autres hommes...* » XXX. 3.
Un tel précepte ne semble-t-il pas directement émané de la divinité?

Mais, crieront tumultuairement les princes à politique rétrécie ou traîtresse, quel avenir prépare à ce débonnaire sa bénignité ridicule et dangereuse? « Je ne m'en in-
» quiète point, répond-il modestement;
» *je me tirerai de l'avenir, s'il est difficile,*
» *avec le secours de la même raison qui*
» *m'éclaire sur le présent...* ». Ah! oui, pour XII. II.
nous l'avenir est le corrupteur du présent. Ambition, crainte, passions, tout empoisonne l'instant qui passe, tandis que

nous nous perdons à la poursuite de l'instant qui est passé. Quant à Marc-Aurèle, l'avenir ne l'inquiète pas plus que le passé ne l'émeut, que le présent ne l'ébranle. C'est-là ce qui constitue l'homme solide ; c'est-là le vrai fruit de la vertu sublime par opposition à la vertu commune; c'est-là le principe de cette haute tranquillité qui, s'épanchant sur tout l'homme, lui laisse l'esprit sain et libre pour peser ses résolutions dans la justice, pour les exécuter avec froideur et intrépidité.

Marc-Aurèle a commis une grande faute, dira-t-on, en associant Verus au trône. Est-ce par le résultat qu'on juge de cet acte de sa vie royale? Eh! qui est-ce qui fait du succès la règle de son jugement? sinon l'inconsidéré. Verus étoit bon, mais foible. Les affranchis l'avoient corrompu dans le secret, soit avant, soit pendant son règne. Si l'on n'a pas droit d'accuser un prince des vices que son héritier ne montre qu'au milieu d'une administration bien commencée, on n'a donc pas non plus le droit d'accuser Marc-Aurèle des travers tardivement développés de Verus. Pouvoit-il mettre en tutelle perpétuelle, celui qui avoit été institué le tuteur des hommes... A présent les vices de Lucius sont manifestes et ses intentions équivoques.

Depuis quand des vices seroient-ils des crimes, et pourquoi des intentions équivoques seroient-elles plutôt garanties mauvaises que bonnes? Attendez que se fasse connoître leur vrai caractère par des actions, et retardez surtout autant qu'il se pourrra, le moment où éclateront ces actions. Tel est l'artifice utile aux bons, utile aux foibles par lui préservés du crime, que Marc-Aurèle pratique avec Verus, qu'il pratique avec Cassius. Il se défend envers son frère de toute mésintelligence; car elle eût été scandaleuse pour l'état, et funeste à la morale publique, non moins qu'à la tranquillité des citoyens. En même temps qu'il tient Cassius éloigné de Rome où s'embraseroit sa frénésie ambitieuse, il fait servir sans relâche les talens de ce général à la sécurité des peuples. Il accorde à son mérite les plus hautes distinctions et à son caractère l'activité brûlante qu'il ambitionne. N'est-ce pas ainsi qu'il est passé en coutume politique de maîtriser un esprit inquiet? Donner aux défauts un tour ou une direction qui les rende utiles au bien public, n'est-ce pas exercer l'art magique de changer en remède le poison.

A peine Marc-Aurèle a-t-il pris les moyens nécessaires pour se mettre l'esprit en repos

sur les projets de Verus et de Cassius, que d'autres sujets d'inquiétude viennent prendre place parmi ses soucis royaux. Le malheur des temps a soulevé les mauvais levains dans les cœurs. Il a aigri ceux de tous dont la fermentation est la plus périlleuse, les levains de haine religieuse. Tout ce qui suit les cultes de l'Empire, s'élève de toutes parts contre les chrétiens. On attribue à ce qu'on appelle leur impiété, le déchaînement des fléaux, sous lesquels gémissent tous les hommes sans privilège ni exemption, sans dictinction de religion. Les chrétiens de leur côté ne manquent pas de déclarer que ces fléaux sont le châtiment de l'idolâtrie des peuples et la vengeance des rigueurs populaires qui s'exercent contre les adorateurs de Jésus-Christ. C'est un dur spectacle pour une ame toute remplie d'humanité et de tolérance que celui de ces crimes d'intolérance et d'inhumanité qui se commettent dans la cause de Dieu, source de toute bienveillance.... En même temps encore cet emportement des peuples sur les choses de la religion s'étend aux choses de la politique, mais, en s'atténuant, en se modifiant sous l'apparence de l'aigreur. On commence à censurer dans Rome l'ad-

Tertull. Apol. c. 40, p. 36.

ministration de l'aîné des Empereurs.

Tel est le vrai inconvénient attaché au règne accouplé de deux souverains, que les différences de leurs caractères se reflettent sur l'état, qu'elles le divisent en suscitant des affections ou des passions opposées dans les sujets, suivant qu'ils prennent pour type de leur conduite les mœurs de l'un ou de l'autre de leurs souverains. Or le modèle qu'offre Verus, contrarie l'autorité du bon exemple que donne Aurèle, autorité qui ne se peut détruire. Les voluptés du sybarite Lucius, comme celles de tous les Empereurs livrés au plaisir qui l'avoient précédé, n'offensoient que les esprits éclairés et sages, et ceux-là sont en tout temps le petit nombre. Elles satisfaisoient et flattoient en général la plèbe de Rome, devenue corruptrice de ses princes, et qui préféroit des prodigalités faites comme celles de Verus du profit des conquêtes, aux réserves prudentes d'une économie appliquée à épargner sans bruit les richesses conquises sur l'ennemi, comme devant épargner les trésors des citoyens. Les tentatives de réduction qu'Aurèle a faites sur les spectacles, sur les fêtes publiques et le luxe des dépenses oiseuses, donnent lieu à cette censure que quelques

amis secrets de Cassius ou de Verus suscitent ou nourrissent clandestinement.

Est-ce que l'opinion échapperoit à Marc-Aurèle? ce devroit être assez qu'il eût à lutter contre la famine, une guerre toujours instante que déguise mal une trêve armée, les dissolutions de son collègue, les projets ambitieux suscités en lui, les projets ambitieux naturels à Cassius, la cruauté farouche de ce soldat, le meilleur général de l'état, et la peste enfin, dont les ravages vont toujours croissant. C'est donc trop qu'il lui faille encore batailler contre le blâme de ce peuple, qu'il se dévoue à défendre de mille genres de souffrance et de mort. Ah! le sentiment d'un seul mal aigrit souvent le peuple sur toutes choses; et à présent la main de fer de plusieurs maux cruels, qui frappent à la fois, le jette dans les irritations les plus violentes. Marc-Aurèle ne rencontrera-t-il que des obstacles. N'en surmontera-t-il un que pour en retrouver cent autres.... c'est son lot, c'est celui de la vertu; mais il en est d'elle comme de ce globe de fer, que receloit le bronze et qu'a chassé le feu. S'il touche la terre dans son vol, il en reçoit plus de force; s'il s'abaisse, c'est pour se relever; s'il s'arrête,

c'est pour repartir plus roide, pour accroître son surprenant effet, d'une force nouvelle usurpée sur chacun des obstacles qu'il a heurtés : telle est la vertu lancée dans ce monde. Tout devient pour elle impulsion, principe de mouvement et cause de vitesse. Voyez comme Marc-Aurèle s'excite par les mille ressources de sa raison à *surmonter les obstacles* qui tendent à suspendre l'essor de cette vertu dans sa vie royale comme en ses rapports privés.

« Que le pouvoir de l'homme est grand, *Obstacles à faire le bien.*
» s'écrie-t-il ; il lui est libre de ne rien faire
» que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, XXXIII.
» et de recevoir avec résignation tout ce
» qu'il plaît à Dieu de lui envoyer..... ». XXVI. 9.
Celui qui oseroit dire qu'une telle philosophie ne relève point la dignité de l'homme, oublieroit qu'elle lui donne le sentiment de sa force.

« Personne ne t'empêchera d'agir et de
» vivre selon la nature, poursuit-il ; il ne
» *t'arrivera rien qui ne soit dans l'ordre*
» *de la commune nature*... Souviens-toi que XXVI. 5.
» l'esprit qui te guide, se rend invincible,
» lorsque, recueilli au-dedans de soi, il veut
» se suffire à lui-même et ne faire que sa vo-
» lonté, sans avoir d'autre raison de sa ré-

» sistance. Que sera-ce donc lorsqu'à l'aide » de la raison il aura jugé de quelque chose » après en avoir examiné les circonstances ».
XIV. 12. « *Qu'est-ce qu'on peut faire ou dire de » mieux en telle occasion? quoi que ce soit, » il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire* ». Voilà comme il établit la liberté de l'homme moral dans ses véritables droits. « Ne cherche » point à t'excuser sur les difficultés, tu ne » cesseras pas de t'en plaindre jusqu'à ce » que, pour faire en toute occasion ce qu'e- » xige la constitution de l'homme, tu aies au- » tant d'empressement que les voluptueux » en ont pour les délices de la vie ». Quel caractère passionné il veut donner à sa vertu! « *Car enfin c'est jouir délicieusement de » soi-même que de faire tout ce qui convient » à sa propre nature.* Or, il est en ton pou- » voir de le faire en quelque situation que » tu sois. Un cylindre ne peut de lui-même » se mettre en mouvement que dans une » certaine situation, il en est de même de » l'eau, du feu et des autres choses qui ne » sont régies que par les impressions de la » nature ou d'une sorte d'ame destituée de » raison : car souvent les lois de la nature » les retiennent et leur interdisent tout mou- » vement. Mais une ame intelligente et rai-

» sonnable n'a qu'à vouloir ; elle est en état » par sa nature de franchir tous les obs» tacles ; elle se donne tel mouvement qu'il » lui plaît, et cela avec la même facilité que le » feu s'élève, que l'eau coule, qu'un cylindre » parcourt un plan incliné. Si tu as tou» jours devant les yeux cette vérité, il ne » t'en faut pas davantage ».

« Les obstacles ne peuvent agir que sur » le corps, *ce cadavre que l'ame traîne* ; et » ils ne peuvent ni frapper l'ame ni lui faire » aucun mal, à moins qu'elle ne s'imagine » faussement que ce sont de vrais obstacles » pour elle et qu'elle ne se laisse dominer » par cette erreur ; car s'il en étoit autre» ment, l'ame arrêtée par la difficulté se» roit aussitôt mauvaise et dégradée ».

« Les ouvrages de l'art ne peuvent éprou» ver aucun obstacle qu'ils n'en deviennent » moins bons ; au lieu que si l'homme fait » un bon usage des difficultés, il en devient » en quelque sorte meilleur et plus digne » de louange ».

« *En général souviens-toi qu'un citoyen » de cette grande ville du monde ne peut » être blessé que de ce qui offenseroit la » ville entière.* Il n'est rien qui puisse nuire » au monde que ce qui troubleroit la loi de

» son arrangement. Aucun de ces accidens » que le vulgaire nomme fâcheux ne peut » troubler cet ordre; donc ils ne peuvent
XXVI. 6. » nuire ni à la ville, ni aux citoyens ».

Il ramène maintenant ces considérations sublimes à leur application particularisée. « En un sens, *tout homme me tient de très-* » *près, puisque je suis obligé de lui faire* » *du bien et de le supporter;*.... mais, d'un » autre côté, lorsqu'il veut mettre obstacle » aux actions qui me sont propres, c'est » pour moi un être aussi indifférent que » le soleil, le vent, une bête féroce; car » ces choses pourroient aussi mettre obs- » tacle à mon action; mais aucune d'elles » n'en peut mettre au mouvement de mon » cœur, ni à mon affection, parce que j'y » ai mis une condition et que je suis le » maître d'en transformer l'objet; car mon » ame a le pouvoir de transformer par » la pensée l'action que je ne peux faire » en quelque chose de meilleur; en sorte » que ce qui arrête un ouvrage projeté de- » vient l'ouvrage, et que ce qui s'oppose à
XXVI. 2. » ma route devient une route ».

Ce cœur, pour être ferme, n'en est pas moins affectueux envers les hommes même qui lui font obstacle. « Comme ceux qui

» tentent de te faire rebrousser du chemin » de la droite raison, ne peuvent te dé- » tourner d'une bonne action, *ne cesse pas* » *de les aimer;* mais tiens-toi ferme sur ces » deux principes, l'un de persévérer dans » ta façon de penser et d'agir, l'autre, » d'avoir de la douceur pour ceux même » qui veulent te faire obstacle ou qui te » sont fâcheux de toute autre manière ». Ame privilégiée, cette bonté-là part bien visiblement du fond de ton cœur. « *En* » *effet, il n'y auroit pas moins de foiblesse* » *à leur en vouloir du mal, qu'à abandonner* » *la bonne action et à succomber à la crainte.* » C'est agir en soldat qui abandonne son » poste que de se laisser intimider ou de » haïr celui que la nature a fait notre pa- » rent et notre ami... ». Telle est donc la XXVI. 7.
discipline sous laquelle se range ce soldat généreux qui combat avec vaillance et sans colère, et qui tend une main d'ami à l'adversaire qu'il a surmonté. Voici maintenant que celui qui peut commander ne songe plus qu'à convaincre et à toucher. « Essaye de les gagner par la persuasion, » mais continue de faire des actions justes » toutes les fois que la raison de justice » l'exigera. Que si quelque force t'en em-

» pêche, *tourne ton ame à la patience et à
» l'égalité, sers-toi de l'obstacle pour exercer
» une autre vertu;* souviens-toi que ton desir
» n'étoit que conditionnel et que tu ne
» voulois pas l'impossible. Que voulois-tu?
» un certain effet de ton desir et tu l'ob-
XXVI. 4. » tiens, ce desir devient la chose... *Si une
» chose te paroît difficile à faire, songe qu'elle
» n'est pas impossible à l'humanité;* et si un
» autre peut la faire, si même elle con-
» vient à tout homme, *songe que tu peux
XXVI. 8. » la faire aussi...* ».

« Quand il s'agit de faire ton devoir,
» qu'importe que tu aies froid ou chaud?
» que tu aies envie de dormir ou non?
» qu'on doive te blâmer ou te louer, que
» tu ailles mourir ou faire tout autre chose?
» mourir est une fonction de la vie; et, en
» cela comme dans tout le reste, il suffit
XXVI. 1. » de bien faire ce qu'on fait dans le moment ».

Il n'est point d'obstacle, ainsi qu'on le voit, qui puisse arrêter dans son vol cet homme tenace en sa vertu, et qui met la mort au bout de toutes ses résolutions, comme on suspendroit un fétu au bout du levier d'une balance pour en aider ou en contrarier l'équilibre. La censure qui s'attache à plusieurs de ses actions, ne le dé-

courage donc point ; il l'écoute, il en profite. Mais, de même que l'eau ou le cylindre qui s'abandonnent à leur pente ; de même que le feu qui tend toujours à monter, il suit sa route et pousse son essor.... allons l'homme vertueux n'est qu'un téméraire ; tout me confirme dans cette prévention d'ancienne date. Ignorant du danger, présomptueux, aveugle, il se précipite sans armes au milieu des bataillons des passions et des vices, armés pour le terrasser.... ô erreur ! l'homme vertueux ne seroit donc pas l'homme clairvoyant et raisonnable par excellence. On ne considéreroit donc l'extrême du courage, que comme l'extrême de l'aveuglement : on se refuseroit donc à avouer que l'homme éminemment pénétrant, généreux et brave, c'est le sage. Or, Marc-Aurèle est ce sage. Regardez plus attentivement comme il agit, et vous verrez qu'il possède le vrai courage, celui qui voit et sent le péril, comme si ce péril ne le touchoit pas, et toutefois l'affronte et se heurte contre lui comme s'il ne le voyoit pas. La connoissance parfaite qu'il a des hommes, de leurs passions et de leurs vices, le fortifie dans l'ascendant qu'une ame pure et éclairée doit prendre sur le

respect humain pour opérer le bien, pour l'accomplir par de bons moyens. Écoutez le jugement qu'il porte sur le commun de ses semblables, et examinez s'il a aveuglément attribué au genre humain une bonté absolue et sans mélange. Reconnoissez aussi qu'il voit les dangers et les êtres dangereux sans les craindre, conséquemment sans les haïr.

Sur le caractère de certains hommes. XXXIV. « Il y a des hommes, dit-il, d'un caractère noir, des hommes efféminés, d'autres durs, sauvages, brutaux; d'autres badins, lâches, bouffons; d'autres trompeurs, d'autres tyrans... (xx. 3.) Nombre d'entre les hommes ne savent que prendre leurs repas, dormir, s'accoupler, se vider et faire les fonctions animales... (xxvii. 14.) ils *se méprisent et se caressent;* ils cherchent à se supplanter et se font des soumissions.... (xx. 11.) *Ils en gouvernent d'autres avec orgueil;* et peu auparavant, ils faisoient bassement leur cour; et pourquoi?... » (xxvii. 14.) Ah! puisqu'il pense ainsi de la plupart des humains, il ne se livrera plus à une imprudente sécurité; que dis-je! il les méprisera; et, par le privilège de sa haute position, il abusera de ces hommes qui ne méritent que son dédain; l'espèce humaine retombera dans la dégra-

dation et le malheur... eh non! ce n'est pas l'homme qu'il méprise, apprenez-le, ce sont les travers et les vices qui le déshonorent. Encore tâche-t-il de les excuser. « *Commence le matin par te dire*, conti-
» nue-t-il : *aujourd'hui j'aurai affaire à des*
» *hommes inquiets, ingrats, insolens, four-*
» *bes, insociables ; ils n'ont ces défauts que*
» *parce qu'ils ne connoissent pas les vrais*
» *biens et les vrais maux.* Mais moi, qui ai
» appris que *le vrai bien consiste dans ce*
» *qui est honnête, et le vrai mal dans ce qui*
» *est honteux ;* moi, qui sais quelle est la
» nature de celui qui me manque, et qu'il
» est mon parent, non par la chair et le
» sang, mais par une commune participa-
» tion à un même esprit émané de Dieu,
» je ne peux me tenir pour offensé de sa
» part. En effet il ne sauroit dépouiller
» mon âme de son honnêteté ; *et il est im-*
» *possible que je me fâche contre un frère*
» *et que je le haïsse, car nous avons été*
» *faits tous deux pour agir de compagnie à*
» *l'exemple des deux pieds, des deux mains,*
» *des deux paupières ; ainsi il est contre la*
» *nature que nous soyons ennemis : or ce*
» *seroit l'être que de se supporter l'un l'autre*
» *avec peine, et de se fuir...* ». Comme se XXVIII, I.

soutient son respect pour la loi naturelle! que le contrat soit déchiré de la main de son adverse partie, il ne s'en juge pas moins lié et enchaîné selon la portion d'adhésion qui lui est propre. Se peut-il rencontrer une probité plus accomplie? Cette divine loi de nature seroit brisée et foulée aux pieds sur toute la terre, qu'il en relèveroit et en ramasseroit les fragmens les plus déprisés, pour les placer en son cœur, comme dans un temple, comme dans leur sanctuaire naturel.

Si l'offense n'atteint pas jusqu'à lui, la louange et le blâme de ceux qui sont capables de faire de telles offenses, rebroussent aussi contre sa cuirasse dont la trempe est forte. Il mesure toutes les actions de sa vie sur un étalon juste et sûr, indépendant surtout de l'appréciation vacillante, hasardeuse et intéressée du commun des hommes. Cet étalon, c'est l'honnête, le probe.

Sur le respect humain. XXXV. « *Juge-toi digne*, prononce-t-il, *de ne » jamais dire ou faire que ce qui convient à » ta nature*. Que le blâme et les discours » d'autrui ne t'en imposent point. *Si la » chose est honnête à faire ou à dire, crois » qu'elle n'est point indigne de toi*. Les autres » ont leur façon de penser, leurs incli-

» nations ; c'est leur affaire ; n'y regarde
» pas. Va ton droit chemin ; laisse-toi
» conduire par ta propre nature et par la
» nature commune. Il n'y a pour l'une et
» l'autre qu'une seule route... Ne vois-tu xxv. 1.
» pas comment se conduisent les gens
» d'art ? quoiqu'ils cèdent en quelque chose
» aux volontés des ignorans, néanmoins
» ils se tiennent toujours aux règles de
» leur profession et ne s'en laissent point
» écarter tout-à-fait. N'est-il pas affreux,
» qu'un architecte, un chirurgien, fassent
» plus de cas de leurs règles, que l'homme
» n'en fait de cet art qui lui est spécialement
» propre, et qu'il exerce en commun avec
» les dieux... *Quoi qu'on fasse et quoi qu'on* xxv. 3.
» *dise, il faut absolument que je sois homme*
» *de bien.* Il en doit être de moi comme de
» l'or, de l'émeraude, de la pourpre, qui
» diroient sans cesse, quoi qu'on fasse et
» quoi qu'on dise : il faut absolument que
» je sois une émeraude, il faut que j'aye
» ma couleur ». xxv. 4.

Marc-Aurèle, qui a la conscience d'avoir gardé sa substance et sa teinte natives, a-t-il besoin des éloges des hommes qui l'enorgueilliroient, sans les perfectionner ni les amender ? et quels éloges, et quels hommes !

« Considère souvent, reprend-il, quels
» sont ceux dont tu voudrois obtenir l'ap-
» probation et quel est l'esprit qui les guide :
» car, en pénétrant ainsi dans les sources
» de leurs opinions et de leurs desirs, tu
» ne les blâmeras pas des fautes qu'ils font
» par ignorance ; et tu te passeras de leur
XXII. 9. » approbation ;... » et leur blâme dérai-
sonnable ne t'affectera pas davantage. Qu'on
remarque à cette occasion que si la vertu
a doué l'homme d'un coup d'œil agile à
discerner le bien, elle l'a doué d'une péné-
tration pareillement prompte et sûre à de-
viner, à démasquer le mal.

« Entre dans ces têtes, et tu verras quels
» juges tu redoutes, et quel jugement ils font
XXV. 7. » d'eux-mêmes... examine bien comment ils
» ont le jugement fait, surtout ceux qui ont
» de la prudence. Que fuient-ils, que re-
XXV. 6. » cherchent-ils ?... tu veux être loué d'un
» homme qui trois fois dans une heure se
» maudit lui-même ? tu *veux plaire à un*
» *homme qui se déplaît ?* et comment pour-
» roit-il se plaire, puisqu'il se repent de
XXV. 5. » presque tout ce qu'il fait... » Voilà certes
un argument en faveur de la louange qui
est vigoureusement rétorqué. La louange
une fois réduite au même titre d'essai que

le louangeur, l'autorité qu'on peut reconnoître en elle, la vanité qu'on peut en tirer, sont notablement réduites. « Si l'on te
» blâme, ou l'on te hait, ou si l'on te dé-
» crie, examine de près l'ame de ces gens-
» là, pénètre dans leur intérieur, et vois ce
» qu'ils sont. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas
» te tourmenter pour leur faire prendre une
» autre opinion de toi. *Il faut cependant leur*
» *vouloir du bien, car la nature a voulu que*
» *vous fussiez amis*... ». « Quelles têtes, quels XXVIII. 12.
» objets d'attachement et par quels intérêts
» ils aiment et haïssent! *Mets le prix à ces*
» *petites ames toutes nues; lorsqu'ils s'ima-*
» *ginent faire un grand mal en blâmant, et un*
» *grand bien en louant, qu'ils font voir d'ar-*
» *rogance!*... » Apprécie encore la louange XXV. 8.
qu'ils te donneroient, par celle qu'ils donnent aux autres. L'association que fait subir cette communauté d'éloges, suffit à dégoûter de la louange. « *A quelle sorte de gens ils*
» *veulent plaire! pour quels intérêts et par*
» *quelle sorte d'actions!* le temps les englou-
» tira bientôt les uns et les autres; com-
» bien en a-t-il englouti déjà!... Je ne ferai XVII. 6.
» donc pas dépendre mon bonheur des pen-
» sées d'autrui ». XXIII. 2.

« De tous ces vains discours je ris au fond du cœur,
» La vertu leur déplaît ». XXV. 9.

Pèse donc les vices de ceux de qui tu attendrois qu'ils louassent la vertu. « Quelles
» sont les actions de plusieurs de ces
» hommes à table, au lit et ailleurs? Surtout
» *à quelle nécessité ils se sont asservis par*
» *leurs opinions, et cependant quel faste dans*
XXXV. 1. 2. » *ces bassesses*... As-tu oublié que ceux qui
» louent et blâment les autres avec orgueil,
» montrent le même orgueil à ceux qui les
» voient au lit, à table? As-tu oublié quelle
» est leur conduite, ce qu'ils craignent ou
» ce qu'ils ambitionnent et les injustices
» qu'ils font? *ce ne sont pas leurs mains ou*
» *leurs pieds qui sont coupables, c'est la plus*
» *précieuse partie d'eux-mêmes qui produit,*
» *lorsqu'elle le veut, la foi, la pudeur, la justice,*
XV. 9. » *tice, la sincérité, un bon génie*.... ». Observe
» ces hommes qui ne vivent pas conformé-
» ment à leur nature; représente-toi tran-
» quillement de quelle façon ils se com-
» portent chez eux et au dehors, le jour,
» la nuit: en quel état la débauche les met,
» et dans quelle compagnie; et ne fais aucun
» cas de l'approbation de telles gens qui ne
XI. 2. » sauroient s'approuver eux-mêmes... Porte
» tes regards sur les mœurs de ceux qui
» vivent avec toi. Le plus agréable d'entre
» eux est à peine supportable; que dis-je à
» peine, quelqu'un d'eux peut-il se suppor-

» ter lui-même!... Pour moi, ajoute-t-il, je xxxiii. 5.
» fais ce qui convient à ma nature, rien du
» dehors ne m'en détournera; car, ou ce sont
» des êtres sans ame ou sans raison, ou
» égarés, et qui ignorent le bon chemin ». xii. 7.

S'il étoit une étude plus profitable à un prince que celle qu'il doit faire du titre d'essai de la louange, cette monnoie de bas aloi qui met tous les souverains en danger de corruption, que plusieurs d'entre eux ont exigée dans des intentions perverses, et pour une fin odieuse; je l'indiquerois à l'instant. Mais quoi de plus utile pour eux que de s'instruire à évaluer la louange à sa marque et à son poids, à la rejeter souvent comme ils rejettent la primitive et bonne monnoie, celle des Spartiates, la monnoie de fer qu'on appelle le blâme! quoi de mieux encore à leur proposer que de s'attacher exclusivement à régler leurs actions sur le même étalon que Marc-Aurèle, sur l'honnête, et d'immoler comme lui à la vertu *le respect humain* qui n'est à vrai dire qu'un respect indiscret pour les jugemens hasardeux d'une tourbe d'hommes communément passionnés, aveugles ou vicieux.

Je ne peux me défendre de penser pourtant que Marc-Aurèle, qui rabaisse à

un taux si vil le commun des hommes, leurs éloges et leur censure, doit sentir en son ame ou une constriction de douleur et de tristesse qui le portera à desirer de s'isoler de la foule des vicieux, ou une sorte de bouffissure causée par la comparaison de son caractère à celui des autres, qui le gonflera d'une estime outrée de lui-même, d'orgueil. Allons, il ne voit les hommes de plus haut que pour les voir plus petits et les mépriser. L'élévation, la puissance ont produit sur lui leur effet ordinaire; elles ont trempé d'aigreur et de dureté cette ame douce. Supposition gratuite! que ce juste est éloigné de penser à s'isoler des injustes. Qu'il est au contraire attentif au moment, prompt au moyen de rentrer dans leur société, pour y chercher son plaisir dans le spectacle des vertus qu'il démêlera au travers du tourbillon des vices.

XXIII. 10. « Quand tu voudras *te donner du plaisir* », se dit-il, avec une aimable effusion, « quand » tu voudras *te donner du plaisir, songe aux* » *excellentes qualités de tes contemporains*, » comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, » et ainsi du reste; car il n'y a rien de si » agréable que l'image des vertus qui éclatent

» dans les mœurs de ceux qui vivent avec » nous, lorsqu'on les rassemble comme » sous un même point de vue. Aie donc tou» jours ce tableau sous la main ». Que ce plaisir est bien placé! il est digne d'une aussi belle ame, car il est digne de celle des dieux ou des anges.

Sans doute c'est en user noblement et sagement, que de faire servir à sa propre satisfaction le spectacle de la vertu de certains hommes, ainsi qu'Aurèle s'applique à le faire; mais comment en usera-t-il avec cette masse nombreuse dans la société, qui n'a pas de vertu? Quel parti en tirera-t-il?... qu'on y prenne garde; il n'est peut-être pas un homme, en quelque disgrace de l'honnête qu'il puisse s'être laissé tomber, qui n'enferme en son sein ou une vertu, ou une qualité quelconque. Ainsi, Aurèle ne manquera point de sujet d'exercer une satisfaction si bien placée; mais, quand bien même il seroit assuré de ne trouver dans ces roches dures aucune étincelle de feu, il ne se décourageroit pas pour cela; il ranimeroit au contraire toutes ses forces pour réveiller en lui le souvenir et le sentiment énergique des trois maximes tracées en trois mots, qui sont l'arc-boutant ou trépied de sa philoso-

phie, ***abstine***, ***sustine*** et ***adjuva ; abstiens-toi*** de plainte, ***supporte*** les évènemens et les hommes, ***aide*** tes frères.

Supporter, aimer et aider les hommes.

XXXVI. « *Les hommes ont été faits les uns pour » les autres*, se dit-il ; *instruis-les donc*, *ou
XXVIII. 7. » les supporte...* Quelqu'un est-il en faute?
XIX. 6. » cette faute est pour lui seul ;... elle n'est
XII. 33. » un mal que pour lui... laisse-la où elle
XXVII. 33. » est... nous devons avoir une sorte de pitié » des hommes à cause de l'ignorance où ils » sont des vrais biens et des vrais maux. » Cette imperfection est aussi pardonnable » que celle d'un aveugle qui ne peut distin-
IX. 5. » guer le blanc d'avec le noir... *C'est par » ignorance et malgré eux* qu'ils sont privés » des vertus de justice, de tempérance, » d'égalité d'ame, et autres qui ont un prin- » cipe commun. C'est ce qu'il est essentiel » de ne jamais oublier, tu en seras plus in-
XXVIII. 10. » dulgent à l'espèce humaine... Si parmi » leurs actions il y en a de bonnes, il ne » faut pas en être jaloux. S'ils font mal, » c'est malgré eux sans doute, et par igno- » rance ; car, *il n'y a point d'ame qui ne soit » privée malgré elle de la connoissance de » la vérité et de la justice* qui sait rendre à » chacun ce qui convient. C'est pour cela » qu'ils souffrent impatiemment d'être ap-

» pelés injustes, ingrats, escrocs; en un » mot, de méchans voisins... ». XXXV. 1. 3.

« Te mets-tu en colère contre quelqu'un » qui sent du gousset? te mets-tu en colère » contre celui qui a l'haleine puante? qu'y » peuvent-ils faire? la bouche de l'un, le » gousset de l'autre sont ainsi faits, il est » impossible que d'un tel corps il ne sorte » pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, » l'homme a de la raison; il peut avec de » l'attention reconnoître à quoi il manque. » *Eh bien! tu as aussi de la raison; sers-t'en* » *pour exciter la sienne;* remontre-lui son » devoir, avertis-le de sa faute; s'il t'écoute, » tu le guériras, il est inutile de se fâ- » cher... ». XXVIII. 4.

« Le miel paroît amer à ceux qui ont la » jaunisse : ceux qui ont la rage craignent » l'eau. Une petite balle est aux yeux des » enfans un bijou. *Pourquoi donc me fâcher* » *contre des hommes pleins de préjugés?* » crois-tu que leur imagination séduite ait » moins de force sur eux, que n'en a la bile » sur celui qui a la jaunisse, et le venin sur » celui qui a la rage.. ». XXVIII. 5.

C'est maintenant un retour du souvenir des nobles devoirs qu'impose la loi de nature, qui lui fournit des motifs de supporter allégrement tout ce qui lui vient des hommes.

« Il faut se dire en toute rencontre : ceci » me vient évidemment de Dieu ; et telle » autre chose me vient par une suite nécessaire du système général de la liaison » et du tissu de toutes choses, dont il a dû » résulter particulièrement un tel concours » et une telle rencontre. Quant à cet autre » cas, il me vient de mon concitoyen, de » mon allié, de mon compagnon, qui par » malheur ignore ce qui convient à notre » propre nature ; mais je ne l'ignore pas, » moi ; *c'est pourquoi je le traiterai avec humanité et justice, selon la loi naturelle d'une » société d'hommes*. Cependant je n'oublie » pas à quel rang je dois mettre ce qui » m'arrive, puisqu'il est du nombre des » choses moyennes qui ne sont ni bonnes
XV. 18. » ni mauvaises par leur nature... ». Or il ne faut pas oublier que ce qu'il appelle *choses moyennes*, *ou indifférentes*, ne sont pas moins que les richesses ou la pauvreté, la liberté ou l'esclavage, la gloire ou l'ignominie et la mort, toutes choses qui dépendent des hommes, et qu'il dédaigne comme de peu d'importance, qu'il dédaigne à ce titre qu'on ne doit tenir compte que de la vertu qui vient de Dieu et qui rend l'homme ami de Dieu.

Il ajoute : « La colère et le chagrin que

» nous prenons des actions d'autrui est un » mal qui nous blesse bien plus réellement » que ces mêmes actions qui nous fâchent et » nous chagrinent... » Ce n'est donc pas XXXV. 1. 8.
le mal qui lui viendroit des autres qu'il redoute, mais bien celui qui lui viendroit de son propre fonds. Résolu de supporter les hommes non pas comme fautifs, légers, injustes en général, mais alors même qu'ils sont spécialement méchans envers lui, il se demande: « *qu'est-* » *ce que la méchanceté? c'est ce que tu as vu* » *souvent.* Ainsi à tout ce qui arrive en ce » genre, dis-toi aussitôt: c'est ce que j'ai » déjà vu plusieurs fois. Partout haut et bas » tu trouveras les mêmes choses qui rem- » plissent nos histoires soit anciennes soit » modernes, les mêmes dont toutes les » villes et toutes les familles sont pleines. » Rien de nouveau, tout est ordinaire et » de bien courte durée... ce que tu vois XXVIII. 8.
» faire à présent, s'est toujours fait et se » fera toujours; ne te lasse point de le con- » sidérer. Rappelle-toi toutes les comédies, » toutes les scènes du même genre que tu » as vues ou que tu connois par l'histoire: » par exemple, quelle fut toute la cour d'A- » drianus, de Titus-Antoninus, de Philippos,

» d'Alexandros et de Cresus. Tout cela n'é-
» toit pas différent de ce que tu vois, c'é-
xxviii. 9. » toient seulement d'autres acteurs... ».

Supporte donc les méchans par la consi-
dération qu'il n'a jamais cessé d'en exister,
et qu'ils ne sauroient exister méchans sans
faire des actions conformes à leurs inclina-
tions ou à leurs préjugés. « Il sont nés pour
» faire nécessairement de ces actions, et ce-
» lui qui le trouve mauvais ne veut pas que
» le figuier ait du lait. *Après tout vous*
» *mourrez bientôt l'un et l'autre, et fort peu*
» *après on ne se souviendra même pas de*
xxviii. 2. » *vos deux noms*... C'est folie d'aspirer à des
» choses impossibles; or, il est impossible
» que des méchans ne fassent pas quelques
xxviii. 3. » actions conformes à leur naturel... *Les*
» *laisser pour ce qu'ils sont, et vouloir qu'ils*
» *ne te manquent point, c'est sottise et tyran-*
xxxv. 1. 12. » *nie*... » Ainsi donc, il se déclare méchant
lui-même, s'il n'endure de bonne grâce la
méchanceté des autres. Les vices qu'on di-
rige contre lui, il ne veut les combattre que
par ses propres vertus. « *Il ne faut point s'ir-*
» *riter contre les méchans*, dit-il, *il faut*
» *même en prendre soin et les supporter avec*
xxxiv. 52. » *douceur*... » Telle est sa modestie, qu'il ne
veut pas s'attribuer une douceur gratuite;

il prétend que la sienne soit fondée en raison, et il met toute son adresse à chercher des motifs d'indulgence envers les méchans, capables de lui ôter même à ses propres yeux le mérite d'une modération dont il auroit tant de droit de s'honorer. « Il y a, dit-il, une sorte d'inhumanité à ne » pas permettre aux hommes de se porter » aux choses qui leur paroissent conve- » nables et utiles, et tu sembles le leur dé- » fendre quand tu te fâches contre eux de » leurs fautes ; car ils ne se portent à ce » qu'ils font que comme y trouvant de la » convenance et de l'utilité. *Mais ils se* » *trompent ; détrompe-les donc, et instruis-* » *les, mais sans te fâcher* ». xxviii. 6.

« Quels que soient les hommes avec les- » quels le sort te fait vivre, *aime-les, mais* » *véritablement... Dissipe, si tu le peux, leurs* xix. 9. » *préjugés, et si tu ne le peux pas, souviens-* » *toi que c'est pour eux que t'a été donné le* » *sentiment de bienveillance.* Les dieux même » les aiment et contribuent, tant ils ont » de bonté, à leur faire avoir des richesses, » de la santé, de la gloire. Il ne tient aussi » qu'à toi de leur vouloir du bien, dis-moi » qui t'en empêche... ». Il ne se bornera xxviii. 18. pas à ne leur vouloir que du bien. « *Tu*

» *peux*, poursuit-il, *supporter sans te fâcher*
» *les sots et les ingrats, tu peux même te*
XXVII. 34. » *montrer bienfaisant envers eux*..... ». Où trouvera-t-on un sentiment plus auguste exprimé en paroles plus simples et plus touchantes? sa tendresse, sa bonté pour les hommes, sont-elles équivoques? oh! non; elles décèlent l'excellente origine d'où elles dérivent, le sentiment pieux de la sociabilité, la religion de la raison. Comme Marc-Aurèle est doux et sage dans l'amour qu'il porte à ses frères sous l'empire de la loi de nature! « Ne te laisse point entraîner
» inconsidérément par l'imagination, *mais*
» *viens autant qu'il se peut et se doit au*
» *secours des affligés, quoiqu'ils n'aient été*
XI. 12. » *privés que des biens extérieurs* ».

Pourquoi s'est-il trouvé jusqu'ici tant de gens qui se sont élevés contre le Stoïcisme? parce qu'il sembloit au vulgaire que le Stoïcisme fermoit le cœur à toute commisération. Que Marc-Aurèle désabuse donc ici ceux qui se méprennent si étrangement sur cette sublime doctrine, vrai code de la compassion envers les affligés. Le Stoïcisme ne rend l'homme dur qu'à lui-même. Magnifique il donne et ne demande ni échange ni retour. Le présent qu'il fait de

ses sentimens affectueux ou commisératifs est purement gratuit, et il abjure ses droits à la restitution des consolations, des secours qu'il se plaît à prodiguer. Cependant, alors même qu'il s'humanise le plus avec les foiblesses inhérentes à l'humanité, il ne souffre pas que la raison perde ses droits. « Garde-toi de croire » pourtant », dit Marc-Aurèle, poursuivant la pensée précédente, « garde-toi de croire » que la privation de ces biens extérieurs » dont tu t'affligeras avec eux, soit un vrai » mal. Ce préjugé commun est un abus. » Comporte-toi alors comme un homme » qui prieroit son nourrisson en le quittant » de lui prêter sa toupie, il sait bien ce » que c'est qu'une toupie ». XI. 12.

« *S'il se trompe, instruis-le*, fais-lui » connoître son erreur; *et si tu ne peux* » *y réussir, n'accuse que toi, ou même ne* » *t'accuse pas...* ». Quel désintéressement XXVIII. 14.
anime par continuité cet amour indulgent! « *Lorsque tu as voulu faire du bien et que* » *tu y es parvenu, pourquoi en homme sans* » *jugement rechercher encore autre chose, la* » *réputation de bienfaisance ou la grati-* » *tude?...* ». Qu'est-ce que le vrai Stoïcien; XXII. 11.
qu'est-ce que Marc-Aurèle peut redouter

jamais de fâcheux de son commerce avec les hommes ? il s'impose les charges et ne prétend point aux avantages. Or c'est à ce prix que le commun des humains veut être aimé. Voyez en dernier terme, par quel majestueux souvenir, par quel touchant symbole il exprime qu'il donne toute préférence aux autres sur lui-même, comment il montre qu'il se met en dehors de lui-même. « Les Lacédémoniens dans leurs » spectacles, dit-il avec bénignité et mo- » destie, les Lacédémoniens plaçoient les » étrangers à l'ombre et se mettoient eux-
VIII. 23. » mêmes où ils pouvoient ».

XXVIII. 7. « *Instruis les hommes ou les supporte*...
» excite leur raison, remontre-leur le de-
XXVIII. 4. » voir, avertis-les de leurs fautes,... traite-
» les avec humanité et justice selon la loi
XV. 18. » naturelle d'une société d'hommes,...
» *prends soin même des méchans, supporte-*
XXXIV. 52. » *les même avec douceur*,... détrompe-les,
XXVIII. 6. » instruis-les sans te fâcher, ... avec ami-
XXVIII. 14. » tié, ... *quels qu'ils soient, aime-les, mais*
XIX. 9. » *véritablement*; ... souviens-toi que c'est
» pour eux que t'a été donné le sentiment
XXVIII. 18. » de bienveillance ;... *viens, autant qu'il se*
XI. 12. » *peut et se doit, au secours des affligés* ;...
» *tu as par ta nature la force de supporter les*

» *sots et les ingrats, même de leur faire du* » *bien....* » c'est ainsi, c'est dans ces propres termes, que s'excite à supporter, à instruire, à aider, à aimer les humains, celui qui est le souverain absolu de cent vingt millions d'hommes, et qui pourroit, à raison de leur nombre, ou sous le prétexte de leurs foiblesses, abuser d'eux, les fouler, les haïr ou les mépriser, ou tout au moins parler d'eux comme s'il les méprisoit et s'il les haïssoit, pour se donner l'air de leur faire grâce en ne les terrassant point. XXVII. 34.

Sa belle tolérance morale tourne au profit de sa tolérance politique. Ce n'est pas le premier secours que la politique ait tiré de la morale et qu'elle en puisse tirer encore. Cette tolérance lui inspire la présente maxime de gouvernement, judicieuse s'il en fut jamais. Il répète souvent : « *nous ne pouvons* » *pas faire les hommes tels que nous voudrions, il faut donc les supporter tels qu'ils* » *sont, mais nous appliquer à tirer d'eux le* » *meilleur parti possible* ». Dio, p. 815.

Et quel parti pourra-t-il tirer d'eux à cette heure ? comme un vent furieux qui souffle par raffales, les fléaux ne semblent suspendre un moment leur souffle mortel que pour le reprendre bientôt plus impé-

tueux et plus funeste. Ce prince et ce peuple ne respireront-ils donc pas un instant, libres de tant d'épreuves? Ah! que l'un et l'autre sont encore loin du terme de leurs souffrances. La famine fait sentir ses dures étreintes, la peste renouvelle ses assauts et va agrandissant le cercle où se promène à découvert sa fureur meurtrière. Elle a pénétré dans les camps romains, et à peine y a-t-elle signalé sa rage, que les Barbares, ardens à profiter de la diversion qu'elle opère en leur faveur, se proclament indignement ses auxiliaires.

AN 168. Outrés de voir que leurs infractions aux traités ne lassent point la temporisation des généraux de l'Empereur, les Germains confédérés, courant une seconde fois aux armes, se précipitent dans des hostilités ouvertes qui rallument la guerre, et soulèvent ainsi une calamité de plus pour la coalister avec les autres contre l'Empire. En même temps que la guerre, et famine et peste persistantes, renaît le désespoir public, autre fléau, autre renfort pour les autres fléaux.

Marc.-Aur. v. n. Salm. p. 86.

Tel est l'effet de la résignation, qu'après qu'elle nons a prémunis contre les premières atteintes du mal, elle monte notre ré-

sistance au niveau de ses pleines attaques. Nombre d'hommes sont capables d'un premier effort de courage ; mais qu'ils se rebutent vite ! le propre de la vraie force est la tenacité. Loin de céder à tant de heurts et de percussions, cette tenacité s'accroît dans notre sage Empereur. Comme le chêne robuste planté en butte à l'orage, sur la cime du mont, voit croître sa force de tous les efforts perdus de l'ouragan qui, en tourmentant son branchage, en faisant tressaillir son tronc, ne sert qu'à affermir ses racines : ainsi Marc-Aurèle, en opposant au surcroît du mal un surcroît de vigueur, consolide son courage et ses forces par l'effet même des chocs et des secousses qu'il subit.... qu'il repousse.

Une guerre de plus s'élève. Cassius, par sa seule présence, avoit mis fin aux dispositions hostiles des Parthes. Ils ont désarmé, dès qu'il s'est montré prêt à leur opposer résistance. N'a-t-il donc amené les légions en ligne que pour l'appareil ?... Quel exercice donner à son appétit belliqueux ? Le glaive aura donc été tiré gratuitement ?... Ne pouvant vaincre ici, il se doit sans doute de vaincre ailleurs. Il ne faut pas que le tigre ait entr'ouvert la gueule sans

happer au moins quelque insecte imprudent. Cassius, sous prétexte de punir certaines tribus arabes, s'engage dans une expédition à l'entrée de la presqu'île d'Arabie. Il nourrit l'espérance de la rendre importante et brillante, c'est-à-dire, longue ou périlleuse. Ainsi il allume un incendie entre l'Orient et le Midi au moment même que le Nord s'embrase tout entier. C'étoit un des vices de la constitution de l'empire romain qu'un général eût le pouvoir d'entreprendre la guerre vers les frontières reculées, sans le consentement du souverain, qui ne recevoit quelquefois l'avis du commencement des hostilités qu'avec l'avis du succès ; résultat funeste de l'autorité despotique et de la trop grande étendue de l'Empire. Le prince le plus absolu est donc celui qui voit exécuter le plus d'entreprises à l'insu et même à l'encontre de sa volonté. Il est donc, de nécessité, le prince dont l'administration, dont l'existence même dépendent le plus des hommes et des chances. L'expédition de Cassius contre les Arabes est une première trahison, un essai premier par lequel il prélude à l'usurpation. Il ne vise pas à moins qu'à susciter au Souverain des embarras de plus, au peuple, des terreurs de surcroît.

Nombre de batailles se livrent sur tous les points à la fois. Sarmates, Daces, Quades, Marcomans et Allemands, tout a attaqué ensemble et de toute part. Partout aussi, grâce aux bonnes dispositions et aux sages mesures qu'Aurèle a prises, les Barbares ont vu leur nombre et leur rage indisciplinée, s'anéantir devant la discipline des légions. Une victoire signalée entre toutes les autres qui se remporte, on ne sait ni à quelle armée, ni en quel lieu, ni par quel général, a fait déférer à Marc-Aurèle le titre *d'imperator* pour la sixième fois, elle a mis fin à l'attaque des Barbares sans mettre fin à la guerre. Les Germains, rentrés dans leurs forêts, ou repassant les fleuves, bravent de nouveau les légions que les localités rendent inhabiles à profiter de la victoire. Ainsi le mal qui vient de se faire est sans utilité et loin de rapprocher la paix, il ne sert qu'à envenimer la fureur des vaincus.

Marc-Aurèle que ne tranquillise pas cette victoire stérile, se résout subitement à retourner à l'armée, à reprendre en main le commandement, à se charger en personne de la défense de l'état. Quand il s'agit de la sécurité de l'empire, les voyages, la vie des camps, le spectacle de la détresse des soldats,

à demi vaincus par la famine et la peste, le sacrifice de ses habitudes pacifiques et méditatives immolées au tumulte des armes et au fracas des batailles, rien n'effraye plus ce prince élevé par la philosophie et pour elle, et qui n'en est pas moins propre à la guerre. Tel est le privilège de la solide sagesse qu'elle fait voir, saisir et préférer tout d'un mouvement, la convenance, qui pour un bon esprit, n'est autre que la nécessité locale.

AN 169. Il part une seconde fois de Rome. Il emmène encore Verus avec lui; les motifs qui l'ont porté à s'en faire accompagner dans sa première expédition, n'ont fait que s'aggraver. Ils arrivent ensemble à Aquilée. Là ils retrouvent la peste qui, en pleine possession des camps, signale à plus grands coups ses ravages dans ces réunions immenses où les soldats serrés et entassés doivent à leur nombre et à leurs contacts multipliés de pires chances de ruine que celles que rencontreroient les légions, en assaillant les brèches d'une forteresse trop bien défendue. On ne savoit pas encore à cette époque appliquer à cette épidémie le même remède qu'on applique à l'épidémie du désordre dans les grandes masses sociales, la

police. On ne s'armoit contre elle que de l'art des médecins qui, alors comme à présent, luttoit avec peu de succès contre un mal prompt, féroce, vraiment incurable. Marc-Aurèle veut opposer à cette peste, non moins funeste que celle du Péloponnèse, un autre Hippocrate. Il appelle Galien à Aquilée. Mais que peut l'art d'un seul homme contre l'activité dévorante et l'atroce énergie d'une épidémie en plein développement qui frappe tant d'hommes à la fois et se propage par les efforts même qu'on fait pour la détourner de ceux qu'elle abat. Tout moyen de guérison échoue en la circonstance présente. Les rigueurs de l'hiver qui d'ordinaire sous le ciel d'Europe mettent fin à ses désastres, les accroissent. Ils redoublent; et la dépopulation des villes, la dévastation des campagnes touchent au comble.

Ad. Occ. v. n. Salm. p. 87.

En ce moment, soit que les Empereurs se décident à retourner à Rome, soit qu'ils visitent des postes militaires, soit qu'ils cherchent une résidence moins exposée aux ravages de la peste, ils montent ensemble dans une même litière, ils partent d'Aquilée; tout-à-coup Verus tombe frappé d'apoplexie à côté de son frère. On le descend de voiture, on lui tire du sang, on le transporte

Marc-Aur. vit. *Ibidem*.

à Altinum. Tous les secours de l'art lui sont prodigués pendant trois jours qu'il lui demeure un reste de chaleur. Il expire à ce terme sans avoir proféré une seule parole en ces trois jours. La durée de son règne avoit été d'un peu moins de neuf ans; il mouroit dans la trente-neuvième année de son existence.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28. Veri vit., p. 39.

L'amour de la volupté, par cela seul qu'il rend tout au moins inutile la vie d'un Prince, fait de sa mort un bienfait public. La volupté traîne à sa suite tant de nécessités qu'il doit s'en rencontrer parmi elles qu'on ne peut satisfaire que par des crimes; c'est-là sans doute ce qui fait que le Prince voluptueux est réputé sinon coupable, du moins capable de beaucoup de forfaits. On ne donne aucun détail sur les grands délits de Verus, on ne lui en impute que de ténébreux: ceux de l'empoisonnement d'Annius-Libo, d'un commerce adultère avec la femme de son collègue, d'un commerce incestueux avec sa propre sœur Fabia. On prétend aussi qu'il a trouvé le châtiment dans l'attentat, et que sa mort est un coup de la vengeance de Faustina, outragée par la préférence qu'il donnoit à sa sœur, et la révélation témérairement faite à cette sœur

Cap. Ver. vit. p. 39.

du mystère de ses liaisons avec l'impératrice. Voilà une complication de crimes qui tous sont bien difficiles à concilier et à expliquer. Que seroit-ce, si l'on ajoutoit que Verus est accusé d'avoir médité de concert avec Fabia, de faire périr Marc-Aurèle? Que sera-ce encore quand on verra que la calomnie qui s'attaque d'ordinaire plus âprement aux plus hautes vertus, a osé inculper Marc-Aurèle. Mais n'anticipons point : la suite de cette histoire fera connoître à la fois et l'imputation et ce qui la réfute. Quant aux incriminations dirigées à présent contre Verus, elles seront dédaignées faute de preuves. La cause que l'on assigne à son prompt décès, tombe d'elle-même devant l'évidence d'une mort naturelle qui convient et aux circonstances de la peste, et au tempérament de Verus et à son intempérance. *Idem. Ibid.*

Certes, dans ce moment où se déploient tant de calamités, la mort de Verus est presque un évènement heureux pour Marcus-Antoninus. Cependant il ne ressent et ne témoigne que les sentimens acquis à un frère; de plus, il essaie de se montrer aussi indulgent à sa mémoire qu'il l'a été à ses foiblesses. Il aspire à oublier tous ses travers,

l'amour oiseux et sans fruit qu'il a porté aux jeux frivoles de la poésie, dans la même mesure et presque les mêmes formes que Néron, aux jeux méprisables de hasard, aux jeux périlleux du cirque, aux jeux sanguinaires des gladiateurs, à tous les jeux, enfin, comme si ce fils adoptif du trône n'eût été empereur que pour se jouer. Il tente d'écarter
Ep. Front. ad Ver. 11. l. 3, p. 115. le souvenir de son intempérance universelle, de sa foiblesse envers les affranchis; et, réduisant ces graves sujets d'exprobation à un simple retour indirect et général sur ses mœurs, il dit:..... « Je rends grâces aux » Dieux de m'avoir donné par adoption un » frère dont les mœurs sont pour moi un » motif de veiller plus particulièrement sur » les miennes, mais qui en même temps ne » laisse pas de m'avoir été agréable par sa
1. 4. » déférence et son attachement»... et qu'on dise après cela que l'homme vertueux n'est pas l'artisan de son propre bonheur. Un Prince vulgaire qu'eussent aigri les vices de son collègue, se seroit encore tourmenté de leur souvenir: ils revivroient pour l'obséder. Marc-Aurèle, loin de là, s'essaye à réaliser ici l'emploi de son ingénieuse et saine maxime. « Quand tu voudras te donner » du plaisir, songe aux bonnes qualités de

» ceux avec qui tu vis ou tu as vécu ». D'aussi XXIII. 10.
sages sentimens, doivent porter leur récompense avec eux.

Ne seroit-ce pas se donner à lui-même un grand déplaisir, et même de la douleur, que de condamner le souvenir de son collègue à ne se présenter devant lui que comme le coupable se produit devant son juge, entouré de torts, de méfaits? mais ne seroit-ce pas aussi trop peu pour lui de se borner à atténuer les reproches qu'il est en droit de faire à Lucius-Verus, au nom de l'Etat, au sien propre? certes, il convient à sa générosité, il est nécessaire à son bien-être moral, à *son plaisir* bénévole, de ne plus voir la mémoire de ce frère qu'environnée de l'escorte des bonnes espérances qu'il donna, des bonnes qualités qu'il manifesta, de celles même qu'il ne fit que laisser à deviner, à soupçonner. La vraie vertu, en évitant ce qui fait son mal, évite ce qui nuit aux autres; en cherchant son bien propre, elle trouve ce qui fait le bien des hommes : c'est à ce prix qu'elle est utile au monde, qu'elle cause et qu'elle reçoit satisfaction. Combien il y a de sens et de piété sociale à envisager tous évènemens, tous objets et tous carac-

tères sous l'aspect le plus honorable à la nature universelle, tant que la raison d'utilité ne prescrit pas un jugement sévère, un de ces arrêts qu'on peut appeler impitoyables.

Si l'un des plus beaux privilèges de la vertu est de se créer des images vives et vraies, pures et animées, dont la justesse, l'éclat ou la suavité composent les teintes locales, Marc-Aurèle se les créa sans doute telles qu'il lui appartenoit de les dessiner et de les colorer sous l'inspiration d'un esprit et d'une vertu presque célestes... quelle ne sera pas notre témérité, si nous osons essayer de nous figurer à nous-même, de représenter devant la pensée des autres la grace du trait, la douceur des teintes, dont l'esprit et la vertu d'Aurèle animèrent les images que dans une intention de bienveillance et de générosité, il se donnoit le plaisir de créer. Ah ! pourquoi ne possédons-nous qu'un sentiment débile de la vertu, que l'instinct languissant d'une intelligence disproportionnée à cette noble tâche. Si du moins il nous avoit laissé parmi ses propres réflexions, un seul modèle qui pût et nous inspirer et régler notre expression ! mais les grandes ames ne se révèlent jamais tout entières non plus que les grands esprits ni les grands talens.

Nous avons vu quel caractère solemnel il donnoit à l'expression du contentement qu'il goûtoit à se retracer les nobles vertus de Titus-Antoninus. Mais nous n'avons rencontré dans ses écrits rien qui nous décélât, par quelle suavité de langage, par quel artifice de mouvemens il auroit pu se recommander, s'exagérer à lui-même les qualités communes des hommes médiocres qu'il avoit intérêt à louer, qu'il louoit pour se *donner le plaisir* d'effacer le souvenir de leurs défauts, ou de leurs travers ; pour substituer à des impressions affligeantes, des impressions consolantes et bénignes. En le suppléant nous invoquerons pour nous l'indulgence qu'on accordoit, chez les anciens, aux hommes que la nécessité ou la fatalité forçoit au sacrilège (*).

(*) Les mauvaises mœurs de l'empereur Lucius-Aurelius Verus ont été retracées dans le cours de cet ouvrage avec une vérité pour ainsi parler effrayante ; cependant on n'a point eu l'intention d'en exagérer la peinture pour la mettre à l'effet. Les historiens Romains, en parlant fort au long des travers de ce prince, transmettent peu de renseignemens, et de peu favorables, sur ses moyens administratifs et ses qualités. Leur comparaison avec les grands talens de tout ordre et les vertus de Marc-Aurèle, a eu pour résultat nécessaire de porter les écrivains anciens à déprécier un peu au-delà

Marc-Aurèle, en reprenant sa place dans la litière qui d'Altinum le ramenoit vers la capitale du monde, fut comme étonné d'abord de se trouver seul en cet étroit espace, de se voir séparé de son collègue Verus, que la mort à cet instant séparoit de tout, et dont le corps devenu le captif du cercueil

de la mesure les talens et le naturel de Verus, et comme involontairement à mettre en saillie tout ce qu'il y avoit de justement condamnable dans sa gestion royale et dans sa vie privée.

La correspondance de l'illustre orateur Cornelius Fronto, qui fut précepteur de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, découverte et publiée récemment (en 1815) par le savant prélat *Angelo 'May*, nous ayant fait connoître des documens historiques plus favorables, sinon aux mœurs proprement dites, du moins aux inclinations et à l'esprit de cet Empereur, nous avons cru de notre devoir d'historien d'en ajouter une partie à ceux que nous avions recueillis, et de les placer en ce lieu. La rapidité avec laquelle nous exécutons l'impression de cet ouvrage, terminé depuis dix ans, ne nous a pas permis de les distribuer dans le cours de la composition. Il nous a semblé que ce ne seroit pas nuire aux intérêts de la mémoire de Verus, que de réunir sous un seul point de vue l'exposition sommaire de tout ce que nous avons recueilli de plus honorable pour lui, dans les lettres que Fronto lui écrit, ou qu'il écrit à Marc-Aurèle, et même dans les lettres remarquables que lui adresse Verus. Ce résumé reçoit une valeur apologétique plus saillante de la situation finale

suivoit le cortège où pouvoit commander tout à l'heure encore la volonté qui l'animoit. Verus n'étoit plus rien en ce cortège, plus rien pour le dernier des soldats de son escorte ou des valets de sa suite, qu'il devenoit plus qu'en aucun temps l'objet des pensées permanentes et de la sollicitude prolongée de Marc-Aurèle. Après avoir

qui lui est assignée : ainsi l'opposition entre les procédés de Lucius et ceux de Marc-Aurèle, que l'on a présentée d'une manière soutenue, ne perd rien de la vigueur instructive que l'on tentoit lui donner.

Quant au changement de ton qui sera observé dans ce fragment intercalaire, et à la forme sous laquelle nous présentons ces documens adventices, nous n'avons pas imaginé qu'on pût leur reprocher de faire disparate. La composition que l'on soumet au public étant, comme on l'a dit ailleurs, essentiellement libre, l'auteur a cru pouvoir se permettre toutes les formes, tous les tons ; il a cru qu'en les mettant en succession ou en contraste, selon les règles élémentaires propres à toute conception littéraire, il rempliroit le but qu'il s'est proposé, celui de rendre moins fatigante, et de doter même de quelque intérêt la lecture d'un ouvrage essentiellement grave. La narration et l'exposé des maximes de morale qui constituent le livre cinquième, portent un caractère assez sévère, pour que l'on ne repousse pas l'occasion de laisser s'arrêter son esprit sur la peinture de quelques sentimens affectueux ou généreux. N'est-ce pas sur de telles images que l'on réussit le mieux en dernier terme, ou à se distraire ou à se reposer.

essayé, comme on l'a vu, d'imposer silence à la voix accusatrice qui, au premier moment, s'étoit élevée au-dedans de lui contre son frère, le digne Empereur, non content d'absoudre Verus, cherchoit à le louer. Il avoit déjà déplacé son esprit de l'aspect des travers de ce prince; en ce moment il essaie de le fixer exclusivement sur ses qualités, qu'il veut se rendre présentes et intéressantes.

Sa figure avoit passé successivement d'une expression vague à l'expression de la gravité, puis à celle d'un sentiment de protection, puis encore à l'indication d'une bienveillance calme. A cet instant elle retraçoit une sérénité presque gracieuse;... d'une voix douce, de la voix d'un homme qui parle dans l'état de demi-sommeil ou de rêverie, dans une sorte de contemplation, il évoque affectueusement et comme au droit de l'amitié l'ombre de Lucius... Apparois, lui dit-il, ô mon frère d'adoption, ô l'époux de ma fille, ô toi qui dus être le participant de toutes mes fonctions et de toutes mes satisfactions royales, reviens décoré de ces brillants avantages extérieurs qui sembloient marquer en toi le prince que les citoyens et les soldats eussent élu pour les comman-

der ; qu'ils eussent élu croyant se donner pour chef un être supérieur à l'humanité et approchant des dieux par l'intelligence, comme il en approchoit par les formes du corps, par les traits du visage.

Capit. L.-V. ver. vit. p. 39. C.

Ah! te voilà orné de ces heureuses qualités natives qui faisoient espérer dans ton adolescence tant de vertus ; dans ta virilité un facile retour aux plus belles vertus... Quoi! tu consens à te déposséder de ta jeunesse pour anticiper la maturité de l'âge, pour substituer à l'élégance de ta personne l'austérité des dehors d'un philosophe ; et c'est pour me témoigner que tu approuves ma philosophie, que tu soumets tes grâces aux formes incultes qui me sont habituelles (1). Je sourirai encore à cette imitation, mais je n'en estimerai jamais que l'intention amie... Que de candeur acquiert l'expression de ton visage et de ton attitude! tu viens m'offrir le mérite d'accorder les faveurs qui te sont demandées, que tu as le pouvoir d'accorder et que tu veux me devoir, que tu veux même que l'on me doive.... Elle s'embellit mainte-

Capit. Ver. vit. p. 51, 52. Ep. Front. Ver. ad Front. p. 107.

Cap. L.-Ver. vit. p. 57.

Ep. Front. ad Ver. VI, l. 1, p. 96.

(1) Quod ille (Verus) severissimi Marci (Aurelii) gravitatem imitandi causâ fecisse videtur, hinc et barbam alebat propè barbaricè demissam et fronte in supercilia adductiore fiebat venerabilis. *Capit. Ver. vit. p. 57.*

nant de vraie noblesse, puisqu'elle se pare de bienveillance et d'affabilité. C'est peut-être encore pour imiter les manières auxquelles j'élève mon ambition, que tu accueilles avec tant de déférence les sénateurs et les citoyens.... Que de placidité dans ta belle figure (1)! que d'enjouement! que de charme aussi dans ton organe quand tu adresses la parole aux sénateurs réunis, quand tu réclames les absents (2), comme pour la plénitude de ta satisfaction, et non pas pour la satisfaction, de ton orgueil.... Quel art ingénieux tu mets à nouer l'entretien avec ces groupes de citoyens, à féconder, à animer ces conversations d'ordinaire si stériles ou si contraintes (3). Quel déplaisir flatteur tu montres sans affectation au moment où s'interrompent ces communications qui révèlent en toi un prince digne de briller entre des égaux.... O voluptés ennemies vous n'avez pas toujours empêché Verus de laisser percer un vrai

Ep. Front. ad Ver. p. 96.

Ep. Front. ad Ver., p. 97.

Ep. *ibid.*, p. 96.

(1) Quam hilari vultu semper et placatissimo nos adfatus es? *Ep. Front. loc. cit.*

(2) Namque tu pro tuâ singulari humanitate omnes nostri ordinis viros ubi præsto adsunt honorificè adfaris, non omnes, magno opere requiris absentes. *Ep. Front. loc. cit.*

(3) Quam libenter consevisti sermonem! quam invitus terminasti. *Ep. Front. loc. cit.*

zèle pour l'état, une candide affection pour le bien, une sincère commisération pour le sort des peuples qu'opprimoit la guerre, d'énergiques efforts pour diminuer les dangers de la république au temps de l'invasion des Parthes;... (1) un courage franc, et l'intelligence des dispositions militaires... (2) O voluptés, si vous m'enviez la joie d'estimer en lui un prince toujours semblable à lui-même, vous ne m'ôterez pas du moins la douceur de penser qu'il lui auroit suffi d'être constamment ce qu'il étoit dans les grandes occasions, et pendant de certaines durées, pour se constituer monarque éminent en qualités et en talens (3).

Ep. Front. ad Ver. IV, l. II, p. 116, 117.

Apud Maïum in not. ad Ep. Front. Comment. præv., p. 78.

(1) Curarum quæ me dies noctesque miserrimum habuêre et propè desperationem summam rei perduxêre, facere participem hominem carissimum, et quem semper lætum esse cuperem, fateor, non lubebat, nec enim illud lubebat dolere, aliud loqui. *Ep. Ver. Int. Epist. Front. loc. cit.*

(2) Quibus ego rebus (Parthicis), tametsi sunt pulcherrimæ in rempublicam imperiumque populi romani, *optimæ amplissimæ*:... bellicæ igitur tuæ laudis et adoreæ multos habes administros.... *Ep. Front. ad Ver. loc. cit.* (Voy. l'*Appendice*).... virtutes tuas bellicas et militaria facinora tua *atque consulta*, me nunc laudare tu forsitan putes, ut est.... *Ibid.* Ego vero ut consiliorum meorum rationes commemorare possis, meas quoque litteras quibus quidquid gerendum esset demonstratur, mittam tibi... *Ep. Ver. ad Front. l. II, p.* 110... Equidem quo magis te in rem præsentem inducerem, mandavi Cassio Avidio, Martioque Vero commentarios quosdam mihi facerent, quos tibi mittam.... *Id. ib.*

(3) Naturam suam versare ad tempus et regere calluit. *Apud Maium. not. ad Ep. Front. in Comment præv., p.* 78.

Eh! comment être rigoureux à tes erreurs quand tu as pour défenseur, le sage et bon gouverneur qui nous décerna successivement à tous deux les préceptes et les exemples de toutes les vertus utiles, qui nous enseigna les moyens de rendre aimables les talens sérieux, les graves exercices de la raison. Voilà Cornelius Fronto, mon ami vénéré, ton conseil, ton guide, le bon génie auquel tu dois peut-être d'avoir échappé aux grands vices, aux grands méfaits; il déplie devant moi les lettres remplies d'élégance, d'aménité, et de bons sentimens que tu lui écrivois. Il relit comme un plaidoyer en ta faveur ces autres lettres qu'il sembloit tracer pour rendre les siècles à venir indulgens à ta mémoire; ce sont tes bienfaisances pour lui qu'il me raconte; je me sens heureux de la satisfaction et même de l'orgueil qu'il montre à décéler jusque dans leurs moindres détails les actes si naturels de ta déférence pour un ancien maître, pour un père adoptif qui fut supérieur peut-être... au commun des pères... au tien. Je crois l'entendre me dire:... quelle tendresse envers moi que celle de Verus! C'étoit la piété d'un bon fils: de même qu'au milieu d'une cour empressée, ô Marc-Aurèle, tu allois cherchant Rus-

ticus pour lui donner le premier baiser, de même Verus venoit au-devant de moi : il m'introduisoit le premier dans son cabinet pour m'accorder le baiser premier, sans offenser la jalousie des privilégiés qui avoient droit à cette distinction ; là, en appuyant ses lèvres sur les miennes, il me disoit : je rends les devoirs du culte à la bouche qui m'a instruit, à la parole qui m'a fait connoître le bien et le bon... (1) De quelle démarche satisfaite et agile, il me quittoit pour t'aller porter les moindres indices de mes moindres desirs(2)...Que de compassion affectueuse dans l'activité à laquelle il se vouoit près de moi au temps de mes incommodités fréquentes, de mes maladies habituelles ! avec quelle noble adresse d'ami, cet Empereur condescendoit à me rendre en cette situation, les bons offices que les afflictions du corps n'obtiennent affectueux que des proches ou des serviteurs qui ont soigné notre première

Epist. Front. ad Ver. l. 1, p. 94.

Idem. Ibid. l. 1. p. 96.

(1) Primum me intromitti in cubiculum jubebas, ità sine cujusquam invidià osculum dabas. Credo ità cum animo reputans : *mihi cui curam, cultumque tradidisses oris atque orationis tuæ*... Morem denique saviandi arbitror honori eloquentiæ datum... *Ep. Front. l.* 1, *p.* 94.

(2) Igitur quæcumque à Domino meo, tuo fratre (Marco-Antonino), petenda fuerunt, per te petita atque impetrata omnia malui. *Ep. Front. loc. cit.*

enfance;... il me soutenoit, il me soulevoit de ses mains, il ne souffroit pas qu'un autre que lui m'aidât à me lever de dessus mon lit ou mon siège de douleur (1)... Excellent vieillard, honneur des lettres et des mœurs, Verus, qui te doit l'éducation, cette seconde vie, te devra encore de ne pas mourir dans les siècles à venir de la mort des coupables.

Idem. Ibid. p. 96.

O mon frère, ô mon fils, que te voilà bien recommandé à mon estime, puisque l'illustre et digne Fronto, mon maître et mon ami, se fait voir si reconnoissant de ta reconnoissance!... O Verus, tu t'es complu à plaire, à agréer, à signaler la gratitude... Ah! puisse le choix que tu as fait de cette vraie volupté, digne de régner seule sur ton cœur, faire tolérer la mémoire de ces autres voluptés qui ont osé usurper à côté d'elles une place...... Tu as été vrai, tu as su exprimer avec candeur et grâce des affections vraies (2), tu as toujours prescrit à la modestie de suc-

(1) Quoties tu me manibus tuis sustinuisti, adlèvasti ægrè adsurgentem aut difficilè progredientem, per valetudinem corporis poenè portasti. *Ep. Front. loc. cit.*

(2) A Frontone priùs multò simplicitatem verumque amorem quam loquendi politè disciplinam didicisse me prædico. *Ep. Ver. ad Fronton. Vid. Ep. Front.*, p. 107.

céder à tes fautes, tu as eu l'art ou le bonheur de laisser toujours des droits aux honnêtes espérances... tu as été bon;... tu as su attirer et retenir l'attachement... tu as aimé beaucoup... qu'il te soit beaucoup pardonné;... ombre de Verus, reviens sans crainte me montrer encore le sourire de la bonne volonté et le mouvement de l'empressement, quand en ma solitude je céderai passagèrement à l'effroi de mes devoirs envers le peuple.... reviens, et ton souvenir, loin de m'affliger, me *redonnera le plaisir* que me causoit ta présence au temps heureux, où tu honorois ta jeunesse, où tu semblois préparer tant d'honneur à ton avenir... et au mien.

Qui a su pénétrer l'ame de Marc-Aurèle, consentira peut-être à admettre que ce prince a pensé ce qu'on hasarde de supposer qu'il pensa dans la situation où nous avons la témérité de le montrer. Celui qui a inventé l'ingénieux moyen de se *donner du plaisir* en se représentant les bonnes qualités des indifférens, auroit-il manqué l'occasion d'en faire un emploi magnanime? Comment se refuser à conjecturer que, sur un pareil fonds de considérations excusatrices, il n'ait de lui-même à lui-même déféré à son col-

lègue, à son gendre, les témoignages d'un intérêt affectueux. En justifiant autant qu'il le pouvoit Lucius-Verus devant sa conscience propre et devant les autres, il justifioit et son choix et les motifs de son choix. Recherche-t-on pour quelle action se décidera la vertu éclairée? Il n'y a qu'à pénétrer quelle est celle qui remplit le plus de conditions utiles et honnêtes. On doit donc se tenir préparé à reconnoître que Marcus-Antoninus accorda à Lucius-Aurelius-Verus, après sa mort, le pardon, l'indulgence, l'excuse, et ce qui est bien plus, l'apologie par compensations. Tout ce qu'il y a de plus généreux étoit à peine au niveau de la grandeur d'ame de Marc-Aurèle.

L'empire, à son exemple, conserve pour la mémoire de cet autre souverain les bienséances dues au caractère d'empereur. Le sénat décerne l'apothéose à Verus. Marc-Antoninus a fourni rapidement la route qui le ramène d'Altinum à Rome; il a remercié dans un discours le premier corps de l'état, de l'honneur accordé à son collègue. A présent, il ordonne que l'on célèbre des funérailles solennelles.

Après les imposantes cérémonies de l'apothéose, on place le corps de l'Empereur

défunt dans le mausolée d'Adrianus. On le dépose à côté du corps du César Ælius-Verus son père. Ils sont unis en un même tombeau ce fils et ce père, unis déjà par une conformité remarquable de fortune et de caractère. Tous deux furent également élevés à l'empire par l'adoption, et tous deux arrivés au rang suprême se montrèrent également indignes de commander aux autres, parce qu'ils ne savoient point obéir à leurs devoirs. Tandis qu'ils régnoient sur les hommes, la volupté régnant en despote sur eux, les tenoit enchaînés au socle de son trône par toutes les affections molles ou lâches. Comme on avoit vu le fils énervé par les jeux, abattu par les plaisirs, asphyxié des fumées du vin, être relevé à son insu, à la fin de ses festins, et porté par des esclaves sur son lit ; de même on vit autrefois le père livré à des voluptés non moins lâches, car elles outroient la scandaleuse mollesse du sybarite, s'ensevelir pour ainsi parler sous les fleurs. Oui, on le vit cet Ælius-Verus s'étendre sur une couche de roses qu'entoure et que recouvre un double réseau délié, dont l'intervalle entier est rempli par des roses effeuillées, par des pétales de rose dont on n'a conservé que la partie pur-

Capit. Ver. vit. p. 39.

purine ; puis faire jeter un voile tissu de la fleur des lys sur lui et les femmes qu'il appelle en cette couche pour y partager des délices si indignes d'un homme, d'un prince, si insolentes même dans une courtisanne. Quelle différence de ce lit au lit couvert d'une simple peau sur lequel Marc-Aurèle étend rudement ses os fatigués jusques en leur moëlle par tous ses travaux d'esprit et de corps. Étoit-ce bien pour qu'ils se livrassent à de telles voluptés qu'on avoit appelé de si loin les deux Verus à entrer l'un en succession l'autre en partage de l'empire. L'adoption qui a donné aux Romains des maîtres si amollis, qui leur avoit aussi donné Tibérius, assemblage exécrable de mollesse et de férocité, l'adoption garantiroit-elle mieux ou plus mal que l'hérédité le bonheur d'une nation ? La question réduite aux seules données fournies par l'histoire romaine, se suspendra encore indécise. Tout est hasardeux et incertain : le pouvoir absolu déconcerte la prévoyance et confond tout calcul de prudence. Le mode de le conférer ne change rien à son essence, et cette essence est de corrompre celui qui en est investi.

Marc-Aurèle apprend par la réponse du

sénat au remerciement qu'il lui avoit adressé de l'apothéose donnée à son collègue et à son frère, que cette assemblée voyoit sans regret la mort de Verus, et qu'elle attendoit de nouveaux services et de plus grands bienfaits de sa sagesse et de sa bienveillance, maintenant libres de toute contrainte. L'attachement de l'Empereur pour la mémoire de son frère, et les démonstrations qu'il en donne ne souffrent aucune atteinte des sentimens contraires que laisse percer le sénat. Il institue un temple sous l'invocation de Verus, il lui donne des prêtres qu'il nomme Antoniniens, il lui confère en personne les honneurs divins; ces honneurs ne consistoient plus à la vérité qu'en un cérémonial froid et vain, mais l'usage les avoit tellement liés à la prérogative impériale que, si leur concession étoit de peu de lustre, leur refus étoit un outrage.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28, 29. Ver. vit. p. 38, 39.

La famille de Lucius-Verus, comme dépossédée par son décès, en le perdant avoit perdu jusqu'à l'espérance; Marc-Aurèle en use envers elle comme envers la sienne propre. Sa bonté ne laisse pas de place aux regrets ni de Fabia, sœur du défunt Empereur, ni de ses autres parens, elle leur fait retrouver en sa personne un bienfaiteur,

un autre parent, un autre frère. Il soutient dans la mesure leur rang et l'état de leur fortune; il leur conserve même les distinctions attachées à leur parenté avec l'Empereur mort. Quant aux affranchis, si la prudence lui conseille de les écarter de Rome, où le spectacle de leurs vices eût entretenu un exemple contagieux et funeste, sa douceur lui prescrit de les traiter avec modération, et il leur accorde des emplois dans les provinces reculées. La famille et la clientelle de Lucius-Verus se montrent dans la suite reconnoissantes et fidèles. C'est ainsi qu'une politique qui se fonde sur la bénignité, plus sûre en son effet que celle qui auroit pour base un sentiment aigre et véhément de la vertu, se réserve les moyens de ramener les hommes aux devoirs d'ordre public, sous la douce influence de l'indulgence et de la générosité.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29.

Capit. L.-V, v. p. 38, 39.

LIVRE VI.

Depuis la mort de Verus, collègue de Marc-Aurele, jusqu'à la seconde paix avec la ligue des Germains, des Sarmates et des Daces.

MARC-AURÈLE règne seul enfin... qu'est-ce à dire *enfin?* seroit-il permis à présent de prêter à l'Empereur philosophe cette expression de contentement ou de soulagement, qui semble indiquer que l'évènement arrivé a été le sujet d'un souhait très-ardent, ou le terme d'une attente prolongée ;... non, Marc-Aurèle n'a point aspiré à se voir l'unique maître, le maître absolu. Ce n'est donc pas lui, c'est le sénat et le peuple qui se sont dit ensemble : Marc-Aurèle règne seul *enfin*. AN 169.

Lisez cette page d'histoire, dessinée et sculptée sous la forme d'un bas-relief, autrefois placé près du ceintre d'un arc de triomphe, maintenant ruiné (1).

(1) Voyez l'*Atlas*, intitulé : *Monumens de l'Histoire Aurélienne*

Un patricien, un citoyen, des signifères qui sont la députation des légions, de l'armée entière, un homme de la plèbe, une mère de famille, jeune et forte, tous, la tête haute, contre l'habitude de qui sollicite, dirigent ensemble des regards fermes et presque impérieux, sur un personnage que décorent la maturité de l'âge et la gravité des traits, et qu'enveloppe de ses larges plis le vêtement d'honneur du romain, la toge.

Ils semblent le sommer tout d'une voix, tout d'un mouvement, d'obéir à l'action que lui indique une sorte de déité dont la tête dépasse toutes les autres têtes. Dans les traits, le port et le costume de cette divinité, on croit reconnoître Minerve *Hastifère*. Elle fait passer de sa droite dans celle de ce Romain, un globe.... ce globe est l'image du monde romain; la déité est le génie de Rome; ce personnage qui se pare de gravité, de maturité et des caractéristiques civiques, c'est Marc-Aurèle; ce groupe qui demande du même air que l'on commande, c'est le peuple romain. Quant à l'action figurée, elle a été désignée par les plus anciens interprètes de la langue des arts, comme représentant une certaine circonstance solemnelle où Plébéiens et Patriciens, grands

et petits, soldats et officiers, où les femmes mêmes, toutes les jeunes mères des citoyens destinés à devenir soldats, sommèrent, adjurèrent Marc-Aurèle d'obéir au bon génie de Rome, en consentant à prendre en sa seule main l'empire du monde romain, à régner *seul*.... Mémoire infortunée de Verus, voilà ton dernier arrêt. Marc-Aurèle, voilà le décret qui te fait Empereur par le choix du peuple. Si cet acte public manque aux corps de droit et aux corps d'histoire des Romains, il s'est conservé, comme avec avantage, dans cette autre collection historique qui admet pour matériaux les monumens des arts, monumens d'une auguste véracité sous les Antonins; car ils peignoient ce que l'Histoire ne faisoit que décrire, et la flatterie leur étoit interdite.

Adm. Rom. Antiq. Vest. pl. 6. Daginc. 2e livraison, pl. 1, fig. 28.

Des deux collègues avec qui Marcus-Antoninus a tour-à-tour partagé le gouvernement de l'empire, l'un étoit vertueux, l'autre étoit entaché de grands défauts. L'éclat dont il a brillé aux côtés d'Antoninus n'est peut être que d'emprunt, peut-être n'est-ce que l'opposition des travers de Lucius-Verus qui a donné du relief à sa sagesse. Mais pourquoi ne diroit-on pas plutôt que les vices de Verus ont gêné l'essor

de la vertu de Marc-Aurèle ? le moindre frottement nuit d'autant plus au mouvement que la machine est plus délicate et mieux réglée. « A la mort de Verus, dit Capi- » tolinus, Antoninus le Philosophe régit » seul la république et donna un libre cours
Capit. Marc-Aur. vit. p. 29. » à sa bienfaisance et à ses vertus ». Un libre cours ! Ah ! l'on s'étoit donc aperçu que ce cours avoit été gêné par des obstacles ; on reconnoissoit donc qu'il suffisoit que les obstacles eussent cédé, pour que le fleuve, obéissant à sa pente, répandît ses eaux avec une libéralité et une munificence utiles. « Il » paroît encore plus grand et plus éminent
Eutrop. l. VIII. » qu'auparavant, ajoute Eutropius, il gou- » verne les peuples avec une bonté et une » modération incroyables ». Qu'est-ce à dire *incroyables?* ce mot est-il l'expression naïve par laquelle un écrivain simple confesse son impuissance à peindre le bien quand la mesure en est immense ; ou bien est-il le signe de l'étonnement qu'il ressent en voyant que les malheurs publics qui ne manquent guères d'envenimer l'esprit des princes, ou d'altérer tout au moins leur modération naturelle, n'ont fait qu'accroître sans bornes et contre toute vraisemblance la modération d'Aurèle? Tel est l'effet que

produit le malheur sur les belles ames qui en ont étudié les rudes leçons sous la main de Dieu. Ces leçons-là n'aigrissent que les princes vulgaires, elles tournent au profit des bons souverains. Elles agissent comme les remèdes excitans qui se changent en poison pour accélérer la destruction du foible, mais guérissent comme par prodige l'homme robuste.

AN 170.

La guerre reprend impétueusement. Les généraux romains, mettant à profit les grands préparatifs de l'Empereur qui a épuisé les avant dernières ressources de l'état, fondent sur les Germains, et partout font perdre du terrein à ces Barbares. L'une des victoires, remportées par les légions et qui lui furent vigoureusement disputées, auroit dû, ce semble, mettre fin à toute lutte puisqu'elle fait proclamer Marcus-Antoninus *imperator* pour la septième fois. En effet, des médailles prématurément frappées nous montrent la Germanie vaincue et soumise dès cette année. Mais ce n'est-là qu'un témoignage intempestif d'une joie promptement changée en deuil ! Quelques villes prenant leurs espérances pour la réalité, s'étoient hâtées de donner un essor indiscret à leur confiance, en décrétant ces mé-

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29. birag... p. 223 seqq.

dailles. Marc-Aurèle, dont le coup d'œil étoit plus sûr, s'opiniâtroit à refuser le titre de *Germanicus* que l'armée le pressoit d'accepter. Cet homme prudent, pour qui la vanité n'est rien, ne veut point se faire une gloire sans solidité, et compromettre la bonne opinion que la nation doit conserver de sa prévoyance. Il ne regarde pas en effet la guerre comme terminée, nulle victoire ne lui paroît décisive : pressentimens et jugement trop bien fondés!

Au dehors la guerre, au dedans la peste; Marc-Aurèle lutte contre ses dangers plus formidables que ceux des combats. Elle a tué dans Aquilée toute sa suite, qu'il y a laissée, quand il est venu procéder aux nouveaux arrangemens politiques qu'amenoit la mort de Verus. Il se proposoit en effet de retourner promptement en cette ville; mais, tout succédant à l'habileté des généraux, et Rome étant en cette circonstance un poste plus périlleux, il y est resté.

Salm. N. in Cap. Marc-Aur. vit. p. 86, 87.

Il lui faut maintenant combattre cette peste au centre de l'empire, dans la ville la plus populeuse de l'Occident, en cette enceinte où un riche occupe seul plus d'espace qu'il n'en faut pour le campement de plusieurs légions, tandis que les pauvres

y sont entassés comme les soldats sous la tente. Une foule de patriciens, de chevaliers et de vétérans qu'avoit respectés la guerre, nombre de citoyens qu'elle n'eût jamais atteints, quantité de créatures humaines des deux sexes et de tout âge, tombent au sein de Rome victimes de la contagion. Les vivans ne suffisent plus à ensevelir les morts, ni les charriots de sépulture à les transporter. Marc-Aurèle est contraint de les faire voiturer indistinctement sur toute sorte de chars. Il exerce en cette occasion une funèbre libéralité en ordonnant que les convois funéraires des citoyens de la dernière classe se fassent aux frais du trésor public. L'administrateur sage tire parti du mal présent pour jeter les fondemens d'un bien à venir; aussi l'Empereur saisit-il cette lugubre circonstance pour établir sur les funérailles en général et sur l'emplacement des tombeaux, des lois sévères que réclamoit la salubrité et qui subsistèrent tant que dura l'éclat de Rome. Sachant intéresser habilement l'honneur des hommes à la conservation de l'humanité, tout à la fois il relève le courage des citoyens qui gémissent de mourir sans gloire, et il récompense ceux qui se dévouent au salut public dans cette crise, en ordon-

Capit. Marc. Aur. vit. p. 28, 29. Oros. l. 1, c. 15.

Capit. Marc. Aur. vit. p. 28.

nant qu'il soit érigé des statues aux plus distinguées des victimes de ce fléau exterminateur.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 28.

La destruction n'épargne pas plus l'empire entier que sa capitale. Depuis les cataractes du Nil jusqu'aux rives du Danube, du pied de l'Atlas à l'embouchure du Rhin, de l'Euphrate à l'Océan, toutes les provinces sans distinction de climat sont comme simultanément frappées. L'air qui charrie ces élémens de mort, comme il force l'entrée des villes, envahit les campagnes où il promène aussi la dévastation. La jeunesse et la vigueur sont atteintes les premières, et ainsi qu'il arrive dans l'expansion de ce fléau qui ménage plus le foible que le fort, elles sont terrassées aussitôt que frappées ; ainsi une brèche immense s'ouvre dans la population. Les armées demeurent sans recrues, les champs sans cultivateurs, et la famine vient frapper ceux qu'épargne la peste. Pour comble, il n'y a que les ennemis de Rome que respecte l'épidémie féroce. Elle s'arrête au Rhin et au Danube, comme retenue par des barrières insurmontables.

Lucian. quom. Hist. Conscrib. p. 354. Capit. L.-V. p. 38. Amm. Marcell. l. 23. oros.... Eutrop.

Amm. Marcell. l. 23.

Tout-à-coup de nouveaux cris de guerre partent du Sud-est, du Sud-ouest et du Nord-ouest. Aux deux extrémités de l'Afrique

éclate la révolte. En Égypte des tribus de pâtres, en Mauritanie les peuples de l'Atlas se dressent avec rage contre l'empire romain. Les uns viennent mettre le siège devant Alexandrie, les autres franchissent le détroit de Gadès, et se précipitent à la fois dans la Bétique et la Lusitanie, provinces épuisées d'hommes qu'ils ravagent sans obstacles. En même temps encore la Séquanoise, dévouée à la cause des Germains, organise sourdement derrière le Jura une insurrection qui, si elle vient à éclore, déterminera la rebellion de la Gaule entière. Dio, l. 71, p. 803. Capit. Marc-Aur. vit. p. 31 et 32.

L'éclair qui passe de l'orient à l'occident allume-t-il du midi au septentrion un autre éclair, et embrasent-ils ensemble l'atmosphère où tous les nuages se sont confondus en une nuée d'une seule pièce et toute noire,... il se répand une épouvante muette dans tous les cœurs jusqu'à ce qu'une détonnation terrible, donnant le signal du combat de toutes ces foudres, émeuve le brave et fasse crier merci au lâche. .... Elle éclate au nord cette détonnation redoutée.... il n'y a plus d'Alpes... les Germains sont vainqueurs..... Vindex et vingt mille légionnaires ont péri. Aquilée va devenir citadelle des Barbares. Minées par la peste, Dio, l. 71, p. 802. Lucian. de Alexand. Prestig. p. 493.

ruinées par le fer, usant à fuir le reste de leurs forces, les légions ont perdu quatre-vingts lieues de terrein, leurs positions du Danube et celles des Montagnes Carniques: à peine osent-elles reprendre haleine en Vénétie. La Norique, la Rhétie, la Pannonie, l'Illyrie sont en proie. Armées renversées, villes prises et pillées, provinces saccagées, citoyens traînés par milliers en esclavage dans les forêts du Nord, révoltes aux quatre coins de l'empire, désespoir public, population épuisée, famine sans remède, peste implacable, voilà l'affreux éclair qui illumine subitement et désastreusement les Romains; voilà les foudres qui tonnent sur l'empire, voilà le coup de mort qui va l'anéantir. Comment détourner ce coup? par la prudence et la force. Qui le pourra? celui qui ne connoît pas d'obstacles... Marc-Aurèle.

Eutrop. l. VIII. Capit. Marc-Aur. vit. p. 29. Eutrop. *Ib.* Amm. Marcell. l. 31.

Que peut le mal en effet sur l'homme qui met sa confiance en la raison divine et ses ressources en sa raison propre, qu'il sait tenir libre et franche de trouble. Le mal qu'il a prévu, le mal qui le surprend, trouvent Marc-Aurèle également stable et solide. La force ne manque point à son courage, aussi la vigueur abonde en ses résolutions.

Qu'on érige trois statues à Vindex, dit l'Empereur. Quoi! à ce vaincu, à ce mort, dont la défaite va perdre l'Empire, s'écrient Rome étonnée et ses politiques déconcertés! oui, qu'on les lui érige, Marc-Aurèle prend sur lui la honte et le faix du désastre ; ô prodige! ce qui devoit tuer l'opinion, la relève; le généreux dévouement du Prince pour la mémoire d'un commandant malheureux, allume au cœur des autres chefs de l'armée une reconnoissance sans bornes, un dévouement ardent pour ce chef suprême dont l'ame est si haute. Attendriez-vous d'un Roi possédé de vanité ou épris de fausse gloire un conseil sublime comme celui-là? Ni Rome république, ni aucune des petites démocraties grecques, ni princes réputés pères ou frères des citoyens, n'avoient encore réalisé ou conçu la pensée de faire dresser des statues à un général désastreusement vaincu, et misérablement tué dans une défaite qui menaçât d'une entière ruine l'Etat. Point de doute qu'un souverain absolu ou un tyran, n'eût fait juger pour le mettre à mort, ou mettre à mort sans le juger, le commandant qui eût survécu à un revers si épouvantable dans ses effets prochains, et que Marc-Au-

Dio, l. 71, p. 803.

rèle fait revivre pour la gloire. Cet Empereur est bien le premier de tous gouvernans à qui soit advenue une aussi généreuse idée. Il est encore le seul... Une digne parenté n'unit-elle pas cette inspiration judicieuse, hardie, magnanime, avec celle du citoyen romain, qui proposa le premier de vendre à l'encan le sol de la Cité Quirinale, où campoit l'armée de Carthage, et avec la suggestion politique du sénateur qui décida les pères conscripts à remercier le chef des vaincus de Cannes, de n'avoir point désespéré de la république. Sachez donc que la droiture est plus adroite que la dissimulation. Le peuple, en effet, reconnoît tout-à-coup que celui qui peut s'imposer gratuitement la charge du mal, est plus fort qu'il ne faut pour le réparer. C'est de cette façon que, par des moyens qui semblent étranges à notre aveuglement, ou à notre timidité, la justice s'ouvre des voies inconnues et heureuses. La mémoire de Vindex a droit à cette justice. Il a été surpris, défait et vainçu; mais il faut qu'on lui tienne compte des circonstances de la surprise et de la défaite.

La ruse et la tromperie aiguisent toutes les résolutions des Barbares. Ils se fient en

elles plus qu'en leur fer et en leur nombre. La sagacité d'Aurèle s'est jouée dans les guerres précédentes de leurs pièges qu'elle a éventés. Pendant son absence, ils ourdissent en désespoir de cause une perfidie nouvelle et savante. Ils ont reconnu que les Romains ne diminuent de surveillance qu'en temps de paix, et qu'ils ne croient à la sincérité des propositions de paix qui leur sont faites, qu'après qu'ils les ont forcées par une victoire sur l'ennemi. Alors pour inspirer une sécurité traîtresse, ils imaginent de simuler une défaite.

Depuis les dernières déroutes qu'avoit essuyées la confédération germanique, les deux armées étoient restées dans l'inaction. Une fois retranché près de ses forêts, le Barbare devenoit maître en effet de recevoir ou de refuser le combat. Tout-à-coup un corps nombreux de Lombards, d'Obies, de Marcomans, de Germains de toutes peuplades, etc., etc., sort de ses retranchemens et passant le Danube, vient affronter l'armée Romaine dans ses camps. Elle en sort toute entière, l'infanterie sous les ordres de Candidus, et la cavalerie commandée par Vindex, général en chef. Les assaillans, à leur tour assaillis, ménageant leur défense, résistent autant qu'il le faut pour paroître avoir vou-

lu disputer la victoire ; ils cèdent à point, et tout fuit, dispersé et comme vaincu. Alors leurs Rois, se montrant comme terrassés par une défaite prompte et complète, envoient au général romain une députation composée du roi même des Marcomans, Ballomar, et de dix ambassadeurs, d'autant de peuples différens. Elle vient traiter de la paix, et quand elle est conclue, quand le traité est mis en état d'être présenté à l'approbation de l'Empereur, l'ambassade se retire. Alors et subitement se déploie une immense armée de Germains qui, débouchant de mille passages, enveloppe les légions au large, attaque tous les postes intempestivement rassurés, les détruit, ou les force de se replier sur le camp romain, et attaque le camp lui-même. C'est en repoussant l'assaut furieux des Germains que l'armée et son général périssent. Elle périroit toute entière, cette armée romaine. si elle n'entreprenoit au travers de tant d'ennemis victorieux une retraite de quatre-vingts lieues. Elle l'effectue avec un nouveau surcroît de pertes. Ses débris arrivent en Vénétie, ruinés par la défaite, les privations, les fatigues, la peste, et toujours fuyans, toujours poursuivis.

Petrus Patricius de legationibus, p. 24.

La ligne des positions romaines étant per-

cée dans son centre, les deux ailes de cette armée postées sur le haut Danube et à l'embouchure de la Save risquoient d'être anéanties si elles tardoient à faire retraite. L'une se jette dans les Alpes Rhétiques, l'autre abandonne Sirmium et la Pannonie; et, se concentrant en Illyrie, elle laisse la Macédoine, la Thessalie, la Thrace à découvert et sans défenseurs. Aussitôt on voit des hordes immenses de Costoboques faisant une pointe de cent cinquante lieues, pénétrer en ravageant tout, jusqu'à Elatée de Phocide; et de là, menacer d'attaquer l'antique cité de Delphes, comme fit le gaulois Brennus. Ainsi l'abandon de toutes les positions militaires sur une ligne de deux cents lieues, et le ravage de toute la grande péninsule qui s'étend entre l'Adriatique et le Pont-Euxin, depuis le Danube jusqu'auprès du golfe de Corinthe, sont le funeste résultat d'une seule défaite.

Paus. l. 10, p. 352.

Relever l'honneur des armes romaines, remplir l'effroyable vide qu'ont ouvert dans la principale armée, les maladies, la peste, la défaite, la retraite plus ruineuse qu'elles toutes, et qu'élargissent dans les autres armées la disette et l'impitoyable épidémie; rendre à l'empire huit provinces dont

la surface égale celle de l'empire actuel d'Autriche, telle est la tâche imposée à Marc-Aurèle, qui manque d'hommes, de soldats, de subsistances et d'argent.

Esclaves publics (1), s'écrie-t-il, vous ne troqueriez pas votre servitude près des peuples policés contre la condition d'esclaves des Barbares? non. Marchez à l'armée et votre liberté sera le prix de l'utilité que vous porterez à la liberté publique. Peuple, ajoute-t-il, tu manques de combattans et tu regorges de gladiateurs. Qu'on enrégimente ces hommes robustes et exercés, et s'ils doivent verser leur sang, qu'ils le versent profitablement. Attaquer dans ses plaisirs au moment de ses désastres, un peuple à qui l'on avoit habitude d'offrir des plaisirs, au milieu et en compensation de ses calamités, étoit audacieux. On murmure. Capit. Marc-Aur. vit. p. 31. Marc-Aurèle poursuit, sans y regarder; il est des cas où il faut sauver les nations malgré elles,... en dépit d'elles-mêmes.

Des tribus d'hommes d'un courage féroce, brigands par leur naturel et par esprit d'indépendance, peuplent les monts de la Dalmatie, de l'Illyrie et ceux de la Dardanie,

(1) Les esclaves publics étoient ceux qui appartenoient, non aux citoyens, mais à l'État.

dans la Moesie supérieure ; ainsi que les Monténégrins et d'autres demi-sauvages peuplent encore les mêmes lieux. Inaccessibles en leurs antres, ou sur le pic de leurs rochers, comme la bête fauve en son repaire ou son fort, l'appareil soutenu d'une armée d'archers, suffit à peine à les réprimer ou à les combattre. Marc-Aurèle demande à ces hommes indomptables qu'on appelle des bandits, s'ils veulent échanger les dangers des supplices contre les risques honorables de la guerre? ils consentent et on les enrôle sous les aigles côte à côte des Diocmites, ces archers qui les poursuivoient auparavant et qui maintenant les contiennent. Capit. *Ibid.*

C'est peu d'avoir créé des défenseurs à la patrie dans la personne des gladiateurs qui usent journellement leur vie sans fruit pour l'état en des combats meurtriers, au cœur de la paix ; c'est peu de faire servir à la défense de la liberté publique les esclaves, ennemis secrets de la liberté de leurs maîtres, et les bandits de Dalmatie et de Dardanie, ennemis déclarés de toute propriété; il veut ennoblir aux yeux de ces hommes regardés jusque-là comme le rebut de notre espèce, la belle fonction de défenseurs de la république, et il leur donne un

titre par lequel on leur fait un mérite du dévouement qu'on exige d'eux, le titre de *Volones* volontaires. Ce nom est celui dont on a honoré les gladiateurs et les esclaves dans la seconde guerre punique, quand on fut obligé d'en venir pour la première fois à la résolution désespérée de les faire servir. Le peuple romain beaucoup plus puissant qu'à cette époque reculée, voyant même l'ennemi beaucoup plus éloigné de ses foyers, croit cependant que les Germains vont ramener sur lui les dangers et les calamités dont Annibal a frappé ses aïeux; qu'il se rassure. Marc-Aurèle, qui se rappelle tous les bons exemples anciens, se ressouvient à propos encore de cette maxime antique du sénat: « qu'il faut se procurer à tout prix des alliés, » ou parmi l'ennemi, ou auprès de lui ». Il achète des auxiliaires contre les Germains chez les Germains eux-mêmes, peuple de qui l'essence paroît être de s'entre-déchirer (1). Portion des Alemanni, détachée de la ligue, prend parti sous les enseignes romaines. Toutes les nouvelles levées s'exer-

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

(1) Ceci a été écrit au moment où la Confédération du Rhin régularisoit, au grand préjudice de la liberté et de la civilisation, une sorte de guerre civile en Allemagne, dans ce pays qui s'est déchiré lui-même tant de fois, et par les premières guerres de commerce, et par les longues guerres de religion, et par les éternelles guerres d'ambition.

cent sans relâche, on n'épargne rien pour préparer les débris des légions à reprendre une généreuse revanche. *Idem. Ibid.*

Voilà des hommes, voilà des soldats si l'on veut; où est maintenant l'argent qui fait mouvoir et agir les hommes? dans les coffres des particuliers uniquement. Qu'on les force, quand il s'agit de sauver la cité, ménagera-t-on le citoyen? eh! le citoyen n'a-t-il pas assez versé d'argent, de larmes et de sang dans ce simultané déchaînement de famine, de peste et de guerre, s'écrie Marc-Aurèle! on ne lui demandera rien avant d'avoir épuisé le dernier as du trésor... mais il est vide ce trésor... je saurai le remplir, en créer un plus riche..... Qu'à l'instant soit démeublé le palais, l'Empereur le commande. Qu'on en tire ces riches ornemens impériaux, ces mille parures en perles et en diamans qu'a entassées le luxe efféminé d'Adrianus; ces garde-robes de femmes, ces vêtemens somptueux tissus d'une soie pour laquelle l'or s'échange poids contre poids. Enlevez de ces buffets élégans et les coupes d'or ciselé et les coupes de pierres curieuses ou précieuses qu'on nomme des vases murrhins, et la vaisselle incrustée et les gemmes orien-

tales de couleur, et les cachets et les sceaux en pierres fines dont l'art de la gravure a centuplé la valeur. Ces statues, ces tableaux, chefs-d'œuvre de l'esprit d'imitation, témoins glorieux de la perfection des arts des Grecs, qu'on les descende de leurs piédestaux. Qu'ils soient détendus de dessus les murailles; qu'on porte ensemble tous ces trésors de la nature et de l'industrie sur la place Trajane, qu'on les crie à l'encan. Echangez vitement toutes ces richesses inertes, toutes ces superfluités contre l'argent monnoyé des acheteurs; que tout soit vendu. Le palais sera nu; qu'importe! Marc-Aurèle habitera les camps. L'empereur sera dépouillé, qu'importe! le peuple ne sera pas appauvri.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29 et 31. Aurel. vict. Epit. Eutrop.

Cependant l'acheteur recule à la vue de ces objets inestimables. Il n'ose acquérir, pour décorer sa personne ou sa maison, ces ornemens du palais et de la personne des Empereurs. Tel de ces bijoux autrefois a coûté la vie à qui le possédoit; et de certains souverains n'ont pas cru le payer trop cher en l'achetant par l'assassinat du propriétaire. Que redouter de semblable sous Marc-Aurèle? un tel motif pouvoit-il donc concourir à suspendre l'encan? Les vues de ce prince

citoyen seroient trompées si la crainte d'exciter la jalousie orgueilleuse d'un monarque à venir retient les acheteurs. Le philosophe-roi qui vit sans luxe, puisqu'il vit sans besoins, fait proclamer alors que toutes les personnes distinguées de l'empire verront tolérer l'usage qu'elles feront dans leur maison d'un faste analogue à celui que les Empereurs ont jusque-là réservé pour leurs palais. Tout s'achète à l'envi dès ce moment. Telle est l'immensité de ces richesses condamnées auparavant à l'inaction que, malgré l'empressement de la foule des acquéreurs, la vente dure deux mois entiers.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29.

L'argent afflue. Marc-Aurèle cède à la joie quand il voit que le léger sacrifice de tant d'objets si dédaignés de sa simplicité, épargne au peuple ses trésors, en même temps que l'enrôlement des esclaves et des gladiateurs ménage son sang. Joie bien placée et toute digne de son cœur paternel! ainsi la crise la plus dure qu'ait jamais éprouvée l'empire, coûte moins aux citoyens que la plus chétive des guerres. Si ce n'est là le chef-d'œuvre de la sagesse politique, quel sera-t-il?

Il ne veut quitter Rome qu'après avoir assuré le salut ou la conservation des autres

parties de l'empire. L'insurrection de l'Egypte est dans la présente circonstance un des coups les plus funestes qui puissent être portés à l'État, car l'Egypte nourrit Rome... L'Afrique occidentale, qui partage avec l'Egypte la charge d'alimenter l'Italie, est aussi menacée par les Maures. Que de sujets de crainte! la guerre que font ces peuples soit en Mauritanie, soit en Espagne, a le caractère de barbarie propre aux guerres Africaines. Celle des révoltés de l'Egypte porte l'empreinte d'une férocité particulière, provenant du concours des mœurs pastorales et demi-sauvages avec la superstition frénétique.

Les Bucoles, immense tribu de pâtres de l'Egypte inférieure, qui habitoient dans le voisinage de la branche et de l'embouchure héracléotique du Nil, hommes farouches, indomptables au sein de leurs marais, avoient été excités à la sédition par un prêtre d'Osiris, nommé Isidoros. Les soldats romains s'étoient emparés de quelques-uns d'entre eux qu'ils gardoient prisonniers. Tout-à-coup plusieurs Bucoles poussés secrètement par ce prêtre se présentent déguisés en femmes devant le centurion de la garnison romaine, comme pour lui demander

la liberté de leurs maris en payant leur rançon. Ils surprennent ainsi le centurion hors de défiance, s'élancent sur lui et l'égorgent sans résistance avec un de ses officiers. A l'instant commence une scène d'atrocité, digne du climat et du cœur africain. Ils déchirent leurs victimes, ils les mettent en pièces, ils se jurent sur leurs entrailles une fidélité inviolable, puis ils se partagent la chair de ces cadavres et la mangent. Une fois que les Bucoles sont engagés dans le crime par un serment terrible et une cruauté exécrable, Isidoros se déclare leur chef et se met à leur tête. Cet homme d'une force de corps prodigieuse, d'une grande audace et d'une habileté égale à sa force, entraîne à sa suite la tribu entière, soulève les Nomes voisins, surprend ou attaque à découvert les cohortes romaines, met en révolte et en armes l'Egypte inférieure presque entière, et, poussant devant lui les débris des légions, les mène battant, les chasse et les enferme dans Alexandrie qu'il assiège et qu'il va prendre. Tels sont les revers des Romains en Egypte, au moment de leurs revers en Mauritanie, en Espagne et en Germanie. Pour mettre fin à la révolte des Egyptiens, Marcus-An- Dio, L. 71, p. 803.

toninus ordonne en cet instant à Cassius d'abandonner son expédition contre les Arabes et de marcher avec la masse de ses troupes contre des ennemis si redoutables dès leur naissance. Toutes les forces de Cassius cependant languiront long-temps devant des révoltés si nombreux et dont le désespoir redouble le courage et accroît la férocité.

La guerre avec les Maures prend en Espagne un tour plus favorable et Septimius-Severus, qu'on verra dans la suite empereur, se distingue en les combattant au cœur de la Bétique, où il exerce l'office de questeur.

Spart. Sept. Sev. vit. p. 64.

A l'Occident les Bretons disputent encore vigoureusement la victoire aux Romains. Dix ans de guerre depuis la reprise d'armes n'ont point lassé leur courage opiniâtre.

Capit. vit. Pertin., p. 54.

A l'Orient, autres inquiétudes. Les dispositions des Parthes sont funestes à prévoir dans l'évènement d'un revers. L'attitude des Arabes continue d'être hostile. Cassius heureusement les a mis hors d'état de rien entreprendre de hardi. C'est-là le seul fruit des combats qu'il leur a livrés. Il a obtenu pourtant plus de succès que n'en obtint Trajanus

dans une expédition pareillement folle ; car l'un et l'autre mettoient en balance le désastre d'une défaite sans ressource avec des victoires sans gloire et sans profit, arides comme le désert où on les récolte.

Aux portes de l'Italie enfin, derrière les grandes Alpes, la Gaule-Séquanoise opère déjà des mouvemens. Les lettres d'Aurèle, ses insinuations auxquelles rien ne résiste, ses reproches énergiques, ses menaces sur lesquelles on compte, font rentrer les Gaulois dans le devoir sans appareil de force. En Capit. Marc-Aur. vit. p. 22.
même temps sa contenance vis-à-vis des Orientaux réprime leur malveillance ; en même temps aussi les renforts qu'il envoie en Bretagne facilitent à ses généraux la reprise de l'agression.

Avant de perdre de vue la capitale, il s'applique à soutenir ou à relever dans les cœurs la confiance par la piété. Il fait de nombreuses offrandes de victimes. Plusieurs Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.
d'entre les citoyens qu'offensoit le préjudice qu'il avoit porté à leurs plaisirs par l'enrôlement des gladiateurs attaquent dans leurs discours ses opérations avec aigreur. « Eh » quoi ! disent-ils, l'Empereur veut-il donc » nous faire mener à tous une vie de philo» sophe ? » le bon Empereur les entend, car Capit. Marc. vit. p. 32.

il écoute tout; il leur réserve sa réponse pour un temps où elle sera mieux comprise. D'autres, se jouant par la plaisanterie plus venimeuse que l'aigreur, de la libéralité qu'il déploie dans les sacrifices aux dieux, supposent que les victimes présentent à Marc-Aurèle cette courte requête : « Les bœufs
Amm. Marc. l. xxxv. c. 6. » blancs à Marcus-Antoninus salut : si tu es » vainqueur nous sommes défaits. » Le sage prince ne tient aucun compte de ces signes futiles d'un dépit dont le véritable sujet est méprisable. Comment eût-il fait cas de ces vaines rumeurs, lui qui comptoit à si bon droit pour ramener les esprits sur la fermeté d'une conduite soutenue et qui avoit pris pour règle de mœurs cette réflexion : « en moins » de dix jours ceux qui te regarderoient » comme une bête farouche, te regarderont » comme un dieu [si tu maintiens] ou si tu » reprends tes maximes et le culte sacré de
VII. 14. » ta raison... ». Ce n'est pas là mépriser l'opinion, c'est voir plus droit et plus loin qu'elle. Que lui importe cette injuste opinion? c'est le bien qu'il veut et il le fait. Il ne prend sur les plaisirs du peuple que pour épargner son sang et garantir sa sécurité; il ne prodigue les victimes que dans la vue de ranimer la confiance morale par la piété

et par les seuls témoignages de cette piété qui soient dans le génie des hommes de son temps.

Guerre, famine et peste croissantes, Marc-Aurèle, bien qu'il ait été violemment remué dans ses affections d'homme et de roi, ne sembleroit pas suffisamment éprouvé s'il n'étoit heurté dans ses affections de père. Son fils bien-aimé Severus qu'il prend plaisir à voir croître et s'épanouir, tombe à l'âge de sept ans comme la jeune fleur au printems de la journée. Avant Severus, le gémeau de Commodus, ce Geminus dont la naissance avoit excité l'enthousiasme des Romains, étoit mort plus jeune encore. Trois autres enfans nés dans les premières années de son mariage n'avoient fait que poindre et mourir. De neuf rejetons, il ne lui restoit que trois filles et un fils. Voyez-le chercher, appeler tour-à-tour d'une voix brisée, ces tendres enfans, l'espoir de sa vie;.... ou plutôt voyez-le se tendre par un puissant effort et donnant à sa raison tout l'ascendant qu'il arrache au sentiment, s'écrier avec l'accent de la douleur comprimée, mais non pas éteinte : « c'est folie de chercher » en hiver des figues sur le figuier, et celui- » là est insensé qui cherche partout *son*

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

Lamprid. Comm. vit. p. 45.

» *cher* enfant *lorsqu'il ne lui a plus été donné*
XIII. 10. » *de l'avoir...* ». Que ces mots touchans *qu'il ne lui a plus été donné d'avoir* montrent bien qu'il regardoit l'existence de ses enfans comme un bienfait du ciel! dans cette simplicité d'expression perce l'accent du cœur.

Severus étoit mort victime d'une erreur des médecins. Ils avoient ouvert mal à propos un abcès qui s'étoit formé près de son oreille ; et pourtant Marc-Aurèle, qui auroit tant de besoin de consolations en cette occurrence, console lui-même les médecins, et pousse la bonté jusqu'à leur faire des présens comme pour les convaincre mieux de la sincérité de la bien-
Capit. Marc-Aur. vit. p. 31. veillance qu'il leur conserve.

Il ne veut pas que la nation laisse voir plus d'affliction que lui, qui sait contraindre la sienne; et on le voit défendre que les cérémonies de la fête de Jupiter soient interrompues par un deuil public. Une statue est décernée par lui, au jeune Severus; mais les honneurs qu'il fait rendre à sa mémoire se borneront à montrer cette statue aux jeux du cirque, et à inscrire dans le poëme des saliens le nom de l'être chéri
Capit. *Ibid.* p. 31. qu'elle représente. Cependant son affection

se reversant plus forte sur l'unique enfant mâle qui lui reste, se trouve encore livrée à de vives sollicitudes. Les regrets sont stériles; ils ne rendront pas la vie à ceux qu'a desséchés la froide mort ; sa tendresse éclairée la conservera peut-être à Commodus, qui languit aussi, tout près de céder aux atteintes prolongées du mal. Pour retenir le souffle de son dernier fils, Marc-Aurèle appelle Galien, qu'il avoit fait venir, l'année précédente, de Pergame sa patrie, à Aquilée. Après avoir appliqué au soulagement de Commodus les talens de ce docte médecin, il l'invite à faire servir les ressources de son art au salut de l'armée en l'accompagnant de nouveau à Aquilée; mais ce médecin, qui avoue que sa science rebrousse émoussée contre la peste, le pric de lui permettre de ne pas quitter Rome. Le prince rempli d'égards, de respect pour la liberté de chacun, le lui permet en disant : « au moins tu veilleras ici sur les jours de » mon fils. » Il confie cet enfant aux soins de Pitholaüs, l'un de ses principaux officiers, en lui ordonnant de déférer à Galien en tout ce qui tient à la santé de Commodus. Le médecin de Pergame arrache à un trépas assuré, celui qui étoit réservé à vivre

Herod. l. 1.

Galenus Prognost., p. 459. De libro suo, p. 362, 363.

pour les souffrances et la mort violente de plusieurs.

Galen. *Ibid.* p. 363, 461 et 469.

Les inquiétudes de père ont bientôt fait place aux sollicitudes de roi. Marc-Aurèle ne trouve de consolations dignes de lui que dans le bien qu'il fera à la république. Ce cœur qui étouffe sa propre affliction, s'ouvre tout entier à l'affliction des Romains. Une portion des trésors qu'il vient d'amasser, s'épanche sur tous les habitans de l'Italie plus maltraitée par les divers fléaux qu'aucune autre province. Les médailles et l'histoire s'accordent à montrer que, par une bienfaisance opportune, mais inespérée, il fait au moment de son départ une grande *libéralité* qui tempère les misères du pauvre. Il ne falloit pas moins que le spectacle du contentement universel pour distraire sa douleur.

Philostr. Soph. p. 559.

Tout ce qui devoit être fait, il l'a fait; il a mis ordre à toutes choses en guerre comme en administration avec poids et sans lenteur ni précipitation; à présent il part, accompagné de Faustina sa femme, et de ses filles.

Il marche en Vénétie à la tête de cette armée d'emprunt si rapidement assemblée et exercée. Ces esclaves, ces gladiateurs,

dont il a épuré le courage et ennobli la destination, vont combattre à la place des fils des agriculteurs et des artisans. Tous les pères voient avec transport que leurs chers enfans, tristes restes d'une lignée nombreuse, après avoir échappé à la double faux de la famine et de la peste, se dérobent encore à celle de la guerre. Ménager au renouvellement de la population une ressource; la conserver parmi les anciens citoyens, étoit le devoir présent du prince. Falloit-il laisser, de préférence, à des esclaves, la tâche de réparer les désastres des mortalités, de donner le jour à des hommes libres.

Marc-Aurèle arrive au camp, entouré de ces nombreux renforts, de sa famille qu'il met sous la protection des légions enflammées d'ardeur par cette noble preuve de confiance, et suivi de nombreux chariots, chargés d'un or qui va alléger les peines du soldat, sans avoir coûté aux citoyens soupirs ni regrets, sans leur laisser d'inquiétudes sur l'emploi qui en sera fait.

La seule présence de l'Empereur équivaut à une victoire. A son approche les Barbares lèvent le siège d'Aquilée, ils commencent leur retraite. L'Empereur les poursuit avec prudence et vigueur; nombre d'avan-

tages se remportent sur eux. Enfin, ils sont en position devant leurs forêts et derrière leur fleuve; l'armée romaine s'est replacée dans ses camps anciens, l'Empire a repris possession de ses limites.

Toutes les dépouilles enlevées à l'ennemi dans sa fuite sont à l'instant abandonnées aux provinces reconquises. On les distribue aux habitans revenus sur leur territoire dé-solé. Ainsi le veulent la justice et l'humanité de Marcus-Antoninus. Il ne regarde ces fruits du succès que comme des dépouilles recouvrées qui doivent retourner aux mains de leurs anciens possesseurs. Que les prémices de la victoire, dit-il, appartiennent à qui a souffert les prémices des calamités de la guerre. Où sont, dans l'état si vanté de notre civilisation perfectionnée, les gouvernemens qui n'aient autrefois consacré en fait et tenté de consacrer en droit cet axiome d'exécrable politique: qu'en guerre toute perte doit demeurer perte. Hélas! c'est du cabinet des politiques que sont partis trop souvent tant de préceptes ou d'exemples dommageables à l'ordre social, et tout opposés à ceux qui émanent du cabinet des jurisconsultes.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

Le Philosophe fait dresser sa tente impé-

riale au milieu des tentes des légions, devant Carnunte. Le prince du sénat, le premier citoyen de l'état, le chef suprême de la justice et de la religion n'est plus qu'Empereur dans le vrai sens de ce mot militaire. Oh! non. Il continue d'être à la fois tout ce qu'il doit être, et de remplir en leur étendue l'immensité des obligations qui lui sont imposées. Stable au travers de toute instabilité, il ne fait point subir de modification ni de changement à ses devoirs; il n'en sacrifie point; il observe religieusement les anciens, tous tant qu'ils sont, et trouve place pour les étendre ou en ajouter de nouveaux. Comme il est entier à chacun d'eux en leur isolement, il est entier à leur ensemble.

Le bon gouvernement des soldats romains dépend presque exclusivement de l'autorité donnée ou restituée aux mœurs militaires anciennes. Les pratiques habituelles et comme naturelles au légionnaire dans le temps de la république, sont en effet toute la discipline ou plutôt tout ce qu'il y a de plus rigoureux en discipline sous le règne des Empereurs; tant une petite différence d'époque et une grande différence de gouvernement introduisent de corruption partout! Marc-Aurèle a reconnu la nécessité

de ramener aux mœurs anciennes les militaires :

Gallic. Av. Cass. vit. p. 41.

Moribus antiquis stat res Romana virisque,
ENNIUS.

avoit-il écrit à un préfet de Syrie, lors de la guerre des Parthes. C'étoit à l'occasion des mœurs *élégantes* par lesquelles les soldats de Syrie se mettoient en communauté de jouissances avec les citoyens les plus amollis, et se montroient tout aussi dignes que les plus corrompus d'entr'eux, d'apprécier les modernes délicatesses de la vie, que l'Empereur philosophe avoit écrit cette lettre. Une telle dépravation des mœurs soldatesques eût suffi à constituer seule l'indiscipline ; elle l'avoit du moins préparée, amenée et consolidée.

Les détails que Cornelius-Fronto nous a conservés sur les déréglemens de l'armée de Syrie, donneront avec quelque exagération une idée de ceux de toutes les armées. Ils donneront aussi l'indice positif des efforts que Marc-Aurèle eut à faire pour ramener les militaires à des habitudes fortes. Ces habitudes des soldats que l'on dénomme fortes, sont cependant en tous pays plus molles de beaucoup que celles

des citoyens anciens et des utiles et laborieux cultivateurs.

La paix prolongée du règne tranquille de Titus-Antoninus, et plus sûrement encore l'exemple des corruptions d'Adrianus avoient fait décheoir la discipline restaurée par Trajanus. Les légionnaires de Syrie étoient redevenus, au commencement du règne de Marc-Aurèle, ce qu'ils furent dès le premier moment de l'Empire de son arrière prédécesseur (1). Fronto, en deux endroits de ses ouvrages, signale par les traits suivans leur corruption à ces deux époques qu'il rapproche et qu'il assimile complètement. C'est ainsi que s'en exprime cet orateur qui, comme tous les citoyens de Rome, parle des choses militaires en homme du métier.

« Une longue désuétude de la guerre a réduit le soldat romain à l'impuissance de bien servir. La rareté ou le défaut absolu des exercices, indispensables dans une profession où tout est d'expérience répétée, l'ont laissé se dégrader à l'inaptitude absolue. Point de soldats plus corrompus que ceux de Syrie. Rétifs, arrogans et

(1) Voyez dans l'*Appendice* le texte latin des deux passages de Fronto, dont on présente ici une traduction libre.

entêtés, on les voyoit perpétuellement en sédition ; peu nombreux auprès des enseignes, ils erroient toujours dispersés et vagabondant autour des lieux de garnison. Dès l'heure de midi ils se promenoient ivres ; le reste du jour ils le passoient à applaudir les histrions et les charlatans. Ils n'avoient pas même su conserver l'habitude et la force de supporter leur armement ; par impatience de toute fatigue, ils s'étoient dépouillés pièces par pièces de leur armure, jusqu'à se dévêtir et rester demi-nus, comme des vélites ou des frondeurs. On les jugeoit soigneusement vêtus plutôt que bien armés ; aussi le grave Lœlius Pontius, homme tout dévoué à la vieille discipline, disoit-il avoir dépecé du bout des doigts, morceaux par morceaux, leurs cuirasses. Faute de pansement, les chevaux avoient le crin tout hérissé, et les cavaliers étoient épilés ; sur le dos de ces chevaux, se gonfloient des coussins, et le bras et la jambe de celui qui gouvernoit leur bouche et leur flanc, ne se montroient pas souvent velus. Outre ces flétrissures de l'indiscipline, il leur étoit imputé des infamies de guerre. Ils avoient le cœur tellement abattu de leurs revers qu'à la première vue des

Front. Princip. hist. Parth. ap. Ep. Front. p. 340, 341 et p. 117.

Front. Ep. ad Ver. IV, l. II, p. 117.

Parthes, ils tournoient le dos, comme si la trompette sonnant la charge eût sonné pour eux la fuite ».

Le trop de loisir, l'insouciance, le libertinage, voilà les causes de la honteuse et pernicieuse dégradation des armées. Puisque Marc-Aurèle connoît le principe du mal, il ne tardera pas à le forcer de céder aux remèdes appropriés. La vie dure et laborieuse qu'on faisoit mener aux légionnaires sous la république, est remise en vigueur. Le travail assouplit le caractère du guerrier, non moins qu'il fortifie son corps; M. Antoninus le rappelle donc à son ancienne sobriété et aux rudes exercices de sa profession. Il oblige les soldats de moudre eux-mêmes le bled qui les nourrit, et de manger debout comme par le passé. Il ne leur permet, ainsi que l'a fait Scipio, que l'usage d'une marmite, d'une broche et d'un gobelet de bois. Chaque jour, quelle que soit l'intempérie des saisons, ils renouvellent par son ordre l'exercice des armes. Trois fois par mois, fléchissant sous une lourde charge, ils font des marches de dix mille pas propres à accroître leur vitesse, ou des courses de quatre mille pas qu'il faut exécuter tout d'une haleine sous le poids des armes, et sans s'écarter des

Fronto Princ. hist. Parth. p. 341. Id. p. 117.

enseignes ni de la ligne. Il ne leur laisse pas le funeste loisir de penser à autre chose qu'à la défense de l'état. « Ce qui est ad-
» mirable, s'écrie Aristidès, c'est qu'il sait
» régler ces soldats accoutumés à recevoir
» beaucoup, à demander davantage et à faire
» trembler le prince qui balance à assouvir
» leur avidité ; c'est qu'il ose même réduire
» leur solde et leur ôter ouvertement l'es-
» pérance de la voir jamais se rétablir au
» taux scandaleux où l'avoit porté Domitia-
» nus ; heureuse sévérité qui porta profit
» au peuple, à l'épargne et aux soldats! »

Arist. Or. 9, p. 116 et 117.

Par quel secret ressort, Marc-Aurèle s'empare-t-il de l'esprit de ces guerriers Romains, lions enchaînés qui ne montrent souvent de docilité qu'au vice, et souvent aussi n'ont l'air d'obéir de bonne grace qu'aux commandemens du mal?... par l'autorité publique de l'exemple.

C'étoit aussi par l'exemple et son pouvoir que Trajanus avoit dompté l'indiscipline de ses troupes ; Cornelius-Fronto, qui, après Pline-le-Jeune, retrace les habitudes militaires propres à ce prince, nous fournira le sujet d'un rapprochement rapide entre les mœurs d'un Empereur recommandable sans être philosophe, et celles d'un

Empereur qui long-temps n'a passé pour recommandable que par sa qualité de philosophe.. « Trajanus, dit-il, mit en avant, dans les choses de la guerre, son propre exemple. En tête des marches de l'armée, il ne consentoit pas plus souvent à se laisser porter par son cheval qu'à se harrasser à faire route à pied; il montroit à tous comment on peut s'accommoder d'aussi bonne grâce d'un soleil brûlant que de la sérénité d'un beau jour, endurer de même sorte et une poussière épaisse et d'épais brouillards, et s'imbiber de sueur sous l'armure, sans plus de répugnance que dans les jeux gymnastiques; de plus, il enseignoit d'exemple encore à subir à tête découverte, le soleil; les pluies d'orage et les pluies continues, et la grêle et les neiges; à s'exposer aux traits sans se remparer d'armures (de boucliers). Il instruisoit les officiers à donner tous leurs soins à l'inspection des soldats en campagne, à visiter de temps en temps les malades; à ne point entrer dans les quartiers des troupes, sans observer curieusement comment toutes choses s'y passent, et en outre, comme fortuitement et sans dessein, à faire percer le regard dans les recherches sensuelles des soldats Syriens, dans les négligences brutes des Pannoniens. Quant au soin de sa

propre personne, il ne prénoit le bain que fort tard et seulement après toutes affaires expédiées. On le voyoit constamment seoir à une table sobre; au camp, manger les vivres plébéiens, boire le vin de l'endroit, l'eau du moment (1), veiller de bonne humeur la première veille de nuit et attendre éveillé dès long-temps la dernière; s'égayer du travail plus que du rien faire; frauder le repos au profit du travail; occuper d'affaires civiles, les momens vides d'affaires militaires; dans les dénuemens subits se servir pour tout mobilier, de branchages, et quelquefois de feuillage; coucher, dans l'occasion, sur l'herbe, comme sur un lit d'apparat; ne céder qu'à un sommeil bien gagné par la fatigue, et que n'a point préparé le silence. « Quel est le général moderne, eût-il par devers lui l'honneur d'être sorti du rang des soldats, qui, dans ces derniers temps se soit imposé des devoirs d'exemple plus méritoires? en connoît-on beaucoup qui n'aient recherché promptement quelque compensation suffisante des privations qu'ils subissoient accidentellement, et que de plein gré et d'habitude se commandoit le puissant et vaillant empereur Trajanus ».

Front. Princ. hist. p. 341 et seqq.

(1) Mensâ sobriâ, victu in castris plebeio, vinum loci, aquam temporis bibere. *Loc. citat.*

Et pourtant le genre de vie de Trajanus ne laisse pas que d'avoir quelque chose de mol et presque d'efféminé, quand on le compare à celui d'Aurèle, dont les historiens ne nous ont conservé que quelques circonstances toutes propres à faire regretter celles que nous a enviées le temps. Ses soldats ne font que deux repas, ils ne vivent que de pain grossièrement préparé de leurs mains, ou de dur biscuit, de quelques légumes secs, d'un peu de lard. Au dîner ils ne mangent rien de cuit. Leur boisson n'est que de l'eau acidulée de vinaigre. Eh bien, il est aussi sobre qu'eux. Il vit comme eux, des mêmes alimens qu'eux ; il a moins de besoins encore ; il ne siège point à table comme Trajanus. Comme ses soldats il mange debout ; il dort moins qu'eux, moins que Trajanus, et aussi peu que le *legatus* d'avant-garde ou le tribun d'avant-poste, car il connoît à peine le sommeil (1). Que ce petit nombre de documens comparatifs donne à conjecturer combien le parallèle entier feroit prévaloir l'intensité de force d'exemple que signala dans les camps le prince philosophe, sur celle que mit en action le militaire prince. On le voit

Ep. Front. ad Marcum. Front., p. 41 et seqq. p. 186, 187 et multis in locis.

(1) C'est le sujet perpétuel des avis ou même des reproches de Cornelius Fronto à son élève, Marc-Aurèle.

comme eux ou fournir à pied la plupart des marches, ou laissant pendre son casque à l'arçon de la selle, braver tête nue et l'ardeur du soleil et les rigueurs d'un climat glacé. Il faut obéir à ce que l'on commande quand on est roi; c'est par là seulement que le prince montre qu'il ne veut que ce qu'il croit être bon.

Leo Imper. Instit. milit. xx.

Au fond du cœur du soldat, il est un sentiment secret qui le porte à estimer celui qui le contient avec force. La conscience des farouches inclinations que nourrit en lui sa profession, fait qu'il ne répugne point à sentir la main d'une justice ferme et prompte réprimer les mouvemens durs qu'il sent fermenter en son ame. Si n'existoit en dedans de lui ce sentiment, que deviendroit la société désarmée en présence de cette société armée et violente par habitude! la discipline aussi sauve au soldat des crimes et des remords. L'attacher à prix d'argent ou par le relâchement de l'autorité, c'est affecter de le croire plus sensible à l'avarice et à la mollesse qu'à l'honneur, qu'à la sécurité de l'état. C'est le mépriser. Cette licence qu'on lui octroie pour obtenir du dévouement, tourne tôt ou tard contre lui et contre les indignes qui ont acheté à ce prix son abjection à leur égard, et son insolence en-

vers les citoyens de leur propre nation.

A peine Marcus-Antoninus a-t-il affermi au camp de Carnunte l'autorité de son exemple, qu'il va l'établir au camp de *Sirmium*. Les soldats, sous ce grand ascendant, deviennent partout des hommes nouveaux. Il suffit en effet, pour qu'ils se sentent dominés, que leur esprit soit saisi par quelque endroit. C'est l'inaltérable égalité d'ame de Marc-Aurèle qui leur en impose, c'est sa justice dont il consent à déduire les raisons qui les subjugue, c'est aussi la simplicité modeste avec laquelle il vit en tout comme leur égal, qui les attache fraternellement à sa personne. Il montre à cette armée comme à l'autre un Empereur qui, s'il a méconnu la mollesse au sein des palais, la foulera d'un pied plus hardi et plus ferme au sein des camps. En l'honneur de la philosophie, Marc-Aurèle s'étoit sevré des besoins exagérés sous lesquels s'humilie la souveraine puissance, comme si la nature n'étoit pas opprimée d'assez de nécessités. L'empire qu'il a pris sur ces nécessités tourne au profit de sa vie militaire; il n'est pas de vertu circonscrite et d'un effet borné, il n'en est pas qui ne soit susceptible d'étendre largement le cercle des services qu'elle rend.

« La conduite d'Aurèle envers les armées » est tellement empreinte de fermeté mê- » lée de prudence, dit l'historien Dio, que » pendant tant de guerres si continues, si » opiniâtres, troublées de tant de succès » divers, il ne leur accorda jamais rien ni » par foiblesse, ni par crainte ». Cependant, grâce à l'empire de la raison sur les cœurs les plus âpres, son historien a le droit de prononcer que, quelque fût l'inflexible fermeté d'Aurèle, les militaires *l'aimoient uniquement*. Expression remarquable qui caractérise une prédilection extraordinaire et exclusive.

Dio, l. 71, p. 803.

Capitol. Marc-Aur. vit. p. 34.

Maître de l'esprit des soldats, il le devient bientôt de celui des chefs, par la prédominance que lui donne dans les conseils sa raison précise et lumineuse. Sachant tirer la vérité du cœur des hommes, il sait aussi l'attendre; il ne se laisse point éblouir par ses propres lumières. Présomption ni foiblesse n'ont accès en sa tête. Également capable de provoquer le bon avis et de le démêler quand il s'offre, il se plaît à faire honneur du résultat à l'homme qui présente de sages projets. Quelle confiance, quels succès ne seroient dévolus à cet esprit supérieur!

Arist. Or. 9, p. 105.

La vraie tâche d'un Roi est de choisir

entre les résolutions, les moyens et les hommes ; puis de surveiller l'exécution des desseins auxquels il s'est arrêté, l'usage des moyens dont il a approuvé la proposition et l'action des hommes dont il a fait choix. Le prince réussira mal dans *le choix des hommes*, s'il aspire à autre chose que la satisfaction de bien choisir pour l'utilité publique. Malheur aux souverains qui croient que la gloire d'un grand homme d'état ou de guerre peut porter préjudice à leur gloire royale. Jaloux, ils s'avilissent ; frustrant la justice, ils découragent le mérite et souillent les places. La conséquence nécessaire et plus ou moins prochaine des mauvais choix est la série des désastres publics. Les grands hommes s'engendrant communément les uns des autres, si l'on en rompt la filiation, la race s'en éteint ; or ce sont les tyrans qui étouffent la postérité de ces bons et sages citoyens. Est-il en effet moyen plus sûr de ruiner le vrai talent, la vraie vertu et leur tradition, que de montrer qu'on peut s'en passer même temporairement, ou de forcer ceux qui les possèdent à dissimuler leurs vertus comme des vices? Marcus-Antoninus, qui sait démêler le bon avis, qui ne veut user que des

bons moyens, redouble à cette heure d'attention sur le bon choix des hommes.

Les seuls biens qui nous soient propres, ce sont les.... mœurs et la probité. Marc-Aurèle a proclamé cette vérité auguste. Le mérite et la vertu fixeront donc seuls les rangs ; seuls ils détermineront la dispensation des graces du gouvernement et l'application des faveurs particulières du prince. Tels seront les principes qui dirigeront Marc-Aurèle dans le choix des hommes, il vient de le témoigner.

Il n'a pas voulu quitter Rome, sans avoir marié Lucilla sa fille, veuve de Verus ; or il n'a pas même attendu que le deuil du mari qu'elle a perdu fût expiré. En faveur de quel époux montroit-il un si vif empressement? en faveur du fils d'un simple chevalier romain originaire de Syrie. Nombre d'aspirans sortis des plus vieilles souches patriciennes attendoient dans un silence agité l'honneur de devenir gendres du maître de l'empire, époux de la veuve d'un Empereur. Il leur préfère à tous Pompeianus, pauvre, sans naissance, d'un âge mûr, mais homme sage, modéré, prudent, vaillant et plein de conduite dans la guerre et dans la paix. En vain les plus difficiles

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31.

Cap. Marc-Aur. vit. p. 31. Dio, l. 73, p. 831.

de tous les obstacles, ceux de famille, contrarient-ils sa volonté. Faustina voudroit pour gendre un patricien de grand nom; il lui répond que les patriciens n'aiment qu'eux-mêmes et passe outre. Lucilla regrette les distinctions attachées à son ancien nom d'impératrice, il lui rend la joie en cédant à sa vanité, en lui permettant de conserver la qualification et les honneurs d'*Augusta*. Pompéianus se montre tellement digne du choix qui s'est reposé sur lui, que l'Empereur Julien regrette qu'Aurèle ne se le soit pas désigné pour successeur à la place de son propre fils. Sa vertu demeure si pure et si modeste, que l'enfant dégénéré du meilleur des princes, ce Commodus, au temps même où il se livroit aux plus violens excès de la tyrannie, lui porta respect; et que, dans la suite, Pertinax voulut forcer ce vieillard de seoir à sa place sur le trône. On put apprécier la profonde pénétration de Marc-Aurèle quand on vit aussi le sage Pompéianus pleurer courageusement sur la vertu perdue de Commodus devant le sénat, déchaîné contre une mémoire qui lui est justement odieuse; et surtout quand il se fit l'honneur de se placer au-dessus du trône en refusant d'y siéger. Les honnêtes gens

Capit. Marc-Aur. vit. p. 31. Herodian, l. 1.

Julian. Caesar., p. 13.

Dio, l. 73, p. 831. Herod., l. 1.

de l'état s'entretiennent dans l'estime d'eux-mêmes et s'affermissent dans les bonnes espérances et les bonnes résolutions, alors qu'ils sont assurés que l'Empereur, ne tenant compte ni de la noblesse, ni des richesses, dans les témoignages de sa prédilection privée, et dans ses alliances, donne préférence éclatante à la vertu pauvre et

Herod., l. 1. nue. Tel fut l'un des premiers choix de Marc-Aurèle, il dispose à bien augurer des autres. Si ce prince a traité avec honneur Pompeïanus pour lui-même, il a commencé d'élever Pertinax à cause de l'intérêt que lui porte Pompeïanus.

Ce fils d'un affranchi, Pertinax, qui, sorti d'un village des Apennins, disputa ses premières années à la misère, fut grammairien, soldat, puis empereur vertueux en dépit des menaces et des dangers; que l'on vit soutenir son noble caractère sur les mille échelons qu'il monta pour arriver au trône où il se montra doux et juste, prudent, économe et ferme, et d'où il ne fut précipité que pour crime de vertu; ce Pertinax s'étoit vu arrêter dans sa brillante carrière par la disgrace.

Capit. vit. Pertin. p. 54.

Capit. *Ibid.*

Il s'étoit signalé contre les Parthes; on avoit récompensé ses premiers services en

lui conférant un emploi dans la Dacie. Une calomnie le fit rappeler et destituer de sa charge. Les plus sages princes sont exposés à se laisser ainsi abuser. Il ne manque guère de leur échapper dans le cours de leur règne quelques-unes de ces injustices criantes. Quel succès pour de certains intéressés que de brouiller un bon souverain et un bon citoyen. Heureux les princes quand ils reconnoissent et réparent leurs torts comme Antoninus le Philosophe! Pompeïanus, nommé au commandement d'une armée, rappelle tout d'abord de son autorité propre ce disgracié et lui donne le généralat des auxiliaires. Voilà deux vertus bien sûres l'une de l'autre. En même temps que Pompeïanus s'est empressé de rendre hardiment à l'état les services de son ami, il a montré à Marc-Aurèle la perfidie de la trame ourdie pour perdre ce soldat sans reproche. Marc-Aurèle se fait convaincre, puis ne craint plus que de manquer à réparer. De nouveaux et nombreux services de Pertinax permettent un libre cours à la justice de l'Empereur, qui lui fournit mille occasions d'exercer ses grands talens. Toutes les dignités qui le peuvent consoler de sa disgrace passée lui

Dio, l. 71, p. 802.

sont conférées. Marc-Aurèle le fait préteur, commandant de la légion *Prima*, puis sénateur. Il regrette bientôt de l'avoir créé sénateur. Voyez-en la raison. « Parce que, » dit-il, je me suis privé de la faculté de » l'élever au rang de préfet du prétoire ». Ces deux dignités étoient incompatibles. Le nombre et la qualité des témoins donnent du poids à la louange; or c'étoit en présence du sénat que Marc-Aurèle s'exprimoit d'une telle sorte. Réparer ainsi, c'est presque mieux que n'avoir point fait injure... ah! disent des sénateurs jaloux, en appliquant à l'objet de leur envie l'allusion d'un vers tragique, « la guerre source » de tous maux est la source du bonheur » de Pertinax ». L'Empereur, pour le venger, pour le mettre hors de portée de ces atteintes, le fait consul. Le consulat redevient donc la récompense du mérite; Marc-Aurèle, pénétrant les hautes vertus de Pertinax et le comblant d'honneurs, a donc témoigné qu'il se connoissoit en hommes; il est donc aussi le premier qui ait rapproché du trône ce plébéien qui méritoit de régner plus tôt et plus long-temps.

Capit. vit. Pertin. p. 54.

Capit. *Ibid.* Dio, l. 73, p. 832. Herod., l. 1.

Combien d'autres aspirans au sceptre, vertueux alors, se sont montrés à cette

époque, dignes d'être choisis par Marcus-Antoninus pour l'assister dans ses travaux. Tous ces soldats qui se firent ou se voulurent faire Empereurs, tous ces esprits ambitieux, hasardeux, violens, dont les farouches rivalités, ensanglantèrent trois parties du monde, à l'effet de s'entre-disputer une estrade dans une petite réunion de patriciens, égarée au sein d'une ville perdue elle-même sur la face du globe; tous ces hommes superbes, ardens, frénétiques, qui se renversèrent les uns sur les autres du trône, jusqu'à ce que le plus pervers y restât; tous se sont formés et élevés sous Marc-Aurèle; tous doivent leurs premiers succès à la direction qu'il donna à leurs talens: tous aussi plioient alors respectueusement la tête sous l'Empire de sa sagesse.

Le gouvernement des bons rois ne suscite point d'ambitieux; on ne voit que fatigues, peines et angoisses dans les devoirs bien remplis de la couronne. Qui les suscite donc ces ambitieux? C'est le gouvernement des mauvais rois, lesquels donnent à voir que, dans l'exercice du pouvoir, ils se créent et se ménagent le privilège de satisfaire impunément passions et appétits. Niera-t-on qu'à ce prix les vices des princes ne de-

viennent des crimes, et que l'influence de ces vices ne soit encore au-delà de leur vie une cause immanquable de calamités pour l'état ? Nul homme communément ne s'élève à une haute portée que parce qu'il a en lui un ressort quelconque qui le fait surmonter. Ce ressort, c'est quelque qualité saillante qui n'est trop souvent qu'un défaut déguisé ou même qu'un grand vice effronté. Telle est la condition de ce monde que le vice agissant et énergique y rivalise la vertu dans l'estime publique, la devance souvent et communément la surpasse dans la réussite. Que sera-t-il donc de ce qu'on appelle réussite ? Ah ! tous succès hors de la vertu ne sont en fin de cause que dommage et mal. Il n'y a de succès utiles que ceux qui sont préparés selon la justice. Ils sembleroient lents à obtenir si, dès le premier abord, l'homme qui y prétend, n'entroit en jouissance de sa volonté comme d'une réussite anticipée. Le sage jouit de celle-là en dedans de lui-même ; nul ne peut la lui ôter ; et c'est en cela que la raison divine a livré à la vertu indépendance, puissance réelle et à l'épreuve et récompense solide, tandis qu'elle ne laisse au vice que l'ombre de l'autorité et du contentement, sous l'apparence

de ces réussites si vides et si vaines. Voyez en quelle estime elle a les succès les plus hauts, et jugez du cas qu'elle fait des couronnes, par plusieurs de ceux à qui elle les laisse usurper, et par la déférence qu'elle met à souffrir qu'on les obtienne et les retienne, long-temps durant, par des forfaits.

Marc-Aurèle a deviné les grandes qualités de quatre de ses généraux. S'il n'a point pénétré leur ambition, c'est qu'elle n'étoit pas développée, ou qu'elle n'existoit en eux qu'à l'insu d'eux-mêmes. Il a prêté la main à l'exercice et aux succès de leurs talens, il les a fait servir à la prospérité de l'Etat. Ces généraux sortent de toutes les provinces de l'Empire, de toutes les classes de la société, comme pour témoigner que, sous le règne de Marcus-Antoninus, le mérite se fait jour de partout. Il en est deux qui sont dignes d'estime, il en est deux qui sont vicieux, la fortune a trahi les premiers.

Didius-Julianus, fils du jurisconsulte Salvius-Julianus, obtient de la protection directe de Marc-Aurèle, l'édilité, la questure, le commandement de la légion *primigenia*, le gouvernement de la Belgique. Il venge

vigoureusement en cette province les Romains des maux que leur causent les Cattes et les Cauques. Après de longues années de guerre, ses services sont récompensés par le consulat et ses talens mis en activité dans des gouvernemens de province plus difficiles ou plus brillans. Dans la guerre actuelle, il préserve la Dalmatie de l'irruption des Sarmates. Bientôt après on lui donne l'un des commandemens les plus importans de cette époque, celui de la Germanie inférieure. Aucun vice n'altéra l'éclat de sa jeunesse ni de sa virilité. L'ambition ne lui vint que dans la vieillesse, en cet âge où d'ordinaire tombe toute illusion. Il fit aux Romains l'insulte de marchander en masse l'empire qui ne s'étoit encore vendu qu'en détail. Il l'acheta, le paya à des soldats farouches, et ceignit un diadême caduc sur une tête plus caduque. Le malheureux ! il tourne le fer de ses Prétoriens contre les citoyens; mais, bientôt après, périssant par ordre du sénat qu'il a décimé, et de la main de ses soldats mêmes qu'il a rendus traîtres et qui le trahissent, il ne paroît pas avoir trop expié le crime de l'usurpation à prix d'or, par la perte de sa vie et du mérite de cette vie jusque-là vertueuse.

Spartian. vit. D. Jul. p. 60, etc.

Clodius-Albinus, Pescennius-Niger, l'un d'une grande famille africaine, l'autre d'une naissance obscure, tous deux portés à l'empire, comme malgré eux, victimes tous deux d'un compétiteur plein d'audace et de perfidie, ont aussi été distingués, poussés, élevés par Marc-Aurèle. Cet empereur a fait Clodius-Albinus tribun de la cavalerie des Dalmates ; il lui a confié tour-à-tour le commandement de la légion des Primans et des Quartans. Il sera récompensé de la confiance qu'il a mise en lui par la fidélité qu'Albinus gardera et fera garder à ses troupes dans la révolte de l'Orient. Ce guerrier, tout rempli de courage et d'habileté, est décoré de mœurs douces. Septimius-Severus se déshonore lui-même, quand on le voit fouler aux pieds le noble caractère d'Albinus, devenu son ennemi, comme il fit fouler son cadavre aux pieds de son cheval. Qu'importe que le fourbe Severus, qui, à son avènement, a comblé Albinus d'éloges et de signes de bienveillance pour le tromper, qui l'a créé César pour le ruiner, relevant son cadavre, en fasse trancher la tête et l'envoie au sénat en reproche et en menace ; présent lugubre, annonce sinistre des mille cruautés qu'il

exercera bientôt après sur ce sénat qu'il punit de son respect pour les vertus douces d'un rival? Qu'importent ces outrages envers Albinus? Marc-Aurèle l'a traité avec honneur. Les nombreux amis de ce général malheureux dont l'affection survit à sa ruine, opposent aux calomnies du vainqueur deux lettres de Marcus-Antoninus. Ils en font un titre de gloire à la mémoire du vaincu. Dans l'une d'elles on lit : « Bien qu'Albinus soit africain, » il n'a pas les mœurs de son pays. C'est » un homme instruit par l'expérience et » d'une conduite sage et austère. Il se » rendra utile. Qu'on l'exhorte à continuer » de se distinguer, et qu'il se tienne pour » assuré qu'on lui donnera avec joie tout » ce qu'il saura mériter de plus ». Ce petit nombre de lignes écrites au général que Marc-Aurèle charge d'investir Albinus d'un commandement nouveau, témoigne de l'étude que fait cet Empereur philosophe du naturel des hommes, ainsi que de la sagesse des motifs sur lesquels il s'appuie pour conférer les places. Une autre lettre, postérieure à l'époque présente, montre incidemment de quelle façon Antoninus le Philosophe procède à récompenser les services, et quels sages ménagemens il prend

pour concilier avec la récompense les usages de l'empire et toutes les bienséances. « Je » loue ta fidélité, Albinus, et ton courage à » retenir les troupes qui passoient du côté de » Cassius, et qui sans toi auroient toutes pris » ce parti. Tu as mérité le consulat. Je t'y » éleverai à la place de Cassius-Papirius qu'on » m'annonce être à l'agonie. Cependant » n'en parle pas encore, de peur que Papirius » ou ses amis n'en soient instruits, et que » nous ne passions pour avoir fait un consul » du vivant d'un autre ».

Capit. Cl. Alb. vit. p. 81, 82, 83.

Pescennius-Niger a été spécialement favorisé de Marc-Aurèle. Général, on le voit faire revivre en sa personne la sobriété de Curius; et, dans son armée, la discipline de Torquatus. Empereur, on l'entendra articuler le serment d'imiter en toutes choses Trajanus, Titus-Antoninus et Marc-Aurèle. Homme de bien en toute position, il a pour habitude de dire que l'éloge des princes leur est un outrage, parce que l'espérance ou la crainte s'y mêlent toujours. Septimius-Severus qualifioit Pescennius-Niger *homme nécessaire à l'état* : il proposoit l'exemple de sa conduite comme le type du bon gouvernement des soldats, même après qu'il eut vaincu et tué ce compétiteur dans une

lutte où la mollesse des troupes asiatiques céda à la vigueur des légions du Nord. Ses premiers encouragemens et ses plus belles récompenses, Niger les reçut de Marc-Aurèle. Les lettres de cet Empereur l'attestent. Elles ordonnent qu'on lise au drapeau l'éloge de Pescennius-Niger; adressées à Cornelius-Balbus, on y remarque ces mots: « Je reconnois le mérite de celui que tu loues. » Ton prédécesseur a déjà rendu hommage » à ses grandes qualités. Niger, brave et sage, » est digne d'avancement. Je veux qu'il » soit annoncé au drapeau que je lui donne » cent Sarmates, trois cents Arméniens » et mille Romains à commander. C'est à » toi de faire savoir à l'armée que cet » homme ne doit point à la brigue un com- » mandement que Trajanus mon bisaïeul » ne donnoit qu'à des officiers d'un mérite » reconnu ». N'étoit-ce pas procéder avec justice et noblesse dans le choix des hommes, que d'en déduire les motifs? n'étoit-ce pas avertir ceux qu'on élevoit en dignité, qu'ils cesseroient d'obtenir les honneurs quand ils cesseroient de mériter en même temps les éloges.... Un tel procédé redevenu pratique, sauveroit les princes de la honte et du malheur des mauvais

choix ; il défendroit ceux qui sont constitués en dignité de la négligence et du relâchement qui suivent d'ordinaire toute réussite. Quand les peuples de l'Orient, pénétrés de respect et d'amour pour Pescennius-Niger, ne voulurent plus rien laisser à louer dans sa personne, ils gravèrent sur le socle de sa statue en marbre d'Egypte, ces mots simples et augustes qui renferment son plus bel éloge : *il fut cher aux Antonins.* Spart. vit. Pesc. Nig. p. 75, etc.

Voilà enfin le vainqueur et le bourreau d'Albinus et de Niger. Voilà Septimius-Severus, ce dur vieillard pénétrant comme César, souple comme Auguste, profond comme Tibère, tour-à-tour farouche comme Marius et systématiquement cruel comme Sylla, africain en un mot et de ces africains dont se défioit Aurèle. Le sage Empereur ne s'est pas défié de celui-là, tant Severus a mis d'art à déguiser ses vices. D'éminentes qualités, un caractère grand sans violence ni exagération, ont fixé de bonne heure sur lui la bienveillance de son souverain. Il tient de l'Empereur directement toutes ses dignités. C'est Marcus-Antoninus lui-même qui l'a fait questeur, préteur avant l'âge et pris hors de la liste

des candidats, tribun du peuple, et sénateur. C'est l'Empereur qui lui a donné le laticlave de sa propre main. Plusieurs des vertus de Septimius-Severus se sont tournées en vices avec l'âge, tous ses vices se sont tournés vers l'ambition; et quand, à force de meurtres d'hommes de guerre et d'hommes de paix, de perfidies ou de violences ouvertes, il eut tué ses compétiteurs et leurs adhérens, il rencontra pour compétiteur son propre fils prêt à le tuer par derrière; alors il s'écria dans l'amertume du cœur : « J'ai été tout ce » qu'un homme peut être; que me servent » aujourd'hui tous ces honneurs et ma pré- » tendue fortune! » juste retour, légitimes réprésailles des meurtres qu'il a commis et que n'expiera jamais suffisamment le peu de bien qu'il a fait.

Spart. Sept. Sev. vit.

Marc-Aurèle sait non seulement contenir, mais faire servir tous ces généraux ambitieux. Il en est d'autres autour de lui plus faciles à conduire. Modérés, ils eurent moins d'éclat et davantage de félicité. C'étoit et Martius-Verus, dont l'historien Dio a esquissé le bel éloge, et le préfet du prétoire Rufus-Basœus, et les deux Quintiles. La protection de l'Empereur est acquise à toute vertu quelle que soit son enveloppe. Ce Rufus-Basœus,

Dio, Vales. p. 775, 776.

homme grossier, ignorant, qui, ayant passé du métier de bûcheron au métier de soldat, d'une chaumière dans un palais, parle difficilement et mal, mais pense en homme de bien et agit en homme de cœur, cet homme simple et rude, Marc-Aurèle le traite avec autant d'égards et d'affection que Martius-Verus, officier d'une politesse de mœurs accomplie, et que les deux frères Quintiles, dont l'esprit est cultivé, dont le caractère est rempli d'aménité. Nés dans la Troade, les deux Quintiles sont plus unis par la vertu que par le sang. Le goût des bonnes études a fortifié en eux l'amour du bien. Marc-Aurèle s'est placé en tiers dans leur sainte union; il se seroit reproché de séparer par des emplois différens ceux que la nature et la raison unissoient par une touchante amitié. Gouvernemens de provinces, commandemens d'armée, consulats, il donnoit tout en commun aux deux Quintiles. Les lettres que ces deux frères lui écrivoient, les livres qu'ils composoient, tout étoit fait en commun. Il leur répondoit par des lettres fréquentes et pleines d'affection qui leur étoient communes.... Un même genre de mort violente unit au dernier instant ces deux hommes que la vie n'a pu diviser. Le

crime qu'on leur impute ennoblit encore l'amitié que leur porta Marc-Aurèle; les affranchis de Commodus les firent étrangler ensemble sur le soupçon *qu'ils voyoient avec douleur l'état misérable de l'empire.*

Spart. not. Casaub. p. 94. Dio, l. 71. 72. p. 814, 819. Philostr. Soph. p. 557, 558. Lamprid. Comm. vit. p. 47.

Pompeïanus, cinq empereurs, Pertinax, Julianus, Albinus, Niger, Severus, des citoyens d'une tête brute mais forte, comme Basœus, d'un esprit cultivé comme Martius-Verus, d'un noble naturel comme les Quintiles, tels sont les hommes sur lesquels Marc-Aurèle laisse reposer ses choix dans les affaires de la guerre. Qu'on ne doute donc point du succès de cette guerre; qu'on ne doute pas non plus que les grands rois n'aident beaucoup à former et à faire percer les grands talens.

Si les constitutions de l'empire romain qui limitoient à une courte durée l'exercice de toutes les magistratures importantes n'avoient pas mis l'Empereur à même de se dispenser, pour ainsi parler, de rechercher un haut mérite dans les titulaires passagers de ces places qui se soutenoient d'elles-mêmes, nous aurions à donner aussi en ce lieu le détail des choix administratifs par lesquels se signaloit la sagacité d'Aurèle. Un esprit droit, une ame ferme, un bon cœur, sont

des qualités simples avec lesquelles on pourroit aisément gouverner le plus grand empire. Elles sont rares, plus rares que celles qui font ce qu'on nomme communément les habiles. Marc-Aurèle, possédant ces précieuses qualités, devoit les aimer et les chercher dans les autres. Il nous auroit été doux de tracer ici le portrait de quelques-uns des sages administrateurs qu'il a su distinguer. Malheureusement l'Histoire nous a envié de si précieux détails. Et voilà comme elle en use : elle ne fait bruir que les choses d'éclat qui trop souvent sont d'un exemple pernicieux ; elle laisse s'obscurcir et s'étouffer nombre de documens modestes qui sont de bon service comme de bon modèle. Ne nous plaignons pourtant pas ici trop amèrement de l'Histoire, car, en quelques mots pleins de sens, elle nous révèle que les choix administratifs de Marcus-Antoninus ne furent pas moins sages que ses choix militaires. « Il » n'ajoutoit pas foi aisément aux recom- » mandations, dit-elle ; mais il s'assuroit » toujours d'avance de la vérité et ne pen- » soit l'avoir trouvée qu'après l'avoir long- » temps cherchée. » Nul ne déféra jamais moins que lui aux mauvais rapports. Certes cette application à chercher la vérité sur les Capit. Marc-Aur. vit. p. 34.

hommes, à se tenir en garde contre les recommandations et la délation, atteste suffisamment qu'aucun prince n'a jamais su mieux choisir les dépositaires de son autorité.

La bonne impulsion que Marc-Aurèle a donnée aux affaires avant son départ de Rome, et l'inspection attentive qu'il exerce du centre des camps sur l'empire entier, le tranquillisent sur la condition des peuples. Maintenant son armée étant remise en possession de la discipline, comme de l'habitude des combats, il n'a plus qu'à pouruivre les succès de la campagne si heureusement commencée.

Repassant d'un esprit exercé sur le système de guerre qui convient à l'ennemi et aux localités, il persiste dans le dessein de faire servir la prudence plus que la force, à dompter cet ennemi. Sa résolution est approuvée de l'armée entière; et soldats, généraux, préfets et tribuns, tout s'acquitte avec zèle de son devoir : tout place son devoir à montrer de le constance et de la patience. Pour ménager l'honneur des armes romaines, le sang des hommes, et ne frapper qu'à coup sûr, Marc-Aurèle se résout à séjourner long-temps s'il le faut dans le

Arist. orat. 9. p. 117.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29 et 31.

camp... Ce n'est pas ainsi qu'en usent les rois vulgaires, en pareille circonstance. Ils se hâtent et brusquent à tout prix les attaques, dans la vue de se replonger vitement dans leur mollesse. La guerre est donc destinée à traîner en longueur; Marc-Aurèle commence sur les bords du Danube un séjour qui se prolongera quatre ans et demi sans qu'il s'en plaigne. Eutrop. l. VIII.

Allant tour-à-tour de Carnunte au camp de Sirmium et de Sirmium au camp de Carnunte, l'Empereur éprouve combien il est difficile de faire marcher de concert de grandes opérations, quand deux armées sont distantes l'une de l'autre de plus de cent vingt lieues et séparées par une province dénuée de grandes routes et ruinée par la guerre. Renonçant pour le moment à attaquer l'ennemi dans son centre, voilà qu'il se résout à tenter un effort isolé, mais vigoureux sur son aile gauche. Il importoit en effet de délivrer la Macédoine, la Thessalie, la Grèce même des courses des Costoboques, en forçant les Sarmates et les Daces de rappeler pour leur propre défense ces cavaliers qui étendoient déjà leurs ravages jusqu'à dix lieues du golphe de Corinthe. Pausan. l. 10, p. 352.

Ici se montre le grand capitaine. Marc-

Aurèle pousse en effet l'attaque avec une force inévitable, car il la fait dans la saison la plus favorable à l'ennemi, au travers d'un rude hiver. Les Sarmates et les Iaziges formoient la principale portion et la plus redoutable de l'armée adverse; ils étoient invaincus : c'est sur eux que tombe l'effort des Romains. On entame l'action, les Barbares plient peu-à-peu, les légions les serrent, les poussent; et, s'efforçant de les rompre, s'engagent à leur suite sur le lit glacé du Danube, et dans les immenses marais gelés qui s'étendent à grande distance au-delà de son bassin. Tout-à-coup l'infanterie des Barbares s'arrête et l'immense cavalerie Sarmate change sa retraite en dispositions d'attaque. Habitués à manœuvrer avec leurs chevaux sur la glace, les Iaziges, Sarmates et Daces déploient leurs nombreux escadrons. Comme le vautour lie sa proie, ils lient l'armée romaine toute entière de mille hordes qui se précipitent de toute part en hurlant. Renverse ces cohortes, irrésistible cavalerie; terrasse comme un souffle et le légionnaire et la légion mal assurés sur cette glace qui se refuse à leurs pieds; .... ou plutôt viens expirer sous leur glaive et reconnois en

mordant leur fer que tu es vaincue sur ce sol en qui tu te confies, et que tout est désespéré pour toi, puisque ton ennemi approprie à sa victoire ce qui devroit consommer sa défaite.

Au premier mouvement de la cavalerie des Sarmates, toutes les divisions romaines faisant halte, sont formées en quarré. Les rangs se serrent, on se presse, on s'étreint homme contre homme. La charge approche, on chancelle encore; alors, par une de ces inspirations que reçoit du danger le soldat qui se possède, quelques fantassins jettent bas le bouclier. Posant et affermissant un pied dessus, ils défient maintenant d'un œil hardi tout ce qui les menace. A cet exemple l'infanterie entière, jetant bas le bouclier, et affermissant un pied dessus, présente, chose étonnante! une ligne d'autant plus formidable qu'elle est dépouillée de ses armes défensives. La voilà qui brave à poitrine découverte la grêle de traits qui précède la charge ennemie. Elle arrive, cette charge, et le terrible choc heurte à la fois les quarrés sur plusieurs faces. Alors s'engage dans les rangs romains plus ou moins pénétrés, une autre sorte de combat, combat gigantesque.

Chaque fantassin des premières lignes laisse tomber sa pique. D'une main il empoigne la têtière du cheval ennemi, de l'autre la lance de son puissant cavalier. De pied ferme il s'efforce de faire glisser et de terrasser l'homme et le cheval, ébranlés du choc même qu'ils ont donné, et chancelans sur cette glace devenue plus lisse. Le cavalier est démonté; plus d'armes de part ni d'autre. Le robuste Barbare, le souple Romain se prennent corps à corps. L'horreur des combats retrace l'image des jeux de la lutte. L'adresse triomphe presque partout. Le légionnaire à l'aide d'un mouvement de pied familier aux lutteurs renverse ces grands corps qu'il foule ou qu'il serre des replis de tous ses membres, jusqu'à ce qu'il trouve jour à le frapper de sa courte épée. Les deux ennemis tombent-ils ensemble? leur chute commune ne met pas fin au combat. Si le légionnaire gémit oppressé par la lourde masse du Sarmate qui l'a mis dessous, il se fait des armes de ses dents; il mord, il déchire son oppresseur, et triomphe encore de lui... l'ennemi est ou repoussé ou écrasé sur toute la ligne d'attaque...

Dio, l. 71, p. 804, 805.

On peut à l'occasion de ce prodigieux fait d'armes, apprécier la supériorité que don-

noient aux Romains le poids de leur armure et l'habitude de la gymnastique sur les Barbares inhabiles à ses exercices, et armés à la légère.

Cependant la cavalerie romaine dans le combat corps à corps de l'infanterie, dérobant ses mouvemens à l'ennemi, s'est allé poster sur ses voies de retraite. Elle le surprend en déroute, elle consomme sa défaite; et de cette immensité de Barbares, le petit nombre qui échappe au glaive des légions vient expirer sous les traits, la lance et l'épée des cavaliers romains. La victoire est pleine et entière. Dio, *Ibid.*

Ce fut sans doute dans la nuit qui suivit cette pleine victoire que Marc-Aurèle, vainqueur en personne, écrivit sur ses tablettes cette pensée qui semblera étrange à plusieurs. « Une araignée se glorifie d'avoir » pris une mouche, et parmi les hommes » l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre, un » autre un poisson, celui-ci des sangliers » et des ours, *celui-là des Sarmates*, mais » si tu examines bien quels ont été les mo- » tifs et les principes de cette dernière » classe, ne diras-tu pas que ce sont aussi » des brigands...» C'est-là le cri de joie qu'il XV. 8. pousse sur sa victoire: dites plutôt le cri d'indignation que lui arrache l'outrage qui

vient d'être fait à la loi naturelle; et cependant ses intentions sont bonnes, puisqu'elles sont franches de tout orgueil personnel et inhumain; et cependant la guerre qu'il fait est purement défensive. Il n'a pris les armes qu'après agression, et pour protéger la conservation et l'intégrité de sa société. Appréciez donc la violence que ce vainqueur par nécessité faisoit à ses mœurs humaines. Nul, dans cette lutte obstinée entre la nécessité de défense militaire et son devoir de philosophe; nul pourtant ne s'est comporté avec une si haute et si constante intrépidité en bienveillance sociale.

A la suite de cette irrémédiable défaite, les Sarmates de toute tribu se débandent et s'éloignent; les Costoboques évacuent la Mœsie et rappellent leurs troupes des extrémités de la Phocide. Les Cotins, nombreuse peuplade des Daces, viennent implorer la paix. En réparation de leur attaque ils offrent d'unir leurs armes avec celles des légions contre la ligue des Germains.

Dio, l. 71, p. 808.

Telle étoit la difficulté des rapports politiques des Romains avec tous ces demi-sauvages, qu'il y avoit un égal danger à oser et à ne pas oser négocier. Leur naturel fourbe, leur ignorance ou leur mépris du

droit des gens, leur véhémence furibonde, plaçoient perpétuellement l'Empereur, à qui ils offroient leurs services, dans la double crainte de voir ou sa confiance trahie, ou sa méfiance punie. Tout oser et tout craindre, n'est-ce pas là ce qui s'appelle mettre au hasard. Marc-Aurèle est contraint de confier à ce hasard et aux Cotins, dans la vue d'engager ce peuple dans sa cause, un officier romain qui les commandera contre les Marcomans. Il leur donne en hésitant pour général, son propre secrétaire Tarruntius Paternus, militaire recommandable, homme prudent et négociateur adroit. Les Cotins lui obéissent un moment, puis leur animosité contre les Marcomans s'étant promptement dissipée, ils exercent de rigoureux traitemens envers lui. Bientôt Paternus a droit de s'estimer heureux d'échapper par une prompte fuite à une mort assurée. Dio, *ibidem*.

Un second fait témoigne combien ces transactions avec des Barbares, hasardeuses en guerre, l'étoient aussi dans la paix. Il indique de plus quelle étoit la façon de procéder des émigrans du nord de l'Asie, quand ils cherchoient à s'établir dans le voisinage ou sur les terres de l'empire. Les Astinges,

horde nouvellement arrivée des contrées situées au-delà du Palus Méotide, et qui avoient pris rang dans la ligue des Sarmates, viennent à cette heure au sein de la Dacie, offrir leur secours à Marc-Aurèle, et lui demander en échange des terres et de l'argent. Il refuse argent et territoire, et rejette l'offre de secours. Il faudra bien pourtant qu'on les accepte comme auxiliaires; ils conduisent leurs femmes et leurs enfans vers Clemens, gouverneur de Dacie, ils les laissent auprès de lui sans attendre son aveu, et partent de là pour fondre sur les Costoboques qui concentroient leurs ravages en cette région. Les exterminer, s'emparer de leurs districts, puis retourner auprès de Clemens pour faire valoir le service rendu, fut pour eux une expédition de quelques semaines; ils réclament leurs femmes et leurs enfans. A peine les ont-ils en leur possession qu'ils renouvellent dans toute la province, les ravages qu'y commettoit le peuple dépossédé. Point d'autres droits entr'eux, d'une peuplade à l'autre, comme entre eux et les Romains, que le droit du plus fort.... Que les peuples civilisés sentent donc de quel avantage est pour l'espèce humaine l'observance du droit des nations! Qu'au lieu d'en res-

Dio, l. 71, p. 807.

treindre les clauses saintes, ils les étendent. Puissent les politiques reconnoître avec Montesquieu le principe auguste que, dans la paix, les nations se doivent faire le plus de bien, et, dans la guerre, le moins de mal possibles, sans nuire à leurs véritables intérêts.... Et vous qui outrez l'abus de l'équivoque, ayez cette fois l'humanité de ne point aller chercher d'odieux prétextes ou de détestables palliatifs dans l'interprétation que vous donnerez à ce mot *intérêts*. Les intérêts des nations, comme des rois, comme des hommes, sont dans la pratique d'une justice rigoureuse. Point de sécurité de jouissance, ni de garantie de durée hors de la justice. Ce droit d'abuser, le droit du plus fort tourne tôt ou tard contre qui l'institue. Il ne tarde pas à tourner en cette occasion contre les Astinges.

Une autre peuplade asiatique, plus frais venue, plus pauvre, plus affamée, la horde des Dancriges ou Lacringes fond presque aussitôt sur les Astinges et triomphe d'eux. Les débris des vaincus viennent recourir à la protection d'Aurèle. L'Empereur, voyant les provinces frontières se dépeupler chaque jour davantage, gémissant de refuser à des hommes, à des victimes

de la violence, une part de cette terre qui leur est prêtée à tous et en commun, mais voulant aussi faire profiter à la sécurité de l'état les concessions qu'il accordera, promet aux Astinges les terres demandées, sous la condition qu'ils les mériteront par des services. Dès-lors ils s'emploient généreusement à la défense de la frontière. Marc-Aurèle n'aura pas désormais d'alliés plus zélés ni plus fidèles; tant la sagesse qui n'est que la justice, prend inévitablement d'empire sur les cœurs même les plus farouches. Voyez l'heureux résultat de cette sagesse! l'Empereur, en pratiquant les anciennes maximes, s'est fait un allié sur le théâtre même de la guerre, et il a jeté des semences de méfiance et de division dans la confédération sarmatique.

Dio, l. 71, p. 808. Petr. Patric. de legat p. 24.

Des évènemens plus heureux de beaucoup viennent rasséréner son cœur. La famine a cédé aux mesures administratives qu'il a prises. La peste s'est amortie sur les monceaux de cadavres qu'elle a entassés. Les armes Romaines triomphent sur tous les points, et à toutes les extrémités de l'empire. En Mauritanie, en Bétique, en Lusitanie les Maures sont défaits. Les insulaires de la Grande-Bretagne se soumettent enfin après

Capit. Marc-Aur. vit. p. 34.

dix ans de guerre. Les Bucoles de l'Egypte ont cédé aux efforts de Cassius..... S'il faut en croire ce Cassius, qui paroît avoir tiré la guerre en longueur pour la faire servir à ses vues, il a dû différer long-temps de hasarder une bataille; il lui a fallu recourir à la temporisation, à l'adresse, à l'intrigue, susciter, nourrir et faire éclater des divisions entre les révoltés : genre de guerre politique qui ne lui étoit pas moins familier que la guerre de position. L'attachement réciproque des rebelles étant enfin ébranlé, des défections s'étant opérées, il est tombé avec toutes ses cohortes réunies sur leur armée déjà réduite ; et, l'ayant écrasée, non sans une grande résistance, il a rendu la tranquillité à l'Egypte et la possession de l'Egypte à l'empire.

Capit., p. 31, 42. Dio, l. 71, p. 803.

Restoit encore cette indomptable Germanie qu'entamoient à peine d'énormes blessures, et qui, comme l'ours de ses forêts, reprenoit de la force et de la rage en regardant ses plaies. La terrible confédération du Nord a perdu, par la défaite des Sarmates, son aile gauche. Elle ressemblera mieux à un aigle mutilé, quand elle aura aussi perdu son aile droite. Marc-Aurèle envoie en Rhétie Pompeïanus, et en No-

rique Pertinax, qui concourront ensemble à
Capit. vit. Pertin. p. 54. lui faire subir les dernières atteintes:.. il peut maintenant frapper en son tronc, à coups redoublés, ce corps affoibli, mais toujours monstrueux.

AN 171. Rome, délivrée de tous les fléaux simultanément et comme par magie, a passé du dernier abattement à l'exaltation de la joie. Elle vient de célébrer avec enthousiasme
Birag., p. 222. Mionnet, rareté des médailles, p. 142 et 145. les fêtes décennales, fêtes populaires auxquelles on ne manque jamais d'associer des vœux publics pour la prospérité du règne de l'Empereur. Ces fêtes qu'Augustus avoit instituées dans la vue d'affermir son autorité absolue, en la faisant comme renouveler et confirmer par la nation, amenoient à chaque dixième année une cérémonie dérisoire sous les méchans Empereurs, superflue, inutile sous les bons souverains comme Marc-Aurèle. Le prince avoit pour coutume, à cette époque, de faire solemnellement la déclaration qu'il remettoit au peuple l'autorité ; et le peuple, enorgueilli de ce faux semblant de déférence, rendoit comme par amour ou par respect cette autorité qu'on ne lui offroit que par flatte-
Struv. Ant. Rom. Syntag. p. 247. rie. Marcus-Antoninus régnant, l'autorité n'est point abusive, elle se concilie avec la

liberté des citoyens ; aussi tout ce que la nation renferme d'honnêtes gens, restitue en cette occasion avec transport à Marc-Aurèle le pouvoir dont il est si digne, dont il use si bien. Jamais les vœux en faveur de l'Empereur, résultat dernier de ces fêtes, ne furent élevés au ciel avec un plus sincère et plus vif élan d'amour. Quel sujet de joie pour ce prince qui ne soupiroit qu'après le juste retour de la tendresse des peuples !

Ah ! que Marc-Aurèle a bien le droit à présent de se glorifier en son cœur. Famine, peste et désespoir public, il a tout surmonté. Il maîtrise la guerre, il la tient enchaînée aux lieux où il veut, comme on feroit d'un lion captif, il domine le mal :... c'est le moment de la tuméfaction du cœur, c'est à cette heure que se gonflent et bruissent tous les bouillons de l'orgueil... Non ; c'est à cette heure qu'il redouble de modestie ; parce qu'il se méfie plus de la prospérité que de la fortune contraire... il sent qu'il lui faut plus d'attention sur lui-même pour demeurer philosophe après la victoire et dans un camp, que pour demeurer sage au sein des revers ou dans son palais.

La nuit, quand autour de lui ne veille

plus que la garde du camp, alors que les officiers de sa suite l'ont laissé libre de leurs soins et de leurs déférences; après que sa tête s'est vidée des mille soins du jour et du lendemain; son ame, recueillie, se fait une solitude en dedans pour s'interroger et s'examiner elle-même.

Le comptable qui donne et reçoit, compte avec lui-même, sous peine de voir sa fortune et son honneur s'abîmer. Marc-Aurèle en use comme ce comptable. Bien que nulle créature humaine n'ait mission ni pouvoir de lui faire déduire sa gestion, quoiqu'il puisse sans danger décliner toute jurisdiction et se constituer insolvable, il s'interroge, s'examine et se condamne avec plus de rigueur et de dureté que ne l'examineroit un maître prévenu, malveillant, irrité.

A la fin de chaque jour il repasse sur ses actions et ses pensées, pour en faire la révision, et en préparer le redressement, s'il y a lieu. Son examen comprend tout.

Examen de soi-même. XXXVII. « Comment t'es-tu comporté, » se dit-il plein de recueillement et la mémoire tendue, « comment t'est-tu comporté envers » les Dieux!.... tes parens, tes frères (les » hommes).... ta femme.... tes enfans.... » tes maîtres.... tes gouverneurs.... tes

» amis.... *tes officiers.... tes domestiques.*
» *N'as-tu point à te reprocher d'avoir man-*
» *qué à quelqu'un d'eux par tes actions ou*
» *par tes paroles*... ». Ce prince qui examine XXVII. 19.
tous ses sujets avec une justice exacte et infatigable, ne s'examine-t-il donc pas aussi lui-même avec une exacte et prompte justice? Il se constitue redevable envers ses serviteurs eux-mêmes, est-ce assez témoigner qu'il ne méprise pas les hommes? Prince adorable! ici l'expression échoue à peindre ce que fait sentir tant de vertu. Que sera-ce quand je lirai, là, écrit de ta main que tu te demandes chaque jour « *combien d'in-*
» *grats as-tu traités avec bonté?* »... Saint *Ibid.*
amour de la justice, voilà de ces perfections que tu sais susciter; voilà de tes prodiges! saint amour de la sagesse, tu ne perdras pas non plus tes droits en cet auguste examen! « As-tu méprisé, continue-t-il, la volupté, la
» douleur, la vaine gloire? » *Ibid.*

Regardez à présent son examen de tous les momens.

« *En quel état est la raison qui te guide?...*
» *qu'est-ce que tu en fais?.... à quoi te sert-*
» *elle maintenant? ..... a-t-elle perdu son*
» *intelligence?....* s'est-elle détachée, s'est-
» elle arrachée de la société des hommes?

» s'est-elle tellement collée et confondue
» avec cette misérable chair qu'elle en suive
XXVII. 18. » toutes les impressions?... quelle est cette
» ame? est-elle crainte ou soupçon, ou
» desir effréné, ou quelqu'autre chose sem-
IX. 9. » blable?... ».

Voilà son examen de consience, voilà les questions qu'il se fait... Vous avez lu les réponses, elles sont l'ame de ce livre, elles en vivifient toutes les pages, elles sont ce livre lui-même. Oui, ces beaux, ces nobles, ces justes, ces candides sentimens épars en mille endroits, ici autour, tout cela est le résultat du compte que Marc-Aurèle se rend chaque jour à lui-même des mouvemens de son ame qui répond à l'appel qu'il lui fait, qui se met à nu pour montrer quelles ont été ses actions envers les hommes, ses pensées sur Dieu, comment, enfin, elle a obéi à la loi de sa nature et aux devoirs qui s'en déduisent. Et moi présomptueux, qui ai annoncé que je coucherois chacune de ses bonnes pensées sur chacune de ses sages actions, j'ai vu confondre mes vains projets. Unissant par groupes épais, jetant comme au hasard ces milliers d'admirables réflexions nées avec suite, engendrées les unes des autres, et qui se sont suppléées et complétées, bien

qu'elles se soient souvent croisées ; je gémis de me trouver inhabile à les disposer de telle sorte, que chacune d'elles jouisse isolément de l'autorité qui lui est propre, qu'elle marche appuyée sur un fait, qu'elle brille comme le diamant choisi dans un chaton séparé. Ah! si le destin malfaisant ne nous eût arraché les mémoires de sa vie politique, que Marc-Aurèle composoit en même temps que le journal de sa vie morale ; si ce prince avoit de sa propre main fondu et mis ensemble cette double histoire de ses pensées et de ses actes, et montré par là jusqu'à quelle perfection l'union de la morale avec la politique peut pousser et élever un roi ; si, faisant avec hardiesse l'exposé de ses bonnes résolutions, avec modestie l'exposé de leurs bons résultats, il avoit lui-même tracé le tableau de sa vie politique, comme il a tracé celui de sa vie morale : alors un autre auroit dit long-temps avant moi : Rois qui ne voulez reconnoître le vrai beau et l'utile que dans ce qui vient des rois, composez-vous à l'exemple de ce roi. Sujets, composez-vous sur cet homme, car il fut homme et Empereur tout à la fois ; car il ne fut grand Empereur que parce qu'il fut homme sensible et sage ; et je n'aurois pas témérairement tenté d'ébaucher cette

terne et froide mosaïque mêlée de pierres précieuses et de frustes grossiers que j'assemble à la place de son portrait tout d'une pièce et d'un seul jet, pour lequel il ne sauroit y avoir ni dessin assez pur, ni pose assez digne, ni coloris trop riche, ni ton suffisamment vigoureux ; et plus heureux, j'aurois échappé au sacrilège de tracer cette triste esquisse, qui n'est que l'ombre pâle et morne d'un bon génie vivant et animé, d'un être céleste.

Oh ! diront quelques-uns, cet homme en s'examinant, en use ainsi que le riche. Comme celui-ci se complaît en la revue de ses richesses, celui-là se délecte en la revue de ses vertus.... Quoi! penseriez-vous que le noble Marc-Aurèle se donnât la licence de passer, à se féliciter lui-même, le temps qu'il pourroit employer à se rendre meilleur !... Non.... la vertu ne procède pas comme vous vous le figurez. Animée du sentiment d'une perfection immense, elle n'approuve en elle-même que ce qu'elle sait bien que Dieu approuvera, comme l'a dit Aurèle ; et c'est avec épargne qu'elle se loue ; comme elle n'aspire qu'à monter, l'inaction lui pèse : tout ce qui est œuvre morte est pour elle source de regrets ou de desir. De tels sentimens portent avec eux ou amènent à leur

suite, soit la consolation soit le bien-être; en effet, par les regrets l'ame se dispose à agir pour la réparation, à réparer activement; par les desirs généreux elle s'élève; et, surgissant de perfection en perfection, surmontant, dominant tous les obstacles, elle vole plutôt qu'elle ne gravit; elle vole soutenue de l'espérance qui lui répète pour encouragement, qu'il n'y a point de pas perdus quand on marche plein de foi vers la perfection de la vérité et la perfection de la justice qui sont les arcs-boutans du trône de Dieu, qui sont Dieu lui-même. C'est à ce prix qu'également épurés par les grandes épreuves du malheur et du bonheur, exaltés par le desir d'atteindre cette perfection dont il nous est permis d'approcher, et toutefois maintenus modestes par la conviction de notre foiblesse, nous cheminons selon nos forces, en nous défendant de nous appuyer trop fermement sur nous-mêmes, bâtons rompus que nous sommes. Eh bien! c'est pour ne se point appuyer indiscrètement sur lui-même, que Marc-Aurèle s'examine avec tant de soin et de rigueur. Il fait la guerre à son orgueil, il recherche en dedans de lui-même ses foiblesses, pour s'entretenir dans la défiance de sa force, pour se con-

traindre à ne nourrir que *d'humbles sentimens*.

« Une réflexion peut te préserver de » vanité, se dit-il ; il ne dépend plus de toi » d'avoir pratiqué dès ta première jeunesse » les maximes de la philosophie, car plusieurs » personnes savent et tu sais bien toi-même » que tu en as été fort éloigné : ainsi te voilà » confondu ». Gardez-vous de croire cet homme qui s'exagère ses foiblesses. Nulle trace n'en reste. Il ment contre lui-même. Le juste n'est pas seulement son propre accusateur, il est ici son propre calomniateur. Et quand bien même il eût eu des foiblesses... tant de vertus les ont effacées. « Il ne t'est pas aisé, continue-t-il, d'acquérir le titre honorable de Philosophe, » *parce que ta position y résiste* ». Que cela est de grand sens ! mais si la difficulté est décuple, décuple est le mérite. Tel sera le tien, Marc-Aurèle ; car, en dépit de ta position, tu fus philosophe parfait, tu le fus sur le trône, tu l'aurois été dans les fers d'Epaphrodite. « Si donc, poursuit-il, tu » juges bien de l'état des choses, ne *t'embarrasse plus de la réputation que tu* » *pourras laisser*. Contente-toi de passer » du moins le reste de tes jours d'une

» manière conforme à ta nature. Applique-
» toi à connoître les devoirs qu'elle t'impose,
» et que rien de ce qui t'environne ne te
» détourne de cette étude.

« L'expérience t'apprend qu'après avoir *Humbles sentimens.* XXXVIII. 1re partie.
» parcouru tant d'objets divers tu n'as
» trouvé nulle part le vrai contentement du
» cœur, tu ne l'as trouvé ni dans l'étude
» de l'art de raisonner, ni dans les richesses,
» ni dans la gloire, ni dans les plaisirs,
» enfin nulle part. Où est-il donc? dans
» la pratique des actions que la nature de
» l'homme demande. Mais comment peut-
» on se mettre en état de ne faire que de
» ces actions? en se formant des maximes
» et des opinions propres à n'inspirer que
» des desirs et des actions convenables.
» Mais encore quelles sont ces maximes et
» ces opinions? celles qu'on doit se faire
» sur le bien et sur le mal en reconnoissant
» qu'en effet *il n'y a rien de bon que ce qui*
» *rend l'homme juste, tempérant, cou-*
» *rageux, libre; rien de mauvais que ce qui*
» *produit des effets contraires* ». XVIII. 9.

Vous voyez que, tout en se refusant la philosophie, il montre qu'il en possède la somme pleine et parfaite. Indifférence pour la réputation, application exclusive à

l'étude de ses devoirs et appréciation positive de ce qui est bien et de ce qui est mal... Tout-à-l'heure il se dépouilloit de la qualité de philosophe, maintenant il se dénie le savoir. « *Il est très-possible, dit-il,* » *d'être en même temps un homme divin et* » *un homme inconnu à tout le monde.* N'oublie jamais cette vérité et *souviens-toi qu'il* » *faut peu de connoissances pour vivre heu-* » *reux* (voilà deux pensées éminemment » vraies). Car enfin, poursuit-il, parce que » tu ne peux plus espérer de devenir un » grand dialecticien, un grand physicien, » *renonceras-tu à être libre, modeste, so-*
xxxi. 7. » *ciable, résigné aux volontés de Dieu* ». Mais, dira-t-on, il ne fait pas un grand sacrifice en se dépouillant du mérite de ces deux genres de savoir, car nul ne déféroit moins d'estime à la dialectique et à la physique de son temps. Eh bien, il abjure en outre un mérite auquel tout le monde prétend plus ou moins, celui de la vivacité d'esprit. Et de plus, il se reproche incidemment inaction, lenteur, paresse, vanité, lâches complaisances pour son corps. « N'es-tu pas » en état de te faire admirer par des vivacités » d'esprit! à la bonne heure. Mais il y a bien » d'autres choses sur lesquelles tu ne peux

» pas dire je n'y suis pas propre. *Fais donc*
» *du moins tout ce qui dépend de toi. Sois*
» *sincère, grave, laborieux, continent; ne te*
» *plains point de ton sort, contente-toi de peu;*
» *sois humain, libre, ennemi du luxe, enne-*
» *mi des frivolités, magnanime.* Ne sens-tu
» pas combien voilà de choses que tu peux
» faire dès à présent sans avoir à t'excuser
» sur ta foiblesse et ton insuffisance; cepen-
» dant tu restes là dans une inaction volon-
» taire. Est-ce donc faute de forces natu-
» relles et par nécessité que tu murmures,
» que tu es lent et paresseux, que tu as de
» lâches complaisances; qu'après avoir ac-
» cusé ton corps de tes défauts tu le flattes,
» que tu es vain et que tu abandonnes ton
» ame à tant d'agitations? non, par tous les
» dieux. Il n'a tenu qu'à toi d'être délivré de
» ces défauts depuis long-temps; car si tu
» es né avec un esprit pesant et tardif, tu
» peux au moins juger ce défaut et t'exercer
» à le corriger au lieu de le dissimuler et de
» te complaire dans ton indolence ». xxiii. 6.

A présent cet homme souverainement bon s'accuse outrageusement d'être un méchant. Qui oseroit le prendre au mot? ou plutôt qui hésiteroit à se frapper la poitrine en faisant un juste retour sur soi-même,

quand il voit le plus doux et le meilleur des hommes s'incriminer de méchanceté. « *Les » dieux immortels, s'écrie-t-il, ne se fâ- » chent pas d'avoir à supporter si long- » temps un si grand nombre d'hommes et si » méchans; et toi, qui as si peu de temps à » vivre, tu en es las, et quoique tu sois un de*
xxiii. 9. » *ces méchans!* » Tu peux t'accuser et te condamner, Marc-Aurèle; mais le genre humain appellera de ta sentence et la frappera de nullité... A-t-on considéré comme ces humbles sentimens sont féconds en utiles réflexions, comme ils engendrent des résolutions sublimes. C'est un engrais qui, semblant impur, fait germer, grossir et mûrir des fruits délectables et salubres.

Ah! que Marc-Aurèle indique bien quelle énergie morale nous donnent les humbles sentimens! comme il met en vraie valeur la considération qui établit que la vie n'est qu'une série d'épreuves, que le résultat de ces épreuves doit être de nous rendre meilleurs. De quelle façon vigoureuse et franche caractérise-t-il cette destination quand il s'écrie: « *qu'ai-je à faire de vivre plus long-*
xxiii. 8. » *temps si je perds le sentiment de mes fautes?* »

Viens ça, Montaigne, toi qui, avec une apparente naïveté, tires si adroitement vanité

de quelques défauts ; et toi, présomptueux Rousseau, qui, en faisant scandale de plusieurs travers et de certains délits, te proclames fièrement le meilleur de ton siècle ; et vous tous, philosophes de ces derniers temps, qui avez parlé de vous-mêmes pour vous excuser, ou vous louer et faire du bruit, pensant vous faire de la gloire ; venez vous mettre à votre place, en vous mettant aux pieds d'un homme à qui toute gloire étoit acquise, et qui, au sein du silence et de l'obscurité, repassant sur ses fautes, s'imbiboit de sa honte et de ses regrets dans la généreuse résolution de faire servir ses erreurs passées à la perfection du reste de sa vie ; venez et humiliez votre fierté devant la modestie de ce roi ; c'est par là seulement que vous témoignerez que vous étiez dignes de comprendre ce qu'il a été digne de proclamer le premier, « *que l'on peut* » *être en même temps un homme divin et un* » *homme inconnu à tout le monde* ».

Ce Socrate, d'une irrésistible raison, ce sage que Justin le martyr qualifie chrétien, que Clément d'Alexandrie appelle prophète des païens ; ce sublime Epictète dont les préceptes forts, après avoir réglé la conduite de tout ce qu'il y eut d'hommes de

bien dans sa religion, ont été transformés en règle monastique chrétienne par des saints (1); ces deux philosophes ne sont l'un et l'autre que d'adroits orgueilleux. Vous dites cela, gens du monde, qui, considérant la vie humaine comme une scène de tréteaux, ne voyez dans les hommes célèbres que masques de théâtre; vous le dites, et je vous passe ce blasphème, car on pourroit à la rigueur, mais faussement, supposer que Socrate et Epictète ont prétendu montrer que le sage est au-dessus des Rois. Mais celui-là, mais Aurèle, par son rang, entre les princes, n'est-il pas autant au-dessus des Rois, qu'Epaphrodite au-dessus d'Epictète? A quelle intention s'humilie-t-il? et qu'est-ce qu'il humilie volontairement et à plaisir; est-ce sa philosophie ou sa royauté? l'une et l'autre, et il fait bien, car, quel autre qu'un Roi peut humilier un Roi!... Tyrans que je vois là-bas secouer ironiquement la tête, direz-vous, indignés de ce qu'il humilie sa royauté, que c'est par profondeur de vanité.... Eh! malicieux et faux aveugles que vous êtes, vous ne voulez pas voir ou paroître voir qu'il pense

(1) Saint-Nil avoit fait de la morale d'Epictète, la règle des monastères qu'il fonda.

tout ce qu'il dit, puisqu'il ne dit rien que pour lui seul; que c'est à lui-même qu'il parle, que c'est dans le secret; qu'il ne se montre humble que parce qu'il se sait homme, et qu'il s'est maintenu véridique. Ses vertus, au lieu de nourrir en lui un orgueil effréné, comme celui que vous tirez de vos vices, l'entretiennent dans une méfiance de lui-même, que rien ne pourra endormir, dans une sincère et profonde humilité... La philosophie est le droit qu'il se donne de se tout refuser : elle est le moyen qu'il prend de se vaincre et de soutenir sa constance parmi les combats toujours nouveaux, et les douleurs de la vie. Il soutient cette constance, il la relève ou la pousse en avant par le reproche aigu, comme par le reproche on pousse ou l'on retient au travers des dangers le brave qui fléchit....

Avancez, détracteurs sans jugement comme sans vertu de la nature humaine, vous qui dites : le cœur de l'homme est trompeur à lui-même et aux autres; il ne sait pas plus ce qu'il voudra que ce qu'il veut; vous qui vous complaisez à chercher des vices pour placer du mépris : épiez Marc-Aurèle en son camp, comme sur son trône, épiez-le surtout en ce moment de

changement de fortune, et reconnoissez dans lui un homme qui a sondé l'abîme de son cœur, qui le connoît en fond et en surface, et qui, rendant conséquents tous les actes de sa vie, oblige, engage, enchaîne ses actions à venir par ses actions passées ; et charge ses actions passées de toutes les imputations qui le peuvent empêcher de s'en enorgueillir, qui le peuvent contraindre à rendre ses actions à venir plus irréprochables, plus vertueuses ; reconnoissez cela et déchirez la page de vos annales de perversité qui découragent les bons, tandis qu'elles rendent le méchant tenace en sa malice ; déchirez la page où vous auriez inscrit une dégradation, une chute de plus.

C'est à lui-même de se frapper de déchéance ; quelle déchéance pourtant ! Déchéance volontaire, déchéance sublime d'un Roi, d'un sage, d'un homme qui se prosterne en sa royauté, en sa sagesse, en sa nature d'homme. La débilité de sa nature matérielle est ce qu'il attaque de prime abord.

Humbles sentimens. XXXVIII. 2e partie.

« Tout ce qui est en moi, dit-il, n'est que » la faculté de respirer avec celle de penser. » Quitte donc tout autre livre ; point de » distraction, il ne t'est pas permis ; mais, » *comme un homme qui va mourir, méprise*

» *cette chair amas de sang et d'os, tissu de* » *nerfs, de veines et d'artères.* Considère en» core ce que c'est que la respiration. Ce » n'est qu'un air toujours différent, rejeté » sans cesse et sans cesse attiré. Il ne reste » plus que la partie principale qui pense. » Ne te soucie pas d'autre chose; tu es » vieux; ne laisse plus cette partie dans l'es» clavage. Ne souffre plus qu'elle soit se» couée comme une marionnette, par des » desirs qui sont incompatibles avec le bien » de la société; qu'il ne t'arrive plus de te » plaindre de ton sort présent, ni de vou» loir te dérober à ton sort à venir »... Com- XXIII. 5.
plétant cette pensée, il se représente la vie sous l'image d'un chemin où l'on marche de devoirs en devoirs. Pour cheminer, il faut faire des pas; il montre que chaque pas est l'accomplissement d'un devoir, il montre le terme du voyage. Il se retrace les bienfaits de la nature considérée comme principe matériel; et c'est pour s'accuser d'abuser de ses bienfaits. « J'avance dans la route des » devoirs que ma nature exige, jusqu'à ce » qu'en tombant je trouve le repos, jus» qu'à ce que je rende un dernier soupir » à ce même air que je respire journelle» ment, jusqu'à ce que je rentre en cette

» même terre dont mon père avoit tiré les
» élémens de mon être, ma mère son sang,
» ma nourrice son lait; dont depuis tant
» d'années je reçois ma nourriture et ma
» boisson, que je foule et qui me soutient,
XXIII. 3. » quoique j'abuse souvent de ses dons... »

La considération de son âge avancé, au lieu de le décourager, l'excite à se trouver bien de sa situation quelle qu'elle soit. « Il te reste
» bien peu de temps à vivre. Passe ta vie
» comme si tu étois seul retiré sur une
» montagne; car, *peu importe d'être ici où*
» *là, dès que l'on peut vivre partout suivant*
IX. 2. » *les lois de la grande cité du monde...* » On doit reconnoître ici par quelle raison la vie des camps ne lui étoit pas plus importune que tout autre. Si l'on s'inquiétoit de la tendance qu'il montre vers l'isolement, qu'on réfléchisse à l'empire qu'il sait prendre sur ses goûts, et l'on se tiendra pour assuré qu'il s'élancera de sa solitude dans la presse à l'instant même où il se sentira utile à la société.

Ses défauts ne le dominant point, il est appliqué à pénétrer les plus secrets d'entre eux. Il s'en fait de sincères et dures leçons. Cette ame forte qui se sent l'énergie qu'il faudra pour les terrasser, proclame elle-

même ceux qu'elle reconnoît en sa conduite de Roi.

Marc-Aurèle avoit toujours été animé d'une vive curiosité : louable dans un Prince, quand elle se contient dans de justes bornes, puisqu'elle tient au desir de connoître la vérité ; elle devroit nous paroître admirable en lui, à raison des motifs qu'il en donne en ces termes : « Si quelqu'un peut » me reprocher et me faire voir que je » pense ou me conduis mal, je me corri- » gerai avec plaisir, *car je cherche la vérité* » *qui n'a jamais fait de mal à personne, au* » *lieu que c'est un vrai mal de se tromper et* » *de s'ignorer soi-même* ... » Il trouvoit pour- XXIII. 7.
tant à redire à cette curiosité ; il étoit le seul ; ses historiens, en effet, le louent de ce dont il se blâme. « Il s'informoit avec soin, » disent-ils, de ce que chacun disoit de lui, » et corrigeoit ce qu'on relevoit avec raison » dans sa conduite, ce qu'on y désapprou- » voit, ou bien il justifioit de vive voix et par » écrit ce qu'il croyoit devoir continuer de » faire... » Capit. Marc-Aur. vit. p. 32.

Cependant, soit qu'il juge sa curiosité quelquefois intempestive, d'autres fois exagérée, il lui fait procès avec rigueur. C'est ainsi qu'il s'en exprime : « Dans le peu d'an-

» nées qui te reste à vivre *ne perds point de*
» *temps à penser aux autres, à moins que ce*
» *ne soit pour le bien de la société*, car tu ne
» pourrois, sans manquer à quelqu'autre
» devoir, t'occuper par exemple de ce qu'un
» tel fait et pourquoi il le fait, de ce qu'il
» dit ou pense, des intrigues qu'il trame et
» d'autres objets de cette nature. Ce seroit
» errer hors de toi et te détourner de
» l'étude de cette partie de ton ame qui est
» faite pour te diriger. Il faut exclure de
» la suite de tes pensées tout ce qui n'a
» qu'un objet frivole et vain, surtout ces
» pensées qui ne peuvent être l'effet que
» d'une curiosité inquiète et d'une méchan-
XI. 2. » ceté habituelle... Rien n'est plus digne
» de pitié qu'un homme qui passe sa vie à
» tourner partout, et qui fouille comme
» l'a dit quelqu'un jusque sous terre pour
» y découvrir par conjectures ce que ses
» voisins ont dans l'ame. *Il ne sent pas qu'il*
» *suffisoit à son bonheur de se tenir auprès*
» *du bon génie qui réside en lui, et de le ser-*
II. 5. » *vir comme il doit l'être*... Celui qui s'in-
» quiète de ce qu'on dira de lui après sa
» mort, ne songe pas que chacun de ceux
» qui viendront après lui, mourra bientôt
» lui-même, et qu'il en arrivera autant à

» leurs successeurs jusqu'à ce que toute » cette renommée, après avoir passé par » quelques races également inquiètes et » mortelles, périsse aussi. Mais supposons » que ceux qui se souviendroient de toi, » fussent immortels et que ton nom le fût » avec eux, que t'en reviendroit-il, je ne » dis pas seulement après ta mort, mais » pendant ta vie? *A quoi sert la réputation,* » *si ce n'est à faciliter les affaires?* et dois- » tu maintenant négliger mal à propos le » soin de cultiver en toi les dons de la na- » ture, pour ne t'occuper le reste de tes » jours que de ce qu'on pourra dire de toi... XXII. 1.
« *Ne t'attache donc pas à capter l'estime de* » *tout le monde, mais seulement de ceux qui* » *vivent conformément à leur nature... Que* XI. 2.
» *l'on gagne de temps en ne prenant pas* » *garde à ce que le prochain dit, fait ou* » *pense, mais seulement à nos propres ac-* » *tions pour les rendre justes et saintes! Il* » *ne faut jamais, disoit Agathon, regarder* » *autour de soi les mauvaises mœurs des au-* » *tres, mais aller droit devant soi sur une* » *ligne droite sans jeter les yeux çà et là...* ». XIX. 3.

Il a réprimé l'essor indiscret de toute curiosité muette, ou du moins discrette, il va réprimer maintenant l'usage qu'il fait de la

parole. Eloquent plus qu'aucun homme de son temps, il en vient à se reprocher d'abuser de l'empire du discours, de cette éloquence forte, substantielle et sentant son Empereur, qui caractérise ses harangues, ses lettres, ses pensées, comme elle caractérisoit ses écrits perdus. Il a résolu de la dépouiller des ornemens empruntés, de l'action qui met en valeur les paroles, dès long-temps il s'en est imposé l'obligation en ces termes: « Que tes discours dans le sénat » et ailleurs soient agréables, mais sans brillans et qu'ils partent d'une raison bien
XIX. 15. » saine... ». Bientôt il se reproche avec amertume d'avoir manqué à la règle qu'il s'est imposée. « O homme, s'écrie-t-il, *tu viens de » haranguer avec de grands cris; est-ce que » tu as oublié ce qu'est au fond ton art et ce » peuple?*... non, je ne l'ai pas oublié; mais » ils estiment et recherchent toutes ces » choses là. *Faut-il donc que je sois fou*
XXII. 13. *» parce qu'ils le sont?* je le fus autrefois... ».

C'est peu pour lui de se maltraiter à l'occasion de certains défauts ou de quelques fautes isolées, il se gourmande durement et sans pitié sur tout l'ensemble de sa vie. C'est ici que vous allez entendre pour la première fois la voix sévère et sincère de

la conscience d'un homme de bien qui croit n'avoir jamais assez fait pour la vertu; tant il s'en figure les obligations hautes et grandes. Procédant à l'abord avec quelque ménagement, il s'exhorte doucement à cultiver davantage sa raison. « Il ne faut pas » seulement considérer, dit-il, que tous » les jours la vie se consume et qu'il en » reste moins à passer, mais encore ré- » fléchir que, si on parvient à un grand » âge, il n'est pas sûr que l'on conservera » la même force d'esprit et de jugement » pour la contemplation, la recherche et » la connoissance des choses divines et hu- » maines; car si un homme tombe en en- » fance, il continue à la vérité de dormir, » de prendre de la nourriture, d'avoir de » certaines imaginations, de certains desirs » et autres choses semblables; *mais il ne » jouit plus de lui-même, et la vivacité de son » esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en » état de bien sentir toutes les parties de ses » devoirs, ni de ranger et déduire ses idées,* » ni même d'examiner s'il est temps de » mettre son esprit en liberté, ou tout » autre question qui demande une raison » bien saine. Il faut donc se hâter, non » seulement parce que tous les jours on

» approche de la mort, mais surtout pour
» prévenir cet affaissement total de notre
XXVII. 3. » intelligence et de notre raison... ». Reprenant ensuite avec plus de force, il s'interpelle : « Songe depuis quel temps tu remets au lendemain, et combien d'occasions la providence t'a fournies, dont tu n'as pas profité ; *il est temps enfin que tu sentes de quel monde tu fais partie, et quel est ce maître de l'univers dont ton ame est une émanation ;* qu'il n'a laissé à ta disposition qu'un temps limité, et que, si tu ne fais pas ce qu'il faut pour le remplir et le rendre serein, il s'envolera, il ne reviendra plus, et tu disparoîtras après
XXVII. 4. » lui... ».

A présent il frappe vigoureusement sur ses foiblesses, les troubles de son ame, ses murmures, ou plutôt sur les restes fugitifs de ces impressions qui peuvent survivre encore à la destruction qu'il en a faite. « Il faut être bien ridicule et bien neuf » pour s'étonner de tout ce qui arrive dans
XX. 15. » le cours de la vie,... » s'écrie-t-il en s'apostrophant durement quand il se sent surpris et saisi par quelque évènement. « *C'est une honte que le visage obéisse, qu'il* » *s'arrange et se compose comme il plaît à*

» *l'ame, et que celle-ci ne s'arrange pas et*
» *ne se compose pas elle-même...* C'est une XII. 12.
» honte que, dans la vie que tu mènes, ton
» corps ne succombe point aux fatigues, et
» qu'avant lui ton ame devienne languis-
» sante.... N'est-ce pas une chose horrible XXVII. 36.
» que la partie intelligente de ton être soit
» la seule substance indocile qui se fâche
» de garder son poste. On ne lui ordonne
» rien qui soit au-dessus de ses forces, on
» ne lui commande que ce qui convient à
» sa propre nature, et cependant elle s'im-
» patiente, elle se révolte contre l'ordre... ». VII. 16.
A-t-il besoin maintenant d'un répriman-
deur sévère tel que Rusticus ?

Quelle force de raison dans cette autre
objurgation ! *Il est absurde que tu ne veuilles*
» *pas te dérober à tes mauvais penchans, ce*
» *qui est très-possible ; et que tu prétendes*
» *échapper à ceux des autres, ce qui ne se*
» *peut pas...* ». Il va jusqu'à sourire en signe XXIII. 14.
d'adhésion au mal qui lui arrive, comme à
une punition méritée, et qu'il faut recevoir
avec reconnoissance. « C'est avec justice
» que tu éprouves des tourmens intérieurs,
» puisque tu aimes mieux remettre à de-
» main à devenir bon, que de l'être au-
» jourd'hui... ». Il entrevoit avec désespoir XXIII. 12.

la possibilité qu'il perde du terrein, qu'il recule dans le chemin de la vertu : « Les spec-
» tacles, la guerre, les craintes, une sorte
» d'engourdissement te tiennent captif. Ah !
» de jour en jour, tes saintes maximes s'ef-
XXIII. 13. » faceront... ».

Comment qualifier à cette heure la sorte de brutalité avec laquelle ce Roi se qualifie
XXIII. 1. esclave. Il s'écrie.... « Vil esclave, tais-toi....
» Couvre-toi de honte, mon ame, couvre-
» toi de honte ; tu n'auras plus le temps de
» t'honorer toi-même : chacun a le pouvoir
» de bien vivre, mais ta vie est presque
» passée, et tu ne t'honores point encore,
» puisque tu fais dépendre ton bonheur des
XXIII. 2. » pensées d'autrui... ». Ne punit-il pas ici avec trop de sévérité quelques pensées blâmables qui n'ont fait, sans doute, que l'effleurer ?

La mort, cette vision que tant d'autres évitent, lui revient sans cesse devant les yeux. Que dis-je ! il n'attend pas qu'elle revienne, il la rappelle de lui-même pour s'obliger à corriger et à perfectionner sa vie. « .... Tu
» mourras bientôt, et tu n'as pas encore des
» mœurs simples ; tu n'es pas exempt de
» trouble ; et tu parois soupçonner encore
» que les choses extérieures peuvent te

» rendre malheureux. Tu n'es pas bien » disposé pour les hommes en général, » *tu ne fais pas consister la sagesse à ne* » *faire que des actions justes...* ». Au sein de XXVII. 6.
ce trouble un cri part de son cœur. « *Je* » *n'ai jamais chagriné personne que malgré* » *moi, pourquoi faut-il que je me chagrine* » *moi-même ?* ». L'ai-je bien entendu ! il XII. 22.
lui échappe involontairement, dans le secret de son ame, de dire qu'il n'a jamais *chagriné personne que malgré lui.* Il se fait cette justice, il se rend cet admirable témoignage, sans dessein, comme à son insu. Troupeau des hommes élève mille cris d'amour et de reconnoissance pour ce Roi *qui n'a jamais affligé les hommes que malgré lui.* Ah ! c'est-là le plus noble trait de son éloge, c'est-là le plus beau droit qu'il ait à la reconnoissance du genre humain. Quel prince que celui qui souffre d'avance de la douleur qu'il peut causer ; qui, pour s'en préserver, dépense, avant d'agir, beaucoup d'efforts pour trouver des partis adoucis; qui, quelque chose qu'il fasse, n'agit jamais que dans la vue du bien de tous, en y adjoignant celle d'éviter, autant que possible, le mal de qui que ce soit. Jugez, hommes, jugez comme celui qui s'afflige des peines

accidentelles qu'il est contraint de causer à quelques-uns d'entre vous, doit se réjouir de la joie qu'il vous donne à tous. Si ceux-là sont véritablement nos amis qui s'affligent de nos peines, qui se rejouissent de nos joies, bénissez d'un commun concert la mémoire de Marc-Aurèle; car il fut par excellence votre ami, l'ami du genre humain.

Ferme résolution de se vouer au bien.

XXXIX. Que lui serviroient les dures réprimandes qu'il se fait à lui-même, s'il ne redoubloit pas d'énergie dans le ferme propos d'effacer ses mauvaises pensées et de se maintenir parfaitement bon? « Il seroit sans doute plus » agréable, reprend-il, de sortir de la vie » sans avoir connu le mensonge, ni la dissi- » mulation, ni le luxe, ni le faste. Mais après » s'être rassasié de toutes ces fautes .... ». Ici l'humilité est poussée à un excès condamnable s'il peut y avoir excès d'humilité qui le soit. « Après t'être rassasié de toutes » ces fautes, il te reste une ressource qui est » de mourir, plutôt que de te résoudre à » croupir volontairement dans le mal. Hé » quoi! l'expérience ne t'a pas encore per- » suadé de t'enfuir d'au milieu de cette » peste? car la corruption de l'ame est une » peste pour toi bien plus que la corruption » et la mauvaise qualité de l'air. Celle-ci n'est

» une peste pour l'animal que comme animal;
» l'autre est la peste des hommes en tant
» qu'hommes... Je peux affranchir ma vie XXXII. 12.
» de toute souffrance, et la passer dans la
» plus grande satisfaction de cœur; car,
» quand les hommes viendroient à grands
» cris me charger de tous les outrages dont
» ils pourroient s'aviser; quand même les
» bêtes féroces viendroient mettre en pièces
» les membres de cette masse de boue qui
» m'enveloppe; car dans tous ces cas *qu'est-*
» *ce qui empêche mon entendement de se*
» *maintenir paisible*, *de juger au vrai de ce*
» *qui se passe autour de lui, et de tourner*
» *promptement à son usage ce qui se présente;*
» *mon ame exercée ne peut-elle pas dire à*
» *l'accident: je te cherchois; car ce qui se passe*
» *est toujours pour moi une matière à vertu,*
» *en qualité d'être raisonnable et sociable*, et
» en général une matière à pratiquer cet art
» qui est fait pour l'homme et pour Dieu.
» En effet *tout ce qui arrive est fait pour me*
» *rapprocher de Dieu ou de l'homme.* Il n'y
» a rien de nouveau ni de difficile à manier,
» tout est connu et fait pour la main ». XIV. 13.
Avec quel art il a assemblé ici pour se relever tous les puissans ressorts de sa philosophie. N'est-ce pas une belle considération

que celle qu'il fait servir à nous révéler le mystère de l'ordre moral? *Tout ce qui arrive est fait pour me rapprocher de Dieu ou de l'homme.* Voilà comment d'un dernier coup de lumière il nous éclaire derechef sur la vraie théorie de la vie et sur les épreuves auxquelles elle est soumise; sur le parti salutaire qu'un esprit pieux doit s'exercer à tirer de ses chances les plus opposées.

Voyez actuellement comme il se joue avec les images les plus effrayantes, celles de l'outrage et de la mort, afin de se fortifier dans la ferme résolution de rendre sa vie saine et sainte. « *Que le genre humain voie* » *et connoisse en toi un homme qui vit con-* » *formément à sa nature. Si on ne peut le* » *supporter, qu'on le tue, ce seroit encore*
XXVII. 13. » *pis de vivre comme eux...* ». O généreuse exaltation ! lâches; oserez-vous appeler cela du fanatisme. « *On tue,* poursuit- » il; *on massacre, on maudit les Empereurs,* » *cela m'empêchera-t-il de conserver une ame* » *pure, sage, modérée, juste?* telle qu'une » source d'une eau claire et pure qu'un » passant s'aviseroit de maudire, la source » n'en continue pas moins de lui offrir une » boisson salutaire; et, s'il y jette des corps » étrangers propres à la souiller, elle se

» hâte de les dissiper, de les laver, sans en » être altérée... ». Que cette image a de vérité et de justesse! Qui peut s'en créer d'aussi franches, si ce n'est la vertu la plus pure? Eh! oui, la vertu se repose de l'impression attristante de certains objets en se créant des images simples et lumineuses comme celle-là. C'est à ce prix que du séjour de cette terre elle anticipe sur les plaisirs des êtres supérieurs. Il continue : « *Comment feras-tu pour avoir au-dedans de* » *toi une source intarissable? tu cultiveras à* » *toute heure, dans ton cœur, le goût de la li-* » *berté, de la bienveillance, de la simplicité, de* » *la pudeur* ». Elles croissent, elles grandissent ces plantes précieuses et salutaires; et, quand il les voit près de porter fleurs et fruits, il se félicite. C'est avec plus de modération sans doute qu'il ne se blâme, mais aussi est-ce avec une naïveté toute semblable. « Ah! » que tu commences bien à voir qu'il n'y » a point de genre de vie plus propre à » l'étude de la sagesse, que celui que tu » observes maintenant ».

XXIX. 2.

Ibid.

XVIII. 6.

Il règne dans la pensée suivante un air de contentement décidé qui réjouit le cœur; car, si le spectacle de l'affliction du fort et du juste est le plus profondément touchant,

celui de sa joie est le plus doux dont il nous soit donné de jouir. « *Les uns prennent du*
» *plaisir à une chose, les autres à une autre,*
» *et moi à rendre mon esprit sain pour ne*
» *fuir aucun homme, ni rien de ce qui arrive*
» *aux hommes, même tout voir, tout ac-*
» *cueillir d'un œil tranquille et faire usage*
» *de tout ce qui se présentera sans donner à*
» *aucun objet plus de valeur et de mérite*
XXXI. 10. » *qu'il n'en a...* ». N'a-t-il pas tracé là le sommaire complet de ce que doit faire le sage ?

Ainsi ses résolutions, qu'elles soient prises dans l'agitation, comme dans le calme de l'ame, tendent toutes à la vertu. Ainsi se félicitant sobrement, soit de ses bons mouvemens, soit de ses bonnes actions, il se gourmande largement et avec véhémence des mauvais sentimens qui effleurent son ame, comme l'oiseau de nuit rase le sol dans l'ombre. C'est dans son camp, au sein de ses triomphes passés, en présence de ses triomphes à venir qu'il se frappe en ses foiblesses pour se contraindre à ne pas oublier qu'il est homme et foible, quand ses vertus et leurs succès tendroient à lui faire croire qu'il est presque un être céleste. L'ame de Marc-Aurèle se montre dans ce coin du ta-

bleau à nu et avec cet éclat tempéré qui le caractérise. Elle se montre comme l'empyrée dans la belle scène d'un orage de nuit, quand les nuées tempêtueuses s'écartant, laissent entrevoir, en opposition à leurs masses noires, une portion de l'azur du firmament tranquille et pur, toute semée d'étoiles brillantes, image fidelle du calme qui réside en son ame et des vertus qui y étincellent et y reluisent. Quelle chute précipitée, alors que, de cet essor élevé, il faut redescendre sur cette terre où nous autres impies blasphémons l'ordre universel, parce que nous touchons du doigt la nue tempêtueuse qui nous cache pour un moment l'aspect du ciel, et que nous accusons avec témérité de s'affaisser sur nous injustement et à contre-temps... Rivière de Granua, Carnuntes, Sirmium, coins obscurs de cette terre obscure, vos rives et vos murailles inondées de sang ont été frappées tour-à-tour d'un mélange effroyable de cris de fureur, de triomphe et de douleur ; que votre nom soit aboli, j'ai horreur de la joie féroce des victoires ; ... mais vos rives et vos murailles ont aussi résonné des élans de fervente vertu, qu'élevoit l'ame d'Aurèle, des vœux enflammés pour le bien de l'hu-

manité qu'il exhaloit plus énergiques et plus ardens, comme étant plus près du théâtre des calamités des hommes ; et à cause de cela, je voudrois que ma prose languissante et décolorée devînt capable de faire à jamais surnager vos noms, pour témoigner qu'il s'est trouvé dans ces camps un guerrier qui réprouvoit la guerre, un général qui gémissoit de ses victoires, un roi qui n'aspiroit qu'à être citoyen, un philosophe qui se frappoit la poitrine en humiliant sa raison, en s'abreuvant du repentir de ses foiblesses, un empereur Romain enfin pieux envers Dieu et foncièrement ami de tous les hommes, en dépit des nécessités qui lui font diriger et commander des meurtres, des égorgemens. C'est sur ces bords en effet, sous ces murs, en ces camps hérissés de fer, jonchés de morts, que Marc-Aurèle, pour détourner sa pensée de tant de scènes d'horreur où l'homme se montre en état de rage contre l'homme, a, pour la première fois, exprimé par écrit comment il se complaisoit à se rapprocher par la pensée et des hommes et de Dieu, en retraçant dans les deux premiers livres de ses maximes et les bienfaits qu'il a reçu des Dieux et les leçons de vertu qu'il tient de ses parens, de ses

maîtres et de ses amis. C'est-là qu'ont été écrits ses paragraphes les plus éloquens sur la vanité des choses et sur sa résolution de s'enchaîner au char de la philosophie ; c'est de là aussi qu'il gouvernoit l'empire avec autant de suite et d'application que s'il n'eût pas eu des armées à commander et les Barbares en présence (1).

Auroit-on cru que Marcus-Antoninus eût l'esprit tellement étroit et circonscrit qu'il ne pût, en même temps qu'il guerroyoit contre les ennemis de l'état et ses foiblesses, administrer le monde Romain comme en pleine paix? c'auroit été méconnoître son caractère. Dissimulant, pour ainsi parler, la guerre, il fait jouir ses sujets de tous les bienfaits attachés à l'état de paix, et conséquemment de la distribution facile de toutes les sortes de justice dont se compose l'administration. Le sénat l'assiste sans doute : le soin avec lequel cette grande corporation et ses membres marchent dans les voies du prince qui suit celles du bien, est propre à satisfaire le peuple et à contenter Marc-

(1) A la fin du second chapitre indiqué, on lit : *Ceci a été écrit dans le pays des Quades, sur la rivière de Granoua; et c'est le premier recueil de mes pensées.* (Voyez Pensées de Marc-Aurèle, édition de Joly, in-12, p. 21.

Aurèle lui-même. Ce prince ne se croit pourtant pas dispensé de réviser les jugemens décernés sans lui et de rendre la justice en personne.

Dio, l. 71, p. 804.

Chaque jour au centre du camp, assis comme les consuls du vieil âge sur un tribunal de gazon, il fait entrer devant lui la cause de la veuve, de l'orphelin et du pauvre; il prononce avec équité sur les différends des citoyens et met fin à leurs divisions au milieu des troubles de la guerre. De toutes les extrémités de l'empire on vient chercher dans un camp des arrêts de justice. L'histoire nous a conservé le souvenir d'un procès remarquable jugé par ce prince au tribunal du camp de Sirmium.

Il est peu de procès qui aient jamais offert autant d'embarras de délicatesse à son juge. Aurèle avoit à prononcer entre un de ses anciens précepteurs qu'il honoroit et deux de ses gouverneurs de province qu'il aimoit. Il avoit à statuer pour le fond du procès sur les justes plaintes d'une cité éminemment chère aux arts, aux lettres, à la philosophie, à lui-même, accusant à bon droit un homme par qui elle avoit été tour-à-tour comblée de bienfaits et rassasiée d'outrages. Hérodès-Atticos, les deux Quintiles

et la ville d'Athènes étoient en cause. Philostr. Soph. p. 558.

Hérodès-Atticos, le plus opulent citoyen de la Grèce, étoit né d'un père qu'enrichit subitement la découverte d'un immense trésor. Il avoit offert ce trésor à Nerva comme devant être le propre du prince, et Nerva généreux ou juste lui avoit répondu, *il est bien à toi, use ou abuse.* Son fils dont il s'agit ici joignoit à la supériorité que donnent les richesses, l'ascendant que donne l'éloquence. Les Grecs toujours gouvernés par la parole disoient de lui, qu'il étoit *la langue grecque elle-même;* ils l'appeloient *le roi du discours.* Ce double ascendant de la richesse et du talent s'étoit fortifié de tout le crédit que lui avoit attiré l'affection d'Antoninus le Pieux et celle de Marc-Aurèle, qui laissoit rarement partir un courrier pour l'Asie, sans le charger de lettres amicales pour son ancien maître d'éloquence hellénique. Chez les Grecs, si jaloux collectivement de leur liberté, les individus étoient ambitieux de la tyrannie; c'est le fond du caractère national. Richesses, éloquence, crédit, tant d'avantages ne leur sembloient de haut prix que comme instrumens d'ambition. Ceux qui les possédoient manquoient rarement à les faire servir à l'oppression de leurs concitoyens.

Hérodès-Atticos avoit mis Athènes sous son joug dès le règne de Titus-Antoninus; ce fut par des bienfaits qu'il commença d'établir son pouvoir. Exécutant à ses frais pour la commodité, l'éclat ou la salubrité de cette ville des travaux qui eussent honoré un souverain, il avoit embelli la cité et porté préjudice au bonheur des citoyens; c'étoit tromper cruellement les intentions d'Antoninus le Pieux, qui lui conservoit par estime la jouissance d'une autorité presque absolue, presque indépendante, sur sa patrie. Rome en usoit ainsi : soit égoïsme, soit dédain pour les peuples soumis, elle laissoit le plus souvent subsister avec tous ses vices le régime intérieur qu'elle trouvoit établi en chaque lieu; et, contente d'attirer les tributs et les richesses des provinces, elle se bornoit à soutenir le mouvement général sans songer à corriger ou à perfectionner les mouvemens particuliers. Il en résultoit une apparence de complaisance et de facilité qui plaisoit aux peuples soumis, mais qui nuisoit en fond à leur bien-être et arrêtoit la marche de la civilisation.

Pausan. l. VII, p. 226.

Abusant des anciens pouvoirs, Hérodès-Atticos, qui s'étoit mis en possession de l'au-

torité par l'éloquence, comme Démétrios de Phalère, régissoit Athènes avec moins de vertu que ce sage, en soulevant, au contraire, presque autant de haine que les trente tyrans. Les hommes savans ou lettrés, lancés dans les hautes affaires de l'Etat, abusent rarement par eux-mêmes de l'autorité ; mais le savoir et la réflexion qui les empêchent de se livrer à la violence et à l'injustice, ne les mettent point assez en garde contre la foiblesse de caractère ou la négligence à exercer l'observation. Ce sont leurs subordonnés, ce sont d'adroits agens qui abusent en leur nom. Les affranchis d'Hérodès vexoient insupportablement les Athéniens. Dans son humiliation, la ville entière élève ses plaintes vers les Quintiles, ces dignes amis d'Aurèle, qui commandoient alors à la Grèce entière. Ils interviennent et adressent à Atticos des représentations dont il se joue. Il les offense par sa désobéissance, il les irrite par des sarcasmes. Les Quintiles alors, n'osant déclarer la subordination compromise, parce qu'ils respectent dans Hérodès l'ancien gouverneur et l'ami de leur Empereur, engagent sourdement les Athéniens à envoyer une députation demander justice à Marc-Aurèle en personne.

Demostratos et Praxagoras, chargés des intérêts d'Athènes, sont reçus avec bonté par Marcus-Antoninus en son camp de Sirmium. Il commande qu'on pourvoie avec soin à tous leurs besoins, en attendant le jour de l'audience qu'il leur assigne. Faustina, cependant, laisse percer tout l'intérêt qu'elle porte à la cause de la cité des arts, et une petite fille de l'Empereur, âgée de trois ans, se traînant sur les genoux, joignant ses petites mains, bégaie ces mots que sa mère l'a instruite à répéter, *sauvez les Athéniens, seigneur, sauvez les Athéniens.* Les Quintiles agissent ouvertement par leurs amis, et ne s'écartent point des procédés accoutumés d'attaque ou de défense; mais les députés d'Athènes ne gardent plus aucun ménagement, ils ne répugnent pas à aller chercher des moyens hors de leur cause propre. Tout-à-l'heure ils ne songeoient à se produire que comme plaignans ; à présent ils se déclarent accusateurs, ils se préparent à dénoncer Hérodès pour avoir médité une conspiration de concert avec Verus, collègue défunt de l'Empereur ; tant la haine est avide de moyens et indifférente sur leur choix. Hérodès, arrivé en hâte d'Athènes à Sirmium, et, dès la première entrevue, traité

par Marc-Aurèle avec les mêmes procédés qu'autrefois, se montre cependant en cette première rencontre, plein d'orgueil et de violence ; tout s'agite ; Marcus-Antoninus seul est impassible.

Au jour assigné pour l'audience, Hérodès reçoit la nouvelle que la foudre est tombée sur le gynæceum de son palais d'Athènes, et qu'elle a tué deux belles esclaves, enfans d'Alcimédon, l'un de ses affranchis oppresseurs. Hérodès les aimoit tendrement, il les nommoit ses filles. Au milieu du trouble de cet évènement, il lui semble tout-à-coup que les instances de Faustina, l'activité des députés, les démarches des amis des Quintiles font pencher la balance en faveur des Athéniens..... Il arrive à l'audience, plein de dépit et bientôt de fureur, prend la parole, et, sans rien dire qui soit digne de l'homme le plus éloquent de la Grèce, il ne réussit qu'à injurier son juge, son souverain. « Voilà de beaux fruits », lui dit-il, « que je tire du commerce de ce César » Verus, que toi-même, prince, tu as in» troduit chez moi !... appelleras-tu justice » l'iniquité par laquelle tu me sacrifieras » à la passion d'une femme et d'un en» fant ?... » Il poursuit sur ce ton, il en

vient presqu'à l'invective contre l'Empereur, qui l'écoute le front serein, sans changer de visage, sans donner le moindre signe d'émotion. Au milieu de l'explosion de la fureur d'Hérodès, Basœus-Rufus, ce préfet du préfet du prétoire dont on a fait connoître le caractère, se penchant vers son oreille, lui dit : *orateur, sous tout autre prince, il me faudroit ou t'arrêter ou te tuer;* Marc-Aurèle, qui l'a entendu, impose silence d'un coup d'œil à son capitaine des gardes; Herodès se retournant vers Basœus et répondant avec véhémence : *à mon âge on ne connoît plus la crainte;* aggrave, s'il se peut, l'injure, puisqu'il semble croire à la possibilité de la violence. Il pousse l'insulte au dernier terme en sortant aussitôt après, l'œil en feu, sans vouloir écouter les orateurs d'Athènes pour leur répliquer, sans attendre l'arrêt de l'Empereur. « Plaide ta » cause maintenant, Demostratos, dit Au» rèle, et ne te mets point en peine qu'Hé» rodès ne soit pas d'humeur à t'entendre ». Demostratos parle... au récit de l'oppression des peuples de l'Attique, au détail des moyens odieux qu'on a employés contre eux, on voit des pleurs mouiller les yeux de Marcus-Antoninus, en dépit de l'immobi-

lité de sa figure et de l'énergie habituelle de ses sentimens stoïques. Il se lève, il prononce l'arrêt. Cet arrêt déclare Hérodès déchu de toute autorité, et c'est la seule disposition pénale dont l'Empereur consente à frapper son ancien maître, son ami; mais en revanche il fait peser toute sa justice sur ses indignes affranchis; encore, dans sa douceur, exempte-t-il de la peine Alcimédon, en disant que ce père a été suffisamment châtié par la mort de ses deux enfans foudroyés. Il décrète ensuite de tels réglemens, qu'Athènes sera pour l'avenir à l'abri de toute oppression. On peut voir ici comment il sut donner au bonheur des peuples et à la justice, toute préférence sur ses affections privées.

Philost. Soph., p. 559, 560, 561.

Marc-Aurèle a le cœur trop sain pour garder le moindre ressentiment de l'offense que lui a faite Hérodès, ou bien, il a l'ame trop haute pour que l'offense puisse monter jusqu'à elle. Hérodès, bientôt aussi, revient de lui-même au respect et à l'affection qu'il portoit à son élève. Une longue maladie, causée par le chagrin de se voir, en sa vieillesse, entaché d'une condamnation publique, l'a retenu à Oricum. Après deux ans écoulés il écrit à l'Empereur,

comme pour reconnoître la justice de l'arrêt, porté contre ses affranchis, et se plaint affectueusement de ce que son prince ne lui fait plus l'honneur de correspondre comme par le passé. Laissez-vous attendrir par la bonté franche et aimable qui brille dans la réponse d'Aurèle. Après avoir donné à Hérodès des détails sur ses derniers quartiers d'hiver, ainsi que sur l'état chancelant de sa santé propre, après avoir aussi traité de quelques particularités de famille, toutes choses dont la confidence est réservée pour les privautés de l'amitié, il dit : « *Mon ami*, » je souhaite de tout mon cœur que tu » ne doutes point de la continuation de » ma bienveillance, et que tu ne laisses » pas dans ton esprit que je t'aie fait in» justice en punissant quelques coupa» bles, véritablement traités avec plus » de faveur qu'ils ne méritoient. *Je te prie* » *de n'en être pas fâché ; si je t'ai offensé en* » *quelque chose ou donné le moindre chagrin* » *que je pusse t'épargner*, demande m'en » raison dans le temple de la grande Mi» nerve à Athènes, aux mystères des ini» tiations : car dans le plus fort même de la » guerre, le plus cher de mes souhaits a été » d'être admis à ces grands mystères ». Le

Philost. Soph. p. 561.

sage abbé de Tillemont s'écrie avec naïveté en donnant l'extrait de cette lettre: « il y » aura bien des chrétiens que cette douceur » d'un païen et d'un Empereur condam- » nera au dernier jour ». Ce sont de pareils traits et la lecture des bonnes maximes par lesquelles cet homme de bien s'est mis en état de les multiplier qui ont porté le digne cardinal François-Barberin, celui qu'on appeloit le protecteur des savans et le père des pauvres, et qui traduisit en sa langue les pensées de Marc-Aurèle, à s'écrier avec une touchante bonhomie, en dédiant *à son âme* la traduction qu'il publioit : « ô » mon ame, deviens plus rouge que ma » pourpre en présence des vertus de ce » gentil! »

Tillemont. Histoire des Emp., t. II, p. 404.

Cette douceur, si pleine de naturel, si tendre, pouvoit-elle n'être pas ce qu'elle se montre ici, quand les pensées familières de celui qui en est doué le portoient à comprimer le ressentiment de l'offense, comme le mouvement le plus contraire à la loi de nature, le plus dangereux dans un prince à raison de sa propension à croire l'injure et de sa facilité à la venger; le plus funeste au peuple, car, en détruisant le calme de la raison du souverain, il ruine sa justice. Écoutez ici ce que Marc-Aurèle s'est dit

Marc-Aur. Pens. Trad. du cardinal Barber. Rome, 1675. Préface.

à lui-même en mille circonstances pour étouffer dès sa naissance cette vive irritabilité qu'excite l'injure prétendue, et qui, en dernier terme, pousse l'ame à un délire d'orgueil forcené.

Sur les offenses qu'on reçoit. XL. « *Quelqu'un me manque*, dit-il, *c'est son* » *affaire, son cœur, ses actions sont à lui;* » et moi, j'ai maintenant ce que la com- » mune nature m'envoie, je fais mainte- » nant ce que ma nature particulière exige

xxix. 3. » de moi... ». L'offense qui est un accident que la commune nature envoie, semble donc devoir être reçue comme tout ce qu'envoie la nature; c'est-à-dire avec résignation. Cet accident de la nature commune oblige l'homme de mettre en action tout ce que sa nature propre lui a donné de moyens d'en tirer parti, de le rendre profitable à l'exercice et au perfectionnement de son instinct social et raisonnable.

S'il est facile de reconnoître, comme un fait, tout ce que la sociabilité gagne au dédain de l'offense, il n'appartient qu'au raisonnement de démontrer tout ce que la raison trouve d'avantage dans l'habitude de la mépriser.... Oui, l'habitude de dominer l'offense attribue à notre bien propre l'avantage que la sociabilité en retire pour l'appliquer au bien du commun des hommes,

en n'y rattachant celui de l'individu que d'une façon subordonnée. Marc-Aurèle a recours à l'interlocution socratique.

« Socrate disoit, reprend-il, que voulez-vous avoir des ames raisonnables ou » sans raison? nous voulons des ames raisonnables. Pourquoi donc ne cherchez- » vous pas à les avoir? c'est que nous les » avons... mais si vous les avez, *pourquoi* » *vois-je parmi vous des partis contraires, des* » *querelles, du ressentiment?..*». Parlant maintenant en son propre nom et tirant sa pensée de son propre fonds, il dit: « *la volonté* » *de mon prochain m'est aussi étrangère que* » *son ame et son corps me le sont ;* car, » quoique la nature nous ait faits principalement les uns pour les autres ; cependant chacun de nos esprits a son domaine » à part. *S'il en étoit autrement un méchant* » *homme auroit pu me rendre méchant comme* » *lui, pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui* » *donner, parce qu'en me rendant méchant,* » *il m'auroit aussi rendu malheureux...* ». Admirez, en passant, la sagesse de cette dernière pensée qui tendroit à absoudre la providence, si elle rencontroit des accusateurs qui fussent dignes de se laisser toucher par une réponse aussi décisive qu'elle est pieuse.

VII. 23. XXIX. 4.

Une image simple et du genre familier lui retrace à présent son devoir. « En fai-
» sant ensemble nos exercices, quelqu'un
» nous a égratignés ou blessés d'un coup
» de tête? nous ne nous en plaignons pas,
» nous ne nous tenons pas pour offensés,
» et dans la suite nous ne nous défions pas
» de cet homme comme d'un traître : nous
» nous gardons seulement de lui sans air
» d'inimitié ni de soupçon ; nous nous con-
» tentons de l'éviter tout doucement. C'est
» ainsi qu'il faut faire dans tout le reste
» de ta vie. *Passons bien des choses à ceux*
» *qui, pour ainsi dire, s'exercent avec nous ;*
» *il ne nous est pas défendu, comme je l'ai*
» *dit, d'éviter de certaines gens, mais il est*
xxix. 1. » *défendu d'avoir ni soupçon ni haine...* ».

Maintenant les raisons se pressent et s'accumulent pour ne laisser plus de place à ce polype rongeur qu'on appelle le ressentiment. On conviendra que celui qui les prescrit si franchement, mesuroit en sa plénitude la provocation et l'ascendant qu'il prenoit sur elle.

« Lorsqu'un impudent te choque, fais-
» toi aussitôt cette question ; est-il possible
» que, dans le monde, il n'y ait pas d'impu-
» dens? cela ne se peut. Ne demande donc

» pas l'impossible; celui-ci est un de ces im-
» pudens qui doivent nécessairement se
» trouver dans le monde. Ne manque pas
» d'en dire autant du fourbe, du traître,
» de tout autre méchant; car, en te rappe-
» lant qu'il est impossible de ne pas ren-
» contrer des hommes de cette espèce, *tu*
» *en seras plus indulgent à chacun d'eux....*
» *il est très-utile aussi de penser d'abord à*
» *celle des vertus que l'homme a reçues de la*
» *nature contre chaque défaut de son pro-*
» *chain. Elle lui a donné la douceur comme*
» *une sorte de préservatif contre la colère que*
» *peut exciter la sottise... Cette douceur est* xxix. 5.
» *d'une force invincible lorsqu'elle est sincère*
» *et sans affectation ni déguisement; car que*
» *pourra te faire le plus méchant des hommes*
» *si tu persévères à le traiter avec douceur?*
» si tu te contentes de lui donner paisible-
» ment des avis et des leçons (s'il y a lieu),
» au moment même qu'il s'efforce le plus de
» te nuire? *non, mon enfant; nous sommes*
» *nés pour vivre d'une autre manière, tu ne*
» *saurois me faire un vrai mal; mais, mon en-*
» *fant, tu t'en fais à toi-même :* si tu sais lui
» remontrer adroitement et en général que
» son procédé n'est pas dans l'ordre de la
» nature, *et que les abeilles ni aucun animal,*

» *né pour vivre en troupe, ne traite ainsi son*
» *semblable. Il ne faut pas faire cela d'un air*
» *de moquerie et d'insulte, mais avec l'air de*
» *la vraie amitié et sans émotion ; non en pé-*
» *dant, ni comme pour te faire admirer, mais*
» *comme n'ayant en vue que toi seul, y eût-il*
XXXV. 1. » *d'autres témoins* ».

« Contre d'autres défauts du prochain la » nature a donné à l'homme d'autres pré- » servatifs. Après tout il ne tient qu'à toi de « remettre dans le bon chemin celui qui » s'est égaré, *car tout homme qui manque à* » *son devoir manque le but général qu'il s'est* » *proposé*. En quoi donc te trouves-tu of- » fensé? cherche et tu trouveras qu'aucun » de ceux qui causent ton indignation n'a » altéré les facultés de ton ame ; car tu ne » peux souffrir un vrai mal, un vrai préju- » dice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal? » est-il étrange qu'un homme sans éduca- » tion fasse les actions d'un homme de sa » sorte. Vois plutôt si tu ne dois pas t'ac- » cuser toi-même pour n'avoir pas attendu » de lui ces fautes-là. Les lumières de ta » raison devoient te le faire présumer ; c'est » pour l'avoir oublié que tu t'étonnes de sa » faute.... Sur toutes choses quand tu te » plains d'un homme sans foi, d'un ingrat,

» reviens sur toi-même, car c'est évidem-
» ment ta faute d'avoir cru qu'un homme
» sans foi seroit fidèle, et *d'avoir eu, en fai-*
» *sant du bien, autre chose en vue que d'en*
» *faire et de goûter dans le moment tout le*
» *fruit de ta bonne action. Eh! que cherches-*
» *tu de plus en faisant du bien aux hommes?*
» *ne te suffit-il pas d'avoir agi convenable-*
» *ment à ta nature? tu veux en être récom-*
» *pensé? c'est comme si l'œil demandoit à être*
» *recompensé parce qu'il voit, ou les pieds*
» *parce qu'ils marchent:* car, comme ces par-
» ties du corps ont été faites pour une fin,
» et qu'en agissant selon leur structure, elles
» ne font que ce qui leur est propre, de
» même aussi l'homme, ayant été créé pour
» être bienfaisant, n'a fait que remplir les
» fonctions de sa structure lorsqu'il a fait
» du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué
» à lui procurer des avantages extérieurs.
» Il a dès-lors tout ce qui lui appartient... xxix. 5.
» N'aie donc point des choses l'opinion
» qu'en a celui qui te fait une injure, ou
» l'opinion qu'il veut t'en faire prendre.
» Vois-les comme elles sont dans le vrai ». xxix. 7.

Or considérez comme sans pudeur royale, il avoue qu'on peut en venir à le mépriser. Mépris! mot terrible à l'oreille des princes!

que de tempêtes suscite d'ordinaire en leur ame la pensée qu'on place sur eux du mépris. Marc-Aurèle n'a pas seulement l'air d'en être ému. « *Un tel me méprise*, qu'il » voie pourquoi. A mon égard je veillerai à » ne rien faire ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris. *Un autre me hait;* » *c'est son affaire. La mienne est d'avoir de la* » *bienveillance et de la douceur pour tout le* » *monde et pour lui-même* et d'être prêt à » lui remontrer qu'il se trompe, non en » le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchise » et avec bonté comme en usoit Phocion, » si toutefois il ne feignoit pas; car il faut » que cette conduite parte du cœur et que » les Dieux y voient un homme vraiment » patient et résigné. *En effet peut-il y avoir* » *pour toi quelque mal, tant que tu feras ce qui* » *convient à ta nature et tant que tu recevras* » *ce qui convient à la nature de l'univers en* « *homme créé pour laisser faire en toutes fa-*
xxix. 8. » *çons ce qui sert à l'utilité commune!* »

Considérez en dernier terme à quelle perfection l'indifférence pour l'offense élève l'ame du généreux, et demandez-vous s'il est quelque vertu plus noble à la fois et plus profitable à la société que celle qui nous

porte à pardonner l'injure. « *Ce qui ne nuit* » *point à la ville, ne nuit point au citoyen,* » s'écrie-t-il ; sers-toi de cette règle toutes » les fois que tu t'imagines avoir été offensé. » Si la ville n'en est pas blessée, je ne l'ai » pas été, et *si même la ville en est blessée,* » *il faut pardonner au coupable ; à quoi sert* » *de le regarder de travers?...* » Une telle vertu xxix. 6. fait de celui qui la possède, non seulement un bon citoyen mais un citoyen du monde. Rappelez-vous comment Antoninus l'a mise en pratique envers Hérodès, et attendez-vous à la voir bientôt encore en action. Gardez-vous de croire pourtant que cette indifférence pour l'injure qui lui est personnelle s'étende jusqu'à l'injure qui est faite à l'état, et qu'il reste inhabile et inactif à prévenir ou à réprimer celle qu'on oseroit diriger contre l'empire dont il est le chef.

Du centre de son camp, distribuant la ANS justice aux citoyens, réglant toutes les dis- 172, 173. positions importantes de l'administration intérieure, il médite en même temps des plans de campagne, combine des attaques ou conduit des négociations en homme qui possède toutes matières, et se possède lui-même. La philosophie lui fait trouver le secret endroit et le point de prise par où

se peut saisir toute science..... Elle est pour lui un instrument universel. Quelles conceptions, quelles sortes de pratiques ne seroient devenues promptement aisées à un homme qui s'étoit dit de bonne heure, « *accoutume-toi à tous les exercices qui te sont* » *le moins familiers, car la main gauche qui,* » *faute d'habitude, est ordinairement foible,* » *tient pourtant la bride plus ferme que la*
xix. 23. » *main droite. C'est qu'elle y est accoutumée..* ». De même en accoutumant son jugement aux opérations propres à l'exercer, quelles qu'elles soient, tout lui est devenu facile. Résultat heureux de l'habitude de chercher, de saisir le vrai, de procéder suivant la méthode! C'est cette habitude; c'est cette universalité, cette souplesse et cette sûreté de jugement qui le mettent à même de conduire aussi les opérations de la guerre en général consommé.

Avant d'en venir à frapper les grands coups contre les Germains, il veut avoir épuisé tous moyens d'opérer leur réduction sans nouveaux combats, sans plus d'effusion de sang. Sa haute raison, sa politique pleine d'humanité, lui fournissent mille argumens favorables à la cause de la paix, et propres à rétablir la concorde entre les

deux peuples. Il les déduit de l'intérêt commun ; mais en vain s'efforce-t-il de les faire goûter aux Barbares, il trouve en ces demi-sauvages des esprits aussi turbulens et aussi opiniâtres que leurs corps sont robustes. Alors et après avoir persisté quatre ans dans son immobilité devant Carnuntes, il se résout à ouvrir offensivement la campagne, à attaquer sur son propre territoire cet ennemi dont l'inaction armée est un fléau pour l'état.

Voilà le moment venu ; Pompeïanus et Pertinax ont, l'année précédente, remporté des victoires sur l'ennemi en Rhétie, en Vindélicie, en Norique. Tout le terrein perdu est réoccupé par eux, et ils sont rentrés en ligne avec l'armée de Carnuntes. Les deux corps qu'ils commandent, et qui ne forment toutefois qu'une seule armée, ont pris position sur la droite du Danube, l'un à la bouche du Lech, l'autre, à celle de l'Inn. Nombre de médailles attestent les défaites que ces deux généraux ont fait subir aux bandes des *Alemanni*, des Suèves, des Cattes et des Marcomans. Une partie même des *Alemanni* sert la cause de l'Empire, soit dans les camps de Pompeïanus et de Pertinax, soit dans le camp de l'Em- AN 174.

pereur. L'aile gauche de l'armée impériale est victorieuse comme le fut l'aile droite. Aux deux extrémités de la ligne des combats, l'ennemi a été vaincu. Ainsi que les Sarmates et les Daces se sont repliés, de même les Marcomans et leurs alliés ont fait retraite sur la gauche du Danube. C'étoit au centre d'agir ; ou plutôt les trois armées romaines, s'ébranlant ensemble, s'appuyant les unes les autres, mais, assujettissant leur mouvement au mouvement de l'armée commandée par l'Empereur, ne devoient plus hésiter à pénétrer simultanément sur trois points au sein du territoire ennemi.

Le centre a donc pour tâche d'envahir le royaume des Quades (la Moravie), qui s'étendoit alors des sources de la Teya jusqu'aux rives du Granua ; l'aile gauche s'enfoncera dans le royaume des Marcomans (la Bohême) ; l'aile droite chassera les Iaziges au-delà du Tybiscus (la Theysse) ; au corps stationné dans les environs de Vindobona (Vienne) se réservoit ainsi le plus grand effort. Marc-Aurèle, en personne, le commande, il le commande en roi, c'est-à-dire, sans se mêler des fonctions de ses préfets, en se contentant de veiller à ce qu'ils les remplissent exacte-

ment; il y combattra en soldat s'il est besoin (1).

Déjà des partis détachés du camp de Carnuntes, sont allés édifier à dix lieues en avant de ce camp et à la rive gauche de la Morawa des forteresses, sur lesquelles s'appuieront les légions quand elles entameront leur marche (2). Leurs garnisons éclairent les mouvemens ennemis, font des courses en toute direction, accumulent les approvisionnemens. L'armée impériale, forte de trente mille Romains et de vingt mille auxiliaires, passe maintenant le Danube sans voir les Germains. Tout a fui au bruit de son approche, et devant les détachemens sortis des places fortes, construites en avant de Carnuntes. Elle appuie sa gauche sur la Morawa. C'est donc par le milieu du territoire des Quades qu'elle opère son invasion.

Son premier campement est marqué par une victoire à la suite de laquelle les Germains se retirent dans les profonds asyles de la forêt Hercynie. Leurs chefs tentent avec mauvaise foi des négociations qui n'ont d'autre but que de ralentir la marche de l'Empe-

(1) Voyez *Appèndice*, IV.

(2) Voyez la description de la colonne aurélienne et les planches.

reur ; il déjoue les pièges de leur politique militaire. A cette heure ce ne sont plus les ennemis qu'il faut que combatte Marc-Aurèle, mais bien ses propres amis qui renouvellent les insinuations lâches qu'avoit faites Verus dans des circonstances analogues. Ils lui représentent que nombre de soldats, nombre de patriciens sont tombés victimes de cette guerre funeste et de la peste plus funeste encore. Rome invoque
Capit. Marc-Aur. vit. p. 32. sa présence à grands cris, disent-ils... Marc-Aurèle les écoute, il gémit avec eux des pertes de la république; mais il déclare aussi que le seul moyen de ne pas priver l'empire de l'indemnité de tant de sacrifices, est de poursuivre la victoire ; qu'une action décisive vaut mieux qu'une paix vacillante, qu'il n'y a point de transaction solide avec un ennemi sans foi, si l'on ne réussit à lui donner par quelque grand coup le sentiment de sa foiblesse. Il écarte donc ces pusillanimes avis, mais en même temps il ordonne qu'on élève dans Rome des statues aux victimes illustres
Capit. Marc-Aur. vit. p. 32. des batailles. En même temps encore il commande qu'on rende aux oisifs de la capitale, en remplacement des spectacles de gladiateurs dont on les a sevrés, le spectacle des pantomimes banni de Rome à diverses

reprises. Comme il sait récompenser la vertu militaire et l'encourager, il sait aussi capituler avec les foiblesses des peuples. Les insinuations molles, les timides conseils sont repoussés ; nulles des dispositions propres à exalter le courage des soldats et à distraire le peuple de ses craintes, n'ont été ni oubliées ni traitées négligemment. Marc-Aurèle, dès ce moment, ne songe plus qu'à consolider la gloire des armes romaines par quelque action d'éclat qui ne laisse en perspective à la confédération que la certitude d'une ruine totale si elle renouvelle la guerre. Il se met en mesure de poursuivre son invasion.

C'est comme citoyen qu'il veut la guerre, il faut qu'il prouve qu'il sait en supporter les dangers en soldat. L'occasion se présente. Les légionnaires ne tardent pas à voir avec surprise et joie que, si leur profession ne leur donne communément que de la vaillance, la vraie philosophie inspire toutes les sortes de courage, lesquelles se confondent dans le mépris de la mort, quel que soit son aspect.

Un jour qu'il opéroit foiblement escorté la reconnoissance d'un des gués de la Morawa, une embuscade de frondeurs ennemis

le distingue et fait fondre à coups pressés une grêle de pierres sur sa personne. Il poursuit froidement sa reconnoissance. A la vue de ce danger subit quelques fantassins accourent et se précipitent ; ils lui font un rempart de leurs corps. Elevant et serrant leurs boucliers au-dessus de sa tête, ils supportent pour elle cet orage de pierres et de traits. Cependant plusieurs cohortes sorties de la forteresse voisine, ardentes à le délivrer et à le venger, s'élancent vers les frondeurs, et d'abord les dépostent à coups de traits, puis remportent sur les renforts qui les ont appuyés, un avantage signalé, dont le danger de leur Empereur est la seule occasion. Les légionnaires ont vu Marc-Aurèle froid et tranquille dans le péril inopiné, ils l'en estiment davantage ; ils l'ont sauvé d'une mort certaine, ils l'en aiment d'autant mieux ; on s'attache par ses services.

Une bataille s'étoit livrée au premier campement de l'armée ; nul détail ne subsiste sur la victoire que remporta Marc-Aurèle. Qu'avoit besoin sa renommée de la gloire de ces réussites guerrières, et qu'avons-nous besoin nous-mêmes du récit de tant de circonstances de victoire trompeuses, mensongères, accommodées au gré du vain-

queur et taillées toutes sur le même patron, qui usurpent tant de pages dans l'histoire? Rivières franchies, collines gravies, bois fouillés, enlevés et perdus, aile qui avance, ou aile qui se refuse, lignes débordées, réserve qui se meut à propos ou à contre-temps; aux deux extrêmes d'une même armée, succès et défaite, partout confusion, en dernier terme la prudence confondue cédant souvent à l'audace inconsidérée ou au hasard; parmi tant de maux, le moindre mal estimé un très-grand bien, la mesure de l'avantage fixée par le poids et la somme des corps morts; des trophées pourrissans comme les cadavres avec quoi on les bâtit; voilà toutes les victoires; nombre de peuples sont inhabiles aux arts les plus utiles, il n'en est pas qui le soient à mettre une armée en bataille, à préparer et à conduire un succès militaire, et à s'élancer en furieux les uns contre les autres. Il est cependant quelques victoires qui portent une empreinte étrange et nouvelle; telle est celle que Marc-Aurèle va remporter.

Fécond en moyens, sachant varier leur emploi, ce qui est le propre du grand capitaine, comme il a attaqué les Sarmates dans le plus rude hiver parce qu'il n'y avoit qu'une

campagne d'hiver qui pût inspirer confiance à l'ennemi et ainsi lui rendre inévitable la bataille qu'il s'obstinoit à refuser, de même ou plutôt en vertu du même principe, M. Antoninus s'est résolu à attaquer les Germains dans la saison opposée, au cœur de l'été. Les eaux des rivières, des marais, des inondations artificielles, seront moins abondantes, les récoltes seront mûres, et de plus ce qu'il sait de la constitution physique des soldats du Nord, l'a convaincu que ces grands corps qui endurent courageusement le froid et la faim, ne
Tacit. de Mor. German. savent supporter ni la chaleur ni la soif.

Le moment de la crise, cet instant fugitif qui décide du sort des guerres et des nations, est arrivé. L'armée romaine s'est avancée brûlante de cette impatience que font bouillonner au cœur des soldats l'ennui d'une longue inaction dans les camps, le sentiment de leur supériorité et la fièvre de la gloire. Elle surmonte les difficultés des routes qu'elle applanit à mesure qu'elle marche; des inondations qu'elle traverse, ou dont elle double le circuit; elle tourne toutes les positions de l'ennemi sur la ligne de rivières et de marais où il est retranché. Partout où elle peut aborder, les Quades et leurs alliés les Lombards, les Vandales, les

Semnones, les Oses, les Bures et cent autres peuples, elle les entame, ou les rompt ou les enfonce. Trois combats ont eu lieu, elle a vaincu dans ces trois engagemens. Enlevée ainsi par ses succès, elle va pénétrant au centre de la région pour y prendre une position d'où elle puisse dominer une vaste circonférence. A cet effet elle suit les vaincus dans leurs montagnes. Après une marche de vingt-cinq lieues, à compter de Carnuntes, elle est arrivée dans une vallée située au milieu de l'un de ces chaînons des monts Carpathiens qui servent actuellement de limites à la Moravie et à la Hongrie. Nous en reconnoissons le gissement vers la position de Welka.

Les Barbares que poursuivent infatigablement les Romains, ont donné rendez-vous dans ce lieu à leurs réserves. C'est-là qu'un renfort puissant, dernière ressource de la confédération du Nord, en position derrière de hautes collines, masqué par des forêts, dresse, immobile, aux légions une embuscade immense et telle que puisse se consommer d'un seul coup leur destruction absolue. Dio, l. 71, p. 805 et 806.

A peine les hordes germaniques qui marchoient en retraite sont-elles arrivées dans

la vallée près de laquelle est embusquée cette nombreuse et formidable réserve, qu'elles font tête aux Romains pour les amener à hâter leurs mouvemens et à se concentrer. Elles lâchent pied dès que l'arrière-garde est entrée aussi dans la vallée et que l'armée impériale toute entière leur semble être prise en ce vaste piège comme une proie livrée. Alors et tout-à-coup une nombreuse division ennemie se déploie derrière cette arrière-garde; une autre se précipite des hauteurs sur les pentes et dans le fond du débouché opposé; tous les sommets qui entourent le bassin où marchent les légions, toutes les croupes des collines se couvrent d'innombrables Barbares qui s'y élancent à toute course.... La scène change, plus d'attaque de la part des Germains; l'ennemi, rentrant dans l'immobilité, ne veut pas mettre au hasard une victoire qu'il tiendra du temps et de sa seule force d'inertie.

En vain la tête de l'armée de Marc-Aurèle veut-elle forcer le débouché, en vain le corps de bataille et l'arrière-garde cherchent-ils une bonne position, partout ils ont l'ennemi en tête et à dos. Tout-à-l'heure les Romains faisoient effort de toutes parts; ils étoient repoussés sur tous les points;

maintenant leurs attaques sont devenues systématiques et combinées, et cependant les avantages du site, du nombre, des ressources de l'art, les contraignent partout à rebrousser. Chassés des abattis à coups de framée, ils sont poursuivis jusqu'au fond de la vallée par cette même framée, qui, après avoir frappé de près comme la pique, vole au loin comme le javelot, transpercer l'armure la plus épaisse... et quand, accablés de fatigue, brûlés par le soleil, intérieurement asséchés par la sueur, épuisés de la perte de leur sang, dévorés de soif, ces combattans harassés, cherchent autour d'eux avidement de l'eau.... ils découvrent avec horreur que toutes eaux sont détournées, les lits des ruisseaux à sec, les sources inexpugnablement gardées. Criblé de blessures, anéanti par la fatigue et la soif, nul ne peut boire, marcher, ni combattre. Ces hardis Romains ne sont plus des hommes, des guerriers; ils sont des femmes éperdues et en délire : le soldat passe si vite d'une extrême à l'autre. Vainement Marc-Aurèle, montrant seul un front où reluisent le courage et l'espérance, parcourt-il les rangs, priant, pressant, commandant, injuriant; les légions persistent en leur désespoir. Il

n'y a plus qu'un miracle qui puisse sauver cette armée qui s'abandonne elle-même... ce miracle semble s'opérer.

Tout-à-coup des nuages énormes s'amoncellent, et quelques gouttes de pluie larges et rares s'en détachent. Le soldat, l'œil enflammé, le palais brûlant, présente d'abord sa bouche aux gouttes éparses de cette eau bienfaisante. Bientôt il tend boucliers et casques pour y recevoir la pluie plus abondante en sa chute. Il suce ses vêtemens, il en aspire le liquide d'une lèvre ardente. Il boit l'eau, il boit en même-temps son sang; que lui importe! la nature a encore un instant de bien-être à l'heure suprême. Les nuages se rompent et la pluie maintenant s'épanche à flots; l'eau roule par torrent des pentes des montagnes au fond de la vallée. Officiers, soldats, tous les Romains se prosternent, embrassent cette eau de leurs corps, s'y baignent, s'y submergent en quelque sorte, pour désaltérer tous leurs membres. Alors rugissant de fureur comme le tigre à qui échappe sa proie, le Barbare qui a plus compté sur la soif et l'épuisement des Romains que sur son propre courage, fait l'insigne faute d'abandonner ses fortes positions et de ris-

Dio, l. 71, p. 805 et 806.

quer une attaque. Toutes les hordes s'ébranlant à la fois se précipitent des sommets, dans l'instant où le besoin et la joie ont mis en désordre les légions impériales; alors on voit, chose incroyable! le légionnaire s'attachant à cette vie qui lui semble ne se conserver que par prodige, se mouvoir pour reprendre son rang, combattre d'une main, s'abreuver de l'autre.

La grêle, un vent furieux, des foudres retentissantes bruissent, soufflent et tonnent parmi cette mêlée; tout est en convulsion, hommes et élémens. Au milieu de cet épouvantable chaos, Marc-Aurèle, par un de ces traits de génie particuliers aux grands généraux, commande subitement à l'armée reformée une manœuvre qui, la dirigeant en masse sur un seul point, lui met à dos l'orage qui frappoit sur la face des Barbares. Le feu de l'éclair éblouit les Germains. La pluie obscurcit leur vue, des foudres épars frappent des guerriers dans leurs rangs, ils se croient combattus par le ciel lui-même. Le fer des légions n'a plus qu'à frapper des gens sans défense et des lâches. Ils se jettent à merci aux pieds des légionnaires. Leurs chefs embrassent les genoux de l'Empereur, qui, commandant

aussitôt que le carnage cesse, les relève avec bonté, les rassure et agrée leurs soumissions.

L'armée romaine est délivrée, elle est victorieuse, elle a passé comme par prodige de l'extrême de la honte et du désespoir à l'extrême de la joie et de la gloire. D'une commune voix elle qualifie sa délivrance du titre de miraculeuse (1). Elle attribue la faveur de ce miracle à la vertu d'Aurèle, *qui plaît aux dieux*, dit-elle. D'un seul cri, les légions proclament sur le champ de bataille, leur Prince, *Imperator* pour la septième fois... (2).

La victoire est remportée ; l'humanité d'Aurèle a sauvé nombre de vaincus qui se sont jetés entre ses bras ; mais cette humanité ne se contente pas d'attendre ceux qui la viennent implorer, elle court au-devant de leurs invocations. Il remonte à cheval, il parcourt le champ de bataille, et partout il va sauvant des Germains, empêchant des meurtres gratuits, épargnant des remords au victorieux qui s'apprête à tuer le sup-

(1) Voyez l'Appendice, n° VII.

(2) Ce fut en cette occasion qu'elles proclamèrent *Mater Castrorum*, mère des camps, l'impératrice Faustina, qui s'étoit associée volontairement à leurs fatigues et à leurs dangers.

pliant. Partout il s'arrête pour prodiguer les paroles de consolation et les sécours aux blessés des deux nations : puis il entre au camp, et là, debout devant le prétoire, après avoir donné des louanges aux morts, des encouragemens et des récompenses aux vivans, il offre en sa qualité de souverain pontife un sacrifice d'actions de grâce aux dieux. C'est ainsi qu'il renvoie à la divinité l'honneur de la délivrance de l'armée, que ses cohortes vouloient d'abord n'attribuer qu'à sa propre vertu. Cet honneur et la reconnoissance des légions ne peuvent appartenir *qu'au seul souverain des dieux*; ainsi le prononce Marc-Aurèle.

Le sénat romain se conforme à la pensée pieuse du prince du sénat et des armées, comme le témoigne le monument élevé en mémoire des victoires germaniques, la colonne Aurélienne. Avec un artifice d'invention et de disposition presque sublime, cette colonne, en effet, nous retrace dans l'un de ses bas-reliefs, l'intervention directe de *Jupiter Pluvius*. Etendant ses grands bras sur l'armée romaine, il suspend au-dessus de toutes les centuries en abattement, la protection, et suivant l'expression orientale et biblique, le rafraîchisse-

ment, car de toutes les parties de sa personne divine descendent à longs flots, et se prolongent (1) à grandes ondes les eaux *de salut.* Le dieu suprême est devenu sous la forme de *Jupiter-Pluvius*, le dieu des armées romaines, des armées impériales, leur dieu sauveur.

Un nombre immense de Barbares ayant été tué ou fait prisonnier, plusieurs chefs de peuplades étant reçus à composition, Marc-Aurèle qui a su vaincre, montre qu'il sait profiter de la victoire. Il se place sur les voies de retraite de l'ennemi, et consomme en trois autres combats partiels sa défaite absolue. Pendant que le succès

(1) Pour comprendre le sens du mot *se prolonger*, il faut avoir sous les yeux l'estampe qui représente le bas-relief de la victoire miraculeuse, sculpté sur la colonne Aurélienne. Par une inspiration de l'artiste qui n'est point indigne de la grandeur du Dieu dont il signale la puissance, à l'instant où elle daigne enfanter un miracle, il fait jaillir de l'extrémité des doigts de cette déité de longs effluves d'eau, qui vont se prolongeant et se suspendant d'une extrémité à l'autre de l'armée. Ainsi, le principe, les circonstances, l'étendue de ce prodige, sont rendus matériellement sensibles par l'exécution ingénieuse qui met en représentation, au lieu d'une nuée ou d'une vapeur atmosphérique, des eaux; qui fait sortir et jaillir, comme des rayons, ces eaux; qui les prolonge horisontalement, en les faisant couler sans support, et au haut des airs, comme un fleuve *couleroit* en son bassin; et, enfin, qui les envoie ou les projette au plus loin: dernier trait dont l'effet allégorique est de témoigner qu'il n'est point d'extrémités physiques et morales où les secours partis de la main de Dieu, n'aillent atteindre et sauver les désespérés.

couronnoit les opérations de l'Empereur, contre les Quades, Pompeïanus et Pertinax triomphoient aussi des Marcomans et de leurs alliés. Ils avoient pénétré dans la Marcomanie (Bohême), et rien ne résistoit plus à leurs armes. La nation toute entière des Quades réduite aux abois, près d'être prise à revers par Pertinax, médite d'abandonner son territoire; elle se met en marche de retraite vers le pays des Semnones; toute l'armée d'Aurèle s'ébranle, la devance, lui coupe le chemin et la force de rebrousser. « Je n'ai pas voulu vous priver » de votre territoire, dit Aurèle à ses chefs, » je n'ai voulu que vous châtier et vous » mettre hors d'état de nuire aux pro» vinces de mon empire ». Dio, l. 71, p. 807, 808, 809, 810.

L'affoiblissement des Quades fait préjuger prochaine leur soumission universelle, mais ils demandent du temps, pour délibérer sur la paix. Marc-Aurèle, assuré de leur réduction définitive, réalise alors une grande opération militaire (1). La défaite des Ger-

(1) Les détails militaires suivans ont pour autorité les bas-reliefs de la colonne aurélienne. La première partie de la description de cette colonne (voyez Monumens de l'Histoire Aurélienne) présente la discussion des témoignages géographiques et historiques, sur lesquels on se fonde pour restituer cette portion du récit des campagnes de Marc-Aurèle, dont il ne reste plus de traces dans

mains ne mettra pas fin à la guerre, si l'on ne consomme rapidement celle des Sarmates-Iaziges et des Daces. Alors, commandant à son armée un changement de front, il va se poster hardiment à l'extrême frontière des nations germanique et sarmatique entre leurs deux armées. Il prend position au sein du pays ennemi à la gauche du Danube près des rives du *Granua*. Sa route vers ce camp a été signalée par de nouvelles victoires. Il a défait dans trois combats les Oses, les Bures et les alliés orientaux des Quades, qu'il a réussi à séparer du gros de l'armée vaincue; par son ordre des forteresses s'élèvent et dominent le territoire (1).

L'assiette du camp sur le *Granua* frappe d'effroi les Barbares. Leur confédération voit ses communications coupées. L'armée impériale sépare, en effet, leur centre de l'aile gauche. Elle fait front des deux côtés; des deux côtés elle contient ou menace Germains et Iaziges et Daces. Cependant les légions de Sirmium n'obtenoient que des suc-

les écrivains anciens. Je répéterai ici ce que je crois avoir indiqué ailleurs : que l'historien Dion semble en avoir copié la plupart des fragmens de la guerre du Nord sur ce monument; ou avoir puisé ses matériaux à la source même où puisa l'architecte de la colonne.

(1) Voyez l'explication de la colonne Aurélienne.

cès opiniatrément contestés, et il importoit à Marc-Aurèle que sa victoire ne se trouvât retardée sur aucun des points d'attaque. Alors il détache de son armée un corps de vingt mille hommes d'élite qui, s'engageant peu-à-peu au plus profond du pays des Quades, s'y fortifient dans des camps retranchés. Pompeïanus et Pertinax, procédant par les mêmes moyens, lancent également au sein du pays des Marcomans des divisions nombreuses qui y occupent des positions inexpugnables. On sonde le pays, on étudie le terrein, et quand Aurèle veut frapper le dernier coup et terminer la guerre de la seule façon qu'indiquent les localités et le genre de vie de l'ennemi, ces corps répandent et dispersent cent détachemens qui font des courses de toutes parts, sont présents en tous lieux à la fois, surprennent les rassemblemens, empêchent la culture, s'emparent des troupeaux en pâturage, rompent tout trafic et multiplient le trouble dans les moindres contrées de la région ennemie. Chaque jour les coureurs ramènent au camp des chefs de tribu qu'ils font prisonniers avec toute leur famille. Les Quades viennent enfin jurer la paix au sein du camp du *Granua*. Marc-Aurèle là leur accorde

Dio, l. 71, p. 810.

sous la condition qu'ils fixeront leurs habitations à deux lieues au moins du Danube, et qu'ils ne trafiqueront plus sur le territoire de l'empire. Ils rendent à l'instant treize mille prisonniers qui ne sont encore qu'une foible portion du grand nombre d'hommes ravis par cette nation, soit aux armées, soit aux provinces. La paix est accordée à de plus douces conditions aux Semnones. Les Marcomans, vexés dans leur pays en même temps et de même façon que les Quades, avoient envain demandé asyle à ces derniers, qui ne pouvoient ni disposer de leur propre territoire, ni le défendre, ni le quitter; ils viennent à leur tour implorer de Marc-Aurèle la cessation des hostilités. Elle est consentie pour eux et leurs alliés aux mêmes conditions qu'elle le fut pour les Quades.... Ainsi se soumet la nation entière des Germains, la plus puissante de la confédération du Nord.

Dio, l. 71, p. 807, 808, 809, 810.

Restoit à vaincre la nation des Sarmates-Iaziges fortifiés de l'alliance des Daces et des secours des Bastarnes, des Peucins, des Roxolans et de quantité d'autres peuplades. Cette redoutable nation venoit de mettre en prison *Banadasp* son roi pour avoir proposé qu'on entamât un accord

avec les Romains. Toute entière elle est en armes. Elle arrête l'effort de l'armée romaine de Sirmium. Le moment est venu de faire une diversion qui l'affoiblisse, de la prendre à revers et de lui demander compte au centre de ses possessions, des calamités qu'elle a versées sur les provinces romaines.

A cet effet, la Germanie étant soumise, Marc-Aurèle lève le camp du *Granua* et passe la rivière de ce nom. Portion de son armée a descendu le Danube ; elle a attaqué par derrière celle des Iaziges qui peu auparavant ne s'attendoit point à voir les légions venir du Nord - Ouest lui susciter des dangers. Au confluent des deux rivières, il s'est remporté une grande victoire qui a ouvert aux enseignes romaines l'entrée du pays. On marche à l'Orient, et, après un premier campement, on tourne au Sud. Un second campement place les légions au centre de la presqu'île qui s'étend entre le Danube et la Theysse. L'Empereur lui-même est au centre du conseil des chefs des Barbares. Ils se sont donné rendez-vous pour délibérer dans un lieu écarté. Marc-Aurèle, parti de son camp, arrive tout-à-coup au sein de leur assemblée. Surprise, effroi, admiration, tous ces sentimens confondus précipitent les chefs des

Sarmates aux pieds de l'Empereur, qui dissipe leurs plus vives craintes, les fait conduire en son camp et les garde en ôtage. L'armée joint enfin toutes les forces réunies de ces peuples, elle les charge avec fureur et s'empare du champ de bataille; deux fois l'ennemi est vaincu, deux fois il cherche une retraite au fond des marais. On voit l'Empereur, arrêtant d'abord la poursuite obstinée des légionnaires, se placer entre les vainqueurs et les vaincus, entre les meurtriers et les victimes, mettre fin d'autorité aux égorgemens partiels qui suivent le premier choc, écarter les roseaux qui cachent les fuyards, et les inviter avec bénignité à s'en remettre à sa clémence qui ne les trompera point. Tant de bonté demeure pourtant sans résultat; aussi revoit-on le même prince après sa seconde victoire lancer, au travers des forêts et des marais les plus profonds, son infanterie qui, la torche à la main, éclaire la poursuite de l'ennemi et consomme sa défaite (1).

Deux armées agissant contre les Iaziges, ces peuples s'affoiblissent sur les deux points d'attaque. Ils députent vers l'Empereur leur nouveau roi Zantik ou Zantiki, et avec lui nombre des principaux de leur nation et

(1) Voyez la Colonne aurélienne et son explication.

de celle des Daces. Il ne les admet en sa présence que pour leur reprocher, d'un accent irrité, l'inutile effusion de sang que leur obstination cause et prolonge. Une forte citadelle s'élève par son ordre au centre de la contrée et maîtrise l'intervalle du Danube à la Theysse. Du camp Romain formé sous ses murs, partent des détachemens qui subjuguent le territoire environnant.... Bientôt toutes les légions réunies attaquent et forcent dans un assaut vigoureux, un camp retranché où se sont renfermés les plus opiniâtres des Iaziges qui succombent enfin après une résistance désespérée. Il n'a pas fallu moins que sept batailles et un siège pour opérer la soumission absolue de ces formidables Iaziges, résistant à deux armées qui attaquent de concert. Trois fois ils sont venus implorer la paix : Marc-Aurèle a contesté tous les articles de cette paix sollicitée, il a fait peser sur ces vaincus l'ascendant romain en expiation de leur opiniâtreté passée et des ravages qu'ils ont exercés. Comme ils ont accablé de maux les provinces conquises, il les contraint à de fortes restitutions. Les conditions qu'il leur impose sont assez sévères pour les mettre hors d'état de se révolter, et modérées avec tant d'art qu'elles

n'en suscitent pas en eux la volonté. Les Iaziges reçoivent ordre de se retirer derrière le Tybiscus. Ainsi ils seront hors d'état de faire comme par le passé des invasions subites dans la Pannonie. Les Daces et celles des hordes sarmatiques qui habitent les rives du Danube en face des deux Mœsies, sont contraintes de reculer leurs habitations et leurs campemens, bien plus loin de ce dernier fleuve que les Marcomans et les Quades; il est interdit à tout Sarmate d'en occuper les îles et d'y entretenir ni barques ni radeaux.

Dio, l. 71, p. 808.

Nombre de prisonniers s'échappent des mains des Sarmates; et, sans compter ces heureux déserteurs, sans compter aussi les transfuges qu'ils ont été contraints de restituer aux légions, on voit cent mille Romains, enlevés dès longues années soit aux cohortes, soit à leurs foyers paisibles, venir baiser la main d'un souverain plus doux que n'étoient rigoureux leurs tyrans dépossédés, de Marc-Aurèle, qui a rompu leurs fers; puis se précipiter vers la terre natale et y chercher d'un œil avide et le cœur ému, des lieux qui leur sont connus et des affections qu'ils avoient désespéré de plus retrouver.

Dio, l. 71, p. 809.

En même temps et au terme du traité, huit mille cavaliers, l'élite des Sarmates,

viennent abaisser leurs enseignes devant cet Empereur romain qu'ils combattoient naguère, qu'ils vont servir et défendre à présent. Ils défilent sous ses yeux pour aller prendre rang parmi les auxiliaires, dans la partie la plus occidentale de l'empire, dans la Grande-Bretagne. *Idem.*

Alors, regardant le succès de la guerre comme décidé, Marc-Aurèle consent à recevoir les titres de *Germanicus* et de *Sarmaticus* qui lui ont été déférés depuis deux ans et qu'il a sagement refusé d'accepter avant d'avoir consommé la défaite de l'ennemi. Il donne en cela un précieux exemple de prudence aux princes vulgaires que la présomption expose souvent à des mécomptes outrageans. Il donne en même temps un grand exemple de modestie ou plutôt de fierté bien entendue. A peine a-t-il reçu les titres qui caractérisent les victoires remportées en personne, qu'il dépose et résigne les qualifications de *Parthicus*, d'*Armeniacus* et de *Medicus* qui lui ont été conférées à l'occasion des victoires gagnées par ses généraux en Orient. La vraie grandeur rejette toute gloire d'emprunt, elle ne vit pas de larcins, et n'estime en fait d'honneurs que ceux qu'elle a légitimement acquis.

Goltz. p. 78. Onuphr. p. 212.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 27.

LIVRE VII.

Depuis la paix avec les Germains et les Sarmates, jusqu'à l'élévation de Commodus, à la dignité d'Auguste.

AN 175. LES dénominations de *Dacicus*, de *Belgicus*, de *Britannicus* et autres pareilles, qui, transformées en titres d'honneur, attribuent à un prince romain le nom affecté au citoyen de la nation qu'il a vaincue, qu'il auroit détruite, pour peu qu'il eût trouvé à sa destruction ce qu'on appelle intérêt d'état ou intérêt de gloire; ces titres qu'on prend plaisir à accumuler dans le but recommandable d'en voir les premières lettres s'enrouler avec plusieurs autres abréviations d'autres titres (1) près du limbe des pièces de monnoie que nous appelons à cette heure des médailles; ou s'entre-mêler en lignes inégales sur le marbre des ins-

(1) Sic. Imp. Cæs. Nervæ Trajano. Aug. Ger. Dac. P. M. Tr. P. Cos. V.

criptions ; ou dominer la haute marge soit des tables de bronze, soit des feuillets de parchemin, qui reçoivent la transcription des actes publics ; ou ceindre les grands médaillons qui tintent et résonnent appendus aux enseignes des légions ; ces titres vraiment héroïques auxquels on attache une destination si souvent majestueuse, sont apparemment trop héroïques et trop majestueux pour Marc-Aurèle ; car il s'en dépossède. En matière d'inutile décoration, il ne veut que le nécessaire. Parce qu'il n'a pu résister à la *nécessité* d'accepter les surnoms de *Germanicus*, de *Sarmaticus* attestant ses propres victoires, *celles dont il accuse sa destinée propre*, il s'est constitué spontanément le droit d'abjurer les épithètes qui lui attribuent les victoires de ses généraux d'Orient, les épithètes dont Lucius-Verus, son collègue, a revendiqué les précieuses initiales, et que ce collègue, le sénat et le peuple l'ont contraint d'accoler aussi à ses titres de dignité. Dès qu'il a pu se débarrasser de toutes ces qualifications glorificatrices, sans porter offense à son frère et à l'orgueil du peuple romain, il a rejeté au loin celles qui lui imputoient des victoires dont il n'a pas mérité de faire subir le souvenir à son nom...

Ce prince-là, s'il fût resté citoyen, ne seroit pas devenu usurpateur; non, il ne se seroit pas fait usurpateur pour se mettre en position de s'approprier des noms de peuples vaincus, pas même pour s'approprier des peuples ou des territoires destitués de leurs peuples, qu'auroient moissonnés ses épées... Que son premier général, l'un des premiers entre tous les généraux de tous les âges de Rome, lui ressemble peu. Combien Avidius-Cassius se montre plus digne que lui de s'enorgueillir de ces décorations si dignes elles-mêmes d'agréer aux vrais connoisseurs en faux honneur! A l'instant où Marcus-Antoninus les fait tomber de son diadème et du limbe de ses médailles, il s'apprête à les relever et à en orner la bandelette royale qu'il aura arrachée du front de son Empereur.

Que croiroit-on que Cassius ambitionnât en l'usurpation qu'il méditoit. Étoit-ce de fatiguer à faire le bien social, comme fatigue Marc-Aurèle, sans salaire pour sa vanité, sans profit de vaine gloire, ou tout au plus dans la vue de faire naître en soi ce froid contentement qui accompagne l'accomplissement d'un devoir familier?.... ou bien étoit-ce de se délecter à jouir du culte

militaire rendu à sa personne, à ses images, à ses noms, à ses surnoms, à tout ce qu'il appelle ses illustrations; et sans doute aussi à ses commandemens absolus, par les soldats qu'il eût traités en esclaves qu'aligne une commune chaîne, par les citoyens qu'il eût traités en esclaves de soldats?

Si l'ambition ne s'allioit qu'à la vertu et à la puissance d'esprit, comme elle se marie d'ordinaire au vice, à l'impuissance du bien et à un égoïsme qui n'est jamais loin de devenir cruel : elle accompliroit à l'avantage comme à l'approbation de tous, la tâche louable d'accélérer le perfectionnement du bien-être social, conséquemment des mœurs, de conquérir ce perfectionnement sur les vices, de l'anticiper sur la durée; mais l'homme, les citoyens, les sociétés seroient apparemment trop peu éprouvés en ce monde, ils seroient trop pleinement ou trop vite heureux... Si l'ambition s'allumoit pour autre chose que des vanités, elle seroit plus rarement injuste, violente, atroce, car c'est en raison de l'indignité du but que croissent en indignité les moyens; et les hommes n'auroient pas à fournir de leurs larmes, de leur sang, de leurs membres coupés ou déchirés, de leurs cadavres mutilés, les pièces du jeu

farouche de la gloire militaire.... si l'ambition ne se proposoit pour but que l'utilité en n'adoptant que des moyens difficiles, en s'imposant avec opiniâtreté des travaux vraiment pénibles, sans prétendre à inspirer l'ivresse de l'admiration, à provoquer le délire des applaudissemens : il descendroit moins de combattans en son arène, car cette arène ne seroit plus celle de l'orgueil, et de tous les vices alliés sans adultère avec le plaisir ; et alors les amis de l'ordre auroient moins à pâtir de tant de scènes de violence, moins à gémir du retour que le désordre les porte à faire sur les abus de la puissance, sur les crimes des puissans ; et la providence seroit remerciée avec effusion du mal qu'elle nous épargneroit, et elle seroit bénie d'un cœur plus affectueux, plus sincère encore par l'universalité des êtres intelligens et sensibles;... si, en dernier terme, l'ambition étant désintéressée jusqu'à l'abnégation absolue de soi-même, nécessitant les vertus, les talens, ainsi qu'une vraie et saine force, se bornoit à obtenir par des efforts mal appréciés, une fin méritoire et méconnue en son mérite, sans compter sur d'autre rémunération que l'indifférence : la scène des affaires politiques ne seroit plus que

l'aire d'un atelier où des ouvriers modestes fourniroient sans trouble une tâche utile, ou soit qu'ils agissent, soit qu'ils attendissent le moment de l'action, ils se montreroient toujours prêts à recevoir le travail ou à l'exécuter à l'avantage de ceux qui pensent favorablement de leur bonne volonté et de leur industrie ; et alors les hommes recevroient de ces artisans dévoués le couvert, l'abri, tout ce qui fait le bien-être, sans se voir astreints de leur part à un culte, pas même à la reconnoissance ; alors aussi l'ambition, n'étant pas même l'émulation, se trouveroit convertie en un état d'attente tranquille et dévouée, qui, propre à tout homme doué d'un bon cœur et d'un bon esprit, le porteroit à se tenir, sans desir ni crainte, constamment prêt à faire ce qu'il sait bien faire, ce qu'il sait être utile aux autres, ce qu'il sait que d'autres ne peuvent faire, ni mieux que lui, ni même aussi bien, et toujours disposé surtout à laisser le travail aux mains de ceux qui s'en acquittent mieux que lui ;.... alors enfin l'ambition ne seroit plus que la perfection du dévouement social ;... mais, hélas! l'ambition n'est jusqu'à présent et ne sera longtemps encore que ce qu'elle fut à tous les

âges, elle n'est que l'exagération d'un égoïsme vicieux ou criminel.

A qui de Cassius ou de Marc-Aurèle appartient le titre d'ambitieux, dans la vraie acception présente du mot? à qui de Marc-Aurèle ou de Cassius, vous conviendroit-il d'attribuer la supériorité d'esprit, de cœur, d'intelligence, de talent dans le choix des moyens et du but, de bonté dans la recherche des résultats?.... ne seroit-ce pas à Cassius, cet homme de génie, qu'il faudroit imposer la flétrissure d'avoir prouvé par son ambition qu'il n'étoit autre chose qu'un homme frivole, imprévoyant, ignorant, mal-faisant,... qu'un sacrilège féroce, qui, dans le culte impie qu'il rend à la vaine, et fausse, et pernicieuse gloire, dans la proscription atroce à laquelle il dévoue la vraie vertu, s'apprête à immoler sur l'autel des furies, un sage que l'amour de l'humanité anime de ses feux les plus purs, et à égorger autour du corps respecté de ce sage, une immense quantité de victimes innocentes,... des millions d'êtres humains.

Déjà les brillantes conditions de la paix du Nord, heureux et beaux résultats de tant de victoires, ont pénétré dans Rome. Elles y ont excité l'ivresse de la joie. Le bruit en a

percé dans l'Orient, mais pour y plonger dans le désespoir le cœur ambitieux d'Avidius-Cassius. Quand ce général apprend que l'enthousiasme des Romains a fait proclamer *Imperator*, sur le champ de bataille, Marc-Aurèle, dont la vie a été sauvée comme par prodige, et qui lui-même a sauvé l'armée par un effort merveilleux de présence d'esprit; quand il voit que l'enthousiasme de Rome et du monde fait regarder comme le génie tutélaire de l'empire celui qui a su tirer cet empire du plus grand danger auquel il ait été exposé; il se dit en lui-même plein d'une fureur concentrée : quoi! ce vieillard, ce philosophe qui sait régir dans un palais et se faire respecter des peuples, sait aussi commander dans un camp, se faire aimer et craindre des soldats comme de l'ennemi, combattre, vaincre et dicter la paix!... ne régnerai-je donc jamais?.. La jalousie l'égare, le désespoir l'aveugle, une sorte de frénésie s'empare de son esprit; elle précipite ses mesures et sa révolte : elle lui fait risquer en un moment le fruit de la patience pleine de profondeur qu'il a montrée depuis la mort du collègue de Marc-Aurèle... C'est toujours près du dernier échelon que se trouble l'ambitieux : son élévation et l'approche du but

tant convoité lui causent une sorte d'éblouissement, il craint de faire trop tard son dernier pas, il le fait trop tôt et trébuche.

A la mort de Verus, on avoit vu Avidius-Cassius changer subitement son attitude de chef de parti en une attitude calme. Il ne jugeoit plus nécessaire d'en venir à une révolte ouverte. L'âge de Marc-Aurèle, l'état chancelant de sa santé, la répercussion des malheurs publics sur son ame et la réaction des fatigues de l'ame sur le corps, les travaux des camps, des revers possibles qui l'eussent discrédité près de l'armée et des citoyens, tout portoit l'ambitieux Cassius à regarder l'Empereur comme près de mourir et le trône comme une proie prochaine et assurée. Dans cette confiance il consentoit à se refuser un crime. Quelle opposition en effet ce général victorieux et dans la virilité, eût-il pu redouter d'un enfant en bas âge, Commodus, et du sénat accoutumé à redouter les armées et toujours prêt à donner le sceptre au plus audacieux.

Changeant de mœurs, il prend toute sorte de mœurs pour se ménager des partisans parmi toute sorte de gens. Tantôt rude et cruel, tantôt doux et humain, impie et dévot tour-à-tour, il passe de l'intempé-

rance de la table aux rigueurs de la sobriété, des dissolutions à une chasteté austère. Quelques-uns de ses intimes le comparoient un jour à Catilina; souriant à la comparaison, il avoit dit dans le secret : « je le » serois volontiers si je pouvois parvenir à » tuer le *dialogiste* comme il vouloit tuer *l'o-* » *rateur*. » Son caractère s'étant affecté une mobilité calculée et passant par une succession graduée, d'un extrême à l'autre, Cassius se concilioit l'attachement des Orientaux dont l'esprit est mobile et en qui se touchent tous les extrêmes.... Il disposoit la masse des gens de bien à ne point désespérer de lui, celle des méchans à faire fond sur ses vices, et les indifférens, ce mélange d'hommes sans vices et sans vertus, à le croire prêt à faire prévaloir des inclinations, des affections de petites volontés conformes aux leurs. Il s'étudioit avec succès à tromper tout le monde. Déjà nombre d'esprits étoient ou subjugués ou déçus. Avec de hautes vues et doué de grands talens, la vaste capacité qu'on avoit remarqué en lui, le montroit propre à tout, en paix comme en guerre. S'il semble que sa dernière campagne, celle des Bucoles, ait fini trop lentement pour sa gloire, c'est que

Gallic. Avid. Cass. vit. p. 41.

vraisemblablement il la prolongeoit à plaisir pour son ambition. Nul doute qu'il ne voulût amener ces révoltés à se déclarer en sa faveur, ou se donner le temps de se créer un parti puissant dans l'Égypte.

L'évènement pour qui c'est un jeu de briser comme des fétus tant de profonds calculs, rompt et met en pièces les combinaisons de Cassius. A l'instant de l'exécution, tout semble se dérober à sa politique sournoise; mais cet esprit extrême, alors que tout croule sous lui, osera tout. Cependant par où entamera-t-il la révolte? le peuple et les soldats aiment trop Marc-Aurèle pour souffrir qu'on leur conteste leur Empereur, pour consentir à obéir à un autre de son vivant, et cet Empereur, déjà en possession de la reconnoissance publique, vient en outre d'acquérir des droits inattaquables à son admiration; on l'honoroit comme prince vertueux, comme prince heureux on va l'adorer, car le succès usurpe un culte plus pieux de beaucoup, que celui que l'on cède à la vertu... Eh bien! dit Cassius, trompons l'amour des provinces et de l'armée. Ainsi le premier moyen de la révolte est le mensonge; moyen caduc. Les esprits sont suffisamment préparés, on a semé d'abord

des bruits fâcheux, ensuite il en est hasardé de sinistres : tout-à-coup on apporte avec éclat à Antioche la nouvelle que Marc-Aurèle-Antonin vient de mourir au sein de l'armée de Pannonie. On annonce en même temps que cette armée a sur le champ proclamé empereur en sa place Avidius-Cassius. Les légions de Syrie gagnées à l'avance et dans le secret par des promesses et respectant dans leur chef un général toujours vainqueur, le proclament aussi à l'instant même Empereur.

Gallic. Av. Cass. vit. p. 42, 43.

Dio, l. 71, p. 810.

Comme il craint pourtant soit de marcher trop à découvert à la domination, soit de paroître trop pressé d'y arriver, il hésite, ou semble hésiter. Un coup monté, une farce indécente et scandaleuse, toute semblable à celle qu'avoient concertée Marcus-Antonius et Julius-César pour faire consentir le peuple Romain à permettre que son dictateur ceignît la couronne de roi, met fin aux irrésolutions apparentes de l'usurpateur et termine indignement cette scène d'indigne fourberie.

Le peuple et les troupes étoient rassemblés, et Cassius, dans une harangue apprêtée, avoit soumis avec art aux citoyens et aux soldats les motifs de sa feinte hésitation ;

subitement un des principaux officiers de l'armée jette par derrière sur les épaules de
Gallic. Av. Cass. vit. p. 42. ce général le manteau impérial. Toute sa résistance s'affaisse sous le poids de cette nouvelle décoration. L'acte du dévouement d'un soldat acheté équivaut pour lui au vœu du peuple, à la volonté du sénat, aux lois de l'empire : il prévaut même, et Cassius appelle et ordonne maintenant des hommages qu'il ne repoussoit que par un faux semblant. Le premier usage qu'il fait de son autorité, est de nommer préfet du prétoire le fourbe officier qui l'a revêtu des habits impériaux. Sa dureté se contraint un moment, elle cède la place à la sensibilité qu'il affecte sur la prompte mort de Marc-Aurèle. Il prononce avec respect son oraison funèbre et lui décerne le titre de *Divus*, parce qu'il mérite, dit-il, par ses vertus d'être
Gallic. *Ibid.* révéré comme un Dieu.

Cependant la vérité a percé. Marc-Aurèle n'est pas mort. Il vit et il agit pour la gloire et la prospérité de l'empire qu'il vient de sauver. Nul n'en doute plus ; toute fourberie est mise au jour. Qu'importe à Cassius puisqu'il se voit Empereur. Changeant de masque, il a recours à une nouvelle fraude. Il déclare qu'il a été trompé ; mais,

mettant en avant sa sûreté personnelle, il allègue qu'il est convaincu que les Rois ne pardonnent pas cette sorte d'erreur, et dès-lors, il témoigne audacieusement qu'il se sent trop avancé pour reculer. Tout à la fois il dresse l'étendard de la révolte et prodigue ouvertement au nom de Marc-Aurèle les témoignages de respect, car il craint, ou de tomber publiquement en contradiction avec ce qu'il en a dit, ou de révolter les esprits accoutumés à révérer ce monarque. Mais,... comme il se venge en secret de la contrainte qu'il s'impose, en louant publiquement des vertus qu'il déteste ! dans les lettres qu'il écrit à ses créatures de Rome, il se prétend suscité des dieux pour rétablir la république. Oui, fiez-vous à un général pour la restauration de la liberté, comptez que celui qui a endossé *le paludamentum* le quittera pour la toge. Et pourtant il n'y avoit pas moins que ce relèvement chimérique et impossible de la république, telle qu'on la vit exister au temps de Fabricius, qui pût aiguiser le fanatisme des novateurs et des factieux, car le monde jouissoit sous Marc-Aurèle de la plus haute liberté qui fût compatible avec la monarchie.

Gallic. Ibid. p. 42, 45.

Une lettre confidentielle en apparence, et

destinée en réalité à faire office de manifeste, que Cassius écrit comme Empereur au sénateur Druncianus son gendre, met en évidence les projets, les moyens et la férocité de cet usurpateur. « La condition » de l'état est déplorable, dit-il : que la ré» publique est malheureuse d'être exposée » aux vexations des opulens et des avides! » *Voilà comme, en suscitant la jalousie, l'artisan de trouble divise les peuples, et soulève les instrumens des révolutions, les pauvres, qui, cherchant le mieux être, font le mal et trouvent le pire.* « Marc-Aurèle est sans doute un » excellent homme de bien ; » *ici une vérité forcée n'intervient que pour servir de passage à une accusation....* « Mais pour faire louer » sa clémence, il laisse vivre des hommes » dont il condamne la conduite ». *Eh! la conduite de ces hommes méritoit-elle la mort? certes on n'eût pas fait à Tibérius ni à Domitianus, le reproche de se refuser la condamnation à mort de ceux qui les offusquoient, et dont la conduite laissoit la moindre prise à une simple condamnation morale... Se jetant alors dans les lieux communs des factieux, il s'écrie:* « où est Cassius dont je porte inutilement » le nom, où est Caton le censeur! » *Il y a bien quelque adresse à opposer à l'homme le*

plus vertueux, mais le plus doux de son temps, les hommes vertueux les plus sévères et les plus rudes de leur siècle. « Qu'est de-» venue la discipline de nos ancêtres ? elle » est disparue, aujourd'hui on ne songe pas même à la regretter ». *Le traître feint de ne la plus retrouver ou plutôt il ne la reconnoîtroit qu'au travers de la férocité des supplices. Jamais, de l'aveu des historiens, nul prince n'établit une discipline plus forte et ne la sut mieux maintenir que le second des Antonins.* « Marc-Aurèle fait de la philo-» sophie; il disserte sur la nature de l'ame, » la clémence, le juste et l'injuste et ne s'oc-» cupe pas des intérêts de la patrie ». *Ah! s'il ne s'occupoit pas autant de cet intérêt public qu'il préfère à toutes choses, tu le haïrois moins, Cassius, assuré que tu serois de le détrôner plus aisément.* « Vous voyez » combien il faudroit de glaives et d'arrêts » pour ramener l'état à son ancienne forme ». *Ici le tigre épanouit la griffe et aiguise ses dents.* « Périssent à jamais les gouverneurs de » province! est-ce pour qu'ils s'enrichissent » et vivent dans les délices que le sénat et » l'Empereur les chargent des emplois. Vous » connoissez le préfet du prétoire de l'Em-» pereur, il n'y a que trois jours qu'il étoit

» pauvre et tout d'un coup le voilà opulent ». *Ainsi Cassius fait servir à ses complots l'envie, ce tyran des cœurs qui se nourrit d'orgueil et à qui on ne fait jamais un appel en vain. L'Empereur fut de tout temps assez opulent par son fisc pour enrichir promptement qui il lui plaisoit d'élever.* « D'où, je vous » prie, a-t-il tiré ces richesses, si ce n'est » du plus pur sang de la république et des » provinces ? mais qu'ils soient riches, je » le permets : leurs confiscations rempliront « le trésor ». *Voyez comme il excite habilement toutes les sortes de convoitise ; car, bien qu'il paroisse destiner les confiscations au trésor public, nul de ses amis ne peut douter d'avoir part aux spoliations qu'il fera. Ah !... l'état est menacé de revoir un Sylla nouveau, un Catilina pire que l'autre et plus indifférent encore sur les moyens !* « Veuillent seulement » les dieux, dit-il en finissant, favoriser le » bon parti et je ramènerai les temps de » Cassius ». C'est ainsi qu'il promet à Marc-Aurèle la mort qu'à subie Julius-César ; et c'est pour cela qu'il rapproche, par une assimilation traîtresse, son règne de celui du dictateur. Quel homme pourtant se seroit plus indigné que Marc-Aurèle de ressembler à Julius-César, et lui ressembla moins en

Gallic. Av. Cass. vit. p. 45.

effet ! le fourbe Avidius parloit là contre ses vrais sentimens et ses projets réels. Tremblez de la dure condition qui attendoit l'empire sous sa tyrannie !

Tout chef de parti suppose et forge des abus, tout usurpateur décrie et outrage le gouvernement de celui dont il envie le poste. Regardez à quoi se réduisent les griefs allégués par Cassius : accuse-t-il Marc-Aurèle de dénier justice, de mal conduire la guerre, de mal conclure la paix ? non. Ce sera peut-être de refuser récompense au mérite et d'opprimer les citoyens ? non encore, la vérité parle trop haut. Il ne lui reproche en fond que sa philosophie qui ne nuit point à son activité comme roi, sa modération qui ne porte nul préjudice à la dispensation d'une justice exacte. Si Cassius au moins alléguoit beaucoup de faits particuliers ? il n'en cite qu'un seul, la fortune subite d'un homme ; encore cet homme est-il un guerrier qu'une victoire suffisoit à enrichir. Que met-il en saillie ? la mollesse des gouverneurs de province. Eh ! c'étoit à la tyrannie de certains des prédécesseurs dépravés d'Aurèle qu'il falloit s'en prendre. Eux seuls avoient introduit cette mollesse, et l'avoient comme fondue avec les mœurs

qu'ils corrompoient systématiquement. Or, quel prince peut réussir sur le champ à assainir des mœurs gâtées?

Le sang eût coulé par torrens sous le glaive de ce féroce Cassius, qui, s'il eût été capable de vouloir le bien, n'auroit pas manqué de le brusquer, ce qui équivaut à faire le mal. Et toutefois l'amour du bien n'étoit qu'un prétexte qu'il adaptoit à soulever dans les cœurs tous les sentimens jaloux et haineux. Quel contraste avec Marc-Aurèle! celui-là n'en appelle qu'aux passions douces et ne met en jeu dans ses sujets que des sentimens affectueux, modérés et soumis à la raison. A côté de la vertu dans tout son lustre, se montre donc ici le vice en sa sombre difformité. Tel est le rôle auquel se dévoue tout conspirateur, qu'il lui faut procéder par opposition. Le prince est-il vertueux? le conjuré ne peut mettre en évidence et en jeu que des vices. Il ne peut promettre que des proscriptions, des confiscations précédées de leurs fidèles avant-coureurs, les tumultes de révolution.

La première faute que fait un chef de parti est de mesurer les passions des autres sur les siennes propres. Voici un témoignage de cette autre vérité. Cassius veut at-

tirer la Grèce dans sa rebellion ; il écrit une lettre pressante à Hérodès-Atticos, qu'il croit persister dans son aigreur contre l'Empereur. L'irascible, mais judicieux vieillard, foncièrement attaché à son ancien élève, à son souverain, ne répond à la longue lettre du factieux que par un seul mot, μαινεος, fou. Comment qualifier autrement, en effet, le frénétique qui arbore l'enseigne de la guerre civile, le criminel qui aiguise la révolte contre un Roi bon, vertueux et adoré.

Il arrive souvent que le lendemain de la rebellion le révolté se trouve moins puissant que la veille. Hier, Cassius, simple gouverneur, tenoit sous son pouvoir la presqu'île toute entière de l'Asie mineure, la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte ; aujourd'hui, Cassius empereur est réduit à la possession de la Syrie. En vain a-t-il couvé des intelligences en Bithynie et en Cappadoce : en Bithynie, Clodius-Albinus, retient avec succès les légions dans le devoir ; en Cappadoce, le noble Martius-Verus, tout dévoué aux vertus de Marc-Aurèle et à la vraie prospérité de l'Empire, assemble son armée fidèle et l'anime contre le traître. En même temps il dépêche un courier à Aurèle, pour l'instruire de l'usurpation et lui demander ses ordres.

Capit. v. Alb. p. 83.

Dio, l. 71, p. 811.

Cassius n'est point découragé des contretemps que lui suscite la fidélité de ces deux généraux et de l'Asie mineure entière. Les obstacles ne font qu'irriter son ambition; son immense activité se déploie. Le mauvais citoyen mendie à cette heure l'appui des ennemis naturels de l'Empire. Des ambassadeurs parcourent en son nom l'Asie; ils vont également s'humilier au pied du trône du roi des Parthes et sous la tente grossière de l'Arabe vagabond. Ils obtiennent de ces Rois la certitude d'une assistance efficace et prochaine. Les Juifs qui courent au-devant de tous les crimes, et par continuation couvent contre le genre humain et le nom de Rome, un ressentiment féroce, les Juifs embrassent sa cause avec frénésie. Un succès plus important l'enivre. Flavius-Calvisius, préfet de l'Egypte, vient de lui livrer la domination de ce beau royaume, dont Rome estime la possession plus que celle d'aucune de ses autres provinces. Déjà Cassius envoie son fils Mœcianus à Alexandrie, pour s'attacher irrévocablement sa conquête.

Dio Vales, p. 718, 811.

Gallic. Avid. Cass. vit. p. 42.

Dio Cass. l. 71, p. 718.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

Tout-à-coup arrive d'Asie, au camp impérial, sur les frontières de la Sarmatie, un courrier qui s'est hâté. C'est le courrier de

Martius-Verus. Marc-Aurèle, ouvrant ses dépêches, les a lues sans trouble, mais non sans une sérieuse attention. D'autres dépêches sont arrivées presque en même temps de Rome en grande hâte, et l'Empereur, serrant toutes ces lettres dans son sein, s'est enfermé dans sa tente. Il en a dérobé le secret à tout le monde. Pertinax bientôt est arrivé précipitamment de la Norique; il a vu seul et dans le secret le monarque, il est parti plus précipitamment encore pour l'Asie. Déjà il y est précédé par l'ordre envoyé à Martius-Verus de pousser en avant ses légions, de s'emparer à l'instant des gorges de la Cilicie, de ces célèbres pyles syriennes par où Alexandre força la vraie entrée de la Perse, et de séquestrer à l'heure même le nouveau roi dans son royaume rétréci.

Cap. Marc-Aur. vit. p. 32.

Dio, l. 71, p. 808, 809, 810.

Si l'armée qui pénètre qu'on lui cache quelque chose de sinistre est dans une attente inquiète, Rome est dans une épouvantable consternation. Peuple et sénat cèdent comme des femmes à toute crainte. La perspective de la ruine d'un empereur excellent, la guerre civile, la férocité connue, l'audace si fameuse de l'usurpateur les font trembler. Ils croient à chaque instant voir Cassius à leurs portes... Marc-Aurèle en cet

Capit. Marc-Aur. vit. p. 32. Gallic. Av. Cass. vit. p. 42.

état de choses rappèle son fils Commodus de Rome au camp; on ne tardera pas à connoître le vrai motif de ce rappel alarmant pour les citoyens : il enjoint à Faustina, qui l'avoit devancé dans la capitale, de se rapprocher de l'armée. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de sa famille, et effectué en même temps les dispositions propres à d'autres desseins plus éloignés, il délibère en lui-même sur ce nouvel et funeste achopement.

Lampr. Commod. vit. p. 46, 50. Dio, l. 71, p. 811.

Voilà, se dit-il, la plus dure épreuve à laquelle tu aies encore été soumis, Marc-Aurèle, il te faut défendre une couronne que tu dédaignes. Cette couronne que tu rejetterois méprisamment au loin, si tes opinions stoïques ne te faisoient un devoir d'une activité vertueuse, il te faut la disputer comme si tu l'estimois et la disputer à un homme comblé de tes bienfaits. Mais ce n'est ni pour ta dignité, ni pour ta personne que tu vas combattre, c'est pour l'intégrité de l'état. Elle n'est pas simplement menacée, elle est frappée, elle est rompue et les citoyens sont divisés dans la cité. Ici un trône, là un trône, et entre deux, d'une et d'autre part, des hommes, des Romains croisent le fer et vont s'égorger. L'ennemi est partout, par-

tout l'ennemi est Romain et chaque coup portera sur la patrie.

Qu'est-ce que cet empire qui a donné des lois à l'univers et ne s'en donne point à lui-même sur la souveraineté? qu'est-ce que la monarchie absolue si un ambitieux peut à tout instant tirer avec audace à lui un lambeau de l'empire, s'en faire un royaume et s'y faire tyran? qu'est-ce que cette monarchie, tantôt élective et tantôt héréditaire, dans laquelle la succession ou l'élection dépendent indifféremment d'un empereur vicieux, de soldats qui s'achètent et d'un sénat pourri? Ta prévoyance lugubre s'effraye en pénétrant dans l'avenir Romain. Cherche donc sinon un remède, du moins un palliatif; cherche à tirer parti du mal présent pour amoindrir le mal futur; c'est-là le vrai fruit à tirer de cette éducation que nous recevons des évènemens, de l'expérience."

A quoi tient donc le sort de ce colosse romain qui, toujours balotté de chances en hasards, voit à chaque instant son existence près d'être anéantie soit par une rude guerre, comme celle que tu fais à présent, Marc-Aurèle, soit par une révolte, comme celle dont tu es l'objet? Funeste inconvénient de la grandeur démesurée des empires! il en est

de ceux-là comme des baliveaux de la forêt qui plus hauts ils sont, plus ils sont battus de l'ouragan par qui est ménagée la cépée basse et touffue. Funeste inconvénient d'une grandeur qui ne se soutient que par la conquête! une telle grandeur est comme les fortunes des trafiquans qui plus grosses elles sont, plus elles excitent à hasarder, plus elles sont ruineuses et caduques.

Que peut un seul homme pour arrêter les progrès de la destruction d'un empire miné et lésardé, quand, alors qu'il court réparer les brèches qu'ouvre l'ennemi au-dehors et empêcher celles qui se feroient au-dedans, il voit un autre ouvrier monter sans obstacle et comme de plein pied à côté de lui, et lui contester la direction des travaux en s'adjoignant l'ennemi pour élargir les brèches, et en poussant le citoyen à dégrader l'enceinte qui le devroit défendre?... si les méditations fortes sont le résultat des situations difficiles, voilà sans doute quelques-unes des pensées qui durent alors tendre l'esprit du Prince philosophe et politique. Est-il quelqu'un qui ose douter à présent que Marc-Aurèle ait été capable de s'occuper plus de l'intérêt de la monarchie que de son intérêt propre?

Cependant que va devenir un Empereur doux et humain dans cette lutte contre un rebelle féroce ? qu'est-ce qu'un philosophe vis-à-vis d'un ambitieux forcené? Ah! que ton humanité, ta philosophie ont mis en grand péril ton trône, ta vie, et ta sagesse, ô Marc-Aurèle! Dans cet amour immodéré de la propriété qui domine l'homme et surtout le possesseur de couronne, comment en useras-tu en cas de succès avec celui qui veut te ravir à toi cette couronne, à l'Empir son chef? Nocher, voilà l'écueil: tiens ferme la barre du gouvernail.

C'est à présent que tu reconnois, ô moraliste, l'insuffisance ou le danger de l'application des préceptes de la science des mœurs à la conduite politique. Tu te disois dans ton inexpérience: « Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, pense aussitôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien, et sur ce qui est mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compassion de lui au lieu d'être étonné et irrité; car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner; et si tu ne mets pas son objet

Pardonner à ses ennemis et les aimer. XLI.

» au rang des biens ou des maux, tu en » auras d'autant plus de facilité à excuser » un ennemi qui simplement a mal vu... ». Essaye de cette compassion vis-à-vis de Cassius; excuse par ses opinions cet homme qui, en bouleversant l'État, doit-être suffisamment justifié quand on aura dit : *il*
XIX. 2. *a mal* vu... et prépare-lui ta bénédiction pour le moment où il te plongera le couteau dans la gorge.

Tu laissois avec complaisance couler de ta plume ces mots d'une douceur divine : « C'est le propre d'un homme d'aimer ceux » même qui l'offensent. Tu les aimeras, si » tu viens à penser que tu es leur parent, » que c'est par ignorance et malgré eux, » qu'ils font des fautes, que dans peu vous » mourrez tous, et surtout qu'on ne t'a » point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu » ton ame de pire condition qu'elle n'étoit
XXX. 1. » auparavant... ». Oui,... qu'il épargne ton ame, mais qu'il rende la condition de ton corps, de ta vie, pire que celle du plus misérable ou du plus pervers. Penser ainsi, c'est conspirer avec lui contre toi-même.

Des gens réputés honnêtes ne trouvent point étrange qu'on rende le mal pour le mal; des machiavélistes ont dit que la meil-

leure façon de se venger d'un ennemi, étoit de le surpasser en méchanceté, et tu avances, toi, « que la meilleure façon de se » venger d'un ennemi, est de ne pas lui res- » sembler... ». Eh bien! attends-toi à être xxx. 4.
vaincu par la noirceur comme par la férocité des moyens qu'il emploiera. Confiant, tu marches à découvert contre un scélérat qui t'entoure d'embûches; des mines sont creusées sous tes pieds; tu tomberois imprudent... garde donc ta morale pour te faire de douces illusions sur la bonté de l'homme, en récréer ton esprit, en repaître ton imagination dans le secret et le silence; mais rejette-la au loin comme pernicieuse en son usage dans les grandes commotions politiques..... non, répond ce hardi vertueux, c'est moi qui releverai le trône brisé de la morale politique. Ce que je pense de bien dans le secret, je le dirai, je le proclamerai, je le crierai à la face des peuples;.... je l'exécuterai. Je montrerai à ces officiers, à ces soldats toujours prompts à la haine ou à la vengeance, un cœur sans fiel et sans venin. Je ferai résonner le mot *pardon des injures* devant ces meurtriers de profession qui tuent ou meurent pour l'injure, et je convaincrai ces guerroyeurs

comme ces citoyens que, quand l'humanité et la philosophie servent de contre-fort aux vertus royales, la clémence n'est pas difficile à pratiquer.

« Soldats, » dit-il du haut de son tribunal à l'armée qu'il a assemblée du moment qu'instruite de la révolte, elle s'est montrée troublée de cet évènement et comme intimidée par la haute réputation de Cassius;

Dio, l. 71, p. 811, 812.

» Soldats, ceux qui, comme moi, sans avoir » méfait, éprouvent de grands accidens, » auroient bien droit de se plaindre. Passant d'une campagne à une autre, toujours en haleine et en travail, est-il assez » funeste de ne sortir d'une guerre étrangère que pour être précipité dans une » guerre civile, celle de toutes à laquelle je » devois le moins m'attendre? et quand? » alors même que j'allois rendre à vous et » à moi le repos, et que je touchois au » moment de consommer la réduction de » l'ennemi. Ce qui est presque aussi funeste » que la guerre étrangère et civile, c'est de » trouver qu'il n'y ait plus de foi parmi les » humains; car ici la trahison vient d'un » homme à qui je n'ai jamais montré que » de l'affection. Celui à qui je n'ai fait ni » injure, ni injustice, que j'ai élevé en

» dignités, et comblé d'honneurs, est celui-
» là même qui me force d'en venir aux
» armes pour ma dignité et ma vie. Est-il
» maintenant quelque vertu qui soit à cou-
» vert, quelque amitié qui puisse être ré-
» putée ferme et stable ? où trouver bonne
» foi et bonne espérance?.... mais je ne
» veux ni m'indigner, ni me lamenter,
» ni me plaindre ; car que sert d'accuser
» les Dieux de qui tout vient! »

« Si le danger s'arrêtant à moi, ne me-
» naçoit pas l'état, je le mépriserois, car je
» ne suis pas né immortel, et je le sais : mais
» ce péril est commun à tout l'Empire, il
» menace tous les citoyens ; la guerre civile
» n'épargne personne.... que Cassius com-
» paroisse à mon côté devant vous ou de-
» vant le sénat, qu'on examine ma con-
» duite et ses prétentions,... qu'on le déclare
» plus utile que moi ; et, sans laisser couler
» une goutte du pur sang des citoyens, sans
» regret aussi, je rejette et j'abjure une
» dignité qui m'obsède de travaux, d'ef-
» forts et de dangers. moi, vieux et ma-
» lade, moi, qui ai passé hors de l'Italie
» tant d'années pendant lesquelles je n'ai
» pris repas ni sommeil que ne troublât et
» n'interrompît l'urgence des affaires et du

» commandement.... mais Cassius ne com-
» paroîtra pas; comment se fieroit-il à moi
» envers qui il s'est montré perfide? N'es-
» pérez donc, soldats, qu'en la justice de
» votre cause et en votre courage; et toute-
» fois tenez-vous pour sûrs de la victoire.
» Quand ces milices de Syrie, de Cilicie, de
» Judée, d'Égypte vous surpasseroient en
» nombre, autant qu'elles vous sont infé-
» rieures, elles ne tiendroient pas contre
» vous. Quelque vaillant et habile que se
» soit montré Cassius, n'en prenez à pré-
» sent de lui ni plus d'estime ni plus de
» crainte; car que feroit l'aigle, à la tête
» d'une troupe de geais, ou le lion suivi
» d'une bande de chevreuils? Ces victoires
» qu'il a remportées dans le pays des Par-
» thes, c'est avec vous, soldats du Nord,
» qu'il les a remportées, revendiquez-les.
» Eh! n'avez-vous pas dans vos rangs Mar-
» tius-Verus, qui a donné d'aussi grandes
» batailles, remporté d'aussi belles victoires
» et mieux su garder ce qu'il avoit su con-
» quérir? »

« S'il est vrai que le bruit de ma mort ait
» seul porté Cassius à l'usurpation, peut-
» être qu'à cette heure où il me sait vivant
» il se repent de son imprudence; mais,

» quand il persisteroit, l'assurance qu'il » aura de votre fermeté contre ses insinuations, de votre affection pour moi, jettera » le trouble dans son ame ; alors, redoutant » votre valeur il reviendra au respect qu'il » doit à la dignité impériale. Je n'ai qu'une » crainte, et je ne la tairai point : c'est que » de honte ou de désespoir il ne se tue lui-même, ou que, sur le bruit du mouvement de notre armée, quelqu'un pensant » me rendre service ne se hâte de le faire » périr. Ce seroit m'enlever le plus beau prix » de la victoire, le plus glorieux qui se puisse » remporter ; lequel, dites-vous ? celui de » pardonner l'injure, de garder foi à qui l'a » faussée et de restituer amitié à qui a violé la mienne. Ce langage ne vous semble » pas sincère, je le vois : il l'est pourtant et » vous le verrez aussi. Toute probité n'est » pas bannie de la terre ; il reste bien encore » quelque vertu des vieux âges. Ce que plusieurs d'entre vous jugent difficile, je le » montrerai facile ; ce que d'autres jugent » impossible, je l'accomplirai. Je tirerai du » mal lui-même cet avantage signalé de » mettre en évidence qu'il y a moyen de s'affranchir de ses prises d'une manière qui » fasse honneur à la vertu ; et je donnerai à

» l'univers cet exemple que, quelque funeste que soit une guerre civile, on peut
Dio, l. 71, p. 811, 812. » toutefois en faire un bon usage ».

Il s'est tû et ces vétérans habitués à n'entendre invoquer que leurs passions, dans l'étonnement de ce qu'on ne parle qu'à leur raison, restent muets et s'interrogent du regard les uns les autres. Endurcis au mal, ils sont confondus de voir qu'on n'en appelle qu'à leur douceur, qu'on réveille en leur cœur de soldat des vertus citoyennes, qu'on y greffe la clémence et le pardon des injures, alors même qu'ils vont redresser un outrage que jamais roi ne pardonne, que jamais roi ne punit à demi. Les voilà subjugués par cette magnanimité. Le sentiment, dont les liens sont bien aussi solides que ceux de l'enthousiasme, les enchaîne à la fortune de leur légitime Empereur. On les fait juges, ils se constituent vengeurs.

La vérité vise si droit et frappe si juste au but, que ceux-là même qui la redoutent et la diffament, la trouvent adroite et la dénoncent comme rusée. Quoi de plus politique en pareille situation que cette déclaration que Marc-Aurèle vient de faire sous la suggestion de sa vertu. C'est bien ici que l'on voit que la vérité fait honneur et

porte profit. Il écrit à présent au sénat dans le même sens qu'il a parlé à l'armée. Il le prie de ne sévir ni contre les enfans, ni contre les parens de Cassius, ni contre ses amis (*ejus affectus*). On en usoit en ce temps à Rome comme on fait dans les cours orientales où le coupable est puni dans tout ce qui l'intéresse. Mais le sénat a devancé, par des procédés contraires, la prière d'Aurèle. Sortant de son indécision et de son habituelle timidité pour venger le prince son idole, il a déclaré Cassius ennemi de la patrie, il a prononcé la confiscation de tous ses biens, il les a adjugés au fisc de l'Empereur. Marc-Aurèle ne se désiste point pour cela de sa bienveillance, il rend à l'instant même aux enfans la moitié de la confiscation des biens de leur père; l'autre moitié, il refuse de se l'approprier comme expiation du crime. Il la fait retirer de son trésor pour être versée dans le trésor public qu'elle indemnisera en partie des dépenses de cette nouvelle guerre. Gallic. Av. Cass. vit. p. 42.

Gallic. Av. Cass. vit. p. 42.

Conservant sa dignité qui se perd plus par l'injure qu'on fait que par celle qu'on reçoit, Marc-Aurèle s'abstient de tout reproche envers Cassius, hormis de celui d'ingratitude. Son ennemi cédant lui-même

à l'ascendant d'une si belle modération, redouble en public de respect pour la personne de l'Empereur. Ainsi cette auréole d'estime qui doit rayonner autour de la tête des rois, sans qu'on l'altère jamais, ne souffre aucune atteinte de la guerre civile où d'ordinaire les chefs, dégradant réciproquement leurs caractères par des injures, dégradent par-là même l'autorité aux yeux des citoyens, ce qui hâte et précipite la corruption universelle.

Dio, l. 71, p. 812. Gallic. Av. Cass. vit. p. 45.

Le sage à qui subitement échappe dans les convulsions des peuples l'espérance du bien-être des hommes qu'il a long-temps médité, préparé, poursuivi, qu'il est près d'atteindre, le suit au moment de sa fuite, les bras tendus et en élevant au ciel un regard presque accusateur. Tel se montreroit Marc-Aurèle sans la religion et la philosophie. Le bonheur public lui échappe, tout lui manquera-t-il à la fois? Le moindre risque que coure l'Empire est d'être morcelé. Voilà qu'une monarchie va s'élever au sein de la grande monarchie et il se nourrira entr'elles deux une haine funeste toute semblable à la haine des frères, la pire de toutes.

L'Orient est retranché de l'Empire. Rome

perd la Syrie, qui remplit ses arsenaux maritimes et peuple ses armées; elle perd l'Egypte, cet anneau qui lie le Levant au Couchant; le Midi au Septentrion; l'Egypte nourricière de la capitale, cette possession dont les précautions politiques d'Auguste ont instruit les citoyens à redouter la perte plus que celle d'un tiers du monde romain. Elle perd avec la Syrie et l'Egypte, le commerce continental et le commerce maritime de l'Asie, dont ses besoins et son luxe réclament si impérieusement les productions. Elle perd enfin le fruit de dix ans de guerre, de cent victoires, l'indemnité légitime de tant de funérailles.... la sécurité d'une paix stable avec les Germains, les Daces et les Sarmates.

Marc-Aurèle, par une sorte d'instinct prophétique, a pénétré que les ennemis les plus dangereux pour l'empire sortiront du nord. Quand il est près de les confiner pour longtemps dans leurs climats glacés, par des traités impérieux succédant à une guerre heureuse, il voit s'anéantir en un moment sa plus belle espérance et le prix de ses travaux et de ses sacrifices de dix années.

Quelle ne devroit pas être la perplexité de l'Empereur! ..... laisser du temps à

Cassius, c'est rendre la guerre civile plus âpre et plus longue. Lever le camp ou s'affoiblir devant les Barbares sans avoir consommé l'œuvre de la paix générale, c'est rappeler sur les Romains les calamités de la guerre étrangère en société avec les désastres de la guerre civile. Que de justesse dans les mesures, quel tact il faut pour ne pas manquer le point précis, le coup de temps.

Il avoit voulu faire occuper momentanément par deux armées les frontières de la Marcomanie et de la Sarmatie, afin de dégoûter les habitans de renouer des ligues, pour les accoutumer à se tenir écartés de l'empire. Il eût accompli ce projet, disent ses historiens, sans la révolte de Cassius. Point de plus grand ennemi du bien public qu'un factieux ! Voulant faire la paix et la faire prompte, il faut qu'Aurèle consente maintenant à de grands sacrifices. A la vérité ils ne sont pas contraires à la dignité de Rome, mais ils atténuent les résultats de ses victoires.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 32. Dio, l. 71, p. 808.

Un moment auparavant il pouvoit disposer du sort de ces peuples en maître absolu ; il se voit à présent contraint de se relâcher sur les conditions imposées à plu-

sieurs d'entre eux. Bien qu'il persiste à interdire à tout Sarmate l'habitation près du Danube et la navigation libre sur ce fleuve, il faut qu'il consente à laisser passer les Iaziges sur les terres de la Dacie pour aller trafiquer avec les Roxolans. Dio, l. 71, p. 809, 810. *Idem. Ibid.*

Les Quades, habiles à profiter de toutes dissensions, cédant aux insinuations d'un de leurs citoyens nommé Ariogèse, rompent la paix au moment où ils apprennent que la guerre civile éclate dans l'empire. Ils chassent leur roi Furthius, qui étoit agréable aux Romains, et intronisent le turbulent Ariogèse. Marc-Aurèle est à l'instant pressé par son conseil de mettre à prix la tête de cet artisan de désordres, de cet infracteur des traités, de cet ennemi de la paix publique. Étrange situation pour un roi philosophe! la raison d'état en opposition avec la loi naturelle; l'intérêt des nations avec les droits isolés d'un homme. Que de sang à verser possiblement, si l'on épargne avec timidité celui d'un boute-feu. L'Empereur satisfera-t-il de grands intérêts à de petites considérations, il se montrera foible, on le méprisera, et l'on accumulera sur lui les outrages. Tel est l'esprit de justice et de générosité du commun des hommes qu'ils in- Dio, l. 71, p. 808, 812. Dio, Vales. p. 717.

sultent au prince doux et ménagent le cruel.... Marc-Aurèle va donc ordonner une proscription,.... cette idée fait frémir. Qu'on se rassure! Pour obéir à la politique romaine il dévoue la vie d'Ariogèse; mais en même temps pour obéir à l'hmanité, garantissant cette vie par le moyen même dont on se sert pour la mettre en péril, il place l'existence du proscrit sous la sauvegarde de l'avarice. La somme qui est affectée à payer le meurtre d'Ariogèse sera doublée si l'on amène vivant à l'Empereur, cet autre usurpateur. En vain les Quades offrent-ils de mettre bas les armes et de rendre cinquante mille prisonniers Romains qu
provinces les plus re
si on leur laisse leur
siste dans la proscription de ce chef, comme dans la reprise d'armes contre eux. On marche des rives de la Theysse aux rives du Haut-Granua, on les attaque, on les défait, on leur reprend de vive force nombre de prisonniers Romains, et Ariogèse est enfin livré par le peuple même qui tout à l'heure se faisoit égorger pour lui. Il est traîné devant Marc-Aurèle. L'armée qui soupçonne que c'est par un raffinement de vengeance que l'Empereur a voulu tenir en sa posses-

sion son ennemi vivant, attend avec joie l'ordre de son supplice. O surprise! elle voit son souverain accueillir sans colère cet ennemi désarmé, le traiter bientôt avec douceur, et pour toute peine lui infliger l'exil en donnant ordre qu'on le conduise à Alexandrie, aussitôt que l'Égypte sera rentrée sous la domination de l'empire. Dès-lors les soldats doivent prévoir qu'il ne sera pas difficile à leur Empereur de pardonner à Cassius, si on lui en laisse le temps et la faculté. Dio Vales, p. 717.

Le nouveau Roi des Quades a fait punir du dernier supplice les instigateurs de la révolte; tout rentre aussitôt dans l'ordre en Germanie; les nouvelles peuplades qui habitent cette région se sentent retenues dans le devoir par la vigueur avec laquelle le mouvement d'Ariogèse a été réprimé; les Oses, les Bures, les Suèves, les Narisques, les Marcomans et plusieurs autres peuples arrivent par députés au camp romain pour y confirmer la paix.

Les Sarmates Iaziges, Bastarnes, Peucins et Roxolans avoient manifesté plus de disposition encore que les Germains à profiter de la diversion qu'opéroit en leur faveur la rebellion de Cassius. Marc-Aurèle,

en même temps qu'il ouvre avec les premiers de nouvelles négociations, songe à faire sentir aux autres le poids des armes romaines. Sa volonté persistante étoit que la presqu'île située entre le Danube et la Theysse demeurât inhabitée. Si l'ennemi restoit maître de cette presqu'île, quelques coups de rame le mettroient à même d'effectuer à tous momens dans la Pannonie des incursions imprévues et dévastatrices. Plus on le tiendra éloigné des rives, et plus de temps il restera aux habitans et aux garnisons pour se mettre en défense, sur le bruit de son approche. Mais les Iaziges ne possédoient que le cours inférieur de la Theysse, le cours supérieur appartenoit aux Bastarnes, peuple belliqueux, allié de ces mêmes Iaziges et des Daces. Ceux-là avoient fait durant toute la campagne beaucoup de mal aux Romains. Une de leurs armées suivoit à cette heure les mouvemens des légions impériales. Elle campoit en leur présence près du haut Granua.

Quel que soit le danger dont l'usurpation de Cassius menace sa personne et son trône, Marc-Aurèle préfère l'intérêt de l'état à son intérêt privé; et, oubliant, pour ainsi parler, ce conspirateur et ses projets, il ne songe

qu'à dompter les Bastarnes et leurs alliés, à conquérir sur eux le territoire de la Haute-Theysse, et à donner pour barrière à l'empire la chaîne des Alpes Bastarniques qui domine les plaines de la Sarmatie.

Explication de la colonne Aurélienne.

Il entame l'attaque contre les peuples de ces montagnes. Des combats opiniâtres se livrent sur les versans méridionaux des Alpes Carpathiennes. D'habiles manœuvres rejettent l'ennemi dans les plaines, et placent l'armée Romaine entre la chaîne de ces monts et ses habitans forcés d'entreprendre avec précipitation leur retraite par la contrée située entre la Theysse et le Bodrog. Vaincus dans sept combats, les Bastarnes perdent une huitième bataille au passage de cette dernière rivière. A l'instant deux forteresses Romaines, s'élevant sur les deux rives de la Theysse, près de son confluent avec le Bodrog, dominent le centre de son cours. Un camp retranché maintiendra en tout temps dans le devoir les Iaziges et les Bastarnes, tandis qu'au moment présent, une armée imposante pèse sur eux. Les premiers se trouvent contraints d'exécuter les conditions du traité qui les oblige de repasser la Theysse, les seconds tremblent pour leur propre territoire.

Explication de la colonne Aurélienne.

Leurs craintes se justifient : une colonne expéditionnaire, organisée avec rapidité, se détache du camp Romain ; et, conduite par l'Empereur en personne, marche droit vers les Alpes-Bastarniques. Elle gravit la cime des monts, chaque pas qu'elle fait est marqué par la construction d'une place d'armes nouvelle, qui assure les conquêtes et maîtrise le pays ; chaque combat qu'elle livre est une victoire ; elle en remporte six. Elle est revenue sur ses pas pour faire lever aux Bastarnes le siège de l'une de ses citadelles. Maîtresse des pentes et des crètes des montagnes, elle accumule les approvisionnemens dans ses redoutes, et, après avoir traversé quatre rivières, elle arrive enfin près des sources du Thybiscus (la Theysse). Alors le pays tout entier se soumet ; deux forts sont assis aux deux côtés de ce courant, et près d'un petit lac pour rendre stable la possession entière de cette Theysse, qui va servir désormais de nouvelle barrière à l'empire.

Explication de la colonne Aurélienne.

Du sommet des Alpes Bastarniques dont elle garde les défilés, l'armée Romaine défend l'accès du territoire aux Sarmates proprement dits ; elle les menace même de ses invasions. Alors quantité de peuplades de cette nation viennent à leur tour implorer

la paix; et, parmi elles, une nombreuse horde dont le nom est perdu; elle obéissoit à un enfant de douze ans, nommé Battar. Celle-là se déclare alliée des Romains. A ce titre elle demande à pénétrer en Dacie, et elle en chasse la tribu d'un autre prince, nommé Starb, qui, déjà établie aux frontières de la province, menaçoit de la ravager, si on ne lui donnoit des terres et de l'argent. Dio, l. 71, p. 807.

De nouveaux ennemis ont été vaincus, et la paix a été confirmée avec les anciens ennemis; mais à quel prix! Si Marc-Aurèle a pu fixer arbitrairement des conditions aux peuples éloignés, il a fallu qu'il adoucît beaucoup celles qu'il imposoit aux peuples plus rapprochés de l'Empire. Il a accordé aux uns des terres vagues, aux autres exemption limitée de tribut; à ceux-ci des subsistances, à ceux-là le droit de bourgeoisie. Autant existoit-il de peuplades distinctes, autant falloit-il de traités différens. Plusieurs de ces peuplades, à la vérité, sont comprises dans l'alliance de Rome, et presque toutes fournissent des soldats que l'on met à l'instant même en marche vers les lieux de garnison les plus reculés de l'Empire. D'accord mutuel, les prisonniers faits sur les Barbares sont retenus sur le terri- Dio, ibidem, et 809; 810. Capit. Marc-Aur. vit. p. 31 et 32.

toire romain sans y être constitués en état d'esclavage ; ils prendront naturalisation, ils concourront à remplacer les cultivateurs décédés, ils masqueront en partie les brèches faites à la population minée par la famine et la peste. Marc-Aurèle se montre plein d'équité et de bienveillance pour ces mal-
Capit. *Ibid.* p. 32. heureux expatriés. Une seule des colonies des Barbares lui donne lieu de revenir sur la confiance qu'il leur témoignoit à toutes également. Ce sont les indomptables Marcomans, toujours ivres de liberté et pleins d'audace ; ceux qui avoient été placés auprès de Ravenne, entrent en rébellion, et tentent de s'emparer de cette ville forte ; alors il retire de l'Italie tous les prisonniers de cette nation, les sépare les uns des autres, et les dirige vers des contrées plus éloignées
Dio, l. 71, p. 807. de leur pays.

La guerre de Germanie, de Dacie, de Sarmatie est donc enfin terminée, l'ennemi est surmonté par la prudence autant que par les armes. Aurèle, suivant l'expression de ses historiens, n'est devenu vainqueur qu'à force de travail, avec conduite, grand
Capit. Marc-Aur. vit. p. 29, 30. courage et rare bonheur. Il a délivré la Vindelicie, la Rhétie et la Norique, les Mœsies, la Thessalie, la Grèce, l'Illyrie et la Pan-

nonie ; il a reculé les frontières jusqu'aux Alpes Carpathiennes et Bastarniques ; il a fait rentrer le Barbare dans l'inaction. A ce moment de victoire sur l'étranger et seulement alors, l'Empereur songe à marcher contre les revoltés de l'intérieur, contre Avidius-Cassius. Il ne met cet usurpateur qu'au second rang de ses ennemis. Quel tyran n'eût tout sacrifié pour vaincre d'abord son rival, dussent les Barbares triompher ensuite de lui et de l'Empire ! que la patience citoyenne de ce roi est belle en son désintéressement ! trois mois se sont écoulés depuis l'usurpation, et Marc-Aurèle a entamé et fini une guerre nouvelle qu'il auroit pu se dispenser de commencer s'il se fût décidé aux grands sacrifices que réclamoit sa position personnelle, mais que réprouvoient la puissance et la dignité de Rome. Tout entier au dessein d'affranchir la république de la moindre crainte, avant d'assurer ses propres droits à la sécurité, il n'a consenti à agir directement en sa propre cause, à marcher contre le révolté, qu'après que tous combats et toutes négociations à l'extérieur eurent atteint la plénitude de leurs résultats.

Environ deux mois auparavant, au mo-

ment de la reprise d'armes ; on l'avoit vu consommer, en présence des soldats, un acte solennel propre à en imposer aux généraux ambitieux. Ses réflexions sur le vice radical qui existoit dans le mode de succession au trône ; avoient touché à leur résultat. L'empire est en risque de mort, à chaque mort de roi, s'étoit-il dit : dès-lors il n'étoit pas de remède qu'il pût juger trop urgent à préparer, à appliquer.

Commodus, son fils, rappelé de Rome à l'extrême frontière, attendoit dans une place forte les ordres de son père. L'injonction de se rendre au camp lui avoit été envoyée; il étoit arrivé, et les soldats, toujours favorables aux jeunes gens, avoient contemplé avec satisfaction et espérance, la beauté, la grâce, la force et la douceur dont l'éclat brilloit en sa personne ; avantages toujours séducteurs et fréquemment décevants qui déjà l'avoient rendu très-cher aux citoyens, suivant le témoignage que porte en sa faveur Herodianus, le plus digne de foi des historiens contemporains de son
Herod. l. 1. règne... L'approche de la quatorzième année du jeune prince, étoit devenue en cette circonstance l'occasion d'une solennité anticipée. Marc-Aurèle avoit fait revêtir à cet

adolescent la robe virile, au centre du camp et au milieu des pompes militaires les plus éclatantes (1). Les généraux qui conservoient des pensées ambitieuses, auront eu à reconnoître que le chef de l'empire revit en son fils, les soldats auront senti que mieux vaut obéir à un adolescent, que de s'entrégorger pour l'ambition cruelle de leurs chefs. Les citoyens se seront convaincus que l'hérédité bien réglée est pour l'état un gage plus certain de calme que ce mode vague d'élection, qui expose l'empire à être marchandé à prix d'argent, disputé par des forfaits privés où des guerres civiles, vendu par l'avarice des soldats, ou livré par des factions sénatoriales. Une grande libéralité faite au peuple de Rome a signalé la cérémonie inaugurative qui a mis Commodus au rang des hommes, et presqu'au même rang que l'Empereur. Lamprid. Comm. vit. p. 46.

A compter de ce moment, Marcus-Antoninus ne se sépare et ne se séparera plus Capit. Marc-Aur. vit. p. 32.

(1) Le faste de cette cérémonie n'avoit rien eu d'arbitraire ni d'oiseux. En s'écartant ici de la simplicité habituelle qui présidoit à tous ses actes, Marc-Aurèle avoit eu une intention politique propre à justifier suffisamment l'usage qu'il faisoit alors, d'un appareil étranger à sa modestie, dans tout ce qui regardoit sa personne et sa famille. Il laissoit à deviner cette intention. Mais qui auroit pu ne la point pénétrer?

de l'héritier présomptif de son pouvoir ; et l'armée, qui a chéri l'enfance de ce jeune élève du trône, s'acccoutumera à voir et à aimer son adolescence.

La sécurité est garantie au-dehors, la tranquillité est assurée au-dedans ; l'Empereur, enfin, lève le camp, et nombre de légions s'avancent à sa suite, fortes de confiance et invincibles par le sentiment de la justice de leur cause. Tous les soldats hâtent le pas, ils marchent en vengeurs. Marc-Aurèle est arrivé en Illyrie, il est prêt à mettre le pied dans le vaisseau ; tout-à-coup on lui annonce qu'on va déposer à ses pieds la tête de Cassius... « Ah! dit-il, avec douleur, on » m'enlève une occasion de miséricorde. » Que ne l'a-t-on amené vivant! je lui rap- » pellerois mes bienfaits, et lui accorderois » sa grâce en faveur de ses services pas- » sés ». Il ne veut pas voir cette tête ; il ordonne que sur la place même on lui donne avec bienséance la sépulture. On lui apprend peu après la mort de Mœcianus, fils de Cassius, que les soldats ont égorgé dans Alexandrie, et il plaint à haute voix et du fond du cœur le sort de ce jeune homme, qui meurt victime de l'obéissance filiale.

Gallic. Av. Cass. vit. p. 43. Dio Val. p. 717, 721. Dio, l. 71, p. 813. Capit. Marc-Aur. vit. p. 33. Gallic. Av. Cass. vit. p. 42. Dio, l. 71, p. 813.

Voici maintenant l'esquisse rapide de la

chute précipitée d'un tyran qui dépensa et consuma un temps si long à préparer une usurpation qu'il ne prévoyoit pas devoir être si courte, et qu'il jugeoit sans doute à l'abri d'être jamais traversée par d'autres usurpations.... L'ambitieux a donné champ à son ambition; et, en entamant sa rebellion, il s'est dit: si je dois tomber, il aura fallu du moins m'ébranler long-temps; si je dois tomber, il sera fait long bruit de ma chute... et il est tombé, presqu'aussi promptement et aussi sourdement que la feuille de l'arbre en hiver. Il est tombé, et l'histoire vengeresse ne laissera subsister du récit de sa dernière lutte que le petit nombre de lignes qui suffit à constater sa courte agonie et sa mort. En cela, son sort n'a pas mérité de différer de celui du scélérat vulgaire, qui laisse derrière l'échafaud pour toute histoire de sa vie et de ses forfaits, l'arrêt placardé de sa condamnation, l'acte judiciaire de son supplice.

Martius-Verus, par l'ordre d'Aurèle, s'étoit porté avec les légions de l'Asie mineure vers les gorges de la Cilicie. De rudes combats avoient eu lieu dans ces postes difficiles et forts. Gallicanus l'indique sans en donner de détails. Soit à la suite d'une dé- Gallic. Av. Cass. vit. p. 40.

faite subie par l'usurpateur, soit par l'effet d'une conjuration, deux officiers ont tué Cassius. Le Centurion Antoninus a frappé d'un premier coup le rebelle à la gorge, sans pouvoir redoubler, emporté comme il est par la course de son cheval; un Décurion, porte-enseigne des prétoriens du tyran, a, d'un second coup d'épée, consommé le meurtre. Le préfet du prétoire a été sur-le-champ massacré aux côtés de son maître, et la mort de Mæcianus, immolé peu après par les légions d'Alexandrie, a enlevé aux révoltés tous leurs chefs. Le retour à l'obéissance est universel. Les soldats de Syrie et les citoyens de cette province qui avoient épousé sa rebellion, reviennent avec promptitude de leur égarement. La dureté de ce nouveau maître, se montrant à jour, a fait succéder, comme dans les opérations magiques, l'effroi à la fascination. Peuples et soldats de la Syrie, de l'Egypte, de l'Orient entier, s'entrefélicitent dès ce premier moment de voir la sécurité de l'Empire garantie, la sécurité du Prince préservée et la majesté des lois vengée.

Brillant d'un éclat fugitif, pernicieux, mortel, comme la mofette dans les mines, Cassius a jeté tout à la fois la lueur, le

bruit, la mort, et s'est dissous. Les peuples de Syrie, qui sous sa tyrannie passagère ont affaissé leur tête comme font les voyageurs dans les déserts limitrophes de cette Syrie, quand vient à glisser au-dessus d'eux le samiel, ce vent empoisonné qui souffle, tue et fuit au plus vite; comme ces mêmes voyageurs, la relèvent maintenant pleins de joie pour respirer un air pur et salubre, un air vraiment vital en respirant l'affection d'Aurèle. Le rebelle est passé et avec lui la révolte et le deuil.

Ainsi finit Cassius, après une vie toute remplie de succès et de gloire. Ses succès l'ont corrompu, sa gloire a envenimé son ambition, et gloire et succès n'ont abouti qu'à faire de lui un révolté sans prétexte, un tyran sans excuse, un bourreau du bonheur public. Un seul jour a détruit le mérite de tous ses services, l'œuvre de sa vie entière. Le brigand des nations, cet homme qui a envahi des empires, anéanti des capitales, ôté et donné des Rois, fait trembler le monde et ses soldats, expire méprisé, détesté, et en quelque sorte supplicié, sans défenseurs ni vengeurs. Dion compare son règne à un songe. Oui, mais ce fut un de ces songes durs qui oppressent, et contre lesquels on

se débat avec horreur. Voilà la fin qui suivit pour Cassius ce songe de trois mois et six jours. Grand politique, il a effectué son usurpation intempestivement; grand général, il a armé contre l'Etat les ennemis qu'il avoit vaincus; il a détruit la paix intérieure, porté préjudice à la paix extérieure, et confirmé cet exemple funeste destiné à se renouveler, d'un général qui se fait Roi par l'autorité des camps: il a donc été mauvais citoyen. Que toutes ses grandes qualités, que tous ses services, que toute sa gloire, s'amortissent devant ce titre de réprobation.

Dio, l. 71, p. 813.

Voilà maintenant le bon citoyen; voilà l'homme qui veut toujours réduire la somme du mal public à sa moindre quantité; c'est Marcus-Antoninus, c'est cet Empereur qui a pu promettre d'être clément quand le triomphe étoit douteux, qui pourroit devenir rigoureux quand il sera assuré de l'être avec justice et sans danger. Tout résiste en effet à sa clémence après la victoire. Les habitans de Rome, devenus plus cruels en devenant plus timides, et qui n'ont cessé de craindre que Cassius, en haine du sénat, ne vînt saccager leur ville; tout l'Empire, bourgs et cités mêloient aux cris de joie

des cris de vengeance. La seule ville d'Antioche étoit muette, c'étoit une ville de licence; quelques citoyens de Rome se taisoient aussi; c'étoient des hommes tarés; car, disent les historiens, Marc-Aurèle ne fut haï que des débauchés. Partout on s'élevoit contre les résolutions de clémence qu'Aurèle avoit si solemnellement proclamées. Mais la plus forte résistance à sa bénignité part de sa famille. Rien de plus dur à surmonter que cette opposition intérieure qui agit sourdement sans se rebuter et toujours à propos. Il avoit écrit à Faustina de le venir trouver à Albanum. « Nous réflé- » chirons ensemble avec l'assistance des » Dieux, lui disoit-il, à ce qu'il y a à » faire ». Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

« J'irai te trouver, lui répond Faustina ; » mais auparavant, permets que je te con- » jure, si tu aimes tes enfans, de punir ri- » goureusement les rebelles. De pareils » exemples peuvent gagner les officiers et » les soldats qu'il faut comprimer si l'on ne » veut en être opprimé». Dans une autre lettre, fidèle à ce système de haute sévérité, elle dit : « Ma mère, Faustina, dans la » rebellion de Celsus a pareillement ex- » horté ton père Antoninus le Pieux, à Gall. Av. Cass. vit. p. 43, 44.

» penser tout d'abord à ce qu'il devoit à
» sa famille et au reste de ses sujets. Pour-
» roit-on regarder comme bon le prince
» qui ne s'intéresse ni à sa femme, ni à
» ses enfans? Tu vois l'extrême jeunesse de
» Commodus; Pompeïanus est âgé et n'est
» pas de notre sang. Garde-toi donc de par-
» donner à des hommes qui ne t'ont pas
» ménagé et qui n'eussent fait grâce ni à
» moi, ni à tes enfans, s'ils avoient été vain-
» queurs. Je charge l'eunuque Cœcilius de
» te dire de bouche les discours que la
» femme de Cassius, sa fille et son gendre,
» tiennent contre ta personne». Certes, l'animosité de Faustina est adroite autant que franche, et ne sauroit être mieux prouvée. Voyez ce qu'elle apporte de changement aux dispositions magnanimes d'Aurèle.

« Tu prends vivement à cœur, ma chère
» Faustina, les intérêts de ton époux et de
» tes enfans, lui répond-il : j'ai relu ta lettre,
» et je persiste à faire grâce aux enfans, au
» gendre, à la femme et à la fille de Cas-
» sius. Je vais écrire au sénat pour l'enga-
» ger à ne point décréter de proscriptions,
» et à modérer les peines. *L'honneur d'un*
» *Empereur romain est tout dans la clé-*
» *mence*. C'est par-là que ton père a mérité

» d'être décoré du nom de Pieux. *Si mes » ordres avoient été suivis, Cassius vivroit » encore.* Sois donc sans inquiétude, les » Dieux me protègent, et ma piété leur » plaît. J'ai désigné notre ami Pompeïanus, » consul subrogé ».

Sa résolution prend une teinte mâle de fermeté quand il écrit au sénat : « Recevez mes » félicitations sur la victoire que vous venez de remporter. » (On voit qu'il rapporte tout au sénat, comme fit Tiberius, mais combien de différence dans le motif!) « Je » vous propose en même temps, Pères Conscripts, mon gendre Pompeïanus pour » consul. Son âge seul lui auroit depuis longtemps mérité cette dignité, s'il n'y avoit » eu des sujets qu'il convenoit que la république récompensât avant lui de leurs services. Quant à ce qui regarde les suites de » la révolte de Cassius, je vous prie et je » vous conjure de mettre des bornes à votre » rigueur, de ménager l'honneur de ma » clémence ou plutôt de la vôtre. Qu'il ne » soit pas dit qu'en cette circonstance, personne ait été mis à mort par ordre du sénat. Que nul sénateur, que nul patricien » ne soit privé de la vie. Qu'on rappelle les » exilés, qu'on fasse rentrer les proscrits

Gall. Av. Cass. vit. p. 43, 44.

» dans leurs biens. On accuse d'ordinaire
» le prince sévère en son injure. Juste même,
» la punition semble vengeance, et la ven-
» geance semble toujours outrée. Vous ne
» poursuivrez point les enfans, la femme,
» le gendre de Cassius ; ce ne sera pas leur
» faire grâce, mais justice. Qu'ils vivent donc,
» et en sécurité, sachant qu'ils vivent sous
» l'empire de Marc-Aurèle. Qu'on rende
» aux enfans portion de l'héritage de leur
» père ; et aux parens leurs biens, leurs
» meubles, leurs pierreries ; qu'ils soient
» libres, riches et tranquilles. Qu'on les laisse
» maîtres de s'établir où ils voudront. Chez
» quelques nations qu'ils se retirent, faites
» qu'ils y portent le souvenir comme l'ex-
» emple de votre humanité. J'attends et j'es-
» père que les complices qui pourroient se
» rencontrer dans l'ordre du sénat ou des
» chevaliers, soient affranchis de toute
» crainte de mort, de proscription, de con-
» fiscation, de toute flétrissure même. Faites-
» moi cette faveur qu'on puisse dire que
» sous mon règne et dans une vaste rebel-
» lion, ceux-là seuls ont enduré la mort qui
» ont succombé les armes à la main dans le
» tumulte des combats ».

Gall. Av. Cass vit. p. 43, 44.

A la lecture de cette lettre le sénat, dans

l'enthousiasme de l'admiration, décrète en faveur du clément Empereur, des acclamations. Cette expression solemnelle des sentimens publics qui, passant de l'usage du peuple à celui du sénat, avoit servi à honorer Trajanus, se renouvelle pour honorer Marc-Aurèle. Un sénateur prononce à haute voix, et le sénat répète trois fois, phrase par phrase, avec accent, ces acclamations si différentes de celles que l'on fit par imprécation à la mort de Domitianus : « Pieux et Clément-Antoninus, que te conservent les dieux !.... nous avons fait ce que nous devions, et tu n'as pas voulu faire à l'égard de tes ennemis ce que tu pouvois, ce qui t'étoit permis !.... que Commodus partage l'empire avec toi !.... affermis ta famille, donne cet appui à tes enfans !... quelle force pourra porter atteinte à un empire légitime !... nous demandons la puissance tribunicienne pour Commodus !... nous demandons tous ton retour, nous voulons te revoir !... Vivent et prospèrent *ta philosophie*, *ta patience*, *tes lumières*, *ton intégrité*, *ta magnanimité* !... tu domptes les rebelles, tu triomphes des ennemis, et les dieux te protègent !... ». De quelles belles vertus on

Gallic. Av. Cass. vit. p. 44, 45.

le loue avec une simplicité franche ! en tête des éloges dont on offre le tribut à ce prince au faîte de la grandeur, on met la philosophie; c'est pour la première fois jusqu'à ce jour. Le sénat avoit bien su trouver le bon éloge. Comment eût-il pu louer mieux le souverain qui répétoit souvent et avec charme ce mot de Platon : « *les peuples* » *seront heureux quand les rois seront phi-* » *losophes* ».

Marc-Aurèle a bien voulu sacrifier les droits de son injure personnelle, mais non les droits sacrés de l'ordre social. Les complices de Cassius sont absous de toute peine par la lettre écrite au sénat; ils ne le sont pas de la procédure qui va constater leur délit. On assigne aux sénateurs accusés d'avoir trempé dans la conspiration, un jour pour comparoître devant l'assemblée des Pères Conscripts. Il comparoissent sans que le peuple en ait le moindre soupçon, comme en une affaire civile, et à portes fermées. L'Empereur ne veut ni les juger en personne, ni même assister à leur procès, pour leur épargner de rougir devant lui. Quand la conviction de leur attentat est établie, on en efface la mémoire par une abolition absolue, et on leur rend leurs

places avec bénignité. Ainsi convaincus, ils ne s'exposeroient plus à se montrer mauvais citoyens. Dio, Vales, p. 717. Gall. Av. Cass. vit. p. 44.

Quelques centurions ont eu la tête tranchée en Asie au moment de la mort de Cassius, et sans que la volonté d'Aurèle ait été consultée. Trois condamnations à l'exil ont été portées par le sénat, l'une contre Heliodoros, l'un de fils de Cassius, l'autre, contre Flavius-Calvisius, préfet de l'Egypte, qui a livré sa province au rebelle ; la dernière, contre un prétendu prophète, lequel avoit prédit la révolte pour en préparer le succès. Marcus-Antoninus est resté inflexible envers ce dernier. Il avoit de tout temps traité sévèrement cette sorte de fourbes qui, prédisant l'avenir dans des vues de trouble, se servent du nom de Dieu, soit pour épouvanter les hommes, soit pour les abuser, soit pour les écarter de l'ordre ; bientôt il adoucit le sort des deux autres condamnés, et particulièrement de Flavius-Calvisius. Ses biens lui sont rendus ; afin de conserver autant que possible l'honneur à ce chevalier et à ses proches, il brûle de sa propre main toutes les pièces du procès. Capit. Marc-Aur. vit. p. 33. Idem Ibid. Dio Val. p. 717, 718. Casaub. n. in Capit. p. 76. Capit. p. 33. Dio Vales, p. 718.

Il n'étoit que clément vis-à-vis de la famille de Cassius, le voilà généreux ; non

content de restituer aux parens de l'usurpateur la moitié de la confiscation, leur mobilier, leurs écrins, il donne à Druncianus, gendre du rebelle, à Alexandria sa fille, des lettres affectueuses de recommandation pour l'un de ses oncles propres, dans le gouvernement duquel ce couple a choisi sa retraite. Sous la protection de Marcus-Antoninus, ces deux époux vivent à l'écart avec tranquillité, non comme les ôtages d'un tyran, mais comme patriciens libres. Il défend qu'on leur reproche au barreau, dans leurs procès civils, la honte de leur maison; il punit même plusieurs avocats par qui cette défense a été enfreinte. Certes; un tel prince avoit des idées libérales et justes sur la culpabilité. Il accréditoit puissamment cet axiome sage *que les fautes sont personnelles*. Sa générosité n'est point sujette à retour, elle va même toujours croissant. Bientôt il rappelle aux honneurs et aux dignités publiques les parens et les amis de Cassius. Autrefois la vengeance des Empereurs en matière de crime d'état embrassoit tout ce qui tenoit à l'accusé, et ne s'arrêtoit que comme s'arrête un grand incendie, faute d'alimens.

Capit. Marc-Aur vit. p 33. Gallic. Av. Cass. vit. p. 43.

Gallic. Av. Cass. vit. p. 44, 45.

Elle est universelle, cette générosité. On

apporte avec appareil à Marcus-Antoninus en Illyrie, une cassette renfermant la correspondance secrette et les mémoires de Cassius et des autres conjurés. Quel souverain ne céderoit au desir de pénétrer d'un seul coup dans l'abîme d'une conjuration, d'y fouiller les intentions et les ressources du conspirateur, d'y découvrir des ennemis secrets et nouveaux. Nombre de princes en pareille occurrence ont cédé, et parmi eux les uns retenus par le nombre et la qualité des coupables, et à cause de cela contraints de feindre qu'ils n'avoient rien pénétré, ont expié leur curiosité par les angoisses de toute leur vie, car ils se sentoient le droit de se méfier presque de tout ce qui les approchoit; les autres ont abusé de leurs fatales découvertes pour multiplier le nombre des victimes inutiles et enlever aux malheureux qui n'étoient qu'égarés les moyens de réparer une erreur passagère. Ceux-là n'en ont pas moins empoisonné de soupçons et de haines, le reste de leur existence, car le plus puissant et le plus méchant homme ne peut pas détruire tous ceux qui le haïssent. Marc-Aurèle, obéissant à un motif moral qui domine tous les motifs politiques, brûle à l'instant cassette, lettres et mémoires,

Amm. Marcell. l. 21, p. 202.

sans regarder suscription, signatures ni cachets, « dans la crainte, dit-il, de prendre » involontairement et à son insu de l'éloi- » gnement pour quelqu'un ». Que ce philosophe-là connoissoit bien le cœur humain et le sien propre! Quelle admirable délicatesse dans les précautions qu'il prend contre la haine qui naîtroit en lui indépendamment de sa volonté! certes la sagesse ne sauroit porter plus loin. Un autre récit relatif au même fait nous apprend que Martius-Verus, qui le premier des généraux fidèles pénétra en Syrie, avoit brûlé ces papiers de son autorité propre, en disant: « Marc-Aurèle les brûleroit, et il sera con- » tent que je l'aie prévenu; s'il s'en offense, » je ne regretterai point de m'être sacrifié » à sa colère, pour la conservation de tant » d'autres ». Cette dernière version du même évènement plaît aussi, parce qu'elle honore un homme de plus.

Dio Vales, p. 718.

Dio, l. 71, p. 813.

Il est des vertus qu'on peut appeler *de rencontre;* résultant de l'impression du moment, elles ne sont point appuyées sur des principes stables de justice ou de raison; des princes foibles les pratiquent accidentellement, quelquefois, au grand étonnement du reste des hommes. Ce ne sont pas

là les vertus d'Aurèle ; les siennes sont des vertus *de fonds*. Voyez plutôt. « Eh quoi ! » lui dit un sénateur presque offensé de sa » modération, si Cassius eût triomphé.... ». Aurèle, l'homme de son temps qui possédoit le mieux l'histoire, se bornant à celle de son pays pour lui répondre, passe rapidement en revue tous les princes mis à mort. Il montre « qu'ils se sont presque » tous attirés leur destinée par imprudence » ou par vices, que difficilement on trou- » veroit un bon empereur vaincu ou tué » par un tyran. Nero et Caligula ont mérité » de mourir, Otho et Vitellius ont agi » comme s'ils ne vouloient ni régner, ni » vivre. Galba est resté au-dessous de sa » fortune et de sa dignité, l'avarice outrée » n'étant pas dans un prince un moindre » vice que la prodigalité. Ni Augustus, ni » Adrianus, ni Antoninus le Pieux, n'ont » pu être vaincus par des rebelles, conti- » nue-t-il ; à leur insu et contre leur gré » ont péri ces mêmes rebelles.... » il termine en disant : « la manière dont nous » servons les Dieux et notre conduite, ne » sont pas telles que Cassius pût nous vain- » cre ». Voilà certes une vertu et une sainte confiance qui ne peuvent partir que de

Gallic. Av. Cass. vit. p. 43.

principes solidement fondés. Si la politique ou le hasard en conseillent quelquefois d'analogues, ces dernières ne tardent point à trahir leur origine ; l'esprit de suite y manque ; mais il ne manque jamais aux vraies et solides vertus qui dérivent de la morale approfondie ou du sentiment intime des devoirs de la loi naturelle.

Ce sentiment auguste garde-t-il assez bien son ascendant sur cet Empereur vainqueur ? est-ce que Marcus-Antoninus ne témoigne pas suffisamment ici qu'il sait pratiquer en vue de Dieu le devoir de supporter les hommes, de pardonner les injures, d'excuser les ingrats, de leur faire du bien et d'aimer ses ennemis ? qui pourroit élever à ce sujet l'ombre d'un doute ? ce ne sont pas assurément les écrivains de l'antiquité. Ils épanchent avec complaisance leur admiration sur la conduite qu'il a tenue en cette occurence de dangereuse révolte. « Il est autant au-dessus de l'envie qui ne peut souffrir rien de grand dans les autres, dit Aristidès, que de la timidité qui redoute les dangers du pardon.. » Oui, autant au-dessus de la vengeance que de la crainte. « Quel relief ne reçoit pas de cette rebellion » la bonté de notre sage Empereur, s'écrie

Aristid. orat. 9, p. 105.

» Dio. *Rien ne peut la vaincre, ni la gran-
» deur du crime, ni le péril de la démence.*
» Il ne se venge ni sur les grands, ni sur
» les riches, ni sur les pauvres, ni sur les
» rois complices; il leur fait même du bien. » Dio Vales, p. 718, 724, 813.
« Princes, reprend Thémistius, » ce payen
de qui les pères de l'église ne parlent qu'avec respect dans leurs lettres, ce polythéiste sage, qui, prêchant la liberté de conscience, s'interposoit, lui idolâtre, lui réprouvé des chrétiens, entre les empereurs chrétiens hérétiques et les orthodoxes persécutés, et qui se faisoit écouter et respecter de l'ignorant et cruel Valens,... « princes, s'écrie-t-il, prenez en tout
» temps pour modèle la noble conduite du
» plus sage des rois envers Cassius, et vous
» satisferez tout à la fois à l'humanité, comme
» à la religion ». Themist. Orat. 7, p. 91.

Ainsi que l'huile, répandue sur l'onde agitée, appaise subitement ses vagues; le pardon généreux, immense, accordé par Marc-Aurèle, surnageant aux troubles civils, rend aux citoyens et à l'état leur calme primitif. La prudence politique de l'Empereur devient plus attentive. Il cherche comme de coutume à atteindre le mal en sa souche. Il croit reconnoître que Cassius n'auroit pas osé

tenter sa criminelle usurpation en toute autre province que dans la Syrie sa patrie. Alors, pour épargner à ses successeurs des dangers semblables à ceux qu'il vient d'encourir lui-même, il décerne une loi par laquelle il est défendu que nul reçoive jamais le gouvernement de la province où il aura pris naissance.

Dio, l. 71, p. 813.

Gloire et amour sont les beaux fruits que porte la force unie à la douceur. L'événement d'ordinaire si funeste d'une rebellion a fructifié pour Marc-Aurèle qui sait exercer la clémence, cette première des vertus royales. Il témoigne qu'il n'est pas permis à un révolté de faire perdre la majesté à un souverain qui se connoît et se possède. Sa raison persiste à se montrer soutenue par sa bonté; la douceur se fait sentir en sa force : c'est par là qu'imitant Dieu, le monarque est obéi, aimé et respecté presqu'à l'égal de Dieu lui-même.

Comme le voyageur qui, cheminant à la fin de la nuit sur la crête des montagnes, devance tous les voyageurs de la plaine, dans la jouissance de l'aurore, puis du jour, et à mesure qu'il poursuit sa route, discerne par privilège d'élévation des objets nouveaux et que n'aperçoivent point les passagers

des vallées ; de même Marc-Aurèle, de la hauteur où l'a porté sa sagesse, voit et distingue des vertus nouvelles et inaperçues des autres. Elles s'offrent à ses regards comme autant de temples d'ordonnance auguste, qui se détachent majestueusement sur un horizon profond et pur. La plus éminente et la plus auguste des vertus sur laquelle il fixe maintenant ses regards, celle qu'il se sent appelé à pratiquer de prédilection, est la vertu qui doit le porter *à être content de tout ce qui lui arrive.*

Quantité d'hommes admettent la doctrine de la providence, et, inconséquens à cette doctrine, méconnoissent la résignation ; d'autres, en moindre nombre, s'assistent en leurs malheurs de cette résignation, mais inertes, on les voit assis aux pieds de cette divine providence, y figurer comme les froides et immobiles statues de captifs, qu'on sculpte enchaînées sous le socle d'un dur vainqueur. Être résigné, ce n'est qu'être soumis à la nécessité, et tout homme foible, mais judicieux est capable de se dévouer à cette soumission. Être content de tout ce qui arrive, est le privilège de celui qui est à la fois sage et fort. Marc-Aurèle s'en est mis en possession ; il se dit à lui-même au mo-

ment où il reprend haleine après tant et de si rudes épreuves :

Être content de tout ce qui arrive. XLII. « *Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi* » *commun que les roses le sont au printemps* » *et les fruits des arbres en été.* Telles sont » la maladie, la mort, la calomnie, les con- » jurations. Tel est en un mot tout ce qui

XIII. 2. » réjouit ou afflige les stupides. » Avec quel naturel il oppose des images riantes aux calamités les plus effrayantes ! l'art le plus savant ne combineroit pas avec plus d'adresse les moyens de commander à la pensée par l'étonnement. Ce que nous savons être bon, ce que nous qualifions mauvais, tout cela est fruit porté par la nature ; tout cela sert à ses vues ; et, si nous n'en pénétrons pas l'usage, en faut-il moins adorer la sagesse qui, après avoir créé, sait conserver, changer et faire servir. « Ah ! répète-t-il, *l'homme* » *qui aura l'ame sensible et qui sera capable* » *d'une profonde réflexion ne verra dans tout* » *ce qui existe au monde rien qui ne soit* » *agréable à ses yeux, comme tenant par quel-*

IV. 10. » *que côté à l'ensemble des choses*... Songe » que, comme il seroit ridicule de trouver » étrange qu'un figuier porte des figues, » il ne l'est pas moins de trouver étranges » les évènemens que le monde porte en

» abondance. C'est comme si un médecin
» ou un pilote trouvoient étranges les ac-
» cidens de la fièvre et des vents contraires... XIII. 1.
» Songe combien en un instant il se passe
» de mouvemens divers dans le corps et
» dans l'ame de chacun de nous, et tu ne
» seras plus étonné du concours des évè-
» nemens qui se passent en beaucoup plus
» grand nombre dans cet être unique et
» universel que nous appelons le monde... XIII. 3.
» *La nature de l'univers a reçu pour sa tâche*
» *de transporter là ce qui est ici, de le chan-*
» *ger de forme, de l'ôter encore de sa place*
» *pour le mettre en une autre, ce n'est que révo-*
» *lutions, ne crains donc rien; il n'y a rien*
» *de nouveau, rien qui ne soit ordinaire;*
» *mais de plus tout est dispensé avec égalité*». XIII. 5.

Quel plus noble emploi peut-on donner à la raison, que de la faire servir à reconnoître la justice de Dieu. Tout est distribué avec sagesse, avec égalité. Tout genre d'évènement est commun à la manière des fleurs et des fruits, tout aussi est utile.

« *Ce que la nature de l'univers apporte à*
» *chacun lui est utile, et l'est au moment*
» *même qu'elle l'apporte*... L'esprit qui com- V. 10.
» mande dans l'homme, fait que tout ce
» qui arrive lui paroît être tel qu'il lui plaît... VII. 8.

» Un œil sain doit être en état de regarder
» tout ce qui est visible, et ne pas dire, je
» veux du vert, car c'est le langage d'un
» œil malade. De même dans l'état de santé
» les organes de l'ouïe et de l'odorat sont
» prêts à recevoir toute sorte de sons et
» d'odeurs; et un bon estomac digère indif-
» féremment toute sorte d'alimens, comme
» une meule de moulin est faite pour broyer
» toute sorte de grains. *Il faut donc aussi*
» *qu'une raison bien saine soit préparée à*
» *tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : oh!*
» *que mes enfans vivent! oh! que je sois louée*
» *de tout le monde! est un œil qui désire du*
XIII. II. » *vert, ou des dents qui veulent du tendre...* ».

Cependant une étrange incertitude vient ébranler sa raison, il se fait une question presque blasphématoire et du genre de celles que se proposent les impies. Mais s'il élève une telle question, qu'il tarde peu à se faire une réponse pieuse. « Comment se peut-
» il que les Dieux qui ont arrangé toutes
» choses dans un si bel ordre et avec tant
» d'amour pour l'espèce humaine, aient
» négligé un seul point? c'est que des hom-
» mes très-vertueux, *après avoir vécu dans*
» *une espèce de commerce avec la divinité,*
» *et s'en être fait aimer par quantité de bon-*

» *nes actions et de sacrifices*, ne soient plus
» rappelés à la vie lorsqu'une fois ils sont
» morts, et qu'ils soient éteints pour tou-
» jours?... s'il en est ainsi, tu dois être per-
» suadé que c'est bien et que les Dieux en
» eussent ordonné autrement s'il l'eût fallu;
» car la chose étoit possible, s'il eût été juste
» qu'elle fût. Et si un tel évènement eût
» été dans l'ordre de la nature, on l'auroit
» vu arriver par des causes naturelles; mais
» de cela même qu'il n'arrive point (s'il est
» vrai qu'il n'arrive pas), tu dois conclure
» qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois même que
» dans cette curieuse recherche tu disputes
» des droits de l'homme vis-à-vis de Dieu,
» *or nous n'en userions pas ainsi avec des*
» *Dieux s'ils n'étoient souverainement bons*
» *et souverainement justes; et cela étant, ils*
» *n'ont rien oublié de ce qu'il étoit juste et*
» *raisonnable de faire dans l'arrangement*
» *du monde*... C'est de son propre mouve- v. 6.
» ment que la nature de l'univers s'est por-
» tée à faire le monde; par conséquent,
» tout ce qui s'y passe maintenant, est une
» suite nécessaire de ses premières volon-
» tés; *sans quoi il faudroit dire que l'être*
» *suprême y auroit mis sans réflexion et au*
» *hasard, les créatures mêmes du premier*

» *ordre, quoiqu'il montre pour elles une* » *inclination particulière.* Cette pensée te » rendra plus tranquille que tu ne l'es » sur bien des choses, si tu te la rap-
III. 1. 1er alin. » pelles... *Les Dieux me négligent-ils, moi* » *et mes enfans, cela même doit avoir sa rai-*
V. 11. » *son...* »..... Voilà l'admirable solution de son doute, voilà la foi, la vraie foi, celle d'un cœur pur.

Au lieu de se confondre en incertitudes, en troubles et en récriminations à l'égard de la Providence... qu'il trouve plus doux et plus sage de vivre avec les Dieux! c'est-à-dire, d'unir en quelque sorte sa pensée comme sa vie intellectuelle avec la pensée et la vie toute intellectuelle des Dieux. « *C'est vivre avec eux*, reprend-il, *que de* » *leur faire voir en toute occasion une ame* » *satisfaite de son partage et docile aux in-* » *spirations de ce génie émané de la sub-* » *stance du grand Jupiter, qui l'a donné à* » *chacun de nous pour gouverneur et pour* » *guide... de sa raison*;... vis donc avec les
VII. 2. » Dieux... Aime uniquement ce qui t'arrive » et a été lié à ta destinée; y a-t-il rien de
XIII. 7. » plus convenable?... tout ce qui pourra » t'arriver étoit préparé de toute éternité, » la combinaison des causes avoit été faite

» de toute éternité pour l'amener et le faire
» concourir à ton existence. . ». XIII. 9.

« *Un homme instruit et modeste dit à la*
» *nature qui donne tout et qui retire tout :*
» *donne-moi tout ce que tu voudras et re-*
» *prends tout ce qu'il te plaira ; et il ne le dit*
» *point par fierté, mais par un sentiment*
» *de résignation et d'amour*... V. 12.

Euripide a dit :

La terre aime la pluie, et l'air à la donner.

» *Il semble que le monde aime à faire tout*
» *ce qui devoit s'y passer ; je dis au monde,*
» *je joins mon amour au tien*... ». Ah ! que l'on XIII. 8.
se sent touché de la simplicité de cette effusion d'une ame tendre ! Que l'on se sent ému d'admiration, quand on le voit, élevant vers le ciel cette sublime action de grâces, s'écrier avec un sentiment impétueux de reconnoissance et d'amour : « ô
» univers, tout ce qui te convient m'accom-
» mode, *tout ce qui est de saison pour toi, ne*
» *peut être pour moi ni prématuré, ni tardif.*
» *O nature, ce que tes saisons m'apportent*
» *est un fruit toujours mûr.* Tu es la source
» de tout et le centre où tout aboutit. Quel-
» qu'un a dit :.. ô CHÈRE VILLE DE CÉCROPS !..
» pourquoi ne dirois-je pas du monde : ô

v. 5. « CHÈRE VILLE DU GRAND JUPITER... ». C'est ainsi que se sanctifient en lui l'un par l'autre, l'amour de Dieu et des hommes. Quels mélodieux accens de piété ! non, les êtres célestes ne fêtent pas la majesté de Dieu par de plus nobles louanges.

Le miroir de métal pressé et tourmenté sur la meule, se lisse et s'unit, l'or se polit sous le marteau, l'homme sous l'épreuve. Quel lustre répandent sur Marc-Antonin celles dont il a été battu! en est-il fatigué ou rebuté? s'indigne-t-il contre la providence, l'accuse-t-il avec des paroles d'amertume et de rebellion? loin de-là il la remercie de tous les prétendus maux qu'il a endurés et la remercie du fond du cœur. Le voilà arrivé à ce point sublime de ne voir en tout ce qui l'entoure ou le surmonte, que des motifs décisifs de jouir avec reconnoissance de son ame et de l'ame du monde, d'aimer et d'adorer la raison divine.

Enfin il est sorti de la dernière de ses épreuves, brillant d'un surcroît d'éclat et de pureté. Ces épreuves elles-mêmes, sont arrivées à leur terme ; il n'en supportera plus, car elles seroient inutiles. Il semble que la vertu d'un prince soit suffisamment

constatée devant Dieu et devant les hommes, quand il s'est montré miséricordieux.

Un instinct secrèt lui a fait pressentir qu'il n'a plus à subir ces oppositions de la fortune qui, déplaçant une partie de ses efforts, ont diminué de la somme du bien qu'il auroit fait, celle du bien qu'auroient pu opérer ces mêmes efforts libres de résistance. Il sent poindre en lui le germe de cette sécurité qui, doublant la confiance, double les moyens. Aussi ses résolutions dans les affaires sont plus prudentes et plus sages. La satisfaction intérieure qu'il ressent lui conservant le cœur libre et l'ame attentive, il en démêle avec plus de facilité le bon parti.

La révolte de Cassius est appaisée, il peut rentrer dans Rome et s'y délasser de quatre années de privations, de contrainte et de guerre, y jouir de la victoire dans le repos et de lui-même au sein de ses amis. Mais, en user ainsi, ne seroit-ce pas se préférer à l'état? il s'est dit cent fois : « qu'un prince » ne doit jamais s'exposer à se reprocher » d'avoir fait ou d'avoir manqué de faire. » Or que peut-il avoir à faire de plus utile que de pacifier l'Asie? Il ne faut pas moins que sa présence impériale pour rappeler au de-

voir et intimider tous les rois voisins, que Cassius a soulevés contre Rome. Ils ont armé, et leur haine peut éclater encore en dépit de la chute du révolté. Toutes les provinces seront raffermies dans l'obéissance, rassurées par la clémence, ramenées à l'affection par la bénignité du prince. Est-il rien qui importe plus que de pourvoir à ce que nulle semence de guerres *civiles* ne puisse germer à l'avenir au *sein de l'Orient*? Marc-Aurèle surmonte donc son aversion pour ces déplacemens du souverain qui d'ordinaire sont ruineux aux peuples..... Il se résout à visiter toutes les provinces du Levant, mais en même temps il prend de sages précautions pour que sa présence ne soit onéreuse nulle part et demeure exclusivement bienfaisante. Sa suite est peu nombreuse. Il n'a pas besoin d'un éclat accessoire. Ses enfans, voilà son cortège et sa cour. Faustina, Commodus, ses filles sont à ses côtés. C'est, entouré de sa grande famille naturelle, qu'il veut visiter sa famille adoptive, celle des citoyens. Dans la vue de parvenir à moins de frais et plus vite au foyer de la révolte, il s'embarque. En vain Rome et l'Italie entière invoquent-elles sa présence. Elle seroit sans utilité pour

Lamprid. Comm. vit. p. 46.

l'état et il quitte avec un regret qu'il réprime, les côtes de cette belle contrée dont tous les habitans le poursuivent de leurs desirs et de leurs vœux. Il dirige sa navigation vers l'Asie-Mineure, il atterrit sur la côte méridionale de la presqu'île et se rend en Cappadoce pour y visiter le digne Martius-Verus. Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

En arrivant au bourg d'Halala, situé au pied du Mont-Taurus, Faustina tombe malade; peu de jours suffisent à décider de son sort. Une goutte remontée la suffoque. Dio, l. 71, p. 813. Dès long-temps elle avoit été sujette aux atteintes de cette maladie. (1) Il rend à sa

(1) L'auteur avoit eu l'intention de faire concourir à cette histoire philosophique l'ensemble de tous les matériaux vraiment originaux : c'est-à-dire les pensées morales du sage dont il retrace la vie, les témoignages écrits des historiens, et de plus, ces autres témoignages, jusqu'ici trop dédaignés, que l'on recueille par l'étude attentive des monumens des arts. A l'époque où il exécuta la composition que voilà, il ne possédoit qu'une petite portion des moyens nécessaires pour traiter de cette partie avec une exactitude qui le satisfît. Dans le cours de l'impression du livre, il les a obtenus et s'est empressé de les mettre en emploi. Mettre en place les résultats est à présent pour lui un sujet d'hésitation. Nulle addition ne cadre assez bien au

compagne, à l'impératrice, les mêmes honneurs qu'Antoninus le Pieux a rendus à

gré d'un auteur avec ce qui est de premier jet; ce n'est pas sans déplaisir que le fondeur ressoude une pièce de métal au bronze de la statue. Après avoir écrit et essayé de rajuster le fragment que l'on va lire, ainsi que plusieurs autres qui viennent à la suite : ressentant quelques craintes sur l'effet qui pourroit résulter de ces interpolations, il prend le parti de les présenter sous la forme d'additions. On pourra les lire comme faisant partie du texte, si le sujet, les proportions, et le ton ne paroissent pas en disparate, ou les considérer comme de simples notes descriptives, et en renvoyer la lecture au terme où l'on a épuisé celle des autres faits dont on ne veut pas interrompre la connoissance suivie.

Les historiens que nous appelons écrivains, ne donnent aucuns détails spéciaux sur l'impression que Marc-Aurèle reçut de la mort de Faustina; à leur défaut, les historiens que l'on qualifie dessinateurs, soit qu'ils peignent ou qu'ils sculptent, nous apprennent complètement à l'aide de quelques traits de burin, ce que nous avons intérêt de savoir.

Contemplez l'expression de physionomie propre à cet homme que vous voyez là assis sur un siège

Faustina sa mère, tous ceux qui sont dus à son rang. Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

drapé, et dont un socle supporte les pieds; siège et socle qui représentent d'une façon elliptique le trône et son estrade (1). Sa grande taille, la noblesse avec laquelle il maintient toute la partie supérieure de son corps dans une attitude parfaitement droite sans affectation, la majesté de sa pose, décèlent avant les traits de son front, un personnage de haut rang, un Empereur.

Les contours de sa figure sérieuse et belle nous font reconnoître dans cet Empereur, Marc-Aurèle. L'expression du visage respire une gravité mélancolique, vraie dignité de la tristesse. L'action de sa main gauche qui s'élève entr'ouverte, soit pour retenir, soit pour réclamer un bien qui échappe, soit aussi pour témoigner qu'elle obéit à une volonté supérieure et irrésistible, nous trace par le dessin la description pour ainsi dire écrite de l'état de l'ame de cet Empereur. Sur ce front et dans cette action où se peint la succession vraie des sentimens naturels, je lis ces paroles : « L'ame élevée de cet homme si haut placé entre les hommes, de ce père de famille, cédant avec noblesse au regret de se voir séparé d'une

(1) Voyez la description des Monumens de l'Histoire Aurélienne. Voyez aussi *veteres arcus Romanor. et admir. Rom. ant. vest.* Et dans ces deux ouvrages, l'estampe qui a pour titre : *Faustinæ consecratio.*

Deux ans avant que Faustina mourût, Marc-Aurèle, en son camp de Sirmium,

épouse, essaya de retenir en elle la vie, ou réclama son retour à la vie, par des vœux et des invocations énergiques et simples; puis, avec une résignation toute ensemble pieuse et douloureuse, elle chercha son repos dans l'espoir de l'heureux avenir qu'elle supposoit réservé à l'objet de son attachement». C'est-là l'histoire de la progression des mouvemens que suscite dans les cœurs droits, la perte d'un être auquel on s'est attaché par une affection vive, par une habitude consolidée, par devoir de condition. Telle fut aussi l'impression que reçut Marc-Aurèle au lit de mort de Faustina.

Telle la reproduit cet artiste ingénieux qui, pour représenter un décès, figura une apothéose; pour figurer la désertion de l'ame se séparant du corps, représenta l'essor d'un être humain vers les cieux. Sculpter le tableau de la mort, ou de l'apothéose de Faustina, du vivant de Marc-Aurèle, c'étoit prétendre montrer à la nation, donner à reconnoître comme en un miroir à l'Empereur lui-même, l'image de l'état de son ame en cette crise très-grande, qui met à l'épreuve tous les sentimens, car ils sont tous compris dans ceux d'époux et de père.

Ainsi le bas-relief par lequel on nous donne en spectacle l'attitude morale de Marc-Aurèle à l'instant de la mort, ou autrement de l'apothéose de l'impératriçe, témoigne que son ame, d'ac-

avoit écrit à son occasion sur ses tablettes: « Je remercie les dieux de m'avoir donné » une femme si complaisante, si affec» tionnée à ses enfans, si amie de la sim» plicité ». Voilà le panégyrique secret qu'il a fait de sa femme. Il prononce à présent II. 14e alin.

cord avec sa physionomie, montra sans ostentation un regret noble et mesuré, et des espérances élevées. Ici les arts expriment plus, expriment mieux que l'Histoire. Qu'une douleur commune se peigne sur le front de ce personnage placé debout derrière lui, qui est peut-être Tarruntius-Paternus, son secrétaire des commandemens, qui est peut-être aussi Anicetus, son secrétaire littéraire: qu'une douleur puérile à force d'être naïve se dessine par gradation ou par contraste, sur le front de ce jeune homme à demi-couché au pied de l'autel, comme une victime en attente du dernier coup, et qui représentera ou le génie du bourg d'Halala ou peut-être le jeune Commodus; mais que la gravité et la résignation, dans tout ce qu'elles ont d'auguste soient réservées pour Marc-Aurèle. (1) Cette expression étoit la seule qui convînt à l'homme de grand caractère que de premiers liens de parenté et des convenances royales avoient uni à Faustina la jeune.

Ep. Front. ad Marc. VIII. 2, p. 80.

(1) Voyez la description de ce tableau, considéré sous le rapport de l'art, dans le livre VIII.

avec émotion de cœur son panégyrique public à la suite duquel, pour donner à sa mémoire une autre sorte d'illustration, il change en une ville la bourgade où elle est morte. Une colonie romaine y est appelée, et le nom d'Halala se change en celui de Faustinopolis. Le sénat décerne à l'instant à l'imperatrice les honneurs de l'apothéose. Le sénat encore, lui fait dresser des autels dans Rome, il lui érige des statues d'or qui seront portées et placées à côté de la personne de son époux dans les cérémonies publiques. Aux vierges Faustiniennes qu'a instituées Antoninus le Pieux pour honorer la mémoire de Faustina *senior*, on ajoute un plus grand nombre de vierges nouvelles destinées à rendre aussi un culte à la mémoire de la seconde Faustina. L'Empereur remercie le sénat par une lettre touchante, des honneurs décernés à cette épouse qui l'a, dit-il, constamment suivi dans toutes ses campagnes, et qui, par sa fermeté, son courage et sa bonté, a mérité que l'armée la qualifiât du titre de *mère des camps*.

Dio, l. 71, p. 813.

Marc-Aurèle, dans le secret de sa conscience, a attribué à Faustina trois qualités qui la rendent recommandable comme épouse, mère et reine. Comment se fait-il donc que

plusieurs écrivains se soient déchaînés contre la mémoire de cette femme? c'est qu'il s'en est trouvé qui ont cédé à des ressentimens personnels, qui ont été séduits par des préventions exagérées, ou entraînés par cette malheureuse facilité que nous avons tous à croire et à accréditer le mal. Marius-Maximus, biographe de Marc-Aurèle, dont les écrits sont perdus, a donné le signal de ces accusations contre la mémoire de Faustina. Les historiens voisins du temps, en atténuant les diffamations répandues, les ont répétées, ce qui suffit à leur donner de la consistance; et des historiens modernes qui, par amour pour notre religion, prenoient plaisir à exhumer les scandales des Payens, ont attesté, non sans mauvaise foi, comme faits positifs, ce qui étoit un sujet de doute pour les écrivains de date antérieure. Ils n'ont pas voulu considérer que le vice, qui craint toujours de chômer d'exemples et d'autorités, en sait forger, ou tout au moins exagérer; qu'il affecte surtout de les chercher en lieu haut. Ce sont les Empereurs vicieux, les impératrices dissolues, les courtisans corrompus des temps postérieurs et les courtisanes de tous les âges qui ont exagéré les imputations faites à Faustina, comme pour

Gallic. Av. Cass. vit. p. 43.

s'encourager à persister dans le mal ou s'absoudre de la persistance, par un grand exemple de plus.

On lui impute l'empoisonnement de l'empereur Verus, qui mourut évidemment de sa mort naturelle. On associe à cette accusation celle d'un commerce avec ce prince. On en vient jusqu'à lui reprocher d'avoir excité Cassius à la révolte; une calomnie si évidente infirme tout-à-fait les autres accusations. Elle doutoit de la vie de son mari, dit-on: elle se flattoit que l'usurpateur l'épouseroit par reconnoissance de la dot. Dans quel délire faudroit-il la supposer! Cassius étoit marié, tous ses enfans étoient en âge de régner. Pouvoit-elle ne pas voir que Commodus eût été la première victime dont son nouvel époux se fût fait le bourreau. Certes, l'autorité lui étoit plus sûrement garantie durant la minorité, et même la jeunesse entière de Commodus, autour duquel la vertu de son père avoit rallié beaucoup d'amis dans le sénat et dans l'armée, que sous le règne d'un général ambitieux qui croit d'ordinaire ne rien devoir qu'à son épée. Ce sont là des témoignages pris dans son intérêt, qui prouvent mieux que les lettres pleines de conseils rigoureux écrites par elle en cette occu-

Dio, l. 71, p. 813.

rence, et mieux encore que le démenti des autres historiens, combien une telle imputation est déraisonnable et injuste. Gallic. Av. Cass. vit. p. 44.

Restent les désordres de ses mœurs. L'accusation portée sur la naissance de Commodus tombe devant l'absurdité du récit. Elle recherchoit des gladiateurs, des marins ;... et qui peut vérifier de tels excès? Ne sont-ils pas ténébreux par eux-mêmes? l'importance de la personne qui s'y seroit livrée, n'auroit-elles pas été soigneusement cachée à ces vils élus? On désigne quatre de ses amans patriciens, Tertullus, Utilius, Orphitus et Moderatus. De semblables amours excluent naturellement les liaisons avilissantes qu'on lui suppose.... Quelle ame honnête ne seroit portée à restreindre considérablement ces allégations outrageantes quand elle songera que la femme qu'on accuse, s'est montrée de tout temps affectionnée à ses enfans, et ne s'est jamais séparée de son mari, même au milieu des plus rudes travaux de la guerre. Il faut le dire ici: on n'a tant fait sonner les vices de Faustina que pour avoir occasion d'élever quelques reproches contre Marc-Aurèle, sur qui l'on n'avoit que cette prise. C'est un faux zèle de religion qui a égaré en cela

certains historiens modernes écrivant sous l'influence de quelques grandes corporations ecclésiastiques. Marc-Aurèle, dit-on, a élevé aux charges ces divers amans de sa femme; et pourquoi non, si ces patriciens, d'ailleurs dignes des places, n'étoient pas les amans de Faustina, ou s'il ignoroit qu'ils le fussent! Il a surpris Tertullus dînant avec l'impératrice, et ne l'a pas fait tuer. D'abord la première partie de ce fait est-elle vraie? ensuite, s'il eût fait tuer cet homme n'auroit-il pas commis un crime détestable, puisqu'il n'auroit sévi que sur un indice. Il a souffert qu'un comédien désignât en plein théâtre, dans un jeu de mots, dans une allusion indirecte, ce Tertullus comme favorisé de Faustina. Raison forte de croire qu'il ignoroit le sens de l'allusion et même de douter que l'allusion fût fondée. Y a-t-il là sujet de comparer Faustina à la forcenée Messaline, comme l'a fait Crevier. Celui qui exagère ainsi les accusations, donne droit de les atténuer outre mesure. Quoi qu'il en puisse être, s'il est vrai que Faustina ait eu des vices, il l'est aussi qu'ils furent beaucoup moins scandaleux qu'on ne l'a dit; et cela est dû, je l'affirmerai, à la patience, à la modération, à la longanimité d'Aurèle;

Capit. Marc-Aur. vit. p. 34.

car, comme il est constant qu'il n'a jamais voulu désespérer le coupable, il l'est aussi que nul vice n'a dû manquer de foiblir et même de fléchir devant une vertu qui, comme la sienne, ne se lasse point de supporter, d'assister, et d'encourager à ne point désespérer de soi.

Nous n'ajouterons que deux considérations à celles qui ont été présentées sur Faustina. Qu'elles deviennent communes en leurs conséquences et à cette princesse et à sa mère. Toutes deux furent louées par leurs maris ; louées franchement et d'une façon qui montre que l'éloge part du cœur : « j'ai-
» merois mieux, » dit Titus-Antoninus en parlant de Faustina Senior, « j'aimerois
» mieux passer ma vie avec elle à Gyaræ
» (lieu de déportation des condamnés) que
» de vivre sans elle en ce palais ». « Elle fut
» complaisante pour moi, mère affectueuse,
» amie de la simplicité ; elle posséda la fer-
» meté, le courage, la bonté, » ainsi s'exprime Marc-Aurèle sur Faustina Junior. En quel temps furent décernés ces éloges si pleins ? est-ce à l'époque où les Empereurs pouvoient céder, soit aux séductions de leurs jeunes épouses et de l'amour, soit aux émotions des sens ? ou prétendoient-ils seulement alors, soit à leur ménager, soit à leur faire

Voyez tom. prem., p. 211.

recouvrer la faveur de l'opinion publique?... non certes, car ces éloges ne furent proférés qu'après la mort de ces deux femmes. La sincérité de la louange, l'authenticité du mérite loué reçoivent ici leur garantie du désintéressement de ceux qui prononcent l'éloge. Ces hommes-là auroient-ils loué avec l'accent de l'ame celles qui auroient fait outrage aux affections.

On ne trouve pas dans les historiens que l'union de l'un ni de l'autre couple d'époux royaux ait jamais subi la moindre suspension, la plus courte interruption. Or qui ne sait que dans toutes les cours, de certains intérêts suscitent toujours contre la femme du prince une attention observatrice et délatrice, qui ne manque guères de faire parvenir à la connoissance du monarque, l'avis ou l'indice des fautes, des erreurs, quelquefois même des délits que vient à commettre la souveraine. Est-il beaucoup de personnes, disposées par instinct ou par réflexion à croire au mal, qui ne doivent le révoquer en doute si elles consentent à se figurer la conduite qu'envers les impératrices flétries de pareilles accusations, auroient dû tenir deux Empereurs dont l'un étoit de mœurs graves, l'autre de mœurs austères, et qui tous deux mettoient le

devoir de l'exemple au premier rang de leurs devoirs d'homme et surtout de roi.

Après que Marc-Aurèle a rendu les derniers devoirs à Faustina, il se remet en marche et poursuit le cours de son voyage politique. Dès qu'il entre en Syrie, tous les rois d'Orient qu'avoit armés Cassius, viennent en personne abjurer leurs sentimens hostiles et protester de leur tranquillité à venir. C'étoient les rois de l'Arabie, ceux de la Mésopotamie, de l'Adiabène et des pays qui bordent la mer Caspienne. Le seul roi des Parthes ne vint point, mais il se fit remplacer par des ambassadeurs. Marc-Aurèle prend plaisir à rassurer tous ces souverains sur les suites de la malveillance qu'ils ont montrée ; il attire leur confiance, il gagne leurs cœurs et subjugue leur esprit, car il les persuade tout d'abord qu'il est également incapable de tromper et d'être trompé: c'est à ce caractère auguste qu'on reconnoît l'homme d'état accompli. A ce titre aussi, tout lui devient aisé, et bientôt il affermit avec ces princes une paix qui n'est pas sujette à de méchans retours (1).

AN 176.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 35.

(1) Les arts nous ont encore conservé avec une fidélité pittoresque, et, à ce titre, supérieure à celle de l'histoire, qui si souvent décrit sans peindre ou

Marcus-Antoninus, continuant sa marche vers l'Égypte, refuse de passer par Antioche. Nulle ville dans l'empire n'étoit aussi

Capit. Marc-Aur. vit. p. 23. Herod., l. 2.

dessine sans colorer ; les arts, dis-je, nous ont transmis encore le trait exact de l'attitude morale de Marc-Aurèle, au moment où l'humiliation des rois en personne, et des rois représentés par leurs ambassadeurs, devroit faire épanouir l'orgueil dans son ame comme sur son visage. (1) L'Empereur arrive en Syrie.... des princes barbares découronnés se sont précipités à genoux sur son passage, les mains tendues en avant ; ils ne demandent pas faveur, mais grâce ou pardon ; ils ne demandent point pardon, ils font abandon expiatoire de leurs personnes. Un général abaisse son bras déployé au-devant de leur front, il le fait pour ainsi dire peser sur ce front même, en fixant sur l'Empereur un œil qui réclame l'approbation d'un devoir bien rempli. Il indique qu'il leur impose et qu'il rendra persistante cette posture d'absolue soumission. Or, sa main tient et serre un *volumen* où sont inscrits sans doute les actes de leurs délits envers la république et le prince. Deux soldats marchent à pied aux côtés de Marc-Aurèle ; l'un d'eux, un vexillaire, les regarde avec une curiosité observatrice ; il étudie dans leurs traits s'il reconnoîtra quelqu'un de ces ennemis

(1) Monumens de l'Histoire Aurélienne. Voyez aussi *admis. Rom. antiq. vestig.* fig. 32. *Adventus Augusti in Syriâ.*

dévouée que celle-là à l'oisiveté, aux représentations scéniques et à toutes les sortes de débauches. L'espérance orgueilleuse de se

qu'il a combattus en face ; il prête, à contempler leur prostration, tout l'intérêt que l'on accorde à la vue directe, à la peinture ou au récit d'une chose vraiment nouvelle ; l'autre, un primipilaire, le cou gonflé tient la tête redressée avec rigidité et rejetée en arrière comme pour regarder de plus loin, de plus haut, et plus bas au-dessous de lui ces ennemis abattus. Divers personnages laissent lire dans leurs yeux inertes qu'ils sont accoutumés à voir de pareils spectacles........ Curiosité vague, indifférence ou orgueil exaltés, voilà sur ces différentes figures l'expression bornée des sentimens qu'un victorieux élève dans l'ame de tous les coopérateurs de sa victoire, au moment où le vaincu avoue lui-même son abjection... et cependant le cheval du prince va heurter du poitrail, et fouler de son pied déjà soulevé l'un de ces rois. La droite de Marc-Aurèle a saisi la rêne du coursier; elle retient en suspens son double mouvement. En même temps que son geste rassure les monarques, sa figure tranquille leur révèle une compassion bénigne et modeste ;.... perçez au delà de ce que ses traits donnent à voir, vous trouverez qu'ils donnent à penser que Marcus-Antoninus est comme humilié en dedans de lui-même.... de l'humiliation de ces Rois, peut-être, ... non, non.... de ces créatures

revoir la capitale de l'Orient, l'avoit poussée à se jeter avec fureur dans le parti de Cassius. Quand l'empire entier célébra par des réjouissances publiques la chute de l'usurpateur, Antioche seule fit deuil public de sa mort. De tout temps l'esprit de ses habitans fut porté vers la sédition et le tumulte. Marc-Aurèle a puni le scandale de leur rebellion et de leur persistance, il les a privés de tous leurs privilèges. Les assemblées publiques leur sont interdites. Ils n'écouteront plus dans les places des harangues oiseuses et des déclamations oratoires. La liberté de délibération dont ils ont si mal usé leur est retirée. Les jeux et les spectacles leur sont défendus. Priver de plaisirs Antioche, c'est comme priver de mouvement ces Syriens amollis, qui n'ont d'activité que pour la volupté. C'est les punir assez et il n'en coûte la vie ni même la liberté à aucun des artisans des troubles.

Capit. *Ibid.* Gallic. Av.; Cass. vit. p. 43. Capit. *Ibid.*

humaines : de ces hommes qui se réduisent à la dernière abjection devant lui. Tel est le caractère de l'orgueil que Marc-Aurèle ne peut réussir à dissimuler en cette occurence ; il souffre, il s'afflige et c'est en considération du juste orgueil que l'homme devroit mettre à garder et à faire garder à ses semblables la dignité qui appartient à leur nature d'homme.

Marc-Aurèle refuse également de passer par la ville de Cyr, patrie de Cassius. Il arrive en Palestine. Les Juifs se sont montrés les plus forcenés partisans de l'usurpateur, il ne se commettoit point de forfaits à cette époque dont ils ne se fissent les complices. En conspiration perpétuelle contre le bonheur et le repos du genre humain, s'ils cessent d'être en division avec les autres nations, ils se mettent en inimitié entre eux. A présent ils obsèdent Marc-Aurèle des délations et des accusations ouvertes, qu'ils lancent les uns contre les autres. Le doux Marc-Aurèle les écoute, tâche de les appaiser, de les rapprocher; mais, choqué enfin de leur importunité, de la véhémence de leurs mouvemens, de la violence d'action qui accompagne leurs discours, il s'écrie au sein de leur assemblée: « ô Marcomans, » Quades, et Sarmates! enfin je trouve en» core des hommes plus turbulens et plus » emportés que vous; » cependant, comme il pardonne à tous, sa clémence établit entre eux une apparence de conciliation. Amm. Marc. l. 22, c. 3, p. 209.

Il pénètre en Egypte par le désert. Dès son premier pas, à Peluse, il fait justice des superstitions luxurieuses du culte de Serapis. Je veux, dit-il, qu'on se fasse des dieux

une idée qui soit digne d'eux, qui soit digne aussi d'une ame pure, et éclairée comme le doit être celle de l'homme ; et il abolit toutes les obscénités qui accompagnoient la célébration des mystères. Les solennités secrètes ainsi purifiées, il ordonne que nul autre que les prêtres n'y assiste. C'est dans la vue d'empêcher les pélerinages pleins de licence et de débauche, auxquels leur célébra-
Cap. Marc-Aur. vit. p. 32. tion donnoit lieu. On reconnoîtra là un saint usage de l'autorité que lui attribuoit sa dignité de souverain pontife.

Le voilà dans Alexandrie, réceptacle immense des turbulens de toutes nations, ville où se heurtent tous les contrastes, population toute composée d'une plèbe ignorante et farouche, et d'opulens inquiets et insolens, du plus vil rebut de tous les peuples et de l'élite des savans et des lettrés les plus polis. Alexandrie s'est jetée à corps perdu dans la rebellion de Cassius; elle a assisté son parti de vœux, d'hommes et d'argent : elle ne parloit de lui que comme d'un héros; elle a comblé d'honneurs son fils Mœcianus;... Marc-Aurèle la comble d'indulgence. Au milieu du peuple, il oublie les injures de ce même peuple, et le console de les avoir faites. Au milieu des

savans, il oublie son rang pour ne se soutenir que par sa raison. Soit dans le musée, soit dans les temples, soit dans les lieux publics, il se conduit partout en citoyen, en sage. N'est-ce pas là se conduire en Roi? La vénération la plus affectueuse s'attache à sa personne au sein de l'Egypte, elle ne s'en séparera plus.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

Nul ressentiment ne dure en cette ame tendre. Il ne punit point, il châtie et ne châtie que pour amender, c'est-à-dire, avec mesure et bénignité. Trouvant à son retour qu'Antioche a suffisamment expié sa faute, il consent à faire une entrée solemnelle dans cette ville; il lui rend tous ses privilèges et l'exhorte avec douceur à ne plus s'exposer au danger de s'en voir dépouillée.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

Marc-Aurèle est dans Smyrne, cette belle et heureuse cité où règnent à la fois le commerce, l'industrie, l'amour des arts, l'amour des lettres et la liberté. Jamais Smyrne ne fut opprimée par des tyrans, comme tant d'autres villes grecques; jamais les Romains ne laissèrent plus de liberté à aucune ville qu'à celle de Smyrne. Ses fortunés habitans, pleins de reconnoissance de la félicité dont ils jouissent, s'empressent autour de la personne de Marcus-

Antoninus et lui prodiguent à l'envi les témoignages du respect et de la tendresse qu'ils lui portent. En tout gouvernement ce sont les hommes laborieux et occupés qui sentent le mieux le prix de la vertu des bons Rois, et qui leur en témoignent reconnoissance avec plus de grâce, avec plus d'amour.

Cette ville possède une belle bibliothèque; elle a élevé un temple à Homère, elle cultive avec éclat les bonnes études. Nombre de savans et de lettrés de toute province se sont comme donné rendez-vous dans son enceinte; ils y fixent leur séjour. Tous viennent offrir leurs hommages à Marc-Aurèle : un seul d'entr'eux tarde à se présenter; c'est Aristidès, l'orateur le plus distingué de la ville. « Aurois-je négligé, Aristidès? » dit un soir aux deux Quintiles l'Empereur, étonné de ne point voir se présenter l'orateur. Il craignoit en effet toujours de manquer à traiter chacun selon son mérite, et à honorer ceux qui se distinguoient tout à la fois par le talent et la vertu. Ces dignes amis d'Aurèle et des lettres, les Quintiles, se rendent chez Aristidès, l'invitent à suspendre ses travaux; et l'amènent au bout de trois jours en présence de l'Empereur.

« D'où vient, Aristidès, que tu as tant

» tardé à nous venir voir? » lui dit Marcus-Antoninus, aussitôt qu'il l'aperçoit. « Prince, » je travaillois, et tu sais que l'esprit n'en- » dure pas facilement qu'on le détourne » de ses méditations ». Le prince sourit à la naïveté de l'excuse, et demande à l'orateur: « Quand donc est-ce que nous entendrons » un discours de toi?—Donne-moi un sujet » aujourd'hui, Prince, et je parlerai demain. » Je ne suis pas de ceux qui vomissent leurs » discours, mais de ceux qui les méditent et » les travaillent ». (Le talent des orateurs de ce temps ressembloit beaucoup comme on voit à celui des improvisateurs de nos jours). Marc-Aurèle, par une courtoisie faite pour être sentie des habitans de la ville, qu'elle récompense de leur bonne conduite, donne pour sujet à Aristidès le panégyrique de Smyrne. « —J'accepte ce sujet, répond l'o- » rateur; mais il faut que mes disciples y » assistent.—Je le veux aussi. — A condi- » tion de plus, qu'ils auront la liberté de » battre des mains tant qu'il leur plaira, et » d'applaudir de la voix comme si tu n'étois » pas présent, ô Empereur ». Le prince le plus supérieur à la vaine gloire qui ait jamais été, accorde en riant ce que demande la vanité toute remplie de naturel, de notre

orateur, et il ajoute avec finesse, mais sans malice : « les applaudissemens dépendent » de toi ». Au moment où ce discours est prononcé, Marc-Aurèle, qui dès sa jeunesse avoit pour son compte propre dédaigné ces exercitations comme frivoles, mais qui, en sa qualité de Roi, savoit quel profit porte aux bonnes mœurs la culture des lettres, et combien peu de dommage il résulte de leurs écarts futiles, se *prête à écouter* avec un intérêt aimable : puis il joint avec aménité ses louanges aux applaudissemens de l'auditoire parmi lequel il s'est confondu. Depuis ce temps il ne cesse de montrer de l'affection à ce sophiste si franc en amour propre, mais dont le caractère est droit et honnête. Dès-lors aussi il le dispense de remplir une dignité onéreuse, celle d'A-
Arist. orat. 4. siarque. (Toutes les fonctions municipales entraînoient les titulaires à de grandes dépenses.) La grâce assaisonne encore la faveur que fait Marc-Aurèle. « Je ne veux » point », dit-il, donnant à la louange et au bienfait un tour délicat, « je ne veux point » qu'Aristidès soit distrait de ses travaux ».

Philostr. Soph. 35, p. 579, 580. Marcus-Antoninus maintenant surgit au port d'Athènes ; le rendez-vous qu'il a assigné à Hérodès Atticos, dans le temple de Cé-

rès Eleusine, se recommande à sa mémoire. Il ne s'agit pas seulement ici de donner satisfaction à son ami, il lui importe par-dessus tout de mettre à jour en cette grande occasion la pureté et l'innocence de sa vie entière. Moment critique pour un roi vulgaire! ni le coupable, ni l'impie, ni l'homicide, même involontaire, ne peuvent être mis en participation de ces mystères. Veut-on pénétrer au plus secret du sanctuaire de la déesse? veut-on en venir au dernier terme de l'initiation? il faut être net de toute souillure. Mais comment constater cet état d'absolue pureté, sinon en faisant l'examen de la conduite entière de toute sa vie. Cette disquisition morale qui doit témoigner d'une bonne conscience, se fait à haute voix, dans la solitude du temple en présence de l'un des prêtres de la déesse. Néron, poussé par la curiosité, retenu par la crainte du sacrilège, avoit reculé à cet instant solemnel;... le souverain pontife du monde romain s'étoit banni lui-même de ce sanctuaire où régnoient de simples prêtres. Cet impie s'étoit senti averti avec plus de force que jamais, qu'il est une consience. Que peut avoir d'effrayant un semblable examen pour Marc-Aurèle, qui chaque jour s'exa-

mine lui-même avec une sévérité inflexible? Il profère à haute voix sa confession et le prêtre devant qui il s'est rehaussé en produisant à nu son ame, manifeste toute la vénération dont il se sent saisi pour ce vertueux, en le laissant penétrer seul au plus secret du sanctuaire, comme s'il se fût avoué indigne d'y précéder ou d'y suivre un tel homme. Qu'on juge par-là de l'effet de cette grande consécration religieuse sur l'esprit de tous les sujets de l'empire.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33. Dio, l. 71, p. 814. Philostr. Soph. 96, p. 585.

L'asyle des lettres et de la philosophie ne sera-t-il pas spécialement honoré dans ses lettres et sa philosophie par le souverain qui apprécie le mieux la garantie que donnent les bonnes sciences à la civilisation. Cette Attique est la patrie des plus sages historiens, des plus grands orateurs, des hommes d'état et des philosophes les plus dignes de la reconnoissance du genre humain. C'est-là que, comme une vive flamme, ont jeté lumière et chaleur, Aristidès le Juste et Phocion, Socratès, Platon, Zénon, tous hommes que Marc-Aurèle cite et honore dans ses écrits, et Epicouros lui-même à qui il doit aussi de bonnes leçons dont il fait trophée. Depuis Nero ses écoles sont tombées; l'éducation publique, cette éducation qui chez les Grecs

ne finissoit qu'avec la vie, se discrédite dans le lieu du monde où elle avoit atteint la plus haute perfection. Marc-Aurèle songe à la relever. Il établit des maîtres chargés d'expliquer les dogmes des quatre grandes sectes dont Athènes est la patrie et qui règnent encore sur le monde après que la gloire d'Athènes est déchue. C'est le stoïcisme et le platonisme, c'est la doctrine universelle d'Aristote et le système d'Epicure dont il rétablit l'enseignement. Regardez combien sa philosophie royale est tolérante ; voyez qu'elle prend plaisir à faire marcher les hommes vers le bien, quelle que soit la route qu'il leur plaise de choisir, et félicitez les peuples appelés à obéir à un roi pieux qui ne dédaigne point d'appeler la morale fondée sur la raison humaine à venir en renfort de la morale fondée sur la religion, étendre et confirmer les principes de l'ordre social.

Philostr. Soph. 37. p. 588.

Considérez à présent combien les partis qu'il prend sont stables et fixes, comme fondés sur la nécessité ou du moins sur la convenance la plus parfaite. Jusque-là Hérodès-Atticos avoit seul nommé les différens professeurs des écoles d'Athènes. Antoninus le Pieux avoit fait cet honneur au

plus grand orateur de la Grèce de mettre, pour ainsi parler, toutes les sciences en sa dépendance, sous l'autorité de son éloquence. Comme Marc-Aurèle a constaté les abus commis par Hérodès ou en son nom, il se réserve maintenant ces choix où il est difficile qu'un simple particulier ne laisse pas percer de la partialité. Il se les attribue à lui seul, et montre ainsi que son bon sens royal sait distinguer entre l'amitié personnelle et la confiance, en matière d'administration; lui seul désignera les successeurs aux chaires vacantes. C'est par estime pour la saine instruction et non par l'ambitieux desir de tout envahir. Il veut être assuré que justice sera rendue au mérite et que la morale des maîtres, destinée à être transmise aux peuples, n'aura que de dignes interprètes et ne subira aucune altération. L'amour du bien public relève encore, s'il se peut, l'amour qu'il porte aux lettres.

Philostr. Soph. 28, p. 564, 565.

Il n'est point de bonnes études littéraires qu'Aurèle pendant son séjour à Athènes ne veuille relever et ne sache encourager. Cet art des rhéteurs même, dont il s'est interdit l'usage de si bonne heure, reçoit de lui des faveurs distinguées. Il écoute avec bienveillance Adrianus de Tyr, il lui fait des pré-

sens, il accorde des privilèges à ce professeur et à sa famille. Mais c'est surtout par des honneurs qu'il récompense les gens de lettres assez désintéressés, assez purs à cette époque pour n'être sensibles à rien plus qu'à l'honneur. Il engage cet Adrianus à se rendre à Rome; il lui ménage dans cette ville une place plus éminente que celle qu'il occupoit, et il dispose de celle qu'il lui fait quitter en faveur d'un jeune homme de la plus belle espérance, nommé Théodotos. Le traitement qu'il assigne aux divers professeurs en toutes facultés est égal. Le service qu'on tire des sciences et des lettres est en effet semblable. Elles marchent attelées de front au char de la civilisation.... Homme privé, il sait choisir entre elles et placer sur quelques-unes préférence d'estime; homme public, il n'en dédaigne aucune, il les nivelle toutes. Ce traitement fixé à 10 ou 12 mille dragmes (environ 4,000 livres de notre monnoie) est également éloigné d'une économie anti-libérale et de la profusion qui fait perdre à l'état le fruit des travaux à venir des gens de lettres et des savans, lesquels, quand ils sont trop riches, renoncent volontiers à leurs études solitaires pour aller chercher dans le monde des jouissances tumultueuses.

Philostr. Soph. 36, p. 554, 582. 85, 86, 88. Dio, l. 71, p. 814.

Marc-Aurèle a rendu aux écoles de toute espèce les privilèges et les prérogatives qui encouragent à les suivre. Il a accordé à Athènes l'unique grâce qu'elle demandoit, celle de prendre rang parmi les cités qui honorent les lettres. Il part, il quitte cette ville aux cris de reconnoissance de tous les citoyens qui sentent se rallumer en eux quelques étincelles ravivées du feu qu'on vit brûler au cœur de leurs aïeux. Nulle trace ne reste des encouragemens qu'il a donnés aux sciences dans Alexandrie. C'est qu'alors l'école de cette ville étoit plus florissante qu'aucune autre école de l'univers; mais ce qu'il a fait en leur faveur à Smyrne, à Athènes et à Corynthe, seconde patrie des arts, et qu'il combla toujours de témoignages d'affection, ce qu'il a fait au sein de Rome, a donné aux écrivains du temps le droit de le proclamer le bienfaiteur des lettres dans tout l'empire. Il abandonne l'Orient dont il laisse toutes les provinces pénétrées de respect pour sa vertu, d'amour pour sa personne. Il a remédié à tous les maux, appaisé les dissensions, réprimé l'injustice des magistrats quand il y a eu lieu. Nulle part il n'a puni la révolte, partout il a récompensé la fidélité. Modérée et insinuante, l'éloquence de sa rai-

Dio, l. 71, p. 814.

Pat. Nusmim. Imp., p. 236.

Arist. or. 9, p. 110 et 111.

son s'est ouvert passage au travers des cœurs de tous les plus obstinés rebelles, comme fait l'huile dans l'interstice des corps les plus durs. L'ascendant qu'il a repris sur les esprits des Orientaux, il le doit à la connoissance intime qu'il a donnée à chacun de son beau naturel, il le doit à sa clémence, à l'intérêt plein de tendresse qu'il montre en toute occasion pour le bien-être des peuples, il le doit encore à l'autorité de sa sagesse. « Point de villes, disent les historiens, où il » n'ait laissé des monumens de sa philoso- » phie. » Or, dans le sens que donnoient les anciens à ce mot, la philosophie n'est autre que la sagesse. Les peuples de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Grèce, le suivent tous d'un long regard et d'un doux regret. Ainsi le cultivateur riverain, après avoir vu les eaux du ruisseau vivifier son héritage, s'il l'accompagne dans les sinuosités de son cours bienfaisant, s'il arrive à son embouchure, se fait une illusion pénible, soupire de le voir s'absorber et comme se perdre, et oublie dans son inquiétude que la source n'en est point tarie. Marc-Aurèle, qui vient d'étudier de près la condition des peuples de toutes les provinces, n'oublie pas, lui, qu'il a pour tâche inépuisable de perfectionner le

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

bonheur de chacun individuellement. Dès cet instant ses vues prendront de leur particularisation même un caractère de grandeur et d'étendue qui va l'élever encore, s'il se peut, au-dessus de lui-même.

Une violente tempête accueille ce prince dans la traversée, il la surmonte comme il a surmonté tous autres dangers, il atterrit à Brindes. Son premier soin en débarquant est de quitter le *Paludamentum* et d'endosser la toge. Le premier ordre qu'il donne aux soldats, c'est de dépouiller l'habit de guerre. Voilà ici un des traits caractéristiques de la conduite citoyenne de Marc-Aurèle. Jamais dans la durée entière de son règne, un seul soldat, sauf les Prétoriens, ne se montra dans l'Italie en habit militaire, on n'y vit que des citoyens. Les Romains, sous Marcus-Antoninus le Philosophe, ont pu se croire magiquement revenus à cette époque de liberté et de gloire où Valerius-Publicola, consul, faisoit enlever la hache des faisceaux de ses licteurs, et commandoit qu'on abaissât ces faisceaux désarmés devant l'assemblée du peuple, en signe de respect pour la majesté de la cité, pour le peuple de qui tout vient et pour qui tout se fait ou doit se faire.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 33.

Idem. Ibid.

Lampr. Commod. vit. p. 46.

Rome, à son approche, se livre aux transports de la plus vive joie; depuis deux ans surtout elle appeloit, elle invoquoit la présence de son Empereur. Il revient enfin, précédé de la mémoire de tous les services qu'il a rendus en paix comme en guerre. La confédération la plus puissante qui se soit jamais dressée contre l'Empire, dissoute; la conjuration la plus formidable, tant par le mérite et l'audace du conspirateur, que par le prétexte qu'il met en avant, étouffée; la ligue des rois d'Orient rompue; leurs dispositions hostiles changées en démonstrations amicales; les Gaules contenues dans le devoir, l'Espagne délivrée, les rebellions de l'Afrique éteintes, la Grande-Bretagne soumise; et, pour comble, une dernière victoire sur les Allemanni, remportée en Rhétie par Pertinax, faisant pour la huitième fois descendre sur la tête d'Aurèle la couronne d'*Imperator;* tel est le cortège de succès et de bienfaits qui entoure le sage monarque à sa rentrée dans la capitale du monde... le peuple demande à grands cris qu'il triomphe. Le sénat souhaite que Commodus soit associé à ce triomphe. Déjà la première assemblée de l'état a fait décerner à Commodus le titre de prince

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29.

de la Jeunesse et la puissance tribunicienne, elle sollicite à présent pour lui et le pontificat et le consulat et le titre de César. Il
Cap. Marc-Aur. vit. p. 26. Lamp. Comm. vit. p. 46, 50.
semble à la politique de ce corps, il semble au peuple et à l'armée idolâtrant ensemble Commodus, qu'on ne sauroit trop se presser de fermer par l'hérédité, la route à ces aventuriers poursuivans de trône, auxquels Cassius vient de frayer le chemin. Il semble à tous les ordres de l'état qu'on ne peut attendre que d'insignes prospérités du descendant du souverain le plus sage entre tous ceux qui jamais aient été appelés à faire prospérer les sociétés humaines.

Marc-Aurèle, qui auroit pu monter, en cette occasion, le char de triomphe pour la huitième fois, ne le montera même pas pour la seconde. Il laisse cet honneur à son fils Commodus. Confondu parmi la foule le vieillard suit à pied le char de son enfant
Salm. N. ad Spart., p. 88.
dans le cirque.... Certes ce prince ne cède pas facilement à se laisser honorer ; il ne fait le bien que comme devoir, sans en attendre ni en réclamer le gré. Les historiens nous font entendre que, bien que ce triomphe ait été splendide et plein de majesté, il s'en étoit vu de plus magnifiques ; mais qu'à nulle époque on n'en vit un seul auquel la mo-

destie du vrai triomphateur, l'affection portée à son enfant, la joie et la reconnoissance publique eussent donné un caractère aussi solemnel à la fois et aussi touchant. Eh! quel prince a jamais mérité de mettre en semblable effervescence tous les sentimens patriotiques et vertueux des Romains, sinon le pacificateur de tous les troubles, le réparateur de tous les maux,... l'homme le plus vertueux des siècles (1).

(1) Les arts qui prennent plaisir à servir la vanité et à multiplier les prestiges, autre sorte de vanités, ont à l'occasion de ce triomphe employé le mensonge à rétablir la vérité dans ses droits. Ils se sont dits : laisserons-nous la postérité se rendre complice de l'insulte que Marc-Aurèle fait à nos pompes guerrières? faudra-t-il qu'elle sourie à l'outrage dont lui seul a le droit de les frapper, dont il les frappe, quand pour signaler ce qu'il appelle la puérilité de notre faste de gloire, il fait monter le char de victoire par un enfant.... D'un seul trait de dessin, nous défendrons toutes les vanités à la fois.... Non, nous ne consacrerons pas ce qui fut.... il n'y aura d'historié par le ciseau, que ce qui auroit dû être,... que ce qui est digne de nos anciennes gloires. Si Marc-Aurèle a eu la hardiesse et la puissance de se refuser à triompher pour les contemporains, il triomphera en per-

La fin de son triomphe est marqué par une grande libéralité qu'il fait à Rome et à

sonne et malgré lui pour la postérité. (1) Aussitôt dans le cadre spacieux qui borne le champ d'une large pierre, ils ont sculpté un Char attelé de quatre chevaux vigoureux et ardens, mais dont le pas fier se règle à la voix, sans les rênes, car elles pendent flottantes ; c'est l'emblême de l'obéissance noble des peuples libres qui, s'attelant au char de la république, le mettent en mouvement sans rien perdre de la dignité d'action qui convient à des hommes.... Ce Char est décoré de peu de figures, mais elles portent de grandes significations. Il a pour support et pour principe de mouvement le courage et la force, car la tête du Lion orne l'axe des roues.... L'exemple des anciennes mœurs et de l'ancienne gloire fonde sa construction ; voyez sur la division inférieure de la capse, deux muses de mémoire qui indiquent aux regards un large bouclier destiné à recevoir l'inscription de tous les grands souvenirs que propagent l'écriture et le dessin.... Pour sa décoration la plus manifeste, pour l'indication de l'utilité qu'il revendique, il adopte l'emblême qui montre les arts de la paix victorieux de l'art de la guerre.... Etudiez les images sculptées à sa partie supérieure, elles fi-

(1) Voyez les monumens de l'histoire Aurélienne ; voyez aussi dans l'ouvrage intitulé : *Adm. Rom. Antiq. vestig.* l'estampe ayant pour suscription *Triumphus Germanicus*, fig. 34.

l'Italie, cette ville et cette province ont plus souffert qu'aucune autre ville, qu'aucune

gurent le procès entre Neptune et Minerve. Ce grand et auguste litige se débat de rechef en présence d'Athènes personnifiée. Ainsi la culture et la guerre soumettent les conquêtes de l'industrie et celles des batailles, à la législation, à l'administration, au gouvernement des cités, des républiques. La ville d'Athènes est, en effet, la première qui ait propagé les exemples et les préceptes du bon régime social... Ainsi le génie de la cité, de la république, le génie social représenté par le génie d'Athènes, entre la gloire belliqueuse et les prospérités de la paix, prononce en faveur des industries utiles au bien-être des humains. Il leur donne avantage sur les industries guerrières si préjudiciables au vrai bien-être de ceux là même qui les exercent, si nuisibles à tous les succès sociaux... et la sculpture a la témérité philosophique de faire saillir de pareils emblêmes sur un char de triomphe romain..... Il n'y a point là de témérité, puisque ce char des ovations est monté par Marcus-Antoninus le populaire.

La Victoire descendue des hauts espaces est venue poser sur l'arrière de ce Char. Ses aîles ne sont pas encore reployées, et sa palme frémit encore de l'agitation qu'elle a subie au travers des airs. Elle n'ose point, elle n'osera jamais disposer, pour l'usage prévu, de la couronne de lauriers

autre région, des désastres qui viennent de cesser. Rendant compte au peuple assem-

qu'elle tient d'une main ferme et serrée. Celui qu'elle n'a pas la hardiesse de couronner malgré lui, est Marc-Aurèle, qui pourtant triomphe malgré lui, et en vertu de l'obstination de l'artiste devenu distributeur de la gloire. Le voilà debout, appuyé d'une main sur son Sceptre, tenant de l'autre un *Volumen*. Ce Sceptre est sans décoration, il est le bâton du voyageur fournissant sa course parmi la foule des voyageurs qui traversent la vie sous la protection d'une loi commune. Il est le bâton indicateur qui montre de loin la voie droite à ceux qui la recherchent avec le vrai desir de rencontrer la bonne direction. Le rouleau est le livre où sont inscrites les règles du régime social, les lois que l'Empereur prépare, qu'il propose au consentement de tous, auxquelles il soumet l'obéissance commune, et auxquelles il obéit le premier avec le plus de religion; son œil est ouvert, et contre son état habituel semble laisser errer le regard pour l'observation vague. La pensée qui résulte des mouvemens de son œil observateur, est déjà écrite sur son front sans nuages.... Il juge ce peuple et ces soldats ivres de joie, et les juge avec bénignité, parce qu'il les considère en ce moment comme des enfans à qui un léger sujet donne occasion de faire bruire une grande satisfaction, à qui un léger plaisir ôte le desir et

blé, ainsi qu'en usoient les magistrats de la république, de l'emploi des forces natio-
l'occasion d'entreprendre quelque chose de mal.

Dans cette représentation il se voit plusieurs images fictives. Il n'est que trois êtres vivans et agissans. Et toutefois rien ne manque à la fidélité, à la grandeur du triomphe, à la plénitude des souvenirs qu'elle consacre. Voyez ce puissant musicien sorti des derniers rangs du peuple, ou des soldats : les lauriers ceignent sa tête ; il élève droit aux cieux une longue trompette que traverse un son éclatant : car ses joues sont gonflées jusques à se rompre. Ce personnage-là, c'est le renom, c'est le bruit, c'est le fracas, c'est le renom vulgaire, c'est le bruit populaire, c'est le fracas qui ne va jamais sans désordre; c'est, en d'autres termes, la gloire réduite à son image familière, à son image la plus vraie, puisqu'elle consiste dans la figure d'un être grossier prenant plaisir à faire bruire un vain son. Cet être humain peut donc encore passer pour allégorique. Le personnage historique, c'est celui-ci, c'est Commodus. Ah! le peuple Romain le voyoit, comme l'a représenté l'artiste, quand il lui témoignoit un amour idolâtre. L'épaisse couronne de lauriers qui appartenoit à son père, lui ombrage le front; et son visage où respirent la force, la grâce et toutes les beautés du jeune homme, se tourne vers ce père avec la plus suave expression de respect, d'admiration et d'a-

nales et de l'emploi de son temps comme prince, il parle des années qu'il a passées mour. Dans ce triomphe au moins, Commodus est en sa vraie attitude comme il est à la vraie place qu'il auroit dû occuper, puisqu'il accompagne à pied le Char.

Ici, comme l'être fictif et l'être réel, la pierre elle-même parle. Ce temple tétrastyle dont les portes sont fermées , est le temple de Janus. Marc-Aurèle ne daigne agréer pour triomphe que celui qui signale la paix universelle.... Eh ! non, j'aime mieux croire qu'il est le temple de la bonté ; pourquoi n'auroit-on pas prétendu montrer cette basilique de la bonté, dont l'inauguration, faite en premier par Marc-Aurèle , eût suffi à lui mériter comme Roi l'honneur de la plus majestueuse des ovations.

De même que la pierre, la décoration linéaire parle aussi une langue intelligible et faite pour être comprise de tous les cœurs sensibles. Le Quadrige va passer sous cette porte semi-triomphale qui est la porte du palais de la Justice. C'est-là sans doute le terme de la marche de Marc-Aurèle ;... l'accomplissement de la justice n'a-t-il pas été le but de sa vie !... Que voyez-vous sur ce pilastre corinthien ? Un faisceau de licteurs surmonté, selon la coutume, de sa hache ?.... regardez mieux :.... surmonté de la main de justice..... trois fois honneur à cette éloquente et sage substitution de

loin de l'Italie dans les voyages ou les guerres. Le peuple qui les a comptées par ses in-
signe qui manifeste si noblement que l'équitable Marc-Aurèle a désarmé la puissance des Empereurs de la hache toujours prête à décimer les peuples : qui donne à connoître que le peuple étant représenté par les baguettes en faisceau, Marc-Aurèle n'a pas mérité que son autorité suprême fût assimilée au fer tranchant qui s'élève au-dessus de tout pour détruire : qu'il a été digne de forcer l'artiste qui vouloit être vrai, à figurer sa bénigne puissance impériale, par la main qui, au lieu de séparer, rapproche et unit; au lieu de détruire, crée ou répare; au lieu de diviser au hasard, ordonne, règle et distribue toutes choses avec équité, à figurer toute la bienfaisance de sa puissance, par la main de l'ordre,... par la main de justice.

Certes de tous les tableaux anciens que les savans modernes ont mal lus et mal dénommés, il n'en est pas sur lequel ils aient cédé à une méprise secondaire plus marquée que celle qui les a induits à qualifier du titre borné de *Triumphus Germanicus*, ce triomphe si complet et si parfait. Et ce triomphe est complet, parfait, il est entier sans autre appareil que trois personnages, quelques images et peu de mouvement; entier surtout, puisque, ne se rétrécissant point à l'indication de quelques grandissimes victoires guerrières, il signale dans une extension sans limites, tout le

quiétudes, s'écrie *il y en a huit*, et tous les citoyens élèvent en même temps les mains comme pour solliciter une largesse; l'inspiration simultanée et le nombre des années, déterminent et règlent tout à la fois la libéralité du prince. Huit!... hé bien, soit, dit Marc-Aurèle en souriant, qu'il soit donné huit pièces d'or à chacun des citoyens. Nul

détail communément *dédaigné des innombrables* victoires de paix, sur les vices, sur les maux, sur les malheurs publics et privés, que Marc-Aurèle a remportées durant tout le cours de son règne en faisant agir et manœuvrer en guise de combattans, sa raison, son instinct social, ses lumières, ses vertus, sa science administrative et politique, son respect pour les lois, son amour de l'ordre, son amour des hommes, sa passion pour la justice.

Que ce tableau reçoive donc un nouveau nom, qu'il s'appelle le triomphe civique de Marc-Aurèle; civique est en effet ce triomphe, puisqu'il a pour motif dans l'histoire, comme pour signes en ce tableau, tous les succès administratifs, toutes les prospérités de l'ordre, toutes les victoires de la loi sans exclure les victoires de guerres nécessaires, s'unissant ensemble sous la grande main de Marc-Aurèle, pour fonder et consolider le bonheur de la cité, et la félicité des citoyens.

empereur n'avoit jamais fait une si grande libéralité. Aurèle se la pouvoit permettre ; en aucun temps l'état ne s'étoit trouvé aussi opulent. Il semble que ce bon souverain ait voulu compenser et réparer avec usure les privations de tout genre qu'avoit endurées la capitale et l'Italie. Des spectacles magnifiques succèdent à cette magnifique largesse. On fait voir en un seul jour dans l'arène jusqu'à cent lions percés de dards tous à la fois; c'étoit apparemment pour dégoûter les Romains de ce spectacle sanguinaire. Ajoutons sur l'autorité des monumens que l'on célèbre en ce même jour une imposante solemnité religieuse. L'Empereur, toujours fidèle au respect des mœurs antiques, a voulu qu'on la signalât par l'emploi des pompes vénérables que le culte ancien consacroit autrefois à l'illustration des grandes féries patriotiques (1).

Dio, l. 71, p. 814.

Capit. Marc-Aur. vit. p. 29. Euseb. Chronicon.

(1) Les jeux sont ouverts, ils sont prodigués au regard sous mille formes, et mille aspects. Jamais les plaisirs des spectacles de toute espèce n'ont été exposés à l'avidité romaine avec des pompes supérieures ou avec une profusion égale. La plèbe de la cité, et le peuple italique, et ces nombreux citoyens que la passion du plaisir, que le plaisir de se livrer à leurs passions dans les cirques et les théâtres,

D'aussi somptueux présents faits au peuple, sont les premiers fruits de la sage ad-

nivellent avec la plèbe, tous ont droit de se croire splendidement indemnisés des longues abstinences de joie auxquelles les avoient condamnés les malheurs de l'état. Il faut aussi que l'art conserve et prolonge le souvenir des somptuosités de ces jeux, dites de ces fêtes.

Sous le règne des Antonins l'art a le sentiment le plus haut de la convenance; il traite avec dignité les imitations qu'il adopte. S'il n'est pas digne de Marc-Aurèle et de son histoire, de vouer à la mémoire, comme sujet principal, des divertissemens publics ou des jeux; les beaux-arts contemporains ne jugeront pas que la convenance dont ils se décorent leur permette de traiter comme sujet principal, ce qui n'est pas en convenance avec la raison du philosophe Marc-Aurèle, auquel se rapportent ces grandes scènes, et ce qui seroit messéant à la majesté de son histoire (1).

Marc-Aurèle, rempli de la vraie sagesse qu'inspire la piété unie au sentiment moral, admet et consent des modes différens de culte, selon les différentes conditions des hommes, ou mieux encore selon les conditions diverses de leur raison.

(1) Voyez les monumens de l'histoire Aurélienne ; voyez aussi l'ouvrage qui a pour titre : *Admir. Rom. Antiq. vest.* Pl. xxxv. L'estampe porte l'inscription : *Jovi opt. max. sacrum. Leonibus. centum. exhibitis.*

ministration financière d'Aurèle. C'est l'économie qui donne au prince comme aux simples citoyens le droit et les moyens de

Les sacrifices aux dieux, la prière proférée avec élévation de raison et de cœur; tel est le mode de culte des ames hautes. Parmi les expressions variées du culte propre au commun des hommes, il en est une qui se reproduit sous l'apparence de la gaieté et du plaisir. L'aire des jeux publics s'étendoit souvent auprès de l'enceinte du temple; la solennisation des fêtes des Dieux et des fêtes de la patrie ne se séparoit guère de l'expansion de la joie pieuse ou patriotique des citoyens. Pour le peuple, s'amuser, goûter le plaisir, jouir de tous les jeux, c'étoit aussi remercier pieusement les dieux, c'étoit offrir des actions de grâce. On ne supposoit pas que la reconnoissance pût manquer de s'unir à l'usage d'un bienfait. Nul bienfait ne trouve l'homme plus sensible que celui qui le gratifie d'un plaisir. Le secours qui le préserve du besoin, n'excite en lui qu'une gratitude sérieuse, tant il étoit près de la douleur; mais le présent par lequel il se voit doté du superflu, trouvant son ame déjà contente, a peu de chose à faire pour la transporter d'allégresse. Jouir, c'étoit prier, c'étoit offrir des actions de grâce à la divinité; et cependant, chacun selon sa condition morale remercioit à sa manière et en des lieux fort différens, la provi-

se faire bienfaiteurs. Marcus-Antoninus a su régler les dépenses de l'Etat, et réprimer les négligences comme les concussions. Il a sa-

dence bienfaisante, ici dans un temple avec gravité, là dans un amphithéâtre avec enjouement, gaieté, ivresse de joie.

Il est, dans cette seule et même fête, deux actes séparés; au cirque, une célébration de jeux publics, devant ce temple, la solemnisation d'une grande férie pieuse et patriotique, consacrant ensemble la défaite des ennemis extérieurs et de l'ennemi intérieur. Cette fête composée s'accomplit sous la double autorité de la religion et du plaisir qui concourent à l'envi à honorer, à remercier les dieux... soit au centre de l'amphithéâtre, soit au-devant du portique du temple; en vertu d'une coutume commune et très-ancienne, l'on sacrifie des victimes; l'on consomme d'une et d'autre part des immolations.... En face de cette basilique on égorge une hécatombe de taureaux, dans ces arênes, une hécatombe..... de Lions.

Laquelle de ces fêtes, lequel de ces sacrifices l'art veut-il que préside Marc-Aurèle ? l'art à cette époque n'a plus de volonté que celle d'être convenant, vrai; et digne; ainsi, Marc-Aurèle ne sera pas représenté donnant aux comédiens le signal de commencer leurs parodies mimiques, aux soldats ou aux gladiateurs debout sur les premières

crifié ce mobilier impérial, ces écrins, ces garde-robes remplies de vêtemens de soie, vains simulacres de richesses, et ces ri-

banquettes, le signal de lancer à la fois mille dards, mille vigoureux *pilum* sur cent Lions, rugissant, bondissant avec rage d'impuissance, à chaque trait qui se fiche, persiste et se balance dans leurs grands corps.

Peuple qui contemples sans risque cette boucherie d'ennemis, sais-tu bien quel souvenir tu célèbres par ce monstrueux égorgement de monstres?.. apprends-le, ou ressaisis-le en ta mémoire... c'est la victoire des premiers groupes d'êtres humains sur les bêtes féroces, devant lesquelles les timides familles humaines ont fui long-temps en toute épouvante, comme fuit encore le troupeau des faons de la biche devant les loups; c'est la victoire de l'état social sur l'état sauvage; c'est la victoire de la raison et de l'intelligence humaine, sur la force animale et brute; c'est la puissance de la civilisation triomphant de toutes les barbaries, de toutes les férocités. Tel est le trait historique des mœurs humaines qui est caché sous l'action que l'on déploie à tes yeux.

Prince et pontife, toi qui t'apprêtes à faire monter la vapeur de l'encens, à faire tomber le sang du taureau, pourquoi brûles-tu, au grand air, ces parfums médicinaux et vraiment utiles? pourquoi

chesses fictives sont devenues effectives, et ont porté profit aux peuples. Dans ce période de la civilisation romaine, la vraie économie

est-ce que tu taris le sang innocent d'un animal très-utile?... pour faire hommage aux dieux de la surabondance des biens dont leur munificence comble les sociétés.... pour témoigner aux divinités qu'en recevant avec reconnoissance ce qu'il leur plaît de lui envoyer, l'homme pieux doit, sans les accuser, sans incriminer la Providence, se tenir toujours prêt à se dessaisir du bienfait qu'il a reçu, à le restituer soit à la nature qui le réclame, soit à la volonté divine qui le retire à elle.... tu célèbres donc la victoire de l'homme sur ses intérêts, sur ses besoins, sur ses passions, sur son ingratitude:.. la plus difficile, la plus profitable des victoires. Ainsi se solennise la reconnoissance de l'être raisonnable et sociable envers Dieu : voilà la vraie religion. Adorer n'est que reconnoître.... reconnoître c'est adorer la puissance en sa bienfaisance.... la victoire de l'homme sur ses passions qui est le triomphe de l'instinct raisonnable et de l'instinct sociable combinés, est aussi le triomphe de l'esprit social.... C'est sous l'empire de la raison divine, sous l'autorité de la religion et du culte que les sociétés s'ordonnent, se soutiennent, se perfectionnent.... La commémoration des victoires de l'homme sur les animaux féroces ne rappelleroit qu'un état d'intel-

ne permettoit pas plus à un Empereur de se former un trésor oisif, qu'elle ne le permettroit à un prince européen de notre temps.

ligence de beaucoup inférieur à l'état de la sociabilité et de la raison, tel qu'il exista au temps où, pour rendre un plus pieux hommage aux dieux, les êtres humains et leurs associations se dépouilloient volontairement et comme avec allégresse de ce qu'ils possédoient de plus précieux. Ainsi le sujet principal de la fête patriotique que Marc-Aurèle et le peuple célèbrent ensemble, est le sacrifice religieux. Le sujet secondaire est l'immolation illustre dans l'histoire, de cent lions transpercés au centre des arênes.

L'art de la sculpture attribue à Marcus-Antoninus l'action la plus convenable; il surpasse encore ici en précision d'expression l'histoire. Quand elle se borne à indiquer puérilement les circonstances de cette fête les moins dignes, il met en manifestation le sujet capital, ou la solemnité pieuse que de certains traits peuvent faire regarder comme une fête célèbre entre toutes les autres fêtes religieuses et patriotiques. Devroit-il être besoin maintenant de décrire les détails du tableau? son objet premier semble rempli, puisque la distinction des deux sujets suffit à restituer le fait historique;... et cependant on ébauchera cette description pour ne point déroger à l'habitude de faire connoître dans leur intégrité les témoignages garantis dont les

A quoi bon garder les énormes capitaux que représentent ces ameublemens, si la nécessité de l'Etat en montre un meilleur em-

arts enrichissent les annales du peuple Romain.

La solemnisation de ces cérémonies saintes, est toute dans leurs apprêts. L'artiste a épargné au regard l'aspect de la victime étendant au ras de la terre, et pour la dernière fois, ce col et cette tête qui ont souvent et patiemment fait effort pour épargner à l'homme la souffrance de déplacer toute la superficie d'un champ. Il lui a épargné la vue du puissant et bienveillant quadrupède dégorgeant le dernier trait de sang, et le dernier râle, tandis que son possesseur, ingrat par religion, ne peut se défendre d'unir un soupir à son dernier souffle. Nulle idée attristante ne s'associe aux idées graves et pieuses que fait naître cette scène du culte. La victime semble n'être qu'un des conviés à la fête. Comme préoccupée de l'intérêt du spectacle, elle regarde et demeure imprévoyante et tranquille, sans suspecter ni le grossier mercenaire qui, soulevant son lien, fait trophée de l'avoir traîtreusement amenée au lieu de mort; ni le victimaire sur la figure duquel respire une force brute, ce sauvage qui ne connoît et ne redoute d'autre autorité que celle du temple, et qui tient si négligemment sa hache habituée à l'activité du meurtre.

Près de l'autel portatif d'où commencent à mon-

ploi. Voyez ici quel noble et heureux usage leur a donné l'Empereur romain et avec quel esprit de ménagement il les a fait va-

ter en spires les flammes multicolores des charbons qui s'allument, le *Tibicen* au visage déformé marque la mesure. Il soutient d'un souffle prolongé la voix de celui qui prononce les paroles rituelles.

Auprès de lui, l'enfant des autels, aussi accompli en beauté, en expression de candeur que le *Tibicen* est flétri d'ignobilité, l'élève du temple présente la boîte sacrée où sont distribués dans des alvéoles séparées, les parfums divers auxquels on attribue des efficacités invocatives, graduelles et variées. Le trait de feu qui du premier jet élève les vapeurs de l'encens vierge, n'est pas plus pur que l'ame de ce bel et sage enfant élevant le parfum, d'une main qui agrée aux dieux.

Au-dessus de sa tête naïve s'aperçoit le front presque redoutable de l'un des ministres du plus ancien culte de Rome, d'un prêtre Salien consacré au dieu Mars; sa mitre est un casque surmonté d'une pointe très-forte, et cette pointe ou cette arme qui s'unit à une armure et la surmonte, témoigne qu'aux premiers temps des guerres réglées, la tête de l'homme, s'assimilant à celle du rhinocéros et des taureaux, combattoit et transperçoit comme son bras,... en même temps que son bras. Les lèvres menaçantes du Salien vont

loir et prospérer. De retour d'une guerre longue, ruineuse et sans indemnités proportionnées, guerre pour laquelle il n'a pas

s'ouvrir pour entonner le chant d'actions de grâces de la victoire. Elles ont l'accoutumance de proférer les âpres sons des mots antiques, les paroles fortes du guerrier, les hymnes rudes et énergiques qui louent les anciens héros.

Derrière le prêtre Salien se groupent les citoyens des trois ordres. Leur pose est calme : de leurs yeux fixés sur le brasier, ils semblent chercher les auspices avec une curiosité moins patiente que celle du prêtre. Qu'ils se réjouissent donc, car la piété du souverain pontife est agréable aux dieux.

Ce pontife suprême, Marc-Aurèle, une petite coupe à la main, accomplit la libation. Bientôt il laissera tomber sur le foyer sacré, les grains des parfums que près de sa droite suspend l'*Acerra* présentée par l'enfant. Sa main gauche, en retirant à la hauteur de son cœur quelques plis de la toge, indique qu'il dévoile ce cœur en présence de la divinité, devant les dieux et devant les peuples, pour qu'ils y voient sa reconnoissance, pour qu'ils y lisent avec quelle gratitude il accomplit l'intégrité de ses vœux, avec quelle confiance il applique les vœux nouveaux qu'il forme à solliciter pour les citoyens le bonheur et la

voulu augmenter un seul impôt, il se retrouve plus riche qu'avant d'avoir usé de cette ressource désespérée. Divisant en deux parts

sagesse. Tout-à-l'heure il s'écartera de cet autel, il détournera le front afin de ne pas voir frapper à mort la victime. Ah! se dira-t-il, puissent bientôt les peuples ne faire servir qu'un culte innocent à honorer un Dieu bienveillant.... du sang, toujours du sang, partout du sang. Si, dès les premiers âges de la société, le sang infectoit de souillure l'homme, comment l'homme, à si grande distance de sa première barbarie, tarde-t-il à reconnoître qu'il infecte de souillure les autels de Dieu?... Et pourtant, ce pontife philosophe fait sacrifier des hécatombes!... la tyrannie consistant à forcer un être à agir contre son intérêt, son jugement, ou son opinion propres au profit des intérêts ou de l'opinion de celui qui commande : on peut dire que le philosophe roi et prêtre a été comme violenté à ces rigueurs religieuses, à ces rites de barbarie, par la tyrannie de l'opinion des contemporains... hélas! ils ne croyoient pas honorer déraisonnablement et inhumainement la divinité en laissant s'unir à leurs chants, à leurs hymnes solemnels, les mugissemens de l'hostie expirante, et à la pure vapeur de l'encens et des aromates en essor vers le ciel, l'impure fumée du sang et de la graisse liquéfiée des animaux.

les réserves qu'il a su amonceler, il donne l'une directement et sans intermédiaire à l'Italie, par la grande libéralité dont on

· Cette solemnité ne fait concourir à spécifier son sujet et son objet que le prêtre Salien, ce chantre des victoires antiques, le groupe des ministres inférieurs du culte, et le groupe des citoyens à qui sont réservées les prospérités publiques préparées par les succès guerriers; *ainsi* les *moyens* de l'art sont simples; ils en sont plus *énergiques* en leurs significations, puisque, comme feroient les lettres et les mots d'une phrase de la langue vulgaire, ils conservent cette inscription : « Des victoires égales ou supérieures en difficultés et en résultats à celles des temps héroïques, des victoires selon le droit, selon l'intérêt du romain, et vraiment nationales, ont déterminé ces vœux de reconnoissance et leur consécration en ce tableau. »

A quels dieux pourtant s'adressent ces vœux, ces actes d'une gratitude pieuse..... à un seul Dieu, à Dieu seul. Telle est la religion réputée secrète du pontife Marc-Aurèle. Mais ce secret prétendu, l'artiste l'a révélé sans crainte, c'est Dieu un et seul, un seul Dieu que prétend honorer Marcus-Antoninus à l'instant qu'il élève les offrandes vers Jupiter, très-grand et très-bon, *optimum et maximum*. Voilà, en effet, la basilique de ce souverain des dieux ou plutôt de ce souve-

vient de parler; l'autre, il la fait rentrer comme la première dans la circulation, mais par une autre voie dont on verra le détail en son lieu.

rain des forces diverses de l'intelligence. Au milieu du Tympan du fronton de ce temple tétrastyle qu'a édifié l'artiste à la gauche de son tableau, voyez Jupiter appuyant ses pieds sur l'aigle et suspendant la foudre : ainsi il domine les êtres, il régit les choses, il manie comme en se jouant des forces qui détruisent tout ce qu'elles atteignent. Plusieurs divinités sont couchées, sont comme abattues auprès de lui; ainsi il se soumet toutes les puissances effectives, et tous les attributs intellectuels... Le mouvement universel s'agite, se tourmente de toutes parts autour de Jupiter, qui reste calme et comme immobile; voilà, aux trois angles du fronton, des hordes de chevaux qui gravissent à grande course en dévorant l'espace. Le dieu devant le temple duquel le philosophe sacrifie, n'est pas pour lui Jupin le passionné, s'entourant d'une tourbe de divinités passionnées à son exemple, mais passionnées en subalternes, dans des intérêts étroits et coupables; il est Dieu très-sage et très-fort, il est la grande cause entourée du cortège des causes secondes, des forces secondes; commandant à toutes les actions, à tous les effets qu'elles provoquent, commandant à tous les mouvemens de la matière et de l'intelligence. Le culte décerné

AN 177. — Birag. p. 242. Cependant il vient d'élever Commodus à la dignité d'*Auguste;* il a voulu le familiariser de bonne heure avec les travaux et les devoirs du trône, et donner ainsi le com-

à ce Dieu n'a pas besoin du faste des sacrifices; et l'effusion du sang, sous les portiques de son temple, n'est pas loin de mériter d'être considérée comme sacrilège : aussi ne tardera-t-elle pas à subir la réprobation méritée. La pensée de Marcus-Antoninus anticipe sans doute, au moment même du sacrifice, l'heureuse époque qui signalera l'épuration de la religion, l'épuration des idées que l'on se crée de la grandeur de Dieu, et des voies par lesquelles opère sa sagesse providente et puissante.

Quelle place faire tenir à la description du culte de plaisir auquel étoient conviés les peuples de Rome et de l'Italie? une place aussi étroite que celle qui a été accordée par l'artiste à cet accessoire, comparé au sujet principal. À côté du temple de Jupiter, de Dieu très-grand, il a montré portion de l'enceinte d'un édifice assez large. C'est un amphithéâtre; sur l'entablement il a donné à voir trois groupes. Ce sont des lions, se ruant contre des gladiateurs et rencontrant dans leur élan le fer qui les transperce. Ainsi quelques pierres superposées, quelques pilastres appliqués devant leurs joints, un petit nombre d'images d'hommes et de bêtes, jetées pour ainsi parler hors de la vue, ont paru suffire à fixer le souvenir de toutes les

plément à l'éducation royale de ce jeune homme; il a voulu en même temps montrer aux ambitieux, prêts à tout bouleverser pour régner, qu'en survivance d'un Empe-

circonstances de ces jeux très-célèbres, à l'occasion desquels un million d'hommes a dû se mouvoir de tous les points de l'espace... pour venir voir périr cent lions à la fois. L'histoire n'avoit pas jugé de tels détails indignes de recevoir place dans ses archives : et pourtant elle oublioit d'y admettre l'indication des solennités du culte public, des mystères du culte secret que Marc-Aurèle offroit à Dieu protecteur et libérateur, au nom du peuple Romain, au sien propre, en reconnoissance des victoires obtenues sur toute la population du Nord, sur l'usurpateur, sur l'universalité des fléaux déchaînés, sur l'immensité des infortunes publiques et privées.

Si les peuples fêtent la fin des guerres, comme les enfans la fin de leurs querelles, par des jeux : étoit-il vraisemblable que le prince philosophe ne solennisât point l'heureuse issue du combat, entre le mal et le bien, comme un homme pieux sait fêter l'heureuse issue de ses luttes intérieures.... par des actions de grâces à la raison suprême, à la raison divine, toujours protectrice ou réparatrice (1).

(1) Voyez les Monumens de l'Histoire Aurélienne, et l'estampe qui a pour titre : *Vota soluta, Leonibus centum in publico munere. Admir. Rom. Antiq. vestigia.*

reur affoibli par l'âge et les travaux, il existoit un Empereur jeune, vigoureux, aimé des peuples, déjà prêt à servir leurs intérêts, déjà en possession du pouvoir par le vœu unanime des citoyens, et par la désignation du souverain. L'exemple de la chute d'un factieux ne rebute point les autres ambitieux quand ils en croyent avoir pénétré la cause, parce qu'ils se jugent certains d'éviter la même faute. Cassius auroit réussi, disent-ils, s'il eût attendu la mort de Marc-Aurèle. D'autres Cassius pouvoient ne rien précipiter; or, il n'y avoit qu'une désignation de successeur effectuée du vivant du prince qui fût capable de rompre leurs projets, de faire avorter leurs mesures, et de préserver la sagesse et la félicité publiques des fureurs, des horreurs de la guerre civile.

L'élévation de Commodus va servir d'occasion à une largesse immense qui ne se restreindra pas comme la première, dans les limites de l'enceinte de Rome, ni dans celles des frontières de l'Italie, mais qui se répandra sur tout l'empire, depuis les bornes du monde connu à l'Occident, jusqu'aux dernières barrières de l'Orient. C'est la volonté de Marc-Aurèle que cette libéralité recommande son fils à l'amour de la nation

par un grand bienfait, et l'amour des peuples à ce jeune prince par le plaisir qu'il éprouvera à susciter dans le cœur des hommes la gratitude et la joie.

On proclame dans Rome et l'Empire que toute dette des citoyens, comme des provinces, envers le fisc depuis quarante-six ans (1) est remise et abolie. Munificence méritoire de la part du prince, parce qu'il la fait aux dépens de son trésor particulier; munificence politique, puisqu'elle met fin à tous procès entre le roi et le peuple; munificence noble et humaine : noble parce qu'elle n'avilit point ceux qui en sont l'objet, humaine parce qu'elle s'étend spécialement sur des opprimés et des pauvres.

L'inauguration de cettc heureuse annonce qu'accompagnent toutes les pompes sainement affectées à la propagation des bonnes nouvelles est à peine consommée, que l'on jette les obligations des villes, des gouvernemens, des familles, des individus hors des archives du fisc; et, tandis que les gens de bien d'entre la nation arrêtent avec attendrissement leur pensée sur le bonheur que promet en survivance à l'empire un

(1) Quarante-six ans étoient l'espace de temps écoulé depuis qu'une semblable libéralité avoit été faite par Adrien.

jeune souverain dont le règne s'annonce par un bienfait fraternel : les hommes les plus ardens de la plèbe, et tumultueux même en servant les intérêts de l'ordre, tous les agitateurs, tous les turbulens mettent en liasses, puis en faisceaux, les obligations, les traînent au milieu du forum, les jettent dans des brasiers flamboyans, les brûlent et se jouent avec leurs cendres au sourire des deux princes, et aux cris de l'allégresse universelle du peuple Romain qui s'enivre de reconnoissance et d'espérances.

Diol. 71, p. 814. Euseb. Chronic. Oros. l. 7, c. 15.

FIN DU SECOND VOLUME.

Suite de l'APPENDICE (1). (*Voyez Tome IV.*)

DE L'ÉDUCATION DONNÉE A MARC-AURÈLE

AU MOYEN DES DESSINS ALLÉGORIQUES DES MÉDAILLES.

Considérations Préliminaires.

Sur l'extension de signification et d'application affectée aux Types et à tous les Attributs allégoriques des Médailles, dites Impériales, Latines et Grecques.

Nous avions rédigé un mémoire sommaire, dans lequel nous exposions des considérations sur les motifs de la destination allégorique, donnée aux médailles, les moyens que la politique employoit pour faire concourir les significations des allégories, consacrées par leurs types à transmettre des avis aux princes, des directions à l'opinion publique, des notions secrètes à un certain nombre de personnes qui servoient son action.

Comme le livre que nous publions aujourd'hui est déjà très-volumineux, nous nous bornerons à présenter quelques-uns des aperçus qui nous ont déterminé à admettre pour authentique ce mode de communication, à assigner son but, à indiquer ses moyens. Sans doute il conviendroit que de tels préliminaires fussent traités avec développement, parce que la démonstra-

(1) Ce mémoire devoit être placé dans le IVe Tome, à la suite de la Table chronologique. Pour éviter de donner aux volumes une grosseur trop inégale, on l'a introduit dans celui-ci : malgré le rang qu'il occupe, il convient qu'il ne soit lu qu'après les divers autres mémoires.

tion résulte d'un système d'analogies, qui ne peut s'exposer qu'à l'aide d'une certaine accumulation de faits et de raisonnemens. Nous nous condamnerons à regret à présenter les premiers produits de nos recherches sur ce sujet, avec des désavantages qui ne pourront manquer de leur préjudicier beaucoup.

Montrer comment on mettoit en signification avec convenance et utilité les allégories tirées des types des médailles, c'est faire ce qu'il faut pour que les bons esprits se créent une idée juste des moyens que la politique a pu affecter à ordonner le système de ces communications, à en rendre l'emploi facile, à en cultiver l'utilité. Le nécessaire a toujours réussi à s'ouvrir des voies d'exécution. A cet égard, nous nous attendons à voir les conjectures que nous proposons mieux établies, et mieux défendues par les hommes éclairés et de bonne foi, qu'elles ne le seroient par les plus longs développemens que nous pourrions prendre plaisir à étaler. Pour démontrer le mouvement, nous marcherons ; pour assigner la raison du mouvement, nous demanderons ce que demandent encore sur le même sujet les physiciens et les métaphysiciens, nous demanderons du temps et de l'espace.

Les anciens avoient déjà atteint un résultat utile à l'ordre social, quand ils se trouvèrent parvenus graduellement et comme sans dessein à attribuer aux monnoies la destination occasionnelle de consacrer la mémoire des hommes recommandables, magistrats ou guerriers, ainsi que des évènemens remarquables, et à leur affecter la mission d'indiquer des époques signalées. Comme, de tous les objets appropriés à l'usage de l'homme, les pièces de monnoie sont ceux qu'il prend en main, ou sur lesquels il jette les yeux le plus souvent, les types qu'elles représentoient remettoient, chaque jour et à chaque instant, les

souvenirs de la patrie en présence de la pensée des citoyens. L'administration supérieure des sociétés, ou la politique, ne se borne pas d'ordinaire à tirer d'un objet un seul genre d'utilité; elle accueille tous ceux que le jeu des chances y peut attacher. Profitant de tout, se servant de tout, elle force chaque chose à se prêter à la plus grande somme possible de services directs ou indirects. Il n'est rien qui pour elle conserve une spécialité absolue. L'esprit de l'homme est naturellement entraîné à rapporter à lui-même et à ce qui l'approche, le résultat de toutes les impressions qu'il reçoit : l'esprit des anciens, à raison de cette disposition, se trouvoit remarquablement porté à l'allégorie. Il étoit prompt et habile à instituer des allusions entre ce qu'il voyoit ou entendoit, et ce qu'il connoissoit de lui-même ou ce qu'il savoit des autres. Nous nous autorisons de ces deux considérations, pour prononcer qu'on a dû faire servir de très-bonne heure les sujets allégoriques, burinés sur les médailles ou monnoies, à mettre en signification devant l'imagination les idées que l'on vouloit faire prendre à un homme de sa position, de son intérêt ou de son devoir, soit vrai, soit supposé.

Quelques antiquaires qui se sont signalés par d'excellens travaux numismatiques, ont soupçonné qu'outre le sens ordinaire des allégories, il s'attachoit à chaque type quelque signification intéressante, *mais secrète*. Notre digne compatriote Vaillant, dit positivement : « Il n'étoit pas empreint sur les médailles un seul type qui n'eût sa raison, laquelle est pour nous un secret. » (1)

Vaillant, Num. Imp. Colon., t. I p. 286.

Ces types sont souvent en contradiction, ainsi qu'on le sait, soit avec les faits historiques, soit avec les caractères des personnages à l'image desquels on les associe. Ils

(1) Nulli enim typi in nummis sine causâ, quæ nobis arcanum, signabantur. *Vaill.*, *loc. cit.*

multiplient ou les fausses indications ou les mensonges. Ils assignent des victoires, des triomphes, des retours d'Empereur, sous la légende *fortuna redux*, en les imputant à des années où il n'y a point eu de guerre, à des règnes durant lesquels personne n'a triomphé, à des princes qui n'ont pas voyagé. Nous multiplierons les exemples de ce genre d'infidélité apparente, et de plusieurs autres sortes d'inexactitudes moins connues, et tout aussi remarquables. On a prétendu expliquer ces singularités. Quelle est la bisarrerie et même la monstruosité à laquelle manque son explication? mais aussi, quelles explications que celles auxquelles rien ne résiste ?

Les oppositions les plus formelles, avec la vérité, se rencontrent dans les types qui ont trait au caractère des hommes. On a sujet de s'intéresser à la candeur avec laquelle des savans du plus rare mérite s'étonnent de les surprendre en mensonge flagrant. Ainsi le docte et judicieux Eckel, à l'occasion d'une médaille de Faustina *Junior*, où nous voyons l'image de la pudeur, avec l'épigraphe qui ne laisse point d'équivoque, *pudicitia*, dit: « est-ce en vertu de l'adulation, qui a passé en coutume, que l'on vante sur de telles médailles la pudicité de Faustina, ou bien est-ce dans l'intention d'inviter les princes à vouloir bien devenir ce qu'ils devroient être. Les médailles font grand bruit de la pudeur d'Adrianus, qui n'a mérité cette sorte de louange d'aucune façon que ce puisse être. » (1)

Eckel., Doctr. Num., t. VII, p. 286.

L'adulation avoit paru jusqu'à présent suffire à expliquer ce qui paroissoit difficile à interpréter; nous nous

(1) An Faustinæ pudicitia in his numis jactatur per suetam adulationem. An eo more quo principibus proponimus ut esse velint quid esse deberent. Etiam Adriani pudicitiam crepant numi nullo modo istud laudis promeriti. *Eckel*, *loc. cit.*

proposons de faire intervenir l'ironie méditée et le sarcasme, pour rendre raison de ce qui est accessible à l'explication, d'y faire concourir la volonté de dénoncer des vices, des crimes, ou les projets qui en auroient amené l'exécution. Nous ne manquerons pas de moyens d'y adjoindre plusieurs autres intentions de signification, dans le nombre desquelles dominent celles qui sont vraiment bienveillantes pour le peuple et pour le prince, soit séparément, soit ensemble.

Toute louange exagérée est une invective âpre, elle est souvent même un outrage fait avec insolence et sans la moindre crainte de l'offensé. Nous allons proposer quelques exemples de l'intention sarcasmatique, et ce qui est bien pis pour un tyran, dénonciatrice par anticipation. La suite fera dominer celles qui sont laudatives et amicales.

On avoit attribué à Octavianus Augustus, parmi ses types, celui du Capricorne, signe céleste (1). En dépit des droits de la précision des équinoxes, le Capricorne étoit Sueton, c. 94, p. 139.

(1) Suétone dit à ce sujet : « Augustus eut tant de confiance dans la destinée (astrologique), qu'il divulgua le thème de sa nativité et frappa une médaille d'argent dont le type est le signe du Capricorne, sous lequel il naquit. » *Sueton. August.* §. 94, p. 139. *Ed. Pat.* Les historiens peuvent faire plusieurs erreurs sur un seul fait. On ne connoît pas qu'une seule médaille d'Augustus au type du Capricorne; il n'en est pas moins de douze; en outre, l'Empereur ne naquit pas sous ce signe... Dio, Suetonius lui-même, et plusieurs écrivains en donnent l'assurance, puisqu'ils affirment qu'il vint au monde le onzième jour avant les calendes d'octobre, ou le 23 de septembre (avant le lever du soleil). C'étoit donc à trois signes de distance du Capricorne. Des astronomes plus savans ou plus subtils, prétendent que le fameux astronome Théogène, qui avoit tiré à Apollonie, l'horoscope d'Octavius, peu de temps avant la mort de Julius Cæsar, avoit pris non le thème de la naissance, mais celui de la conception. Cet astronome étoit certainement un des

Sueton., c. 95 et 100. Scalig. de emend. temp. l. II, c. 2, Pet. doctr. temp., l. X, c. 64, l. XI, c. 6.

alors regardé encore comme le signe dans lequel s'effectuoit l'ascension du soleil au solstice d'hiver. Son image égyptienne le représente dans l'action de monter. Il veut franchir le point solstitial. L'idée première que donne son attitude, est celle du mouvement par lequel on s'élève. Beau motif de louer la générosité de l'ambition !... Il est composé du corps d'Amalthée, ou de la chèvre céleste, et de celui d'un poisson.... du poisson austral, près de la bouche duquel luit la brillante étoile Royale Fomalhaut. Il domine la terre en ses hautes régions et en même temps les eaux... etc., etc. Ceci est *la base* de la signification avouée et ostensible... Voici une autre *signification* tout aussi fondée, mais que l'on avoit moins popularisée. Cet animal, dans la partie antérieure de son corps, est un bouc.... si l'on se permet de supposer quel peut être le genre de vie propre à un tel être, son union avec le tronc d'un poisson disposera à le déterminer amphibie ; si l'on prétend le dénommer d'après son extérieur, il faudra dire qu'il est un être ambigu, équivoque, enfin un être *hors de la nature*,... et on le caractérisera en un seul mot, prompt à se présenter à la pensée, et que tout-à-l'heure nous mettrons en application.

Octavius Augustus, qui posséda à plus haut degré qu'aucun autre fondateur de tyrannie, l'art de donner des espérances à tous les partis, à tous les intérêts, non pas dans celui de l'état, mais dans le sien propre ; qui eut nécessairement aussi l'industrie d'envelopper de doute ses desseins : Augustus ne posséda ni l'art, ni l'industrie

vieux républicains ; il lui répugnoit d'attribuer à Augustus l'influence du signe de la Balance. Peut-être aussi cette influence répugnoit-elle à Augustus ; cela indiqueroit comment n'ayant à choisir qu'entre deux signes, il adopta de préférence à l'astérisme de l'égalité, celui de la domination.

de tromper les bons observateurs, d'abord sur l'incertitude, puis sur la perversité de ses vues contre la liberté romaine. Cette liberté conservoit beaucoup d'amis ardens et indignés parmi toutes les classes de citoyens, spécialement parmi les personnages les plus influens, parmi ceux mêmes que le triumvir regardoit comme des serviteurs dévoués. Les tyrans croient avoir séduit un homme quand ils présument que leurs libéralités ont satisfait à toutes ses prétentions. Ils ignorent qu'il est pour chaque citoyen un intérêt secret quelconque qu'il ne met point en servage, dont il ne trafique jamais. C'est-là une des méprises heureuses où les entraîne la mauvaise opinion qu'ils ont des hommes, opinion d'autant plus fausse et propre à fausser l'action d'un gouvernant, qu'elle est plus exagérée. A l'époque où l'on essaya de faire donner à Augustus le titre de Père de la patrie, qu'il n'obtint que huit ans plus tard, les monétaires lui présentèrent un type où se lisoit en épigraphe PATER PATRIÆ, père de la patrie. Ces mots étoient inscrits au-dessous d'une figure représentant le Capricorne tenant entre ses pattes un globe. Au-dessous du globe est un gouvernail ; au-dessus de l'échine de l'être composé, est une corne d'abondance bien remplie de fruits. Augustus dut au premier coup d'œil lire en ce type ce qu'y lisent tous les numismates, savoir que l'on associoit l'idée du titre de père de la patrie avec celle du renouvellement et de l'accroissement de la félicité du monde sous son gouvernement... S'il y pénétra autre chose, il se tut : car le plus souvent les tyrans ont l'esprit d'être réservés, surtout à l'heure qu'ils se croient les plus forts par quelqu'autre endroit... Parmi ceux qui considérèrent à ses côtés ou après lui le type avec l'épigraphe exposant la noble qualification, les uns se dirent en leur pensée : le nom de *père de la patrie*

Num. Arscot. Alb. Ruben., t. II, n. 15. Gessn., tab. XII, l. 5, n. 34.

s'attache donc à un être qui n'existe en réalité nulle part, *qui ne connoît point de patrie*... D'autres plus décisifs, à la vue du nom sacré et de l'objet avec lequel il étoit mis en rapport, articulèrent en dedans d'eux-mêmes : « On applique le nom de père de la patrie à un MONSTRE. » Ce que se dirent ces derniers, se répéta à toutes les extrémités de l'empire, par un certain nombre d'hommes très-curieux de connoître les nouveaux types des monnoies, à mesure que les *Agentes in rebus* (inspecteurs officiels et universels), tout en distribuant la correspondance de la cour, payoient leurs stations de poste en pièces neuves.

Que dut dire Augustus, et que pensèrent *les curieux* de monnoies à fleur de coin récent, quand un autre type leur donna à voir le nom AUGUSTUS inscrit entre le Capricorne, dont le râble est surmonté d'un gouvernail qui lui tient lieu de nageoire dorsale, et une figure parfaitement élégante de la Fortune sans ailes, traversant les airs sous l'impulsion du vent qui enfle le voile étendu dont ses mains écartées contiennent les deux extrémités. Nous supposons que ces empressés ont pu se proposer le doute que voici : « Ne nous montre-t-on pas qu'Augustus hésite suspendu entre le hasardeux et le chimérique; qu'il se commet à la fois au fantastique et à la chance, que sa position est au moins équivoque, que la gloire de son nom soumise à la fortune ne rencontrera pour support que l'incompatibilité ou l'imaginaire, qu'elle n'a d'ascendant que sur l'être tout-à-fait incohérent, et chez qui il n'y a point de liaison entre l'esprit et le caractère ? »

Gessn. tab. XIV, lin. II, t. XV. 1 et 2.

Num. Arscot. Albert. Ruben., t. II, n. 16.

Parmi les médailles de ce prince, le Capricorne se répète avec le nom seul *Augustus*, puis avec la légende SIGNIS RECEPTIS PARTHICIS.... Cette inscription, tout en semblant spécifier l'action par laquelle les Parthes rendirent les en-

Gess., t. XIV, n. 20.

seignes qu'ils avoient conquises sur les légions, n'indique en réalité que l'imprudence commise par le peuple, lorsqu'il acheva de consacrer en faveur du tyran la concession de la totalité des magistratures, dont la grande magistrature impériale se composoit. On n'a pas besoin de sortir de notre mode d'interprétation, pour résoudre le symbole des images du Capricorne, qui s'unissent aux qualifications de dignité, soit AUGUR,.. soit PONTIFEX. L'apostrophe injurieuse ne manque pas de se renouveler à chaque usurpation nouvelle. On trouve encore le Capricorne sans nom, et tenant entre ses pattes le globe au-dessus de l'exergue ARMENIA CAPTA. Mettez en place du premier mot celui de PATRIA ou de RESPUBLICA, et vous aurez droit de conjecturer que beaucoup de gens ont prononcé en vertu de cette simple substitution d'un substantif : « La patrie est devenue la proie d'un MONSTRE (1). »

Gessn., t. XVIII, l. 1.

Gessn., t. XIV, l. 6.

Ibid. x. 2.

Gessn., t. XXVI, l. 4, f. 22, 24 et l. 10.

Les médailles impériales des villes furent plus hardies encore, car elles groupèrent les deux types qui prêtoient le plus à l'injure : ceux qui ravivoient les souvenirs avec l'esprit de vindicte le plus âpre, qui prédisoient avec le plus d'audace prophétique. Il en est qui réitèrent et reproduisent sous deux signes l'invective de MONSTRE, et forcent ainsi l'esprit à considérer Augustus comme l'horreur des êtres raisonnables, comme l'exécration de l'humanité. Ceux-là lui attribuent le type de la Sicile, c'est-à-dire les trois jambes d'hommes, au point de jonction desquelles est une tête humaine : assemblage le plus hideux qu'aient exécuté les anciens, qui avoient tant d'éloignement pour le hideux. Voyez comme le triumvirat est rappelé à la pensée en tout ce qu'il a d'atroce; voyez

Gessn., t. XXI, l. 5, X, 27.

(1) Voyez sur ces types réunis, *Occo*, *Num. imp.*, p. 37, AN 743 (E. R., 10 ANS AV. L'È. C.), 4 exemplaires différens.—*Patin. Suet. fol.* 139, 11 exemplaires, et *Gesner* règne d'Augustus *locis. citatis.*

comme cette jeune et belle tête superposée au point de réunion de trois membres étronçonnés, rend présent et odieux l'ancien dépècement de l'Empire et des pouvoirs du peuple, au profit d'un imberbe plus farouche qu'un vieux guerrier qui revient en maître du bannissement.

Cette image formidable sert sans effort, et comme naturellement, de transition à une autre image par laquelle on associa à la tête d'Augustus, la représentation du poulpe marin, ou grand polype, grande sèche. Sous le nom de Kraken, ce mollusque colossal, et alors épouvantable, est supposé s'attacher à tout, par le moyen de ses tentacules ou suçoirs, attirer tout à lui, et entraîner tout au fond de l'abîme..... Cependant lorsque l'on crut qu'Augustus s'arrêtoit dans ses mauvais desseins, on *restitua* pour lui une ancienne médaille des familles dont le type est le signe zodiacal opposé à celui du Capricorne, le Cancer. Chacun put lire alors : *il rétrograde.*

Gessn., tab. XXI, l. 5.

Gessn., t. XVI, l. 5.

Le premier de ces deux signes se retrouve aussi appliqué à Vespasianus. Deux Capricornes unis par la partie postérieure, et qu'à ce titre on pourroit supposer être deux chevreaux, supportent un disque où sont inscrites les lettres C. L. V. Au point de jonction de leur ventre est un globe.... Ce type appartient à la première année du règne du successeur des Othons et des Vitellius; on sait combien la conduite antérieure de ce soldat régifié devoit faire suspecter sa gestion impériale... Il eut dans les commencemens un intérêt presque double de celui d'Octavius à laisser douter de ses vues; la force militaire se partageoit avec celle du sénat l'autorité sur toutes ses actions. Ne dut-il pas faire, pour se rendre ambigu, le double des efforts qu'avoit faits Octavius. S'il le fit on dut aussi voir, craindre et dénoncer..... (1)

Occo, p. 108. Num. Arscot. t. XXVII, n. 3.

Gessn., t. XIII, l. 8.

(1) Ces types sont rapportés à la même année, par Occo; il les

Dans le langage de l'allégorie par les types, l'on faisoit concourir à l'expression tout ce qui pouvoit en accroître l'étendue ou la force. Il n'étoit rien dans une pièce de monnoie où une médaille qui n'eût aussi authentiquement que sa valeur numéraire, sa valeur significative. Le métal, le module, le lieu où avoit été exécutée la frappe, et auquel il se rattachoit une caractérisation quelconque bien constatée, le nom même de ce lieu, à raison des doubles sens ou des jeux de mots qu'il pouvoit présenter; tout portoit une signification facile à trouver ou à justifier (1). Nous ne prétendons pas donner ici des exemples de ces diverses modifications de valeur expressive, nous n'indiquerons que celles qui ont le principe le plus grave. Adrianus fait rendre les honneurs divins à Antinoüs par les villes de l'Orient; il n'osa ordonner aux villes latines cette idolâtrie sordide. Parmi les médailles de coin grec, qui lui apportent l'arrêt de l'opinion, il s'en trouve une de Mendès, de la cité d'Egypte où l'on adoroit un bouc. Cette ville n'a frappé de médailles que pour trois empereurs (2), dont l'un est irréprochable, et dont l'autre peut être regardé comme calomnié. Marc-Aurèle encore enfant, et dans le temps où

Zoëg. Num. Ægypt.

répète à quelques années de distance. Nous en avons indiqué plusieurs dont il ne parle pas.

(1) Voyez ce qui sera dit plus bas sur une médaille d'Apamée, *Colonia Apamena*, et ailleurs sur une médaille du Bruttium. T. IV, notice de la page 417.

(2) D'autres villes d'Egypte lui en dédient, dans lesquelles l'image est tout. Deux fois Sérapis assis, contemple à ses pieds un jeune enfant debout... L'Amour maternel est invité à faire à Adrianus toutes les sortes de honte; car on lui présente le type d'Isis donnant le sein à Horus. ... Lacédémone lui montre le couple des Dioscures à cheval, courant ensemble *à l'immortalité*. Les Spartiates n'avoient donc pas cessé d'avoir le langage aussi tranchant que leur épée.

régnoit le prince déjà nommé, faisoit voir une piété fort au-dessus de son âge. On veut l'encourager et témoigner à d'autres que l'on croit cette piété solide, on veut indiquer aussi qu'il semble que la religion publique pourra compter sur son appui, et il lui est dédié une médaille par les habitans d'*Hiérapolis* de Phrygie, nom qui signifie *ville sacrée*. Nulle cité ne renfermoit proportionnellement autant de lieux de prières qu'*Hiérapolis* (1). Cette médaille porte signification par le nom de la ville d'origine, presqu'aussi positivement que par le sujet, qui toutefois est très-caractérisé. Il représente un des plus beaux temples dont nous possédions l'ectype ancien. Entre les deux premières colonnes se montre Hercule!... « Citoyens pieux, comptez sur ce jeune prince, il défendra les principes religieux en homme destiné à surmonter toute résistance. »

Peller. note, Mss. marg. Exempl. de la Bibl. roy. Mél. de Méd., t. II, p. 89.

Plus tard, on redoute que la philosophie ne le détourne de l'action, ne le voue exclusivement à une contemplation inerte,...... qu'elle ne fasse de lui qu'un docte particulier, au lieu d'un souverain éclairé....... On l'avertit du danger ainsi que des craintes de ceux qui l'observent, en lui mettant sous les yeux une médaille frappée par les compatriotes de Démocrite, par les stupides habitans d'Abdère... Les contemporains ont rendu au moyen des types laudatifs, assez d'autres hommages à sa solide vertu, pour que nous craignions peu la malveillance durable du sourire, en racontant que l'on fit parvenir à celui qui vient d'être comparé à Démocrite, des médailles décrétées par les magistrats des deux villes d'Ancyre, cités dont le nom rappelle la patrie de l'ellébore le plus efficace.... Comment Marc-Aurèle n'eût-il pas lu l'avis de la

Peller. mél. de méd., t. II, p. 85.

Peller. mél. de méd., t. II, p. 87.

(1) Quant à la signification des noms, voyez la notice sur une médaille de Verus, qui se trouve insérée dans la table chronologique. T. IV, p. 417.

persévérance, sur les médailles même dont la légende lui en montroit la dérision. La première, celle d'Abdère, offre au revers de la tête du Cæsar, celle de Timasius, fondateur de la ville, à qui elle rendoit le même culte qu'à un héros, ou à un demi-dieu... Il est des vertus qui domptent l'admiration même des stupides...

Les lettres d'exergue ou de légende, les syllabes d'abréviation en leur proportion ou leur disproportion, étoient encore des moyens d'exprimer pour quelques-uns des choses que plusieurs pouvoient voir ou lire sans les comprendre. Autour de la tête du héros, on distingue ces mots : IωΔI ΑΒΔΗΡΙΤ... Que le regard de Marc-Aurèle ait donné une attention principale aux trois grandes lettres qui l'attiroient, comme nécessairement; et il y liroit écrit en grec IΔI... vois... considère... c'est-à-dire, pénètre le vrai sens. ἰδὶ pour ἴδε est l'impératif du verbe εἴδω, *video*... Le revers de celle d'Ancyre de Phrygie lui montroit Cybèle, tenant de la main droite une patère, et de la gauche, ce que Pélerin nomme avec raison une espèce de tambour de basque, et ce qui est avec non moins de réalité, le rhombe magique, c'est-à-dire, *l'instrument qui conjure tous maléfices*..... N'aie pas trop de craintes, jeune prince! Voy. l'Evêq. trad. de Thucyd., t. III, p. 323.

Après ces exemples détachés, qui plairont parce qu'ils ont un caractère tranchant, soit de réprobation, soit de malice, on donnera sans doute moins d'intérêt aux modèles que nous devons présenter subséquemment. Ceux-là témoigneront toutefois comment les significations s'ordonnant en système suivi et régulier, composent une série de conseils ou d'avis destinés à imprimer la direction à un homme éminent en dignité, à l'imprimer aussi à l'opinion d'un certain nombre d'autres hommes, qui ont de l'influence sur l'esprit public : comment ils s'adaptent à la morale de même sorte qu'à la politique,

comment ils s'entourent de gravité à l'effet d'inspirer, ou de ranimer tous les bons sentimens, tous ceux qui peuvent porter à penser ou à agir avec dignité, avec probité. Le fragment de l'exposé de l'éducation de Marc-Aurèle mettra en évidence l'usage et l'effet des communications effectuées au moyens des types.

Avant de le soumettre à l'attention, nous nous imposerons la tâche de pressentir les questions qu'il est nécessaire que l'on nous adresse, et auxquelles il est nécessaire que nous répondions. Leur solution successive divulguera l'ensemble des moyens et des voies par lesquels on faisoit jouer le mécanisme qui mettoit en rapport la pensée des hommes sans l'intermédiaire d'aucun signe analogue à ceux de la langue commune.

D'où ce langage d'idées tire-t-il son origine?... nous répondrons : de la langue hiéroglyphique des anciens Egyptiens.... Qui l'a propagé?... le grand collège sacerdotal égyptien; et cette propagation date du temps très-reculé où le langage de tous les peuples étoit en rapport nécessaire avec celui des hiéroglyphes... Les peuples ou leurs langages n'ont-ils donc pas laissé promptement se perdre la trace de ces rapports? ... la langue grecque ni la langue latine n'en ont jamais laissé s'oblitérer, ni la totalité ni même une grande partie.... On sera étonné quand nous démontrerons combien la première a de conformités dans l'étymologie, ainsi que dans la raison de formation des mots, avec toutes celles que nous dénommons orientales et spécialement avec les langues égyptiennes, parmi lesquelles il en est une qui est leur souche commune... Le langage de l'allégorie a toujours été compris par toutes les classes de la population chez les anciens, ainsi que nous l'avons indiqué dans le cours de cet ouvrage. Toutes les classes l'entendoient et le donnoient à deviner; c'étoit à la vérité sans savoir qu'il fût

fondé sur la raison des mots et qu'il fût la vraie raison du langage parlé; mais chacun comprenoit et propageoit du moins tout ce qui étoit nécessaire aux besoins de son intelligence, de celle du vulgaire... Si les peuples n'ont point laissé perdre entièrement cette trace, ils l'ont du moins laissé s'altérer; où dira-t-on que leur système qui doit se présenter ici presque complet et assez bien ordonné dans ses limites ait pu se conserver sain et entier?... dans les temples; achevons,... et en même temps dans les archives des palais, comme dans celles des gouvernemens populaires... Est-il possible que, de même que toutes les réserves confiées aux archives, ce système de communication n'ait pas reçu beaucoup de dommages de la vétusté?... Il n'en a presque point reçu, car le grand collège sacerdotal de l'Égypte a entretenu de tout temps des communications avec tous les peuples de l'Asie occidentale et de l'Europe. Dans leur persistance non interrompue, elles avoient pour effet de prévenir ou de réparer les altérations... Un immense réseau d'affiliations unissoit tous les sanctuaires entr'eux, et tous les fils du réseau, un par un, venoient se rattacher aux parois du sanctuaire de ce temple de Thèbes, que l'on voit encore debout parmi les ruines de l'avant-cour du palais des rois.... Sans relâche, des émissaires des principaux temples étoient placés dans la situation où ils pouvoient communiquer de l'un à l'autre, et faire pénétrer partout les notions techniques, de plus encore les avis susceptibles de déterminer une action concertée ou des actions subordonnées;... c'est ainsi que s'est fondée, entretenue et perfectionnée la civilisation.

L'on voit qu'après le gouvernement théocratique affoibli, car il n'a jamais été aboli, les moyens de communiquer la pensée sous le voile de l'allégorie et en même temps d'influer sur l'opinion, se sont conservés comme

intacts sous la garde commune de la religion et de la politique. La religion qui s'est alliée de tout temps à toutes les sortes de gouvernemens, n'en a jamais dans les siècles anciens affectionné aucun plus que les gouvernemens populaires. Il lui sembloit que la sécurité des institutions sociales pouvoit subir un grand préjudice du pouvoir et des volontés, soit d'un seul homme qui, en commandant à tout, demeuroit soumis à l'inconstance de sa propre volonté, à l'empire de ses vices, à celui des maladies de l'intelligence et même de celles du corps : soit d'un conseil de monarque qui rapportoit ses décisions à l'intérêt du prince plus qu'à celui de l'administration, plus qu'à celui du peuple. Elaborant constamment sans se fatiguer, ni se laisser décourager, l'œuvre de la civilisation, elle avoit éprouvé qu'il lui étoit plus facile d'exercer une influence vraiment utile à la société et vraiment stable sur les assemblées populaires que sur un prince : sur le conseil qui dirige les gouvernemens populaires que sur celui qui assiste les gouvernemens monarchiques. Les peuples républicains étoient dans l'antiquité les plus pieux ; leur piété étoit moins sujette aux altérations dangereuses et permanentes que celle des peuples soumis à un roi. Chez eux la religion étoit plus strictement et plus franchement unie à la politique ; chez eux le pontificat prenoit plaisir à mettre en communauté avec la magistrature démocratique ou aristocratique publiquement avouée, et avec celle qui étoit secrètement constituée, le maniement des ressorts de l'administration... Pourquoi? parce qu'il avoit reconnu que bien rarement un citoyen isolé, un groupe de citoyens avoient intérêt, pouvoir et volonté de soumettre au changement les institutions politiques ou religieuses, consacrées par les mœurs de ceux dont il

connoissoit et partageoit les habitudes et les besoins.

Comme la religion et la politique se maintenoient en communauté absolue d'intérêts dans les gouvernemens libres, ce qui rend raison de la grande piété propre aux états républicains, on concevra aisément que les conseils tirés des corporations républicaines, d'une assemblée du peuple, d'un sénat par exemple aient su conserver presque inaltéré le système des communications secrètes, à l'aide desquelles il devoit obtenir de l'influence sur les délibérations des assemblées publiques, sur la conduite des magistrats temporaires, et même sur celle des individus... Quel intérêt prochain, direct; quel intérêt social, que celui qu'il avoit à les préserver, à les perfectionner?

Le conseil dirigeant qui, tiré du sénat et des classes populaires, mettoit en action les ressorts du mouvement administratif, et avec succès appliquoit leur élasticité à modifier la conduite des magistrats électifs, des magistrats temporaires, etc., eut-il donc la hardiesse et le pouvoir de tenter cette action sur les empereurs?... Comment oser soumettre à une tentative d'influence ces maîtres permanens? Meurtriers de la liberté romaine, ils étoient devenus les possesseurs de tous les anciens pouvoirs du sénat et du peuple. Malheur à qui eût insulté Philoctète, ce malade irascible qu'arment des flèches empoisonnées!.. Le conseil dirigeant mit en jeu cette influence en tous les temps et sous le règne de tous les empereurs. Ce fut avec une sorte d'audace dans les commencemens de l'empire d'Augustus, puis avec une vraie confiance sous le gouvernement des bons souverains. Quant aux méchans princes et aux tyrans, on leur parla moins, on communiqua moins fréquemment à leur sujet, avec les provinces. Les relations qu'indiquent les médailles ne devinrent jamais très-actives ou très-prononcées que vers la fin de

leur règne ; mais alors quel caractère elles prennent !... Presque tous les types de l'année qui s'écoula avant la mort de Commodus, font intervenir la représentation des armes favorites de ce tyran : la massue, l'arc et les flèches. On y voit des immolations religieuses assez multipliées, et dans beaucoup de sujets se montre l'étoile de la destinée et de la vengeance, la planète Saturne, appelée aussi Némésis.... Il est un autre fait que nous mentionnons incidemment.

A chacun des degrés d'avancement que Marc-Aurèle donnoit à Commodus dans la vue d'opposer le système de l'hérédité à l'ambition des *généraux*, si tumultueusement manifestée à la mort de celui-ci, et qui se signala dans la suite avec tant de fréquence et de si grands désastres ; à chaque pas du *processus imperialis* de ce jeune homme, on reproduit un type qui, en représentant la province qu'habite le Maure farouche, met en signification dominante *un cheval tenu en bride* ;... et cependant les habitudes extérieures de Commodus n'étoient suspectes à aucun de ceux qui l'approchoient, et tous tant qu'ils étoient, ils aimoient et servoient bien son père..... Pourquoi Marc-Aurèle ne tira-t-il point parti de l'avis donné plusieurs fois sur Commodus ?... Parce qu'il ne le comprit point. Il se laissa sans doute prévenir par l'idée que l'on cherchoit à établir un rapport délicat et presque adulateur entre son fils et l'un des dioscures, Castor. Ce demi-dieu est fréquemment représenté à côté d'un cheval... Comment Marc-Aurèle n'eût-il pas cédé à cette prévention ? Commodus, fils d'empereur, étoit né jumeau... n'étoit-il pas permis de supposer que des deux êtres et des deux actions en effigie sur ce revers de médaille, le cheval et l'action à laquelle il est soumis n'étoient point le sujet spécial et unique de l'allusion que l'on préten-

doit affecter au caractère et aux dispositions de l'héritier présomptif du trône du monde (1)?

Quelle est la voie par laquelle on faisoit choix des types appropriés aux circonstances? La frappe de la monnoie de bronze appartenoit au sénat : on le sait; mais celle des pièces d'or et d'argent faisoit partie de la prérogative impériale? En tout état de cause, les empereurs ont-ils pu manquer de s'attirer la détermination de ces types dont ils redoutoient plus les réprimandes qu'ils n'en souhaitoient les conseils.

Les triumvirs monétaires, personnages importans, soumettoient aux empereurs la désignation des types, et alors les empereurs, même en choisissant, rencontroient inévitablement un de ceux que l'on avoit intérêt de produire en public; leur condition étoit la même que celle du curieux des sorts au moment où il fait choix d'un dé dans une pile de dés préparés.... Si les empereurs prétendoient désigner eux-mêmes ou par des gens affidés, sans se prêter à nulle proposition ou présentation, les types qu'ils jugeoient convenable de faire circuler, alors ils étoient contraints de les prendre parmi ceux qui étoient le plus connus, c'est-à-dire d'en adopter de triviaux.

L'invention étoit en effet délicate, difficile, tout-à-fait hasardeuse; ils étoient fort exposés au danger de se blesser de leurs propres mains. L'allégorie est tranchante et aiguë. Sans une vraie dextérité, celui qui la manie pour s'en servir à son avantage risque grandement de se porter en dépit des précautions communes un dommage irrémédiable. C'étoit renoncer au service que leurs intérêts impériaux devoient recevoir des types allégoriques, que faire élection de ceux que l'on regardoit

(1) Sur Castor, voyez les médailles de Tripolis, de Rhegium, et Oisel, tabl. 42, n. 1.

comme banaux. Ces types ne remplissoient point les vues des empereurs, ils n'atteignoient point de certains effets nécessaires à leur autorité ou à leur crédit; ne signifiant que d'une façon usée ou commune, ce que l'on prétendoit faire comprendre à la masse de la nation, ils étoient vus sans intérêt et dédaignés. On les regardoit avec la même indifférence que nous mettons à écouter des choses communes qui ne sont pas bien dites.... Toujours les Romains ont exigé que leurs chefs leur parlassent un langage ingénieux, exact et noble. Les types flétris de trivialité que les monarques de Rome se voyoient forcés d'adopter, n'agissoient point sur l'esprit public, et cette action sur l'esprit public dans son ensemble, entroit essentiellement dans leurs desseins et dans leurs besoins, comme l'action sur les coryphées de toutes les classes, entroit dans le système du conseil dirigeant que l'on sait avoir été souvent en opposition avec le prince et surtout avec le mauvais prince.

Dans Rome sans doute les tyrans avoient le pouvoir, sinon d'abolir, du moins de contrarier le jeu de ce ressort; mais, au-delà de l'enceinte de la cité, s'amortissoit eur puissance. De toutes les villes de l'empire, on faisoit parvenir sous leurs yeux les mêmes types, les mêmes allusions, que dans le sein de leur capitale ils avoient réprouvés.... Décurions et administrateurs municipaux de tout nom présentoient ou avec candeur et confiance, ou sciemment et sans perdre confiance les dessins allégoriques dont les sens très-apparens étoient les plus révoltans pour la fierté du despote, les plus effrayans pour ses complots. L'allégorie qui, comme les significations exagérées, admet aussi celles qui sont opposées entre elles, expliquoit tout, et donnoit aux explications l'accent de la sincérité. Quelles que pussent être les apparences, à moins qu'elles ne se mon-

trassent insultantes, ce qui ne se suppose point, les arrêts impériaux, publics ou secrets, ne pouvoient pas sévir avec un résultat sensiblement avantageux contre quelques subalternes, ils n'auroient jamais pu suffire à sévir contre tous les subalternes en délit.

Ces détails indiquent d'abord, quant à ce qui a été allégué plus haut, le motif pour lequel il existe tant de types qu'on peut dénommer banaux et cela spécialement sous les mauvais empereurs; puis comment il s'en trouve de très-variés, de très-ingénieux sous les bons souverains, ainsi qu'on le verra bientôt. Ils expliquent comment les médailles sont si nombreuses,... ils révèlent pour quel motif elles le sont; car ils les montrent comme formant une langue nécessaire alors à la communication de la pensée, que l'on appeloit à s'exercer sur des sujets auxquels on n'applique pas volontiers la parole (1). Cette

(1) Chacun sait que les médailles sont nombreuses; personne ne méconnoîtra maintenant une des principales raisons pour lesquelles elles le sont. La tendance naturelle de l'administration étant de simplifier et de ramener toutes choses à une exécution uniforme, les monnoies romaines seroient promptement devenues ce que sont les nôtres, elles se seroient réduites à reproduire constamment une même tête, un même revers sous différens modules, si l'on n'avoit pas eu un grand intérêt à leur conserver cette variété de dessins typiques, qui exigeoit des combinaisons d'imagination fréquemment renouvelées, des frais d'exécution irréguliers et multipliés. Qu'on n'allègue pas la fréquence et l'importance des évènemens ou des actes. Le nombre des faits importans qui intéressoient la nation n'est jamais assez grand, et l'expression en étoit si bornée que ces deux motifs sont prouvés insuffisans à rendre raison de la multiplicité des médailles. Des victoires, des traités de paix conclus, des largesses aux peuples, ne pouvoient être figurés que par des dessins fort analogues. Il n'est point de numismate qui ne puisse certifier qu'il règne très-peu de variété entre les sujets par lesquels sont exposés les actes qui se renouveloient souvent, tels que ceux que nous avons indiqués, tels encore que ceux qui se rapportent aux allocutions, aux départs, aux arrivées. Pour exprimer des idées

langue s'enrichissoit tous les jours, car en ajoutant sans cesse elle ne laissoit rien perdre, puisque l'on pouvoit replacer comme fortuitement en présence de l'œil et de la pensée, les types anciennement frappés à Rome, et en quelque lieu du monde que ce fût (1).

nouvelles, ou rajeunir par le tour des idées anciennes qu'il importoit de rendre saillantes, il falloit surprendre pour ainsi parler des évènemens inopinés, dussent-ils être peu importans, et en brusquer la représentation et la mise en signification. La singularité de quelque cérémonie pieuse, les évènemens de famille, les éphémérides de la cour, les jeux publics qui offroient la moindre particularité, tout étoit mis en usage. Il n'étoit rien de petit à adopter comme moyen de ce langage, tant on avoit besoin de le parler souvent; de là, la grande quantité des médailles romaines. Le même moyen servoit au même usage dans tout l'Empire. Depuis la capitale jusqu'au hameau, jusqu'au plus petit des points où se réunissoit une famille, la communication par l'allégorie circuloit de main en main, véritable monnoie de la pensée. De là l'abondance des médailles dites des rois, des villes, et des colonies.

On sait que les médailles sont nombreuses; mais on ignore assez généralement jusqu'à quel degré elles le sont, on ne découvrira probablement jamais jusqu'à quel point elles l'étoient. Le règne de Marc-Aurèle en a laissé parvenir jusqu'à nous peut-être neuf cents, de tout métal et de tout module, sans y comprendre celles de son collègue Verus, de sa femme Faustina, et de ses enfans. L'abbé de Rothelin avoit réuni une collection de plus de deux mille monnoies de Probus, ayant toutes des différences, et cela dans le seul module du petit bronze.

(1) L'étendue des moyens de communication d'ordre vulgaire, ne sera pas jugée trop insuffisante par ceux qui concevront qu'à la faculté de produire au regard les types des monnoies nouvelles, s'adjoignoit celle de lui présenter derechef certains types des monnoies anciennes qui avoient un rapport occasionnel avec les affaires courantes Il suit de là que les types de chaque année doivent être considérés comme affectés d'un caractère précieux de spécialité. Ils expriment ce que les anciens types ne suffisoient pas à énoncer d'une manière assez appropriée au concours des choses; en effet toute médaille rapporte sa signification à deux évènemens au moins, soit accomplis, soit préparés, soit détournés, soit empêchés.

Les mêmes détails font encore pressentir la raison pour laquelle les empereurs qui sentoient l'inutilité et l'injustice de faire peser leur ressentiment sur les monétaires des villes, et même sur ceux de Rome, poursuivoient avec une fureur sourde, et faisoient mourir secrètement des personnages éminens dans toutes les classes de l'état.... Ils frappoient ou prétendoient frapper en eux les membres du conseil dirigeant, ceux qui faisoient la loi aux monétaires et à d'autres. Qu'auroient-ils supposé gagner à immoler des hommes pareils à celui de qui Tacite dit : « Il crut immoler la vertu même. » La vertu se tenoit sur ses gardes; elle se montroit en quelque sorte impassible sous leurs règnes. Durant quelque temps la profession avouée des opinions du stoïcisme a donné aux hommes vertueux, le droit ou le prétexte de ne point signaler leur indignation par des actes de véhémence. En prononçant discrètement les mots magiques *sustinere* et *abstinere*, ils

En frappant de nouveau, en présentant opportunément un type même ancien, on témoignoit que l'on prétendoit lui assigner une relation avec l'état présent d'une affaire ; on témoignoit qu'il étoit indispensable de prendre un parti..... c'étoit une réitération faite dans le dessein d'attester qu'il y avoit urgence. Elle ressembloit au commandement répété coup sur coup..... Nous desirons être dispensés d'exposer avec plus de détails que nous ne l'avons déjà fait, les procédés d'ailleurs faciles à concevoir, par lesquels ces communications étoient susceptibles de se propager dans toutes les classes de la société, de s'appliquer aux individus.... Que ce moyen là, à l'imitation des caractères hiéroglyphiques inscrits sur les amulettes portatives, sur les briques des édifices, comme sur toutes les décorations de parure, et sur plusieurs pièces du vêtement chez les Egyptiens, ait été appliqué à gouverner par la pensée et d'une action continue la masse sociale, en même temps qu'à faire l'éducation des individus, à influer sur leur direction, cela n'est pas douteux, nous n'entreprenons pas de le démontrer. Notre but principal est de rendre évident qu'il a été approprié d'abord à faire l'éducation des hommes, puis à concourir à l'éducation des princes et de leur famille.

justifioient l'immobilité de leur attitude; ils protégeoient l'action vraie et forte qu'ils exerçoient en secret pour atténuer le mal, pour hâter sa fin, pour déconcerter en tout ou en partie les mauvaises vues de l'oppresseur de la nation. Tous les tyrans s'étoient frappés de l'idée que cette impassibilité n'étoit que de démonstration. Ils se trouvoient comme obsédés du soupçon vague que ces hommes, en apparence irréprochables à leur égard, concouroient en secret à observer, à juger, à condamner leurs actes, à les forcer de temps en temps à lire avec humiliation l'arrêt qu'ils portoient contre eux. Certes, s'ils n'avoient pas prétendu anéantir une action dont ils redoutoient ou s'indignoient de se sentir l'objet, auroient ils commis tant d'égorgemens que nous qualifions *gratuits?* Les tyrans eux-mêmes ne font pas le mal sans se croire le droit, et se ménager les moyens de dire : « il avoit sa raison. » Voilà ce qui concerne les hommes éminens en vertus qu'ils ont immolés à leurs soupçons; et personne encore n'avoit spécifié comme nous le faisons, quel étoit le sujet précis de ces soupçons. Quant aux citoyens que ne recommande point le souvenir d'un caractère remarquable, et qui, faisant pareillement ombrage à ces empereurs si faciles à effaroucher, tomboient les uns après les autres comme des arbustes recepés à leur racine; la parité des craintes et de l'objet déterminoit cette communauté de sort, dont auroit dû les affranchir une discrétion toute semblable à celle des philosophes hommes d'état. Très-peu de grands de Rome, nous entendons ceux de toutes les classes; car, nombre de chevaliers et de plébéiens possédoient, aux dignités près, tout ce qui constitue la grandeur d'un citoyen; très-peu de personnages éminens manquoient de prudence sous les princes dangereux. Plus grands étoient les intérêts dont ils se reconnoissoient les dépositaires partiels, plus étoit grande leur réserve ou leur adresse. Ceux qui se rendoient

le témoignagne intérieur qu'ils payoient à l'état avec plèin désintéressement personnel, la contribution d'un service déterminé et périlleux, ceux-là ne se jugeoient point obligés de s'employer d'une façon qui eût compromis gratuitement le dépôt confié à leur civisme discret. Ils se taisoient : ils n'épargnoient rien pour faire le semblant de l'inertie, quelquefois même de l'activité bienveillante; et pourtant on en frappoit plusieurs, on en frappoit un grand nombre dans l'espérance que le coup rencontreroit quelqu'un des membres du conseil dirigeant. Cette explication met donc à jour la raison secrète de l'assassinat de tant de Romains, de qui les historiens disent : on ne savoit sur quel motif... ou à l'occasion desquels ils allèguent des motifs qu'il faut écarter, en disant : on ne sait pas.

Les empereurs étoient persuadés, en effet, que le ressort principal du mécanisme, dont ils subissoient l'action, étoit dans le sénat. On n'épargnoit rien pour le leur faire croire. Le conseil secret se servoit du nom du sénat pour déterminer le degré supérieur de confiance ou de déférence qu'il vouloit faire donner aux avis. Quand l'Empereur lisoit sur une médaille de bronze, grand module, opportunément présentée, les lettres S. C. initiales des mots *senatus-consulto*, il pouvoit se dire : on veut que je regarde cet avis comme l'expression de la volonté du sénat (1). Nous invitons le lecteur à rapprocher de cette assertion le fait remarquable qui se rapporte au premier assassinat tenté sur Commodus. Quand le jeune Pompeianus, selon Capitolin et Dion, ou Quintianus, selon Hérodien, s'avança contre cet empereur, le fer

(1) Il n'est pas indifférent de tenir compte de la position des lettres *S. C.* de leur régularité de forme ou de situation, et même du changement qui place la dernière celle qui devoit être la première; circonstance qui a fait quelquefois accuser d'ineptie les monétaires, par des numismates peut-être trop exacts.

à la main, en s'apprêtant à le frapper, il proféra : « *Le sénat* t'envoie ce poignard. »

Capit., vit. Commod., p. 47.

La connoissance que l'on acquerra de l'esprit qui dicte les avertissemens, le blâme et la louange, émanés du conseil dirigeant, va témoigner que ces jugemens semblent souvent en opposition avec la morale. Si les membres de ce conseil comptèrent dans leur rang beaucoup de citoyens vertueux, comment les excitations, les suggestions du conseil, sont-elles si souvent en contradiction avec la vertu ? Ces personnages vont se montrer trop supérieurs aux moyens ou trop indifférens aux besoins du commun des hommes?.... ils montreront peut-être seulement qu'ils tendent à instituer un certain équilibre entre les moyens et les besoins de l'universalité des hommes, selon l'ensemble des convenances de tous les caractères différens.

Il faut considérer le groupe de ces hommes d'état comme se partageant en deux sections : deux intérêts sont représentés, deux partis analogues à deux factions, et qui souvent en prennent le caractère, s'attribuent simultanément le privilège de faire connoître leurs opinions, leurs desirs, leurs vues à l'Empereur, à sa famille, à ses enfans, aux agens du pouvoir et de l'administration. Chacun d'eux à part sait tout ce qu'il a besoin de savoir pour montrer que ses conseils ont du fonds, pour donner du crédit aux avertissemens qu'il envoie : ils ont tous deux la possession du dépôt des maximes d'état. Les immenses facultés qui sont à leur discrétion, ils les mettent en jeu par des voies toutes différentes, pour un but qui semble diamétralement opposé. L'une des sections, en effet, rapportoit la fin et les moyens à une morale politique fort peu différente de la morale privée : les résultats qu'avoit en vue celle-là, menaçoient d'être lents à éclore.... les moyens plus libres, plus hardis de l'autre

sembloient garantir des effets prompts et décisifs : mais combien n'étoient-ils pas contraires à la morale commune !... De l'équilibre sinon absolu, du moins relatif, qui se maintenoit entre l'action de l'une ou de l'autre des sections de ce conseil d'observation, de surveillance et d'insinuation, naissoit la facilité d'interroger toutes les affections, toutes les passions, les volontés et même les velléités fugitives, de les interroger en prenant les diverses formes qui peuvent les trouver accessibles d'abord à la prévention favorable, et bientôt à la séduction. Or, tel étoit le secret qui enveloppoit le mode de procéder du conseil divisé ou réuni, que ceux auxquels s'adressoient les communications restoient toujours dans l'indécision sur l'origine d'où elles émanoient, et toujours dans la nécessité de douter de laquelle des deux sections provenoient l'approbation ou le blâme, l'incitation ou la répression.

La manière dont on procédoit aux épreuves sera suffisamment caractérisée par le sens d'une allégorie qui s'applique à Marc-Aurèle jeune. Quand on le fit entrer dans le labyrinthe *des épreuves*, on eut soin d'avertir sa pensée de se regarder comme parfaitement abandonnée au libre arbitre. Une médaille arrivée d'Apamée, ville de Bithynie, vint placer sous ses yeux l'image de Diane *Lucifera* (porte-lumière): la déesse entreprend la recherche de sa fille; de chacune des deux mains elle tient un flambeau : elle va marcher.... Les deux flambeaux *éclaireront deux routes différentes;* l'une dans le monde supérieur, l'autre dans le monde inférieur..... les détails de cette allégorie pourroient être plus développés; ils ne deviendroient pas plus positifs en signification (1). Sans doute Marc-Aurèle pouvoit lire en ce type : je poursuivrai ce que j'aime et

(1) On peut observer que le nom latin d'Apamée, *Colonia*

j'en jouirai jusqu'au fond des enfers. Il est donc deux sens au moins... Voilà comme le premier mouvement de la pensée et la signification que la prédisposition de l'esprit ou du caractère donne aux allégories, deviennent le principe d'une interprétation qui encouragera à prendre l'une ou l'autre direction, et qui aura encore l'effet de faire mesurer le *premier mouvement de l'initié*.

L'ambiguité d'expression propre à toute représentation graphique, à tout tableau, servoit naturellement la discrétion dont il convenoit que s'enveloppât l'origine de l'avertissement donné; elle servoit aussi la probité de la décision qu'il falloit que prît celui qui étoit soumis à l'épreuve : elle la rendoit courageuse. La conscience étoit forcée d'en venir à se dire à elle-même : j'accepte pour mérité et comme positif le blâme ou la menace partis de telle origine, la louange ou l'encouragement qui me viennent de telle source. L'homme sainement organisé pouvoit prendre ainsi la confiance et la force de contenter la vertu sans tergiverser, et aux conditions même qu'elle dicte, il étoit amené à y joindre la ferme résolution de mécontenter le vice s'il y avoit lieu. Falloit-il dans une communication émanée du conseil et opérée au moyen du dessin d'un type de médaille chercher un avis direct et tranchant sur un acte à réaliser prochainement? Alors immense étoit la distance qui séparoit les deux partis pro-

Apamena, de cette ville, d'où l'on fait venir par choix la médaille, a un rapport remarquable avec le verbe grec *ἀπαμύνω*, *arceo*, je chasse, j'écarte, je retiens; ce mot composé de *ἀπὸ*, *à*, *de*, et de *ἀμύνω*, *auxilium fero*, *defendo*, « je porte secours, je défends, » peut encore se développer ainsi : .... « de quelque point du monde que ce soit, je vole au secours, à la défense » : on conviendra que l'encouragement ne manquoit point à l'initié quand il faisoit son premier pas.

posés, selon que l'on en supposoit l'indication provenir de l'une ou de l'autre des sections du conseil dirigeant:... ici tout ce qu'il y a de plus effrayant à penser, de plus formidable à exécuter d'après notre opinion propre ou celle des autres ; là tout ce qui constitue la plus entière et la plus difficile abnégation de soi-même;... c'est presque toujours entre les deux extrêmes qu'il faut chercher de quel procédé l'on fera élection : et pourtant le moyen de cette recherche est tout entier dans cette question si simple : embrasseras-tu à tout risque et péril le bien, réprouveras-tu à tout prix le mal?... Voilà le but de l'action que les types allégoriques des médailles ou monnoies exécutoient au moment où ils suscitoient dans l'imagination les idées qui pouvoient déterminer un homme à prendre une résolution, en la fondant sur l'examen sérieux de son intérêt ou de son devoir, et même des accidens de position où il se trouvoit placé.

Les types interprétés par le souverain, selon le rapport qu'ils offroient avec sa situation présente, faisoient parvenir à sa connoissance ou le jugement que l'on portoit sur les actes qu'il avoit accomplis, ou des conseils sur ceux qu'il s'apprêtoit à effectuer. Au moment de la décision des grandes affaires, ils lui offroient une suite d'avis qui souvent se modifioient selon les aspects divers que déterminoient leur mouvement ou les chances. Il arrivoit quelquefois que tout-à-coup l'abandonnant à lui-même on renonçoit à toute suggestion; c'étoit lui annoncer qu'on ne prétendoit pas ou que l'on ne prétendoit plus contrarier sa décision (1). Les types transmettoient des notions sur les personnes comme sur les choses; l'on

(1) De là vient la fréquence des revers montrant ou l'image de la Liberté sans épigraphe, où cette image épigraphiée : LIBERTAS AUG. On sent bien qu'Antoninus et Marc-Aurèle, tout amis qu'ils

obtenoit ainsi la faculté de soumettre à une influence, plus ou moins prononcée, les dispositions fixes ou temporaires, les volontés calculées ou accidentelles du magistrat supérieur : on lui donnoit à connoître les craintes et les espérances qu'il émouvoit dans l'esprit des citoyens : on le tenoit continuellement averti que la nation exerçoit sur lui une observation constante ; on l'instruisoit en détail des mouvemens de l'opinion publique, des interprétations qu'elle prêtoit à ses vues ou à ses procédés.

Les communications qui s'établissoient par ce moyen avec le prince ne différoient de celles qu'il auroit eues avec un conseil d'administration de l'état, que parce qu'elles s'opéroient, sans qu'il connût les conseillers, parce qu'elles atteignoient plus d'objets et s'exprimoient plus hardiment sur le parti à prendre.

L'emploi des allusions tirées des médailles ne se bornoit pas au souverain : leurs types alloient raconter dans les provinces et l'action exercée et ses résultats. Ils révéloient à un certain nombre de citoyens influens, dispersés dans tout l'empire, le jugement que d'une part des hommes exercés à l'observation en matière d'Etat, et de l'autre l'opinion commune se croyoient autorisés à émettre sur la situation générale des affaires ; sur le caractère ou certains traits du caractère du souverain ainsi que des principaux citoyens ; sur la conduite et les desseins du prince, dans telle ou telle occurrence, et même sur les vicissitudes de son tempérament ou de sa santé. Les types tenoient donc lieu

étoient de la liberté publique, n'ont pas dû lui accorder des bienfaits assez multipliés pour qu'on jugeât convenable de les en remercier aussi souvent par des médailles nouvelles.

d'une sorte de gazette secrète ou de journal diplomatique écrit en chiffres.

Les communications de cette nature, avec les citoyens de la ville et des provinces, n'ont-elles donc jamais subi d'interruptions?... Elles n'ont même pas dû subir de suspensions, quant à ce qui regarde les particuliers. Ce n'est que par rapport à la personne des empereurs, et de ceux d'entre eux seulement qui étoient constatés incurables en malveillance et en malfaisance, qu'elles devenoient sensiblement plus rares. L'intérêt que ces citoyens à qui s'étoit départi le rôle d'hommes influens, pouvoient porter à la chose publique, et dont ils pouvoient aussi lui faire ressentir les effets, sembloit se reployer comme en lui-même. Alors l'instrument que les politiques avoient l'habitude de mettre en jeu pour faire parvenir leurs avis, languissant, presque inerte en leurs mains, il s'en falloit de peu qu'on ne pût dire du monarque : il n'a plus à entendre que le silence. Si la voix s'élevoit tout-à-coup, s'il se manifestoit un signe, cette voix, ce signe saisissoient avec tant d'affectation la rencontre d'une action stupide ou criminelle du prince, pour énoncer une grande louange, qu'il étoit impossible de méconnoître dans l'éloge à contre droit, la plus énergique des invectives, la pire des insultes, celle qu'accompagne l'expression d'un absolu mépris (1). Durant ces intermèdes on ne créoit plus de nouveaux types qui s'adaptassent à particulariser les

(1) L'allégorie qui, en montrant une chose en signifie une autre, qui toujours peut en signifier deux contraires, avoit donc cet effet que, lorsque devant un prince méchant, imbécille ou despote (ces trois conditions sont souvent en concours du plus au moins), il s'agissoit de mettre en signification un jugement sur quelque mauvais dessein, sur une grande faute ou un attentat, le type qui louoit avec exagération, par cela même réprouvoit avec horreur. L'allégorie étoit résolue par la conscience du coupable, s'il couvoit une mauvaise

notions : si l'on usoit des anciennes allégories, c'étoit en les abandonnant à leur signification commune. Quelle différence de procédé sous les princes qui ne se refusoient point au bien, et spécialement à l'époque du gouvernement de ceux qui le vouloient fermement! Tout-à-coup le mouvement des types connus, le renouvellement des plus anciens, l'institution première de plusieurs allégories, de certaines légendes ou épigraphes acquéroient de la fréquence et de l'extension. Demande-t-on maintenant comment on peut prouver que ces communications aient été tolérées et même encouragées par les bons empereurs? La réponse est décisive.... Nul prince ne les a plus favorisées que Titus Antoninus. Dès le commencement de son règne elles multiplièrent leurs moyens dans une proportion sans exemple (1). On se ménageoit la facilité

intention, ou s'il avoit occasion de présumer ou d'éprouver qu'il s'attachoit à une volonté mal conçue. C'étoit pour prononcer la seule invective officielle qu'il fût en son pouvoir de promulguer, que le sénat immédiatement après que les tyrans avoient commis quelque épouvantable action, dictoit l'arrêt d'une louange qu'à tort on juge adulatrice, quand elle étoit audacieusement réprobatrice..... C'est-là ce qui explique comment il déféra à Commodus le nom d'Hercule, le déclara dieu de son vivant, consentit le changement du nom de Rome en celui de Commode, et se prêta avec un Capit., vit. Comm., p. 49. empressement affecté à accepter le nom de sénat Commodien. Il n'a point échappé aux écrivains du temps, que ces procédés devoient avoir lieu par dérision. A très-peu de temps de distance, ce même sénat donna à voir sans allégorie ses sentimens pour Commodus, quand il prononça l'ACCLAMATION : « que l'ennemi de la patrie, que son parricide, que le gladiateur soit traîné dans le spoliaire (lieu où le croc emmenoit les gladiateurs qui venoient d'être tués), que *l'ennemi des dieux*, le bourreau du sénat, y soit traîné *Id.*, p. 32. avec un croc.... que les statues de cet ennemi, de ce parricide, de ce gladiateur, soient renversées, » etc., etc.

(1) En traitant de l'allégorie dans le troisième volume de cet ou-

de parler aux princes qui se montroient disposés à écouter l'avertissement et le conseil... se pratiquoient de toute part des routes pour arriver au souverain qui consentoit à être bien instruit, à être instruit de tout; qui vouloit connoître bien pour être plus assuré de mieux agir, qui consentoit à accueillir favorablement un mauvais avis, pour ne pas laisser échapper l'occasion d'en recevoir un bon, pour en attirer enfin d'excellens.

Sans doute le langage de l'allégorie avoit dû prétendre à se faire comprendre d'Adrianus et de Trajanus. Son silence eût laissé croire à ces princes qu'ils étoient entièrement abandonnés à eux-mêmes, et ils auroient pu prendre un découragement nuisible; mais il se parla comme négligemment, parce qu'il n'y avoit pas moyen de le faire parvenir à propos. L'un et l'autre monarque étoit presque constamment en expédition ou en voyage. Au moment où le conseil arrivoit à eux, il avoit déjà perdu une partie de sa convenance, ou du moins la précision de l'opportunité. Certes, les lointaines et trop durables excursions militaires, les interminables discursions curieuses de ces deux princes, les plus actifs que l'on connoisse, n'avoient pu manquer de porter préjudice au bon mouvement des affaires (1). C'est pour cela

vrage, nous avons attribué au règne des Antonins en général, mais plus spécialement à celui de Marc-Aurèle, sinon l'instauration de cette doctrine, du moins un surcroît considérable de mouvement donné à ses moyens de signification; des études subséquentes nous ont fait reconnoître le règne précis auquel il faut rapporter le surcroît d'emploi, l'augmentation d'énergie significative qui devinrent propres à ce langage, surtout dans ses relations avec la politique. Ce règne, on vient de le désigner.

(1) On peut voir avec qu'elle convenance le conseil dirigeant essayoit d'éclairer Adrianus sur l'abus de ces excursions : il étoit en général difficile de convaincre et de décider ce prince, dans les actes

sans doute que Titus Antoninus fut amené à se montrer le souverain le plus sédentaire qui ait existé.

Il étoit pourtant des rencontres où les absences du mo-

duquel l'on ne peut se dispenser de reconnoître la plus singulière alternative de despotisme et de ménagemens timides. Un type présente à ses yeux une figure demi-nue et demi-couchée à terre ; de la droite elle retient le globe, l'empêche de se mouvoir, le fixe ; de la gauche elle s'appuie sur un panier *évasé*, *sporta*, rempli de fruits, et d'où s'élève un cep de vigne. Autour de cette figure circule la légende vraiment caractéristique, *tellus stabilis*, la terre stable.... Pouvoit-il ne pas prévoir les funestes effets de ses *déplacemens* perpétuels, en reconnoissant les heureux résultats de la fixité de *tellus*. Dans son repos les fruits s'accumulent, et la plante la plus affectionnée au sol natal, la vigne change son sarment *desséché* en une plante *vivante* : *elle prend racine au milieu des fruits* quand la déesse qui *préside* aux bienfaits de la nature lui prête *dans le repos* l'appui de son bras.... et elle enroule ses pampres autour de ce bras immobile. (En exergue sont les lettres S. C.)

Oisel Select. num. t. 45, n. 9. Gessner., t. 86. l. 3, n. 7, et t. 89, l. 9, n. 2.

Un premier avis fut sans effet ; on le répéta. C'est le cultivateur lui-même qui donnera au prince la leçon réclamée par leur intérêt commun. Voilà un jeune et vigoureux campagnard, la tête nue, la robe retroussée comme pour agir d'un effort prolongé, qui debout tient de la gauche soit une ancre soit un timon de charrue avec son joug, et de la droite s'appuie sur le coûtre d'une araire. Derrière lui croissent deux épis ; au-dessus de sa tête se revoient les deux mots caractéristiques *tellus stabilis*, la terre stable. « Apprends, dit à l'Empereur ce rustre, que celui qui veut voir se multiplier les fruits de la terre, doit avoir toujours une main au soc ; qu'il lui faut ancrer en son champ ; qu'il ne doit pas se donner plus de mouvement sur cette terre qu'il n'en faut pour conduire la paire de bœufs de labour à l'extrémité du jugère qui est la mesure de la tâche de sa course journalière. »

Ibid., n. 10.

Nous ajouterons qu'on restitua pour le même Adrianus une médaille grecque de Tiber. Claud., sur laquelle étoit figurée une très-belle ancre de vaisseau : on lui fit parvenir aussi d'Ancyre, en Phrygie, un type représentant le dieu Lunus, tenant une ancre de la droite. Le type des monnoies d'Ancyre écrivoit son nom par le dessin.

Gessn. tab. 92, l. 10, n. 50. Gessn., t. 93, l. 11. Tristan, t. 1, p. 546.

narque eussent été d'un plus grand avantage que sa présence dans Rome. Cette considération, à laquelle donna lieu durant le cours du règne d'Antoninus, l'immobilité qu'il gardoit, suscita la pensée de parer aux inconvéniens des habitudes trop fixes du prince. Quand il consentit non sans peine à préparer le partage de l'autorité impériale, Adrianus se laissa décider par ce motif; car il avoit résisté long-temps. Il étoit plus qu'aucun autre en position et en droit de juger sainement de l'inconvénient des deux états de choses opposés. Le conseil dirigeant persista à vouloir que les deux monarques constituant en leurs personnes, dans la situation ordinaire des affaires, un seul être, pussent au besoin présenter séparément deux êtres également puissans, également prêts à agir à distance, sans se consulter l'un l'autre, sans se soumettre à une responsabilité réciproque (1). L'un ne devoit avoir, à proprement parler, d'existence et de puissance, que hors de Rome; là, son pouvoir étoit en entier celui d'un empereur. L'autre, présent et influent partout, laissoit opérer librement à l'extérieur celui de son collègue, tandis qu'il exerçoit avec tranquillité la principale

(1) Les hommes qui concoururent à la direction des affaires au temps des empereurs, nourrissoient presque tous au fond du cœur l'amour de la république; on pourroit donc s'étonner que de tels hommes se soient constamment préservés d'attaquer le principe de la monarchie; qu'ils aient ramené tout ce qui est d'exécution à la loi de l'unité. Chez eux point de petites combinaisons politiques contraires à cette loi; elles leur eussent paru étroites. Toutes les fois que deux souverains ont régné réunis dans la même capitale, l'un a toujours été visiblement subordonné à l'autre, quant à la délibération et à l'exécution. Jusques au terme de la division de l'empire, bien que l'on vît plusieurs Augustes, il n'y avoit en réalité qu'un seul empereur: c'étoit celui dont les médailles, les inscriptions et les actes publics font lire le nom avant celui de son collègue.

portion de l'autorité dans Rome, et sur les affaires intérieures. On vouloit qu'il ne quittât jamais la capitale. Pourquoi ? parce que sa fixité favorisoit les conditions nécessaires pour communiquer avec utilité, qu'elle facilitoit et accéléroit le mouvement de l'administration. Mais quelle que fût la cause qui eût pu se joindre à celle de l'éloignement pour occasionner les intermittences des communications ou leur affoiblissement, d'autres causes encore préjudicioient. Au commencement de l'empire de Titus Antoninus le nombre des types des médailles étoit fort grand, sans doute, si *l'on* réunit celles de tous les âges de Rome, et de tous les lieux de l'empire, mais il n'en demeuroit pas moins insuffisant. En effet, ils rentroient les uns dans les autres comme avec une sorte de confusion. En présentant la facilité d'indiquer diversement soit les mêmes choses soit des choses ressemblantes ou analogues, ils se refusoient à indiquer toutes celles qu'on avoit besoin de dire : en un mot l'on manquoit d'expressions pour la totalité des idées. Antoninus jugea que la politique devoit accroître et perfectionner le mode de communication et d'expression des idées de ce genre, et sous son influence on multiplia les médailles que l'on a appelées historiques, qui le sont à de certains égards, mais parmi lesquelles dominent les sujets qui appartiennent aux temps fabuleux et héroïques, ainsi qu'au genre merveilleux, c'est-à-dire, à celui qui fait intervenir, soit les miracles, soit les grandes singularités. Ce fut alors et ainsi que l'on choisit dans l'histoire fabuleuse et dans l'histoire héroïque, de plus encore dans les faits les plus anciens des annales du premier âge de Rome, un certain nombre de traits que l'on grava sur les médailles (1).

Eckel., t. VII, p. 29. (1) Nous indiquons quelques-uns des types de ces médailles : en comparant les notices que nous donnerons de leur sujet, avec celles

Au lieu de se borner à représenter seulement l'état ou

que tous les livres de numismatique présentent sur le commun de ces monumens ; on jugera du caractère différent qui distingue si notablement les types dont il est question, de ceux qui étoient d'un usage ordinaire, et l'on mesurera avec promptitude à quelle variété et à quelle extension d'expression ils pouvoient se prêter.

Hercule, muni des dépouilles du lion, présente à baiser à plusieurs figures la main droite dont il tient sa massue ; auprès de lui est Cacus, couché sur la terre près de l'antre du mont Aventin, d'où il vient d'être arraché. G. B. (Mus. Albani.)

Hercule, tenant de la gauche la massue et les dépouilles du lion, une patère de la droite, sacrifie devant un autel allumé. Deux popes (victimaires) assujettissent le taureau du sacrifice, un homme tenant la haste à la main est tourné vers Hercule : en arrière un temple de quatre colonnes. G. B. (mus. Pisani) (*). Ce sacrifice s'adresse à Jupiter inventeur ou récupérateur, qui fait trouver ou recouvrer. On révéroit à Rome, près de la porte *Tergemina*, l'autel où l'on croyoit qu'avoit été effectuée l'immolation.

Hercule assis devant une table ; derrière lui est un grand cep de vigne ; il tient de la gauche sa massue, de la droite une patère, plusieurs autres figures siègent autour de la table, portant à la main des patères ; des deux côtés du groupe sont des vases de différentes formes. Un immense cratère, au-dessus duquel flotte une palme, domine le groupe ; ce festin est celui d'Hercule après la défaite de Cacus. Les Romains faisoient tous les ans un banquet commémoratif où l'on devoit manger assis et non couché. G. B. (De Camps.)

Énée emportant son père Anchise, et conduisant par la main son fils Ascagne coiffé du bonnet phrygien. B. I. (Theup. Mus. reg. Christinæ.)

La laie avec ses marcassins sous un arbre. B. I, II. (Mus. Cæs.) (Voyez fragment sur les médailles, article d'Ælius-Verus.)

Énée sortant du navire et donnant la main gauche à son fils Ascagne, contemple la laie allaitant ses petits. G. B. (Mus. reg. Gall.)

(*) On a indiqué le métal et le module par les lettres suivantes : O., or ; A., argent ; B., bronze ; G. B., très-grand bronze ou bronze du plus grand module ; G. B, ou B. I ; B. II, B. III, grand, moyen et petit bronze, ou Ire, IIe et IIIe grandeur.

la situation, ces types figurent l'action, et cette action

Porte de ville au-dessus de laquelle on voit la laie et ses petits, en arrière Énée emportant son père Anchise ; un autel dont le brasier est allumé, et un temple circulaire : la ville dont on voit la porte est Lavinium. G. B. (Mus. reg. Gall.)

Mars, tenant de la droite une haste, de la gauche un bouclier, descend d'en haut pour surprendre Rhea Silvia pendant son sommeil. O. A. B. II. (Mus. Cæs.) C'est de cette surprise que naîtront Remus et Romulus; certains exemplaires montrent la corbeille ou auge dans laquelle on abandonna au fleuve *les deux gémeaux*.

La louve dans un antre, *allaitant les gémeaux romains* (quelques-unes des médailles montrent *à la partie inférieure une barque*). B. I, II. (Mus. Cæs.)

Eck., p. 15. A Romulus Auguste... Romulus en costume militaire marche tenant de la droite la haste, de la gauche un trophée posé sur son épaule. B. I. (Mus. Farnes. Theupoli.) Le fondateur de Rome porte au temple de Jupiter-Férétrien, les dépouilles d'Acron, roi des Cenniniens.

Les deux Anciles, boucliers tombés du ciel : ils étoient au rang des divers palladium de la ville de Rome. B. II. (Mus. Cæs.)

L'augure Navius courbé, la tête voilée, tenant de la gauche le *lituus*, coupe une pierre avec un rasoir. Tarquin l'Ancien, debout, vêtu de la toge, est devant lui et paroît étonné du miracle. G. B. (Mus. reg. Gall.) : ce fut par ce miracle que Navius convainquit Tarquin de la certitude où il étoit de connoître la pensée de ce prince : il la supposoit ambitieuse; comment eût-il risqué de se tromper.

Horatius-Coclès, nageant au travers du Tybre ; au-dessus de lui un pont rompu, des deux côtés des figures armées. G. B. (Pelerin. Mel., p. 208, Mus. Albani.)

Esculape, deux arcs dans un fleuve, de l'un d'eux sort une proue de vaisseau, sur laquelle est un serpent; auprès : le dieu du Tybre assis à terre tenant de la gauche un roseau ; par derrière un édifice. G. B. (Mus. Cæs.) Antoninus favorisa toujours la ville d'Epidaure. (De Camps.)... Les Romains dans une circonstance de peste en 463 (R. R.) avoient envoyé consulter le dieu d'Epidaure ; un serpent sorti du temple étoit monté spontanément sur leur vaisseau et l'avoit quitté de même dans une île du Tybre.

est souvent très-composée. Ils forment donc tableau. De là

Sans épigraphe. Jupiter assis, à sa droite est Minerve, à sa gauche Junon. G. B. (Mus. reg. Gall.)

Un Aigle; à sa droite une chouette, à sa gauche un paon. B. III. (Mus. Cæs.)

Sans épigraphe. Un enfant nu monté sur une chèvre; auprès un autel, un arbre et un aigle. G. B. (Mus. Farnes.) Une médaille de Gallien accompagne ce type de la légende *Jovi crescenti*, à Jupiter croissant; l'aigle apporte au dieu le nectar.

Esculape assis devant un autel tient de la droite la patère, de la gauche son bâton : à ses pieds est un chien. Hygie est présente et sacrifie de même que le dieu. G. B. (Mus. Farnes.) Un chien avoit veillé à la garde d'Esculape, quand il avoit été exposé par sa mère Coronis.

Arbre autour duquel est enroulé un serpent; Hercule avec ses attributs est debout devant l'arbre, et en cueille les fruits; trois Hespérides. G. B. (Mus. reg. Gall... Pisani Mus. Medic.)

Hercule combattant les Centaures; l'un d'eux fuit enlevant une femme. Au fond est un temple. G. B. (Mus. De Campe.)

Prométhée assis sur un rocher modèle l'homme: Pallas placée près de sa tête y pose un papillon; en arrière est un arbre autour duquel s'enroule un serpent. (Mus. Albani.)

Jupiter sur un quadrige terrasse d'un coup de foudre un géant. G. B. (Mus. Albani.)

Vulcain assis près d'une enclume; de la droite il tient le marteau, de la gauche un foudre : Minerve debout s'entretient avec lui.

Même type avec la tête de Marc-Aurèle. G. B. (Mus. Farnes.) Minerve vient prier Vulcain de lui fabriquer des armes.

Hercule, debout près d'un arbre, contemple un enfant exposé sur une roche et qu'allaite une biche : au sommet du mont est un aigle. G. B. (Mus. Albani... Vaill.) On croit reconnoître dans ce sujet Telephe d'Arcadie exposé sur le mont Parthenius; ce type se trouve sur les médailles de Pergame de Mysie.

Diane-Lucifera, assise sur un cheval qui marche avec vitesse; elle tient un flambeau. G. B. (Buonarotti Osservaz. Istoric., p. 42.)

Accouchement de Cybèle; deux femmes demi-nues assises : l'une d'elles a, dans l'attitude et les traits, l'expression de la délivrance, un homme agenouillé semble prolonger l'action qu'il vient d'exé-

un sytême d'indications et d'interprétations très-étendu,

cuter en recevant un objet dans ses mains; trois nymphes dont l'une embouche la trompette, l'autre agite le tympanum, la dernière élève sur sa gauche et présente un enfant enveloppé de langes; derrière les deux premières femmes un satyre. G. B. Seguin. Sel. num. pag. 118.

M. Mionet donne ainsi la description de cette médaille, dont il a lu sans doute le dessin plus soigneusement que Seguin, qui cependant l'a fait graver conformément à celle que nous présentons.

Sans épigr. Bacchus et Ariane, assis; à leurs pieds, une panthère; en face un vieillard accroupi, et plusieurs bacchantes portant un terme et jouant de divers instrumens. *Rareté des médailles*, *p.* 134.

Cérès ou l'abondance, assise devant Hercule debout. *G.* B. *dans* un cercle. *Rar. des méd.*, p. 132.

Hercule assis sur des armes, *ib.* p. 132.

L'empereur debout en habit militaire, présentant la main à la déesse Rome, derrière laquelle est une figure debout en habit court, ayant un disque sur la tête; derrière l'empereur, deux soldats. G. B. Dans un large cercle; *ib.*

Bacchus et Ariane, sur un char traîné par un satyre et une panthère, p. 133.

Jupiter, dans un quadrige, foudroyant un titan G. B. dans un large cercle; *ib.*

Rome assise sous un arbre, donnant la main à l'empereur debout. Derrière lui une femme voilée debout, portant une corbeille sur sa tête. Près d'elle Atys; *ib.*

Jupiter, debout devant un autel orné d'un bas-relief, où est figuré Jupiter foudroyant les titans; sur l'autel un aigle déployé; derrière Jupiter, Atlas à genoux portant le monde. G. B. dans un large cercle; *ib.*

Sans épigr. Le Soleil dans son char sur les nuages, précédé de Phosphore ou Lucifer. Dessous une femme assise, tenant des épis et une corne d'abondance.

Sans épigr. Hercule traînant une victime vers un autel placé devant un terme : à côté un carquois suspendu à un arbre; p. 13.

Sans épigr. Hercule debout près d'un arbre, contemplant Telephe allaité par une biche; sur le sommet d'une montagne un aigle; *ib.*

très-démonstratif, et qui n'étoit point usé (1). Il nous est tellement impossible de douter que la volonté d'Antoninus soit entrée pour beaucoup dans l'accroissement de ce moyen de signification que nous oserions établir comme fait certain que, quand il étoit encore simple particulier, il s'étoit résolu et avoit contracté l'engagement d'en faire le premier objet de ses soins en arrivant au trône. C'est en effet dès l'aurore de son pouvoir que se frappa tout-à-coup, et comme à la fois, un très-grand nombre de types. Pour ne point étonner les esprits il dit, et l'on publia que la réflexion et ses inclinations particulières le portoient à faire revivre les anciens usages, à mettre en évidence la vénération qu'ils lui inspiroient..... la vraie raison, la voici : il vouloit s'attribuer

Sans épigr. Bacchus endormi devant un faune. En face une statue sur une base, *ib.*

Sans épigr. Bacchus debout dans un temple, ayant extérieurement deux galeries latérales circulaires. Devant, un victimaire et une autre figure avec un bouc.

(1) Vaillant avoit reconnu comme un fait remarquable, le singulier accroissement dans le nombre des types, sous le gouvernement de ce prince : il avoit très-bien observé qu'ils étoient plus composés ; après lui, Eckel démontre ce fait avec abondance de détails. Il établit la certitude que les prémices de l'usage de ces types, qu'il appelle historiques, appartiennent au règne de cet excellent monarque : c'est dans son ouvrage sur la science des médailles. Il est bien éloigné sans doute d'avoir pressenti les vues politiques, qui déterminèrent l'augmentation systématique dans le nombre et le choix des sujets dont on enrichit la numismatique. Il prend pour motif de cette institution ce qui n'en est que le prétexte. Il dit comme Vaillant : qu'elle a pour principe l'attachement et le respect portés par Titus-Antoninus aux anciens rites, et aux pratiques religieuses, fondées sur quelques faits de l'histoire des origines romaines. Nous espérons être bientôt en état d'indiquer un plus grand nombre de médailles de ce genre. (*Voy. le complément de cette notice, à la fin du présent mémoire.*)

Eckel, t. VII, p. 29.

Vaillant sel. Num., de Camps, p. 23.

pour son compte propre, et ménager à ses successeurs la faculté d'être averti de tout ce qu'un souverain a besoin de savoir, d'être mis à portée de considérer et de toucher pour ainsi dire matériellement l'ensemble, les circonstances des actions qu'il entreprendroit, toutes leurs conséquences, et, ce qui n'est pas moins important, de pénétrer tous les intérêts secrets qu'il seroit dans le cas de choquer ou de favoriser. Les mauvais empereurs montroient des dispositions parfaitement contraires. S'il en eût été autrement les conseillers secrets se seroient préservés avec scrupule de proposer l'extension d'un moyen dont la tyrannie ou la lâcheté de ceux qui se dévouoient à son service, n'auroient pas manqué d'abuser pour tromper les citoyens, pour empirer leur esclavage. Être gouverné par la pensée, c'est l'être par le sentiment comme indistinct de ses intérêts secrets. Dans l'examen presque subreptice qu'il en fait, l'homme est exposé à céder, sans se faire honte à lui-même, à des résolutions timides, à adopter des opinions, ou à prendre un parti qui serviront son bien-être propre au préjudice possible de celui de l'état, tel qu'il lui appartient de le concevoir. Or, qui est-ce qui possède et pratique mieux qu'un tyran la science facile d'émouvoir dans les hommes le sentiment de leurs intérêts, d'agiter les plus cachés d'entre eux, ceux qu'on pourroit assimiler à un certain ordre de mendians en les qualifiant intérêts honteux. Rien de pareil à craindre sous un monarque ami de la vraie liberté, qui aspiroit de toute la chaleur de son ame noble au perfectionnement de la raison humaine, à l'épuration des sentimens individuels, aux progrès des citoyens de tout ordre vers les idées de désintéressement privé, d'où naissent en réalité celles qui accroissent l'affection que l'on porte, et qu'il est de devoir civique de porter

à la prospérité commune. On ne s'étonnera pas qu'Antoninus Pius ait été l'un de ces sages. Celui-là n'estimoit vraie vertu que celle qui avoit été éprouvée : il vouloit qu'elle eût du fond, qu'elle naquît de la conviction intime des devoirs de force, qu'elle eût pour vrai principe pour principe vraiment vital, l'expérience que l'homme auroit faite de cette force. C'étoit donc au règne de Titus Antoninus d'instituer, et au règne de Marc-Aurèle d'accréditer le perfectionnement des communications qui promettoient, qui, d'instant en instant, faisoient obtenir des succès aussi utiles aux individus, aussi profitables à la société. Est-il moyen capable de garantir mieux de pareils succès, que celui qui, après avoir parlé à la pensée de l'homme isolé, mais prompt à voir que le même langage devoit se parler en même temps à tous ses semblables, paroissoit se combiner avec tous les actes du prince ou du gouvernement pour témoigner que la plus grande activité sociale, l'autorité sur les autres, étoient constamment données à ceux qu'on pouvoit supposer les plus éprouvés, et qu'on reconnoissoit en général comme les plus désintéressés. On sent que des souverains qui se proposoient un pareil but, qui réussissoient sensiblement à l'atteindre, devoient ne redouter en aucune sorte que l'on attachât à leurs actes la publicité, et qu'on en promulguât comme hardiment l'interprétation. Etoit-elle défavorable, ils jugeoient que la considération plus attentive des antécédens ne manqueroit pas de la rendre douteuse, que les conséquences ne tarderoient point à la démentir.

Nous croyons en avoir dit assez sur ce qu'il est utile de faire connoître maintenant, pour mettre le lecteur à portée de prévoir les plus importantes des destinations propres aux types des médailles et au langage allégorique

qu'ils parloient, devant l'intelligence et la conscience de l'homme, depuis le prince jusqu'au dernier de ses sujets. A présent il a la faculté de juger de la convenance ainsi que de la facilité des moyens pratiques de mettre en jeu ces communications, de reconnoître comment ils se rapportoient à la fois au mouvement régulier de la grande machine politique, c'est-à-dire du gouvernement, à l'intérêt du prince et du citoyen, à l'intérêt de la société (1). Nous allons soumettre à l'exa-

(1) A côté des exemples que l'on pourroit donner des conseils louches, des indications ambiguës, des reproches âpres, des défis presque insolens, des ironies amères, dont on transmettoit *l'expression* à de certains souverains, il seroit facile d'accumuler ceux des directions les plus loyales et les plus saines. Celles-là s'adressoient spécialement aux princes qui montroient des lumières et des intentions favorables au bien commun. On ne niera point qu'à ce titre l'empereur Julien ne méritât d'être servi avec une franchise presque égale à celle dont on multiplia les preuves pour les deux Antonins.

Quand Julien remit si imprudemment en cause le procès déjà jugé du christianisme et du polythéisme, les hommes d'état de son temps le maintinrent bien averti des conséquences. Ils le conseillèrent en politiques qui craignoient moins l'excès du pouvoir du prince, que l'excès du pouvoir de l'autel. Leurs avis prirent quelquefois une forme insultante ; en d'autres rencontres, ils se montrèrent graves et forts.

Ce n'étoit pas ménager la passion avec laquelle il se portoit vers le culte mystique et allégorique propre à la religion philosophique qu'il prétendoit relever, cent ans trop tard, que de lui donner à contempler au revers de son effigie impériale l'image d'Anubis. Le dieu égyptien tient le caducée penché sur son coude. De la droite il agite le sistre. Sa tête, au lieu d'être celle du chien d'Europe qui d'ordinaire lui est attribuée sur les médailles européennes, paroît tendre à se rapprocher de celle du chien égyptien à oreilles droites, et en réalité elle atteint la ressemblance de celle d'un âne : elle est une tête d'âne. Quelle méprise s'il crut qu'on l'invitoit à diviniser des attributs discrédités et qui, destitués de leur ancienne magie,

Oisel, t. XLIII, n. 3.

men les résultats de l'usage que nous avons fait des aperçus qui ont été atteints aujourd'hui pour la première fois. Nous indiquerons auparavant quelles sont les autorités sur lesquelles nous fondons la restitution que nous

étoient devenus fort susceptibles de prêter au ridicule! Quel aveuglement encore, si en lisant la légende *vota publica*, vœux publics, il les prit dans leur sens propre et littéral! cependant il ne faudroit pas le louer trop de sa clairvoyance si, à la vue de cette image placée en contre épreuve derrière la sienne, il s'étoit dit : « il est des hommes influens qui me dénoncent à moi-même comme procédant en opiniâtre et en ignorant (1). »

Mais les avis se pressent et prennent un aspect de gravité que réclamoit sans doute l'urgence des dangers du prince et de l'état : sous la même légende deux fois répétée, *vota pubica*, vœux publics ou plutôt opinion publique,... les types disent à Julien : le vœu public, celui des politiques qui devancent le peuple en ses jugemens et connoissent mieux que lui ses intérêts, ce vœu sacré est qu'au milieu des troubles de religion, tu restes impassible : laisse les deux cultes s'entrenuire... Voici ce que montre le type : deux Isis ou plutôt deux prêtresses d'Isis, debout, se penchent avec une sorte de passion l'une contre l'autre... de courtes ailes battent en avant de leurs aisselles ; elles ont pour décoration,... pour armure de tête, deux trompes d'éléphant ou plutôt deux énormes aspics qui dressés l'un contre l'autre dans l'attitude ennemie, sont tout au moins en état d'hostilité et semblent en combat ; quant aux prêtresses elles-mêmes, d'une main elles cherchent à s'arracher un objet circulaire que l'on peut caractériser du nom de nœud mystique, de l'autre main elles agitent chacune un couteau ou rasoir dont elles vont se déchirer les flancs.

Oisel, t. XLVII, n. 6.

Le desir des hommes de paix très-nombreux *vota publica*, de

(1) L'Empereur Commodus affecte une grande dévotion au culte égyptien, à l'imitation des prêtres d'Anubis, il aimoit à marcher processionnellement dans les rues de Rome, le visage couvert d'un masque qui représente la tête de chien. On le félicita de son inclination en associant à son image un type représentant Anubis, dont la tête est celle d'un chien d'Europe, à oreilles basses. La légende portoit NOBILITAS, noblesse (Oisel, t. LXXI, fig. 7).

proposons de l'histoire de l'éducation de Marc-Aurèle, et sur lesquelles il faudra que se fondent aussi ceux qui voudront restituer les mémoires secrets des empereurs et de leurs familles. Nous ne connoissons point en effet de souverains romains dont la vie morale ne soit susceptible de devoir des éclaircissemens importans au nouveau mode d'interroger les monumens numismatiques.

Il n'étoit qu'un seul ouvrage qui pût nous donner les moyens de saisir l'ensemble des rapports d'où nous avons déduit l'espèce de doctrine nouvelle que nous proposons. C'est celui qui, exécuté à la fin du seizième siècle par Occo, médecin d'Augsbourg, augmenté par le *Comte* Mezzabarba, dans le premier quartenaire *du 18e siècle*, a

ceux qui veulent diminuer la somme des maux présens, qui refusent de devoir aux grandes discussions et aux troubles des avantages sujets à l'éventuel; qui, en un mot, aspirent à jouir de l'ordre et à voir la paix des consciences garantie par la morale religieuse : le vœu du vrai public, du peuple dans tout ce qu'a de respectable la signification de ce mot te conjure, ô Julien! d'appliquer le concours des deux religions à faire bénir l'intelligence et la prudence divine; d'accorder aux deux cultes la liberté d'honorer la divinité selon le mode extérieur et avec le respect qui agréent aux adorateurs. Il est de trop grands dangers à rencontrer si les deux religions redoutablement armées l'une et l'autre se dégagent du devoir d'honorer Dieu, à l'effet d'entreprendre de combattre pour sa cause. La religion naturelle qui recueille un avantage commun de la piété qu'elles soutiennent en commun, et qui est nécessaire à quelque gouvernement que ce soit, et à quelque période de civilisation que ce puisse être, la religion naturelle, si nécessaire, subiroit les plus funestes atteintes.

Cette troisième médaille de Julien présente Sérapis et Isis : le corps des deux divinités qui semblent agenouillées se termine en queue d'aspic... Des deux mains symétriquement disposées elles soutiennent un très-beau vase, au-dessus duquel le serpent Cnuphi, le BON GÉNIE, laisse poser une partie de son corps enroulé en spire. Il dresse son col et sa tête vers la figure d'Isis.

Oisel, t. XLVII, n. 7.

été réimprimé sous la direction du savant Argellati, à Milan, en 1730, et publié avec le titre: *Romanorum numismata à Pompeïo usque ad Heraclium.* Ce livre utile et peu recherché, si ce n'est par les numismates spéciaux, présente chronologiquement la totalité des médailles de chaque règne et de chaque année qui étoient connues à l'époque où on le mit au jour. Sans doute il est incomplet par l'effet des nouvelles découvertes, et même des découvertes anciennes, dont une étude plus soignée a fait constater les résultats avec plus d'exactitude. Il renferme aussi une quantité assez remarquable d'erreurs, mais elles sont devenues faciles à rectifier. D'ailleurs nous ne lui avons guères attribué d'autres fonctions que celle de table de recherches; il servira au lecteur à vérifier, si nous avons mis en emploi la totalité des médailles année par année. Nous en décrivons un nombre beaucoup plus grand que celui qu'il a recueilli. Nous avons ajouté aux indications de médailles qu'il fournit, celles qui nous ont été offertes par plusieurs des ouvrages les plus récens et les plus estimés sur cette matière. Nous sommes bien loin de les avoir tous exploités, faute de temps. Nous pouvons cependant citer parmi les livres qu'il nous a été permis de consulter, l'excellent traité d'Eckel, *doctrina nummorum veterum*, la description du cabinet de Vienne du même auteur, celle du cabinet du roi de Danemark, récemment publiée par Ramus, la grande collection numismatique de Gessner, également considérée comme table de recherches et religieusement vérifiée dans toutes ses citations; Pedrusi, Vaillant, Patin, etc., etc. Nous prions le public de considérer à cet égard, que ce n'est pas sur un choix de types que nous opérerons, mais sur la série de tous les types frappés à une époque donnée, sans en négliger un seul, sans en écarter un seul, de

dessein fait. Il nous semble que c'eût été une infidélité que d'éliminer sciemment un seul des sujets qui se seroient prêtés difficilement à notre système d'interprétation ; il ne s'en est point rencontré de tels. S'il s'en fût trouvé, nous ne les aurions pas soustraits : il faut que le lecteur connoisse le fort et le foible d'un travail ; autrement l'auteur se doit tenir pour mal jugé ..... être approuvé par surprise, autant vaut être blâmé. Nous avons en cela et en toutes choses, déféré à l'opinion que, lors même qu'il ne s'agit que d'obtenir des résultats partiels, il est nécessaire d'opérer sur l'ensemble de documens le plus vaste et le plus entier. Que sera-ce donc quand on se donne pour tâche d'en obtenir de généraux ?.... *Cette conviction* nous a dirigé dans des travaux analogues, mais bien autrement compliqués que ceux qui se rapportent aux médailles. Dans ces anciens travaux, comme en ceux-ci, nous n'avons tenu aucune considération pour authentique, qu'après avoir éprouvé qu'un principe et ses conséquences s'appliquoient à tout, sans contrainte ni déviation, et que l'esprit de suite en devenoit la garantie.

Nous invitons le lecteur à admettre pour quelques momens, comme prouvées, les notions préliminaires tirées des documens numismatiques que nous donnerons sur le règne de Titus Antoninus. Elles seront justifiées en vertu de l'analogie, par les documens sur l'éducation de Marc-Aurèle, dont on opèrera la vérification en même temps qu'on en effectuera la lecture.

En lisant chacun des articles que nous allons soumettre à l'attention, il convient d'avoir sous les yeux la table chronologique qui se trouve à la fin du tome quatrième, et de parcourir la notice des faits présentés comme appartenant à la même année, sans négliger l'étude aride en apparence de la nomenclature numismatique.

Sur quelques particularités relatives au mode d'explication des types des médailles.

Il convient que nous donnions quelques éclaircissemens sur le principe qui fonde la lecture de l'allégorie présentée par le type des médailles. Pour saisir toute l'étendue et toute la variété des allusions, il faut d'abord considérer le dessin qui constitue le type, comme entièrement indépendant de l'inscription qui peut l'accompagner.

Les revers en effet sont de deux ordres. Ils représentent un sujet accompagné soit d'une légende, soit d'un exergue, soit d'une épigraphe ou inscription, ou ils le représentent sans inscription aucune. Une figure debout, tenant de la droite une balance, et de la gauche une corne d'abondance, porte en légende : *æquitas Augusti*, équité de l'Auguste, de l'Empereur : une figure debout, tenant de la droite une patère, de la gauche une lyre, est caractérisée par l'épigraphe *Apollini Augusto*, à Apollon Auguste. Le sujet sans nul doute est déterminé : voilà la justice, voila le dieu Apollon ; mais ces deux mêmes types se rencontrent souvent ou avec une autre épigraphe, ou destitués d'inscription. Le premier s'adjoint quelquefois au mot *moneta*, monnoie ; le second est susceptible de représenter le culte. Ainsi différens noms et différentes idées peuvent s'attacher à une même figure, à un même sujet, et cela constitue une partie de la faculté allégorique propre à tout dessin. Soit que l'épigraphe accompagne le type et qu'elle détermine ainsi une signification en quelque sorte positive, soit que le type, dont la signification habituelle est le mieux connue, se montre

Occo, p. 194.

Ibid.

Voy. Occo, p. 198.

sans épigraphe, on ne tenoit compte ni du sens exprimé, ni du sens habituel, et en cela sous-entendu, qui lui étoit affecté : on ne considéroit que le dessin. Il convient d'imiter, pour l'intelligence actuelle de ces types, le procédé consacré pour leur institution et leur lecture dans les temps anciens.

Les interprètes pouvoient s'attacher seulement aux attributs subordonnés à la figure principale. Ainsi dans le sujet qui est épigraphié *æquitas*, il étoit permis de ne voir qu'une balance sans tenir compte de la figure de femme qui la porte... On pouvoit en ce même sujet ne reconnoître qu'une action, l'action de peser. Alors aussi, ou l'on se considéroit soi-même dans le principal personnage figuré par ce dessin, ou l'on considéroit l'image principale comme figurant un personnage quelconque, sur lequel on essayoit de se former une opinion, de porter un jugement. Dans des travaux qui ne sont pas encore publiés, nous avons désigné cette opération préliminaire de toute institution allégorique sous le nom d'*attribution de signification* (1).

(1) L'*attribution de signification* est l'un des nombreux élémens de l'interprétation des hiéroglyphes ; elle prend place dans le tableau des institutions oratoires que nous avons dressé. Ce tableau est destiné à rendre démonstrative la raison du discours et de ses plus importantes applications sous les formes les plus variées, selon les mouvemens réputés autrefois les plus difficiles à déterminer soit dans leur emploi, soit dans leur principe : en un mot, il développe en leur universalité les moyens de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, et d'un certain art qui a déjà un nom en attendant qu'il ait une existence, de l'art de penser, compris en ce sens, qu'il seroit celui de faire naître la pensée, de tirer méthodiquement d'un objet tous les sujets de pensée qu'il est susceptible de faire naître. Quant à l'*attribution de signification* propre aux médailles, nous ajouterons, pour donner une idée de l'étendue des significations et de leur variété, que les mêmes types qui seroient interprétés par nous, selon leurs

On aura dit ici tout ce qu'il est nécessaire de savoir en répétant que ceux qui autrefois se sentoient portés à chercher une allusion dans un type, que ceux qui présentement veulent retrouver l'allusion, possiblement indiquée autrefois, doivent ne voir dans ce type qu'un simple dessin, qu'un tableau. Il leur apppartient d'attribuer à ce tableau le sujet, au sujet, la signification : mais sous l'empire de cette règle que l'un et l'autre seront en rapport exact avec leur situation, ou avec la situation, la condition de l'être ou de la chose sur lesquels ils prétendent rechercher et connoître ce que fut l'opinion des contemporains. Lorsque l'on poursuit les médailles dans ces significations allégoriques, il faut se tenir pour averti que les épigraphes *pietas* ou *pietati*, *concordiæ*, *æquitas*, ne remplissent autre fonction, que de fournir ou le prétexte ou l'occasion de susciter dans la pensée une idée que les circonstances locales rendoient nécessaire ; de faire parvenir une notion, un avertissement, et que cette idée n'a souvent aucune relation avec la piété, la concorde ou l'équité, etc., etc. Il n'est plus besoin de dire qu'à l'aide de ce moyen, le blâme pouvoit être lancé par feinte, la louange être ironique, et le conseil aussi équivoque que la prédiction d'un oracle. Ce qui étoit constant, c'étoit la faculté de soumettre à

rapports avec la situation de Marc-Aurèle, celle de Titus-Antoninus et des hommes d'état, se prêtent en outre à un système régulier d'autres explications en rapport avec les intérêts des patriciens, ceux des ministres des temples, ceux des diverses classes de citoyens, et enfin avec ceux des familles. La carrière est vaste comme on peut le voir ; son étendue peut au premier aspect la faire paroître comme effrayante ; mais l'œil attentif découvrira au loin ses limites, et s'il cède à la crainte de s'égarer, il ne tardera pas à savoir se défendre de celle de se perdre.

une épreuve utile la volonté, l'opinion du personnage, en qui l'on essayoit de faire naître ou d'entretenir une idée; c'étoit l'intention de communiquer comme historiquement à un ordre très-nombreux d'initiés des jugemens sur les hommes et les choses, et des opinions sur les affaires.

Un champ très-large et traversé d'un grand nombre de routes se présente tout ouvert. L'extrémité de chaque route fera rencontrer au voyageur un édifice *différent* de forme et d'usage. Il n'y aura point pour lui de pas perdus, mais il peut y en avoir de *mal employés*. Celui-là trouvera la vraie station, qui aura *choisi* ou *rencontré* l'édifice dont la construction offre *le plus de dispositions* locales sainement appropriées à la destination qu'il s'étoit imposée au point de départ, et qu'il n'a pas perdue de vue dans le cours de l'excursion (1).

(1) Il auroit été satisfaisant pour nous, et agréable au lecteur, de voir à côté de la description et de la signification proposées pour chacune des médailles, une estampe qui représentât les types. Nous nous proposons de faire graver toutes celles dont nous aurons allégué l'autorité. Elles paroîtront dans l'ouvrage qui sera publié sous le titre de *Monumens de la colonne Aurélienne*.

EXPOSÉ DE L'ÉDUCATION

MORALE ET POLITIQUE

DONNÉE A MARC-AURÈLE CÆSAR,

AU MOYEN DES TYPES ALLÉGORIQUES DES MÉDAILLES.

L'ÉDUCATION royale d'Annius Verus (Marc-Aurèle) est liée à celle de Commodus Cejonius, nommé dans la suite Lucius Verus, et fils du Cæsar Ælius Verus, qu'avoit adopté l'empereur Adrianus. Nous remonterons au-delà de l'année à laquelle se rapportent les premières médailles dont les types concoururent à son institution, pour donner quelques documens sur le père du collègue de Marc-Aurèle, sur le Cæsar Ælius. Ces documens sont aussi tirés des médailles. Ælius Cæsar, s'étoit trouvé placé en effet dans les mêmes circonstances politiques où fut placé, et où se maintint Marc-Aurèle. L'adoption lui avoit ouvert l'accès du trône; une mort prématurée vint le lui fermer. On l'auroit vu exagérer les travers d'Adrianus, sans en déplacer le mauvais exemple par des excursions administratives, sans en balancer les résultats par des qualités, par une activité comparables à celles que mit en exercice le prince qui l'avoit adopté.

Ælius Verus, en qui les travers étoient encore surpassés par des défauts et même par des vices, en avoit transmis la succession à son fils. Héréditaires comme ils étoient, ils eurent une influence fort grande sur la condition des divers périodes de la vie de Marc-Aurèle. Ils déterminèrent Titus Antoninus à le désigner seul pour

son successeur, à exclure du pouvoir l'enfant du Cæsar; ils déterminèrent les hommes d'état et l'opinion publique à prescrire à Marc-Aurèle de prendre la haute main sur les affaires, lorsque, sans déférer à la volonté indiquée, et non pas notifiée de Titus Antoninus, il se fut associé sur le trône ce fils d'Ælius en qualité d'Auguste.

Commodus Cejonius, trop semblable à son père, intervint sans le savoir dans l'éducation morale et politique à laquelle Marc-Aurèle demeura soumis jusqu'au moment où il prit possession du pouvoir. On tenta en effet à diverses reprises, et pendant trois ans au moins, *de disposer* le premier des successeurs *désignés*, à redouter, à haïr en lui un émule, un rival, un ennemi. Après cet espace de temps employé avec *habileté* à *provoquer l'animadversion* du philosophe, on obtint pour *résultat de le* voir, dès son avènement à l'empire, mettre en partage la suprême puissance avec celui dans lequel on prétendoit qu'il détestât le rival ambitieux qui aspiroit à le déposséder. Marc-Aurèle connoissoit sans doute quelques-uns des défauts de Verus; mais il espéroit ou les surmonter ou en contrebalancer l'effet par ses vertus. Certes, les mauvaises qualités du fils du Cæsar Ælius, auroient reproduit toutes celles que l'on impute au père, si l'ascendant de Marc-Aurèle ne les eût comprimées. Adrianus n'étoit pas né pour exercer par les mêmes voies une même autorité d'exemple. Au contraire, les vices de son fils d'adoption se développèrent et se montrèrent avec une sorte de sécurité, parce qu'ils étoient comme de même famille que les siens. On présagera quel auroit été le caractère de Lucius Verus s'il eût régné seul, en considérant les imputations dont on charge celui de son père Ælius, avec qui il conserva une ressemblance héréditaire si malheureuse (*).

(*) *L'année* 889 *ou* 136, *et deux ou trois autres sont les seules dont on puisse à raison de l'espace, présenter l'exposé historique accompagné de tous les détails qui en fondent l'autorité. Nous montrons ici le* SPECIMEN *de la disposition adoptée, il fait voir le mécanisme de l'interprétation. Le premier ordre de notes se compose de la description des médailles; les notes qui se subordonnent à celles-là sous les mêmes numéros, réunissent les explications de quelques attributs allégoriques ou symboliques. Le travail dont on ne pro-*

RÈGNE D'ADRIANUS.

AN 889 (E. R.). 136 (E. C.). P. TR. XIX, XX, COS. III, IMP. II.
MARC-AURÈLE. AGE 15 ANS.
Voyez la Notice chronologique, an 135 et 136.

Ælius Verus avoit été adopté l'année précédente par Adrianus. Une grande opposition s'étoit manifestée; on ne présumoit favorablement ni de sa volonté ni de ses moyens. Quand on en fut venu à juger quelques-unes de ses actions, on se prononça sur elles avec sévérité, on accusa ses principes. Sur l'autorité de plusieurs de ses actes, on se créa le droit de faire suspecter et redouter ses desseins... L'intérêt d'état, dont il croisoit les vues, s'étoit élevé dès long-temps contre lui; aussi les imputations ont-elles un caractère remarquable de gravité.

Les avertissemens indirects (**) font connoître à Adrianus qu'il a adopté pour support, un être équivoque (1) (1 *a*) en ses inclinations; un être dans lequel la malfaisance

duit ici que des fragmens, quant à ce qui regarde l'indication des médailles et à la signification des attributs, est exécuté en entier sur le modèle de celui que l'on soumet au lecteur.... Les chiffres que dans le sommaire des autres années, l'on pourroit s'étonner de ne voir en rapport avec aucune note, sont destinés à correspondre aux représentations même des médailles, à leur description ainsi qu'à la signification établie de leurs attributs allégoriques. Ils deviendront utiles s'il arrive que le public témoigne le desir de voir mettre au jour la gravure de ces monumens numismatiques plus prochainement que nous n'avons l'intention de le faire. Notre premier dessein est en effet de n'en produire le trait que dans l'ouvrage intitulé Monumens de l'Histoire Aurélienne; *les médailles y prendront rang, parmi ceux qui concourent à fournir des documens sur la vie entière des deux Antonins.*

(**) Les médailles à la signification desquelles nous affectons cette dénomination sont celles qui ne montrent point les initiales S. C. *senatus-consulte* par délibération du sénat.

Tête d'ADRIANUS.

(1) *Sans épigraphe*. Figure à cheval sur un sphynx (1 *a*), tenant

(1 *a*) Le Sphynx, selon la mythologie grecque, étoit un monstre, fils de monstre : il avoit pour père Echidna et Typhon; Echidna étoit moitié

est susceptible de prédominer, qui est tout près de s'assimiler aux deux plus redoutables amphibies, à celui que son instinct précipite dans la fange des vices impurs (1*b*), à celui qui ne se découvre en son entier que pour la trahison.... ce n'est point là le support fidèle et courageux qui résiste à tous les efforts et rend faciles aux héros les grandes entreprises..... Ælius Verus, en effet, n'avoit pas tardé à laisser percer sa passion pour les plaisirs des sens. L'histoire élève contre lui l'imputation la plus grave dans ce qui regarde les mœurs. (Voy. le mot qu'il adresse à sa femme. *Chronol.*, *t. IV*, *p.* 354.)

L'empereur fait reposer sa confiance sur un appui trompeur, sur un traître. B. (2). *Vaill.*, *t. I*, *fol.* 77.)

---

la corne d'abondance. Devant elle sont un hippopotame (1 *b*) et un crocodile. O. *Vaillant*, t. 2, *f.* 73, s'exprime ainsi : « *cette médaille peut avoir été frappée à l'occasion d'une célébration de jeux, dans lesquels Adrianus aura selon sa coutume fait paroître ou des animaux peu communs ou une quantité remarquable de ces animaux.* » Or il fut donné de grands jeux de cirque pour solemniser l'adoption. Une médaille de cette année le témoigne. On mit à profit l'occasion. (*Occo*, p. 184.)

(2) L'empereur vêtu du paludamentum (2 *a*) debout, tenant de la main droite la haste (2 *b*), de la gauche le parazonium (2 c). Son pied pose sur un crocodile.

---

nymphe (on sait qu'à l'idée de nymphe se rattache celle de la beauté), et moitié serpent : ses frères étoient aussi des monstres ; les plus remarquables d'entre eux sont : la Chimère, Cerbère à trois têtes, Orthus à deux têtes ; etc. ; le Sphynx se trouve sur les médailles de Chio, de Castulo et d'Urso en Espagne.

(1 *b*) L'hippopotame étoit en Égypte l'emblême de Typhon, et partout celui des vices impurs les plus odieux ; il est figuré sur les médailles d'Egypte, de Syracuse, de *Lampsaque*.

(2 *a*) Le paludamentum étoit le manteau militaire des empereurs, des généraux et de l'ordre équestre. Plusieurs auteurs anciens paroissent le confondre quelquefois avec le *sagum* ou *chlamys* ; la couleur de pourpre qui lui étoit affectée formoit la différence principale qui le séparoit de la chlamyde dont il représente absolument l'usage.

(2 *b*) Sorte de dard distinct du javelot par la forme de son fer tetraèdre aigu et par sa force : la haste arme de jet, servoit aussi à frapper de près ; sa longueur excède le plus souvent la stature entière de l'homme ; quelquefois elle l'égale, quelquefois elle n'en atteint que les trois quarts.

(2 *c*) On a très-bien jugé que le parasonium sur lequel on a tant écrit, en signifiant un poignard, une petite épée de ceinture dans les livres et dans la langue parlée, ne représentoit pas cette arme dans la langue du dessin propre aux médailles. Sa forme graphique nous dispose à reconnoître un étui analogue au carquois cylindrique. L'objet que contient cet étui et dont on voit saillir une extrémité, est terminé par une sorte de poignée figurant une sphère au-dessous de laquelle est un gorgerin. Or, c'est ainsi que se terminent pour la commodité de l'emploi, les rouleaux ou volumen;

Verus est-il donc le fort? Oui, mais le fort soit dans le repos, soit dans l'épuisement : le fort, abjurant l'activité et le courage, et s'assoupissant à côté des trophées (3).... Ælius n'est Hercule qu'aux lieux de délices; il n'est que l'Hercule de Thasos, faisant de son armure un meuble vil. (Le Cæsar, quoique d'une taille avantageuse, avoit un tempérament fort délicat. Ses habitudes et ses goûts se montroient en parfaite opposition avec la vie des camps et les travaux de la guerre.)

Point de profusions auxquelles il ne se livre : il met en évidence les défauts les plus frivoles, les vices les plus pernicieux, et sa mauvaise santé le rendra inutile comme un homme glacé par les saisons (4).... (Ælius Verus poussa à l'extrême les délicatesses et les recherches sensuelles les plus dispendieuses. On sait que, non content de coucher sur des roses, il entouroit son lit d'un double filet rempli

---

(3) Hercule assis (3 *a*) sur un bouclier et appuyé sur sa massue; auprès de lui sont les dépouilles du lion. O. Vaill. T. 2, f. 73.

(4) Quatre enfans désignant habituellement les quatre saisons de l'année *anni tempora* ou les quatre âges de la vie. Ce type s'unit souvent à l'épigraphe *felicitati temporum*, à la félicité des temps. L'un de ces enfans porte sur sa tête le calathus (4 *a*) rempli de fruits et de fleurs; un autre agite vivement la faucille; un troisième vêtu de l'habit d'hiver semble morfondu de froid; le quatrième suspend sur sa main gauche une corbeille de raisins, et de la droite se joue avec un chien de chasse. (Vide Pat. num. imp. p. 218.)

---

la disposition en est analogue à celle de nos cartes géoprephiques montées sur cylindres. Nous avons conclu de cette réssemblance et de plusieurs autres motifs trop longs à développer ici, que ce que l'on dénomme le parazonium n'est autre chose qu'un livre en rouleau, une longue feuille écrite, enfermée dans son étui; nous le désignerons donc constamment dans nos interprétations, comme le livre, le code, la table de la loi. A ce titre il caractérise le pouvoir de gouverner en vertu d'une règle écrite, de gouverner par la loi, en un mot le pouvoir législatif : ce pouvoir n'a aucune autre expression qui nous soit connue parmi les attributs propres aux médailles romaines. Etoit-il vraisemblable que le langage numismatique se fût privé de ce moyen de signification? (Voyez an 148, méd. 2.)

(3 *a*) Hercule assis se trouve sur les médailles de Thasos : cette île étoit réputée un lieu de délices, elle produit en abondance les choses nécessaires à la vie; et de plus, les anciens y exploitoient des mines d'or et d'argent.

(4 *a*) Le Calathus, *καλαθος*, étoit une corbeille évasée comme pour étaler mieux ce qu'elle contient : Pline la comparoit dans sa forme à la fleur du lys : c'est à la fleur du lotus symbolique qu'il convenoit de l'assimiler; le calathus diffère du modius en ce que ce dernier vase ou vaisseau est ou exactement cylindrique, ou même rétréci dans sa partie supérieure.

de feuilles de roses, qui devoit être parfaitement semblable à ce qu'on nomme en terme de marine des bastingages ; agencement que, dans sa parité, l'on ne pouvoit appliquer à des destinations plus dissemblables.) Tu as cru introduire dans ta famille un bon fils capable de t'arracher du milieu des brasiers (5),.. de ménager à ta vieillesse le repos dans ton palais.... eh bien, il est et sera le fardeau de ton existence. Nulles nécessités de l'état ne l'empêcheront de ramener toujours le regard sur la ville et ses délices. Hors de la cour il se voue à des habitudes avides, déprédatrices, indignes d'un être *élevé*, et qui n'appartiennent qu'à celui dont les vues sont basses ou abjectes, ou dont une sorte de démence *corrompt* la raison... Il dévore tout... (Ælius Verus *étoit alors* en *Pannonie* où il commandoit l'armée sinon habilement, du *moins* assez heureusement, et d'où il témoignoit le desir de revenir à Rome. Peut-être étoit-il déjà de retour dans cette capitale. Ses plus ardens desirs l'y rappeloient. Ils étoient ceux d'un voluptueux et d'un homme d'esprit qui s'attache à des frivolités.)... (*Spart. Adr. vit.*)

Dieu de l'activité et de l'industrie, dit-on encore à Adrianus, ta tendresse se méprend, elle caresse un être

(5) Enée portant sur ses épaules son père Anchise. La ville de Lavinium dans la partie supérieure ; dans la partie inférieure une truie (5 *a*) avec ses marcassins. B. *Spanheim, f.* 338. La truie fait ordinairement allusion à celle qui avoit guidé Enée vers l'emplacement où il bâtit Lavinium. (Dionys. Harlic.)

(5 *a*) Les Argiens immoloient le cochon à Venus dans *les hystéries*, fêtes qui avoient un nom dérivé de celui des victimes : le nom grec du cochon est, υς et συς, première syllabe du mot υστηρια. Cet animal étoit sacrifié à Cérès comme dommageable aux récoltes. La laie représentée est celle qui, suivant l'oracle, guida Énée des bords de la mer jusqu'au sommet de la colline où il bâtit Lavinium ; là elle tomba de fatigue et mit bas trente marcassins : Énée immola la truie et les trente marcassins, et après *cet acte de reconnoissance* pour la bonne direction reçue de son guide, il demeura trente ans dans la bourgade bâtie sur la place même où il l'avoit consommé.... C'étoit en immolant une truie qu'on juroit alliance ou qu'on faisoit la paix ; on sacrifioit également le cochon à *Hercules-Rusticus*, qui est le même dieu que Sylvain, et aux autels des lares pour obtenir la guérison de la folie, ou remercier d'en être délivré.... il étoit supposé haïssable aux dieux parce que la position de ses yeux le force, pour ainsi parler, à ne regarder que la terre : on le voit représenté sur *les* médailles d'Eleusis ; la massue d'Hercule est au-dessus de lui... L'on immortalisoit par le bronze son immolation dans les petits mystères de cette ville.

qui se plaît à vivre au bercail, un être timide qui n'a de courage ou de force que dans l'intérêt de ses passions (6);... au lieu de le caresser, chasse-le sur le territoire de ceux dont tu veux livrer la terre au brigandage, et que tu prétends traiter en ennemis.

Tout-puissant comme tu l'es, arbitre de tout, tu avois, tu as à choisir... ici, un génie sage et fort, dont la tête est propre au conseil, le bras à l'action. Sa pensée sera ta défense.... Là, une créature dissimulée et timide dans les mains de laquelle toutes choses intervertiront leur emploi, tout se pervertira, tout se perdra. Regarde, l'un préside à la délibération, au combat; l'autre au foyer et aux festins!.... Minerve et Vesta sont devant toi..... Prononce (7)... (Minerve représente Titus Antoninus; la divinité des banquets figure donc Ælius.)

---

(6) Mercure nu; de la main gauche il tient un caducée; de la droite il caresse un bélier qui se dresse à ses pieds (6 *a*) B. *sched. Pedrus.*

(7) Trois figures assises. Jupiter au milieu, tenant de la main droite le foudre, de la gauche la haste pure. D'un côté Pallas la tête casquée, de l'autre une figure de femme la tête voilée, tenant de la main gauche une haste transversalement placée, et de la droite une patère (cette figure est celle de Vesta) (7 *a*). G. B. (Vaill. f. 67. Mus. gothofrid.)

Les autres médailles de cette année n'ont point de rapport avec le César Ælius, si ce n'est peut-être celle qui représente une bran-

---

(6 *a*) Le bélier étoit consacré à Mercure. Le dieu revêtit la forme de cet animal pour séduire Pénélope : on croit que l'on caractérise par la présence du bélier le soin que Mercure prenoit des troupeaux : or, c'étoit ce patron du bélier qui avoit enseigné aux hommes à tondre les brebis : à ce titre il a des droits légitimes à être qualifié la divinité de l'industrie et du commerce. On immoloit le bélier à Jupiter vengeur des traités... dans les déclarations de guerre, le *fecialis* ou héraut menoit sur les frontières un de ces animaux, et de là le chassoit sur le territoire ennemi : c'étoit indiquer qu'on livreroit le sol au brigandage; nombre de guerres avoient lieu alors par suite des déprédations que les pâtres permettoient aux troupeaux. Le bélier se montre en diverses attitudes sur les médailles d'Antioche de Syrie, de Clazomène en Ionie, de Salamis en Chypre, de Samé dans l'île de Céphalonie; ses cornes servent à la décoration de tête des rois de Macédoine, de Thrace, de Syrie.

(7 *a*) La présidence des foyers étoit donnée à Vesta et en outre celle des festins; toutes les prémices lui étoient consacrées... elle est représentée sur une médaille de Vitellius, tenant en main un flambeau allumé; ses attributs ordinaires sont le palladium, la patère, le *capeduncula*, petit vase à deux anses, employé dans les sacrifices; la corne d'abondance, la haste droite ou transversale.

Il importe de relire avec attention dans les tables chronologiques (année 121, t. IV, p. 339), ce qui a été dit sur l'élévation que l'on prétendoit ménager aux familles Aurelia et Annia. La raison fit prévaloir l'autorité des principes de la morale, appliquée à la politique et à l'administration. La volonté réalisée des hommes d'état du conseil dirigeant, ménagea au genre humain, d'abord le plus long période de bonheur, sous Antoninus Pius; ensuite sous Marc-Aurèle, la meilleure condition que la sagesse morale et politique et le civisme du souverain aient jamais réussi à constituer au milieu des plus déplorables situations où un grand empire ait pu être placé sans se dissoudre. Tant d'avantages signalés ont été dus à l'équité du gouvernement, équité fondée sur la vertu des deux princes que l'on prétendoit substituer à Ælius Verus. Si dans ce qui regarde ce Cæsar, on a calomnié le vice lui-même, nous ne nous permettrons pas d'approuver un procédé dont il ne sera pourtant jamais fait abus, et nous nous bornerons à reconnoître en compensation que ce fut au bénéfice de la plus pure vertu, de la vertu qui se montra la plus utile à la prospérité publique. Il n'est pas à redouter que de pareils torts aient souvent de semblables résultats.

L'Empereur pouvoit encore donner une autre interprétation au conseil exprimé par ce dernier type. Il n'étoit pas impossible qu'il y lût l'invitation de désigner un Cæsar de plus, et de le choisir propre à la guerre. Alors on prendroit en bonne part tout ce qui se diroit

---

che de laurier dans une couronne..... Le laurier se plantoit à la porte des palais des empereurs et sa branche se suspendoit à la porte des malades. Or, l'Empereur et le Cæsar étoient l'un et l'autre très-malades.... C'étoit à raison du dépérissement de sa santé qu'Adrianus avoit effectué l'adoption d'un homme qui mourut avant lui.

Les médailles étrangères au sujet représentent, l'une le cirque, où il se donna de grands jeux relatifs à l'adoption, et les deux autres, le pont Ælius bâti par l'empereur lui-même pour joindre son mausolée à la ville. Ce pont est le second de ceux de Rome en descendant le cours du fleuve. Deux colonnes placées à l'entrée et surmontées de deux statues, font peut-être allusion à l'instauration nouvelle de deux souverains. Quoiqu'Ælius n'eut que le titre de cæsar, il faisoit une partie des fonctions de l'auguste.

d'Ælius Verus comparé à Vesta. Ainsi on auroit vu sous Adrianus deux Cæsars. Nous avons suffisamment développé dans les considérations préliminaires l'intention en vertu de laquelle les hommes influens prétendoient essayer si le bon service de l'administration n'avoit pas à attendre des résultats avantageux du règne conjoint de deux souverains. Cela fut tenté sous Marc-Aurèle; on sait quel en a été le succès. Il est certain que l'immoral Ælius Verus étoit réprouvé par le conseil dirigeant, et que ce conseil ne pensoit à rien moins qu'à l'assimiler en aucune manière au respectable Titus Antoninus.

La plupart de ces types, interprétés dans le sens opposé, présenteroient sans doute l'éloge complet du choix qu'a fait Adrianus; mais la vérité, la convenance avec le caractère du Cæsar Ælius manqueroient à ces louanges. Ici tous les vices dénoncés sont spéciaux. Ne seroit-il pas très-remarquable que la signification des types, prise en mauvaise part, caractérisât si parfaitement les défauts et les vices de Verus, si l'on n'avoit eu l'intention formelle de les signaler avec une précision impossible à méconnoître. . . . .

Le témoignage de l'un des historiens d'Adrianus ne laisse pas de doute sur la malveillance que l'on portoit à Ælius Verus. Spartien s'exprime ainsi : « L'empereur l'adopta malgré tout le monde, *invitis omnibus*. » Il ne tarda pas à s'en repentir. Un an s'étoit à peine écoulé, qu'il disoit à son préfet du prétoire : « je me suis appuyé contre un mur qui penche. » (*Voyez la médaille II, représentant le crocodile dont le dos est comme anguleux, et sur lequel l'Empereur appuie le pied.*) « J'ai perdu quatre cent millions de sesterces (*a*) donnés aux soldats et au peuple pour sa bienvenue »... Le Cæsar fut instruit de ce mot de l'empereur : il en conçut une vive douleur, sa santé très-délicate s'altéra davantage. Au retour d'un voyage dans les provinces, il prit à trop forte dose un remède, et mourut durant son sommeil la nuit

(*a*) De ces quatre cent millions de sesterces, trois cent avoient été donnés aux soldats, et cent au peuple sous la forme de Congiaire : les jeux dans le cirque n'ajoutèrent pas médiocrement à cette dépense. (*Spart. vit. Æl. Ver., p.* 16.)

du premier jour de l'année. L'historien d'Adrianus hasarde de prononcer qu'il l'avoit adopté pour satisfaire à un serment *et à sa passion*. La mort d'Ælius Verus n'eut lieu qu'un an après celui auquel Occo et Mezzabarba attribuent ces médailles (*b*). (*Spartian. vita Hadr.*, *p.* 11, *B.*) (Ibid., *p.* 11, *et vit. Æl.*, *p.* 16.)

(*b*) Il se pourroit que l'on contestât aux deux numismates désignés ici, le droit d'affecter toutes ces médailles à la présente année 136 (E. C.), parce que les autorités qu'ils citent n'attachent pas toujours aux têtes d'Adrianus qui y sont représentées, l'indication de la puissance tribunitienne; mais le césarat d'Ælius Verus fut si court (il dura seulement trois ans) et la position du prince resta si fixement la même, que ces types conserveroient la même valeur générale et même locale quelle que fût l'année à laquelle on les attribuât.

RÈGNE DE TITUS-ANTONINUS-PIUS.

AN 891 (E. R.). 138 (E. C.). P. TR....... CONS. DESIGN. II.
MARC-AUR. CÆS. . . . . AGE 17 ANS.

On rappelle au nouvel empereur les qualités et les vertus par lesquelles il a mérité l'honneur de gouverner le peuple romain; c'est l'inviter à les conserver. On atteste aux hommes influens qui, dans toutes les provinces, entroient en partage des communications du conseil dirigeant, que les vertus de Titus Antoninus ne semblent pas devoir se démentir.

Les types mettent en signification directe, sa piété, sa bienfaisance, sa bénignité, l'affection qu'il porte à la paix, sa haute prudence, les espérances qu'il donne à la liberté publique, la force et la franchise de son caractère.... Il sera le second fondateur de Rome; il forcera tous les maux de s'arrêter; il fera cesser toutes les divisions de parti; il rétablira la discipline; il rendra prospère l'état des finances (1).

(1) On connoît peu d'empereurs sur l'année d'avènement desquels on possède autant de médailles. Il n'en est point sur qui elles présentent des types de meilleur augure. Les épigraphes sont :

On le loue du courage avec lequel il a pris la défense de la mémoire d'Adrianus, son père d'adoption (2).

En même temps on lui rappelle et on rappelle à l'empire les maux causés par Adrianus. On montre qu'il est désigné pour reconstituer une nouvelle Rome, pour créer aux citoyens une nouvelle patrie (3).

On le félicite aussi de posséder deux fils adoptifs, destinés à l'aider pieusement à remplir les devoirs royaux (4).

PIETATI AUG., à la piété de l'Auguste; PIETAS, piété; JOVI STATORI, à Jupiter qui arrête; ROMULO AUGUSTO, à Romulus Auguste; ROMÆ ÆTERNÆ, à Rome éternelle; CONCORDIA, la concorde; JUSTITIA, la justice; INDULGENTIA, la bénignité; LIBERTAS PUBLICA, la liberté publique; OPS, l'abondance bienfaisante; MONETA, la monnoie, la richesse en numéraire; OPTIMO PRINCIPI, PIO, à l'excellent prince, au pieux. Les types sans épigraphes offrent des significations plus nombreuses, plus étendues, plus caractérisées, selon leur expression habituelle et connue, que ne le sont les revers épigraphiés. Nous ne les décrivons point, parce que nous ne nous arrêtons qu'à ceux qui ont un rapport direct avec Marc-Aurèle.

(2) Tête d'ANTONINUS. P. TR.... CONS. DES. II.

Sans épigraphe.

Enée portant sur ses épaules son père Anchise. La truie et ses marcassins. Ce sujet se répète, mais la truie et ses petits n'y figurent point. *Voyez* Oisel. Tab. 76, Ms. 12. On voit ici que le même type peut recevoir différentes interprétations locales. Enée, portant son père Anchise, a pour motif de signification directe l'acte de piété filiale, et le dévouement avec lequel Antoninus s'est exposé au ressentiment du sénat, en réprimant les accusations élevées contre Adrianus, en arrachant pour ainsi dire de vive force le sénatus-consulte d'apothéose, etc., etc. La laie et sa lignée représentent le chef de colonie, le guide d'une association nombreuse, le défenseur d'une grande famille.

(3) Troie en flammes. Enée et Ascagne sortent du vaisseau. La laie et ses marcassins. B (Spanh. f. 338).

La sévérité avec laquelle on juge Adrianus n'est point réprimée par la contrainte que la piété d'Antoninus a prétendu lui imposer; on prononce que son prédécesseur a brûlé toutes les ressources de la patrie;... c'est à lui à construire les fondemens d'une patrie nouvelle, en se faisant assister de l'aîné de ses fils adoptifs: qu'il agisse en chef de nation, en père de famille dévoué à procurer à sa nombreuse lignée la subsistance abondante.

(4) PIETAS. S. C. La Piété.... figure debout, la main droite étendue et déployée; à droite et à gauche deux petites figures debout. B. *Angell.*, *f.* 144, n° 3.

On dispose Antoninus et Faustina à offrir en mariage leur fille à Marc-Aurèle. On leur fait entrevoir l'espérance de posséder une nombreuse famille. On émeut l'affection maternelle de l'impératrice, en lui montrant qu'il est réservé à son sein une heureuse destinée (5).

---

(5) Médaille de Tripoli en Phénicie. (*Peller., mél. de méd.*, t. I, p. 76. *Vignette.*)

Tête de Marc-Aurèle ΟΤΗΡΟC ΚΑΙCΑΡ. VERUS CÆSAR.

Têtes d'Antoninus et de Faustina, mater. Légende CΤΡΙ... ΚΑΒΙΡΩ pour CΤΡΙΩΝ ΚΑΒΙΡΩΝ, les Cabires de Syrie, ou les Dioscures.

Entre les deux têtes d'Antoninus Pius et de Faustina, est un palmier au milieu duquel se suspend un très-beau régime de dattes; au-dessous du col et à la hauteur du sein de Faustina, on voit une étoile à six rayons. La médaille vient de Tripoli, cité formée de trois villes, l'une peuplée de Tyriens, l'autre de Sidoniens, la dernière d'Arcadiens. On invite le couple impérial à regarder Marc-Aurèle ou Verus Cæsar, comme digne de s'associer à eux en troisième dans la famille et dans l'administration. L'origine de la médaille concourt avec la présence de la tête de Marc-Aurèle à inviter l'empereur et l'impératrice à composer de trois personnes l'union qui régit l'empire. (On verra que chez les Romains, comme en France, on a pris plaisir à attribuer aux femmes une grande influence sur les affaires.) L'étoile placée sous le sein de Faustina est celle des Dioscures ou gémeaux célestes... Si cette impératrice eût vécu au moment de la naissance simultanée de Commodus et de Geminus, bien qu'il ne paroisse pas qu'elle ait été plus superstitieuse qu'aucune autre impératrice, elle auroit eu de la peine à se défendre de prononcer : « on me l'avoit prédit. »... Le choix de la légende Suriôn Cabirôn portoit un autre sens pour Titus-Antoninus : il y voyoit l'avis de ne pas oublier qu'Aurèle avoit un frère d'adoption.

AN 892 (E. R.). 139 (E. C.). P. TR. I, II. CONS. II. IMP. II.
MARC-AUR. CÆS. AGE 18 ANS.

Il convient qu'on relise dans la table chronologique, les notices des années 138 et 139 (E. C.). Elles exposent les circonstances de l'adoption simultanée de Marc-Aurèle et de Cejonius Commodus, fils du Cæsar Ælius Verus. Dès son avènement, Antoninus avoit fait proposer par Faustina Senior, à Marc-Aurèle, sa fille en mariage; c'étoit Faustina mère, qui avoit conclu ce mariage

dans l'année présente. Elle aura à surmonter de grandes hésitations de la part du jeune prince.

Les médailles qui se rapportent aux évènemens de cette année appartiennent à Antoninus, à Faustina Senior et à Marc-Aurèle. Nous exposerons en premier lieu la signification de celles où figure la tête de l'empereur.

On l'avertit qu'il peut regarder le Cæsar comme un vrai fils; que ce jeune homme est digne d'associer sa pensée à la sienne, de coopérer à côté de lui au bien public (1).

On invite Faustina Senior à conclure le mariage projeté entre sa fille et Marc-Aurèle (2).

On fait honneur à cette impératrice de l'avoir conclu plus tard; l'opinion reconnoît qu'elle a exercé la suprématie dans cette négociation (3). Elle la félicite de ce qu'elle a su faire prévaloir sa volonté.

On témoigne à Titus Antoninus qu'il a placé ses affections dans un être dévoué à l'amitié, à la reconnoissance, dont les vertus sont consacrées par une piété douce, qui est destinée à devenir de plus en plus féconde en bons sentimens (4).

Tête d'ANTONINUS.

(1) Tête d'Antoninus Pius, et au revers, tête de Marc-Aurèle, avec cette légende: AUREL. CÆS. AUG. PII FIL. Aurelius Cæsar, fils de l'auguste Pius. Elle est répétée avec le titre de consul désigné. A. B. Angell., p. 144, n° 3. Arscot, p. 42, n° 2. (*Occo*, *p.* 192.)

(2) VOTA PUBLICA. Vœux publics.

Tête de FAUSTINA SENIOR. Trois figures. Faustina mère présente sa fille à Marc-Aurèle. O. Num. Arscot. tab. 43, n° 16.

(3) Tête de FAUSTINA.

Concordiæ, à la Concorde. (*Occo*, *p.* 208.)

Antoninus et Faustina étendent leurs mains droites. L'empereur tient de la main gauche une petite image; de la main droite, une patère. Faustina tient de la main gauche une corne d'abondance; de la droite, un *sceptre*. Deux petites figures debout; un autel est entre elles. O. (Num. Arscot, tab. 44, n. 2.) Ainsi Faustina est indiquée comme ayant résolu et effectué l'alliance, et Antoninus comme l'ayant sanctionnée et consacrée de la même manière qu'un pontife consacre, par la célébration, un mariage dans lequel sa volonté n'a rien déterminé.

Tête d'ANTONINUS.

(4) PIETAS. Piété. Figure debout caressant un chien (4*a*) de la

---

(4 *a*) La médaille avoit pour objet apparent de louer la piété du prince;

L'enfant de son choix est doué d'une nature en quelque sorte divine et souverainement bienfaisante. Il mérite déjà de régner en face de lui, comme il règne lui-même... à la manière des dieux (5).

Il est digne de faire concourir sa main à rallier les hommes sous l'autorité des lois, et à les attacher par les bienfaits (6).

Marc-Aurèle avoit été élevé au Cæsarat par Titus Antoninus. Ce prince n'avoit pas conféré la même dignité à son autre fils adoptif, le jeune Commodus Ceionius. On rappelle à l'empereur que, pour accomplir la volonté toute entière d'Adrianus, il n'auroit pas fallu exclure cet autre enfant de l'union par laquelle il consentoit à rapprocher de sa personne le premier. (*Il existoit dans le sénat et le conseil dirigeant, un parti qui ne perdoit point de vue la nécessité, ou du moins la convenance de faire concourir deux souverains à la gestion du pouvoir impérial.*)... Commodus a été assimilé à Marc-Aurèle sous la garantie de la foi pieuse, qui est due à un acte testamentaire, à la volonté d'Adrianus, son père. L'autorité ne sera bien fondée que quand il aura devant lui deux successeurs. Ce n'est qu'à cette condition que les

---

main droite, tenant de la gauche une corbeille remplie de fruits; à ses pieds est un autel. Num. Arscot, tab. 41, n. 7. (*Occo*, p. 192.)

(5) *Sans épigr.* Têtes d'Osiris et de Serapis en regard; (5*a*) l'une d'elles est barbue; ses traits sont virils, et elle porte le Modius; l'autre a de la ressemblance avec celle d'une femme et est ornée d'une fleur de lotus. B. Oisel, f. 45, n° 7. (*Occo*, p. 193.)

(6) Deux mains droites jointes, tenant chacune des épis. Un caducée est entre elles deux. Cette médaille se répète avec de légères différences. (*Occo*, p. 192.)

---

pour objet véritable de lui recommander les vertus de son fils : en effet on pouvoit appliquer à exprimer la piété plusieurs autres types que celui-là ;.. nul attribut religieux ou moral sur les médailles romaines n'a autant de symboles que le sentiment pieux.

(5 *a*) Cette médaille est égyptienne : mais a-t-elle été frappée en Égypte ? et la convenance d'emploi de certains revers propres aux colonies et aux villes n'a-t-elle pas été une raison déterminante de faire exécuter à Rome un grand nombre de médailles de circonstance, sous le nom de quelqu'une des colonies ou des villes ? on n'en tiroit pas beaucoup d'exemplaires : d'ailleurs le conseil secret qui se faisoit obéir des monétaires romains, n'avoit pas moins d'influence secrète sur les magistrats municipaux et les monétaires des autres cités, que sur ceux de Rome.

ambitieux pourront renonçer à rien tenter contre le bien public (7).

Marc-Aurèle a dû sentir son ame s'élever, en voyant qu'on l'assimiloit à son père, qu'on les assimiloit ensemble aux deux divinités les plus augustes du plus respectable culte du monde.... On mettoit, en effet, sous les yeux de ceux qui y étoient intéressés, les sujets qui se rapportoient à la situation qui leur étoit commune. Les types propres à Antoninus passoient entre les mains d'Aurèle et réciproquement. En supposant que la précocité du bon sens dont le jeune Cæsar étoit doué, lui ait fait réduire à sa moindre valeur un encouragement qui tenoit de la flatterie, il rencontra du moins bientôt d'autres encouragemens qui remplissoient avec précision toutes les convenances.

On lui dit au nom du sénat : livre-toi à la gaieté, et témoigne ta joie par les démonstrations pieuses qui sont propres aux solennités de la religion, surtout par l'effusion des bienfaits (1)..... On félicite sa jeunesse d'entrer en possession anticipée des honneurs, d'être appelée si

(7) Trois figures, deux dans une substruction, ou *suggestum*; la troisième devant un autel. (7 *a*) O.

La seconde interprétation résulte de la supposition qui établiroit que les deux figures placées sur le *suggestum* représentent Marc-Aurèle et Commodus, et la troisième Antoninus Pius. Si l'on considère la substruction comme une fondation d'édifice, les deux petites figures désigneront avec esprit les jeunes gens comme garans de la stabilité de l'empire, comme présentant en eux les fondemens.

Tête de MARC-AURÈLE. (*Gessn.* 105. 7, 5. *L.* 4, 5.)

(1) HILARITAS, Gaieté. (1 *a*) S. C. Figure debout tenant de la droite une palme, de la gauche une corne d'abondance. B. (ind. Cavotorta.) (*Occo*, p. 211.)

(7 *a*) *Substruction*, plusieurs antiquaires donnent le nom de *suggestum*, tribune, à la construction qu'indique cette médaille ; il faut se la représenter comme un piédestal élevé.

(1 *a*) On célébroit à Rome tous les ans, le huitième jour avant les calendes d'avril ou le 25 mars, en l'honneur de la mère des dieux des fêtes qui s'appeloient *hilaria*, hilaries. Les Grecs les solemnisèrent sous le nom d'*ἀναβάσεις*, *anabases*, renouvellemens. C'étoit la terre germinifère que l'on honoroit ; la durée de ces fêtes étoit de plusieurs jours. Alors, les cérémonies funèbres restoient suspendues ; plus de deuil, joie universelle. Chaque état avoit droit de renoncer à l'usage des signes distinctifs de sa condition, de s'approprier ceux qui lui plaisoient, d'adopter même les parures les plus riches, ou du moins leur imitation, et jusqu'aux *insignia*

prématurément à exercer une activité utile, que toujours on a réservée jusqu'alors à l'âge viril (2).

On l'invite à en reporter aux dieux la reconnoissance et les actions de grâces. On lui transmet l'avis indirect et l'avis officiel de continuer de rendre un culte à l'honneur, de regarder son autel comme le point de départ d'où il marchera à la gloire en répandant partout sur son passage, les témoignages fructueux de sa générosité d'ame (3)..... Qu'il persiste à être l'honneur de la jeunesse.... Puisse-t-il cultiver en lui la piété (4) par tous les moyens qui retranchent les vices ou les immo-

---

(2) JUVENTUS, la *Jeunesse*. Figure *vêtue de la* stola (2 *b*), debout devant l'autel et tenant de *la gauche* une patère. O. A. B. Un quatrième exemplaire B. lui met entre *les mains un petit bâton*. (Trist. T. 1, f. 626. *Gessner*, 105, 2, 3. O. 8, 3.)

(3) HONOS, S. C., l'Honneur (3 c). Figure debout vêtue de la *stola*, tenant de la droite une branche de laurier, de la gauche une corne d'abondance. A. B.

(4) PIETAS AUG. S. C. Piété de l'Auguste. Le *secespita* ou

---

des dignités les plus élevées. On ne méconnoîtra point dans ces fêtes, quant à l'époque et aux démonstrations, l'origine de celles du carnaval. Comme la plupart des féries enjouées des anciens, ces jours de joie étoient précédés d'un jour de tristesse : *dies sanguinis*, le jour du sang. Ils sont suivis chez nous d'un jour voué à l'humilité sous les formes que notre religion adopte pour exprimer le repentir.

(2 *b*) Le mot *stola* indique une robe longue à manches longues et descendant jusqu'aux pieds. Le sens est le même que celui de *calasyris* chez les Grecs. C'est la robe Ionienne, la tunique royale, celle des magistrats. Une bande ou ceinture l'assujettissoit au milieu. A cette bande se suspendoit la bourse. De là les bourses à anses si communes sur les monumens égyptiens. La *stola* est aussi la robe des femmes d'une condition distinguée. Il est authentique qu'elle exprimoit la pudeur, la décence, la modestie. Chez les Grecs elle étoit commune aux hommes et aux femmes. On reconnoît dans ce vêtement la robe Assyrienne, Mède, et à proprement parler, celle de tous les Orientaux.

(3 *c*) L'Honneur fut divinisé chez les Romains en même temps que la vertu. Marcellus est l'instaurateur de la déification de ces deux attributs moraux. Il lui avoit suffi pour cela de leur bâtir un temple. L'architecte eut l'esprit de le faire de très-petite dimension ; de là vint la nécessité de construire deux temples. Il eut le bon sens de les rapprocher le plus possible l'un de l'autre, et de fonder celui de l'honneur en avant de celui de la vertu... Ce fut ainsi que s'institua l'allégorie qui, en insinuant qu'on n'arrivoit à la vertu que par l'honneur, n'a jamais trouvé d'entendemens rebelles. Elle a même peut-être disposé quelques curieux à tenter le voyage par la route obligée... On sacrifioit à l'honneur la tête découverte. Chaque année aux ides de Juillet les chevaliers romains faisoient de son temple leur point de départ pour le Capitole.

lent (4 *a*), qui expient les fautes, qui les soumettent aux lustrations (4 *b*), qui dotent d'une onction bienfaisante (4 *c*) les vertus, qui font briller le dévouement d'un homme à la conduite, à la délivrance, au salut des autres (4 *d*).

On gouverne les hommes par leurs vertus ou leurs qualités, non moins facilement que par leurs défauts ou leurs vices. En ramenant en dernier terme à la piété tous les encouragemens que l'on donne à Marc-Aurèle, en faisant aboutir encore à la piété ces derniers encouragemens directs, on témoignoit connoître bien le fond du caractère du jeune prince, qui fit de si bonne heure et prolongea sans intervalle la profession entière et absolue de la philosophie la plus religieuse ou de la religion la plus philosophique.

---

couteau à long manche (4 *a*), l'aspersoir ou goupillon (4 *b*), le *guttus* ou la burette à long col (4 *c*), le *lituùs*, bâton augural ou crosse (4 *d*), quatre instrumens des autels, dits instrumens pontificaux. A. B.

(4 *a*) Le *secespita* étoit un couteau à long manche qui eut probablement pour destination première, de lever les pièces de gason dont on formoit ou l'on recouvroit les autels, de couper le bois nécessaire aux sacrifices, et enfin de frapper les victimes. Il a presque la figure du couteau égyptien en forme de feuille de roseau. (*Voyez* Oisel, t. CX, p. 9 Diadumen.)

(4 *b*) *Aspergillum*, aspersoir ou goupillon. Il servoit à jeter l'eau lustrale, et étoit spécialement appliqué aux sacrifices en l'honneur des divinités infernales. On approprioit à cet usage la branche du laurier ou de l'olivier; plus souvent une tige de métal, terminée inférieurement sous la forme d'un pied de cheval, et supérieurement par quelques touffes du crin du même animal.

(4 *c*) *Guttus*, *gutturnium*, *coturnium*, petit vase en forme de poire, percé d'un orifice fort étroit et par où la liqueur ne sortoit qu'à l'aide de petites secousses. Il étoit donc employé à contenir primitivement une substance liquide de beaucoup de prix ou d'effet. Dans les temps postérieurs, il servoit dans les sacrifices aux libations de vin et probablement de certains parfums. Dans l'usage civil, il contenoit de l'huile, du vinaigre. On l'appliquoit aussi à asperger les mains.

(4 *d*) *Lituus*, bâton augural, crosse. Il se terminoit en spire. La crosse dans la main du berger lui donnoit la facilité d'abaisser les rameaux des hautes branches des arbres pour en recueillir les fruits, et de saisir par un membre ou par les cornes les brebis, les béliers ou les chèvres du troupeau, quand ces animaux se laissoient engager dans un mauvais pas. Le *lituus* fut aussi un des palladium de la ville de Rome. Les Gaulois le prirent dans le Capitole, mais ils ne le brulèrent ni ne l'emportèrent, ce qui a quelque chose d'étrange peut-être, mais ce que l'on jugera indubitable: car on le retrouva dans le petit temple des Saliens bâti sur le mont Palatin. Les Saliens qui conservoient les *ancilles*, ces autres palladium, avoient dû jouir du privilège de recouvrer celui-là.

AN 893 (E. R.). 140 (E. C.). P. TR. II, III. CONS. III. IMP. II.
MARC-AUR. CONS... AGE 19 ANS.

Marc-Aurèle est créé consul. Si sa magistrature commença avec l'année, comme il y a lieu de le croire, il n'avoit pas encore dix-neuf ans révolus. Il auroit alors été le second des Cæsars qui auroit occupé cette dignité avant l'âge de vingt ans, et son fils Commodus ne seroit que le troisième. (Voyez l'an 177, Tab. chron.)

Le sénat témoigne à Antoninus et à Marc-Aurèle, l'approbation qu'il donne à l'*union* qui les élève au même rang, qui les appelle à régler comme avec égalité de puissance les transactions des citoyens (1).

Les vœux publics demandoient cette union; *ils en* sollicitent avec piété la durée (2).

On leur témoigne par signification directe, qu'on les considère ensemble comme les deux *palladium* de la ville de Rome, comme les boucliers qui la rendent invulnérable. Par une signification indirecte qui transporte aux deux Cæsars l'allégorie, on avertit Marc-Aurèle de ne point oublier qu'un autre est appelé à protéger Rome avec lui, on reproche à Titus Antoninus de paroître ne s'en pas souvenir. En effet, cet empereur, dont l'oubli n'étoit rien moins qu'involontaire, affectoit de ne traiter qu'en simple citoyen le jeune Commodus (3).

On fait valoir l'honneur insigne (4) que sa jeunesse re-

(1) Tête d'ANTONINUS. (*Occo*, p. 195.)
Au revers, tête de MARC-AURÈLE. AURELIUS CÆSAR AUG. PII F. COS. S. C.

(2) VOTA PUBLICA. S. C. Vœux publics. La Piété joignant les mains droites des empereurs. B. (*Ind. Cavotorta.*)

(3) Deux anciles, deux des boucliers à la conservation desquels étoit attaché le salut de Rome, et que l'on confioit à la garde des prêtres Saliens. B. (*Ind. Cavotorta.*)
AURELIUS CÆSAR AUG. PII F. COS.

(4) HONOS, l'Honneur. Même type que dans l'année précédente (4 *a*).

(4 *a*) M. Eckel fait à l'occasion de ce type une observation parfaitement juste : « ce sujet est très-remarquable sur la monnoie d'un Cæsar très-jeune, qu'il falloit en cet âge diriger autant vers l'honneur que vers la vertu : » si le

çoit du consulat anticipé (5), et l'on met en évidence aux yeux de tous, le bon présage que l'on accepte de sa vertu à venir. Le sentiment de l'honneur, dans le jeune âge, conduit à la plus généreuse pratique des devoirs difficiles, en dernier terme, à l'abnégation de soi-même.

La récompense de l'honneur entoure déjà cette jeunesse (6); que la piété (7) ne perde jamais ses droits; qu'elle prenne plaisir à offrir les hommages de sa reconnoissance, comme un parfum *d'agréable odeur* (8).

Cependant on lui enjoint au nom du sénat de considérer qu'à son âge, la sagesse doit se tenir prête à s'aider de la force: qu'il ne convient pas que la piété ni la philosophie portent sa pensée à se détourner du dévouement absolu à tous les genres de défense de l'état (10). On lui montre la victoire, ou, ce qui est pareil, la gloire, prête à devenir la

---

DESNOS, même type. Gessn., t. CVIII, l. 4. n. 5 et 6. Froëlich. 3-74.

(5) JUVENTAS S. C. La Jeunesse. Type indiqué. (Voy. an 139).

(6) JUVENTAS S. C. La Jeunesse. Cette épigraphe est inscrite dans une couronne.

(7) PIETAS S. C. La Piété. Ustensiles du culte (7 *a*) ou instrumens pontificaux. (Voyez an 139.)

(8) JUVENTUS, la Jeunesse. Femme debout; de la droite elle pose un grain d'encens sur un candelabre; de la gauche elle tient une patère. Gessn., t. CVIII, l. 9, n. 1 et 2. Pedrus., 13, 2.

JUVENTUS, la Jeunesse. Même figure, avec cette différence, qu'elle verse plusieurs grains d'encens sur l'autel (8 *bis a*) qui diffère sensiblement en sa forme des autres autels affectés à la même légende. Gessn., t. IV, l. 2, n. 2. Reg. Boruss. Beger, II. 6, 73.

---

docte allemand eût donné de la suite et de l'extension à cette façon d'entrer dans l'intention significative des sujets, il auroit atteint le mode d'explication que nous rencontrons.... Marc-Aurèle indiqua plus tard quelle modification il fit subir aux sentimens dont on le félicite. « Prétends, se dit-il, à accomplir les bonnes actions, sans tenir compte de l'honneur qui en revient: » il dédaignoit l'honneur comme conséquence d'une bonne action; il ne négligeoit point de le respecter comme l'antécédent nécessaire de tout devoir qu'on veut accomplir dans sa plénitude. (Vide *Eckel*, p. 44.)

(7 *a*) C'est la première fois que ce revers est affecté à un César; on le voit fréquemment dans la suite s'appliquer à des Césars qui n'étoient point encore Augustes. Octavius l'avoit consacré à désigner qu'il décoroit Caius et Lucius de divers sacerdoces, on suivit le même procédé par rapport à Nero; mais cet Empereur fut décoré de tous les sacerdoces à la fois. (*Eckel*, p. 46.)

(8 *bis a*) Voyez une pensée de Marc-Aurèle qui fait allusion à ce type; t. IV, pag. 211: elle commence par ces mots: .... plusieurs grains d'encens ont été versés sur l'autel....

récompense de ses efforts.... (9). On l'avertit ainsi que le temps des épreuves, des combats s'approche... (10).

---

(9) JUVENTUS S. C. La Jeunesse. Jeune homme dont le vêtement est retroussé (9 *a*); il tient de la main droite une palme, de la gauche la haste; il est debout près d'un trophée. (9 *b*) Gessner a gravé cette médaille, et y a affecté la légende : *Princeps Juventutis*. Est-ce une témérité? (*Gessn.*, t. III. I. 7.)

(10) S. C. Sans épigraphe. Minerve casquée debout tenant de la main droite la haste, de la gauche le bouclier (Angell. f. 193, n° 7).

S. C. Sans épigraphe. Pallas casquée vêtue d'une peau de lion, brandissant le javelot, et tenant de la gauche le bouclier. (10 *a*) (*Ind. Cavotorta.*)

Sans épigraphe. S. C. Figure militaire casquée, tenant de la main droite le *palladium*, de la gauche une *haste*. B. (num. Arscot., tab. 45, n° 16.) Tous ces types sont militaires. Marc-Aurèle n'a point fait la guerre. Il ne s'agissoit pas de constater et de louer ses succès belliqueux. On pouvoit choisir des types en rapport avec les usages civils, et l'on préfère ceux-là. Ainsi se reconnoît comment ils sont allégoriques, comment on leur assigne un rapport prochain avec le genre de courage propre à un empereur, et quel est le caractère des luttes qu'il est appelé à soutenir bientôt.

(10 *bis*) S C. Pallas debout apposant la main droite à la proue d'un vaisseau, tenant de la gauche un bouclier. Dans le navire est une figure qui vaque à la manœuvre. Sur le bouclier est écrit VICTORIA AUG., victoire d'un Auguste... Voilà donc la vraie victoire d'un Auguste, elle consiste à gouverner avec intelligence et prudence ceux qui mettent en mouvement la machine dont l'invention fait le plus d'honneur à l'esprit humain, le vaisseau, assimilé ici comme il le fut de tout temps, à représenter la grande machine sociale. (*Occo*, p. 212.)

Nous décrivons ainsi la même médaille d'après les dessins de

(9 *a*) L'action de retrousser le vêtement est toujours en rapport avec l'espérance.

(9 *b*) Eckel croit que ce revers fait allusion au titre de prince de la jeunesse, *princeps juventutis*, qu'obtint sans doute le jeune César, quoiqu'aucun monument ne l'atteste.... ce type composé pour Marc-Aurèle est devenu celui qui dans la suite s'associa presque constamment au titre de prince de la jeunesse (c'étoit à Marc-Aurèle, en effet, qu'il appartenoit d'être présenté comme le modele des jeunes chefs); il réveille l'idée de promptitude à l'action, à toute action... et celle de gloire acquise de bonne heure, etc. (*Eckel*, p. 45.)

(10 *a*) Ce type est celui de Minerve-Tritonis, ou s'en rapproche beaucoup. Minerve, dont le casque est ceint d'olivier, est représentée dans la même action où Apuleius l'a saisie pour la peindre; ce qui se conçoit facilement puisqu'il avoit sans doute sous les yeux la statue et la médaille.... Les interprètes d'Apollonius distinguent trois Pallas adorées, l'une en Béotie, l'autre en Thessalie, la troisième en Lybie; celle-là étoit appelée Tritonide par les anciens, nom qui lui fut attribué parce qu'elle a la puissance de disposer en faveur des mortels de trois dons. Le jeune prince, versé comme il l'étoit dans la science de l'allegorie ou du rapport des attributs physiques et moraux, de-

On veut qu'il se regarde comme l'architecte d'un navire (10 *bis*) prêt à recevoir le mouvement, qu'il s'impose la tâche de donner au vaisseau de l'état la dernière forme, celle qui le rendra propre à fendre les ondes avec plus de facilité; la dernière décoration, celle qui fera la jalousie de l'ennemi et l'orgueil des passagers. La sagesse elle-même le félicite de ce que dans un âge aussi jeune il est assimilé à l'homme habile et expérimenté; elle prend plaisir à proclamer sa victoire; elle fera de cette victoire le gage de son triomphe dans les crises à venir, elle lui apportera le secours divin de cette défense et de ses conseils..... qu'il travaille industrieusement et infatigablement... On veut donc qu'il prévoie que l'assistance ne lui manquera pas. Ces conseils lui sont offerts dans la circonstance et sous la forme qui donne aux conseils le plus d'influence, qui les fait recevoir avec contentement et déférence : au moment où il est élevé au consulat. On les lui présente comme félicitations de la victoire qu'il a remportée sur son âge, sur les défauts de la jeunesse qui l'eussent rendu indigne d'un aussi grand honneur.

Les vœux de la nation réclament la durée d'un accord que sanctifient tous les bons sentimens (11).

Gessner. Figure virile assise sur un cube de pierre près d'un édifice voué à l'usage civil. Elle est dans l'action de construire la proue d'un vaisseau, ou d'en décorer l'acrostole. Une autre figure casquée et vêtue de la *stola* (Minerve ou Rome), debout, étend la main comme pour exprimer qu'elle lui adresse la parole. Elle s'appuie de la gauche sur un bouclier, où on lit : VIC. AUG. Gess. t. CVI, l. 9, n° 3. Vic. N. I. R. (VIC. AUG. deest.) M. Form. 342.

(11) VOTA PUBLICA, vœux publics. La Piété unit les mains de deux empereurs. (Ind. Cavotorta.)

---

voit se dire à la vue du type : voilà une divinité qui m'avertit de bien délibérer, de juger avec droiture, d'agir fermement dans l'équité: *βουλευειν καλῶς, κρίνειν ὀρθῶς, καὶ πράττειν δικαίως, benè consulere, rectè judicare, justè facere.* (*Democr.*) On trouve ce type sur une médaille de Thessalonique B. Une médaille de Thessalie, au coin d'Adrianus, la reproduit avec quelques légères différences. (*Apul.*, l. x. *Apoll. argon.*, lib. 1.) (*Voy. Patin*, *Num. Imp.*, p. 202 et 243.)

AN 894 (E. R.). 141 (E. C.). P. TR. III, IV. CONS. III. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. CONS. I. AGE 20 ANS.

Cette année a été, quant à ce qui regarde le règne d'Antoninus, une année de paix ; il fut fait des dons au peuple ; on célébra des jeux dans lesquels on donna en spectacle des *animaux non malfaisans*.

Le sénat loue l'Empereur de son équité administrative ; il lui témoigne qu'il la regarde comme la vraie richesse de l'état · on lui fait connoître que l'on a encore des espérances à satisfaire ; *peut-être en* louant une munificence accomplie, *lui indique-t-on qu'il faudroit* multiplier les actes de la libéralité royale.

Point de médailles de Marc-Aurèle.

AN 895 (E. R.). 142 (E. C.). P. TR. IV, V. CONS. III. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. CONS. I. AGE 21 ANS.

Titus Antoninus apprend que des deux jeunes gens qui sont destinés à l'assister dans sa tâche royale, l'un est regardé comme discret, modeste, réfléchi, prudent ; et l'autre comme présomptueux, prêt à divulguer tout secret et ambitieux. S'il les fait régner ensemble, l'un se dévouera dans le calme et sans éclat au service utile de l'état ; l'autre n'est propre qu'à accomplir dans les devoirs de la royauté, ce qui est d'ostentation ou de parade.

AN 896 (E. R.). 143 (E. C.). P. TR. V, VI. CONS. III. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. CONS. I. AGE 22 ANS.

On invite Titus Antoninus à élever au même degré d'honneur les deux jeunes princes (1, 2, 3) : celui-ci se constituera le régulateur de l'administration, le concilia-

---

(1) Il convient d'observer que Titus-Antoninus n'a jamais reçu les honneurs du triomphe, et qu'il n'étoit point consul cette année ; faits avérés. Voici des

teur; celui-là deviendra dans l'état, l'effroi du turbulent, et au-dehors celui des ennemis (4)... Il ne faut point perdre de vue, que le conseil secret se divisoit en deux sections, qui montroient le plus souvent des vues, des intérêts et des affections contraires. Le parti qui procédoit avec plus de décision favorisoit *Commodus Lucius Verus*. L'autre parti conseille à l'Empereur de donner la préférence au plus âgé des deux jeunes successeurs, à celui qui déjà est en état de marcher d'un pas presque égal au sien (5).

Point de médailles de Marc-Aurèle.

---

médailles qui consacrent un triomphe qui n'a point eu lieu, ou un *processus consularis* inconciliable avec l'époque : celles-là ne sont donc pas historiques. Ainsi en exprimant une chose, elles en indiquent donc une autre; la chose qu'elles expriment ne s'est point faite, il est question d'une autre chose faite ou à faire; c'est ainsi qu'une médaille qui n'est point historique est essentiellement allégorique; mais, ce qui est plus remarquable et pourtant très-simple, quand elle est historique, elle est encore allégorique. Elle se montre telle par le choix du type, lequel s'adapte parfaitement aux circonstances. Pour exprimer un même fait, il est plusieurs types; celui qui offre le rapport le mieux caractérisé avec l'objet dont on prétend occuper la pensée du prince, est toujours adopté de préférence. Nul autre type n'atteindroit avec autant de convenance le même but. Il y a donc eu choix et par conséquent intention.

AN 897 (E. R.). 144 (E. C.). P. TR. VI, VII. CONS. DES. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. CONS. DES. II. AGE 23 ANS.

Marc-Aurèle est désigné consul pour l'année suivante. L'un des partis félicite, au nom du sénat, Titus Antoninus, d'avoir donné un nouveau témoignage d'affection et de distinction au jeune Cæsar, en le désignant consul (1)... Il lui dit qu'il applique aux affaires le moteur qui leur donnera la vraie activité (2). L'autre parti, au nom de ce même sénat, paroît vouloir susciter la crainte que l'acte de cette seconde désignation ne favorise un jeune ambitieux dissimulé et perfide.... on reproche à l'Empereur d'agir en femme imprudente (3).... Les historiens

---

(3) Figure de femme assise présentant de la main droite la patère à un serpent enroulé autour d'un autel; de la gauche s'appuyant

nous apprennent en effet qu'il y eut un moment de la jeunesse du Cæsar, pendant lequel on essaya d'inspirer à Titus Antoninus de la méfiance contre lui.

On invite Marc-Aurèle à céder au contentement que lui doit inspirer cette seconde désignation au consulat (4). A l'instant où il va appliquer la main à la direction des affaires, il lui faut procéder en sage, se tenir plus que jamais en garde contre de nombreux dangers (5); agir en pasteur des troupeaux, et en pontife toujours prêt à pardonner à l'imprudence, à sauver, à délivrer (6).

---

sur le gouvernail d'un navire posant sur un globe. B. (mus. bidell.)

Figure debout, tenant de la *main droite la patère et le serpent ; de la gauche un gouvernail.* B.

Figure debout devant un autel présentant de la main *droite la* patère à un serpent, de la gauche appuyant le gouvernail sur un globe. B. (Num. fœsch.)

Il est remarquable que trois médailles en même métal reproduisent le même sujet. Pour caractériser l'urgence d'un avis, on le répétoit donc sous la même forme. Ce ne sont point là trois exemplaires d'une même monnoie. Les légendes offrent toutes trois des différences. D'ailleurs nous ne renouvelons l'indication d'un type, que quand il est distinct de ses semblables ou de ses analogues aux conditions déterminées.

AN 898 (E. R.). 145 (E. C.). P. TR. VII, VIII. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. CONS. II. AGE 24 ANS.

Un premier enfant naît de l'union de Marc-Aurèle et de Faustina ; il y a lieu de croire qu'elle étoit trop jeune, au moment de son mariage, pour habiter pendant les premières années avec son époux..... (1). On félicite l'Empereur d'un évènement qui devoit le satisfaire comme père de Faustina et d'un fils adoptif, qu'il lui est permis d'aimer à la manière d'un vrai fils ; et comme empereur, puisqu'il peut envisager dans l'enfant qui vient de naître un second successeur. On peut conjecturer que cet enfant-ci mourut dans l'année (2), mais après

la naissance d'un second; ainsi la famille d'Antoninus offre deux gages de prospérité à la nation (3). On lui met sous les yeux le tableau des garanties que l'empire possède contre les prétentions des ambitieux, en lui rappelant qu'il a quatre successeurs : Marc-Aurèle, Commodus Cejonius et deux enfans de l'aîné de ces princes (4).

On témoigne à Antoninus et à Marc-Aurèle de la satisfaction de l'union qui les rapproche dans la magistrature (5). Antoninus donne cette année la robe virile à Commodus. L'un des partis répète l'avertissement que ce jeune homme sera celui qui dans le partage de l'autorité se fera obéir des soldats et redouter des ennemis (6). Il rappelle à l'Empereur que son trône n'aura un véritable appui, que s'il le fonde sur l'égalité de rang qu'il donnera à ses deux successeurs (7).... Tout se conciliera. L'administration propagera avec rapidité ses bienfaits, si elle a deux supports qui ne seront pas de moins bon service l'un que l'autre (8). On invitoit donc Antoninus à donner avec la robe virile le titre de Cæsar à Commodus. Il s'y refusa.

On essaie d'émouvoir l'impassibilité de Marc-Aurèle, en lui montrant le spectacle de la joie publique qu'excite son élévation, en l'invitant à donner essor à la sienne propre (1). C'est au nom du sénat lui-même qu'on lui fait cette communication, et c'est par une médaille frappée sur l'or, comme afin de lui donner, avec plus de prix, plus d'authenticité.

Sa jeunesse, lui dit-on, ne cesse pas de s'entourer des décorations qui d'ordinaire ne récompensent que les grands services (2). Mais il sied à la jeunesse d'un empereur d'ambitionner aussi la gloire des lauriers, par où on l'obtient d'ordinaire (3), par les armes, par les trophées militaires; de prétendre aussi à la palme triomphale. Il faut qu'un jeune prince mette une partie de sa vertu à montrer la vaillance d'un soldat. La vaillance militaire ne se doit pas séparer de celle du philosophe dans un empereur (4). .. Tel est le langage que lui adresse l'un des partis. L'autre lui dit, au nom du sénat: la vertu d'un empereur est de faire servir la force d'un guerrier et toutes les armes, celles qui atteignent de loin et de près, à

comprimer la puissance militaire (5); qu'il place sa vraie gloire à agir à la manière des divinités, à se tenir toujours prêt à faire craindre aux pervers sa puissance constamment prête à agir; que son action soit habituellement soumise à la méditation, réglée par la sagesse, conduite avec prudence (6), et en outre, qu'il ne craigne pas de frapper à la fois en lui-même les inclinations brutales et grossières; de frapper parmi ceux qui lui seront soumis, l'être insocial et farouche qui se rendroit dangereux à l'ordre public (7).....

Une voix prononce : Enorgueillis-toi.... te voilà au comble de la félicité... Ecarte et repousse au loin le vulgaire. Un homme qui va sans doute gérer les magistratures en prêtre, doit prendre plaisir à traiter les hommes en profanes (7 *bis*)...... *Veille sur toi-même, lui dit* une autre voix; montre que compter sur *tes vices, c'est* augurer mal. »...... Sois attentif et adroit comme il faut que le soit le guide d'un char, qui a pour tâche de faire marcher du même pas et avec une vitesse dont il sera toujours le maître, les quatre coursiers attelés de front au même quadrige (8).... qu'il les touche avec modération et ménagement. Le vrai honneur consiste à communiquer avec les hommes, en homme de

---

(5) VIRTUS COS. II, S. C. Figure militaire tenant de la main droite une haste, de la gauche le *parazonium*, et du pied droit foulant un casque. A. B. *mus. cos.* La haste se montre surmontée d'un aigle dans une médaille du recueil de Gessner... Cette différence vient peut-être de l'intention du graveur. *Voy.* Gessn. t. C IX, l. 8, 1 et 2. (*Eckel.*)

(7) Figure équestre faisant fouler aux pieds de son cheval un sanglier. L'historien Dion a-t-il pris dans le sens historique cette médaille, quand il a dit que Marc-Aurèle tuoit à coups de lance un sanglier sans descendre de coursier. Dio. l. 71, p. 816.

(7 *bis*) Felicitas aug. félicité de l'auguste. Figure appuyée de la gauche sur le *commentaculum* ou *commotaculum*. (7 *bis a*) O. Gessn. t. CV, l. 1, n° 6. Pedrusi Mus. Farnes. (Cette médaille est marquée Cos. 11, et pourroit être également attachée à l'an 145.)

(7 *bis a*) Le commentaculum étoit une verge terminée par un petit corps sphérique que portoit le flamine; il s'en servoit pour écarter les hommes qui se trouvoient sur son passage quand il se rendoit aux sacrifices.

paix, et, loin de les repousser, à les appeler auprès de soi afin de verser de plus près sur eux les bienfaits (8 *bis*)...

Qu'il n'épargne rien pour entretenir un heureux accord avec son père; qu'il puise dans le trésor de la puissance bien assise de ce père, tout ce qu'il est obligé de répandre de services et d'assistances (9); qu'il abaisse devant lui tous ses moyens, qu'il les emploie ou les prodigue avec discrétion pour son service et au bénéfice des inférieurs (10). Les vœux universels sollicitent la durée d'un heureux accord entre lui et son épouse (11); entre lui, son épouse, et son père (12). Qu'il ne perde pas l'espérance de voir s'accroître encore tant de biens (13). Les abondances de toutes prospérités l'attendent (14). Qu'il sache que quand il en viendra en possession il faudra qu'il voie en lui le dispensateur de tous les biens. Qu'il se porte à les distribuer sans fierté et avec même disposition d'esprit que s'il offroit aux dieux ce qu'il prodiguera aux hommes... Qui jamais a prétendu à la reconnoissance des dieux (14 *bis*)!....

Un dernier avertissement grave et auguste lui dit: « En présence d'un roi d'une expérience consommée, et sous le regard de la déesse de la sagesse, enfant que tu es, on t'appelle à toucher le vase sacré sur l'autel.... à mettre la main à l'urne des sorts....(du sort des humains) porte dans ce vénérable ministère la droiture, l'innocence, toutes les vertus natives du jeune âge » (15).

Respecte les conseils prophétiques, sacrifie sous le chêne de Dodone, il murmurera pour toi la parole de bonne direction... Tourne-toi,... le trépied sacré est là, mais prends garde... ses oracles, en servant la prudence, cachent de vrais dangers... cependant de tous côtés les avis t'entoureront (8 *ter*).

---

(15) Trois figures. A droite, un vieillard, la main droite appuyée sur la haste, et assis sur un trône devant un autel. A gauche, Minerve appuyée de la gauche sur la haste, de la droite sur le bouclier; au milieu, un enfant mettant la main à l'ouverture d'une urne posée sur l'autel. Gessn. t. CVI, l. 5, n. 1. Pedrusi M. F. 10, 2. Marc-Aurèle put pénétrer aussi, qu'on lui faisoit entrevoir que le sort du jeune Commodus (Lucius Verus) dépendroit peut-être de la manière dont il alloit gérer la magistrature consulaire.

(8 *ter*.) Tête presque virile de Marc-Aurèle.
Jeune homme nu et debout, inclinant la patère sur un autel où

s'allume la flamme. Au-dessus de l'autel un arbre, derière le jeune-homme une estrade de deux degrés, sur l'estrade un trépied autour de l'une des traverses duquel est suspendu un serpent qui semble sommeiller, ou qui contrefait le mort. (*Gessn. t.* CVII, *l.* 2, *n.* 1 et 2. Pedrusi, 4.)

An 899 (e. r.). 146 (e. c.). P. Tr. VIII, IX. Cons. IV. Imp. II.

Marc-Aur. Cæs. Cons. II. Age 25 ans.

Cette année qui est la dernière du neuvième siècle de Rome, est remarquable en ce qu'elle ne présente pas une seule médaille de Titus-Antoninus ni de Marc-Aurèle; Goltzius en indique une qui se rattache à l'an IX de la puissance tribunitienne du premier de ces princes; on n'en connoît pas le revers, il n'y a pas de raison pour qu'on ne l'attribue point à l'an 900, puisque l'ère de la puissance anticipe d'une année sur l'autre.

A défaut de médailles romaines, il se présente des médailles grecques. On veut constater si la piété de Marc-Aurèle résistera à la dérision. Les gardiens des poulets sacrés (*pullarii*) lui dédient une inscription..... (*Muratori*) les nômes d'Egypte, sous la date L. H. (l'an 8 du règne d'Antonin), associent à son image celle de leurs dieux tenant en main les animaux symboliques, le serpent et le bouc (*Zoëga*).... Le sarcasme est poussé plus loin encore. On lui fait consacrer un type par le nôme de Prosopitis, lieu de la sépulture des brutes; c'étoit le cimetière des ossemens de tous les bœufs d'Egypte. On les y transportoit de tous les points de la région.

An 900 (e. r.). 147 (e. c.). P. Tr. IX, X. Cons. IV. Imp. II.

Marc-Aur. Cæs. Cons. II. P. Tr.... Age 26 ans.

Titus-Antoninus investit Marc-Aurèle de la puissance tribunitienne; il la lui donne vers le 25 février; elle lui assuroit l'inviolabilité. Il lui accorde la puissance proconsulaire : le sénat lui transmet le droit de rapporter cinq affaires par priorité sur tous autres sujets de délibération, *quinta relatio*. La concession de ces honneurs

coïncide avec le commencement du siècle (les années de la puissance tribunitienne de Marc-Aurèle comptent en effet avec celles du siècle renouvelé) : on lui confère les honneurs du pontificat; supérieur à tous les prêtres, il n'y avoit au-dessus de lui dans la religion que l'Empereur, qui ne paroît pas avoir mis en partage le sacerdoce suprême.

Lucilla, l'aînée de celles de ses filles qui vécurent, naquit cette année.

Le sénat fait connoître à Titus-Antoninus que le moment est venu où il peut donner l'essor au jeune Cæsar, l'élever au commandement du monde romain, lui soumettre l'ensemble de la gestion des affaires (1).

Quant à Marc-Aurèle, on fixe son attention sur l'inviolabilité dont le couvre la puissance tribunitienne; elle est le bouclier impénétrable, elle est plus que cela,... l'égide de Minerve (1);... on n'ose fixer le regard sur la force qu'elle donne. Ainsi il possède à la fois le palladium qui lui assure toute victoire sur l'ennemi.... sur l'émule (Commodus) (2), dans le cas où il voudroit l'attaquer; et le bouclier qui le défendra, quelque puissant que paroisse l'adversaire qui tentera de l'offenser... S'il étoit ambitieux, s'il ressembloit à un homme ordinaire (3), il pourroit marcher à l'assaut, bien assuré d'être abrité par le plus solide et le plus ample des boucliers; (4) (on peut voir que cette arme défensive se trouve sur cinq types dans la même année)... Point de pensées personnelles :... qu'il ne perde pas de vue que Rome est en possession du commandement et de la victoire (5)... imprudent seroit celui qui attenteroit à ses droits, celui qui oseroit combattre sa loi : mais il règnera par la loi; et, sous son administration, la grande cité renaîtra à toutes les prospérités; il ne combattra que pour la sauver si elle périclitoit, ou pour soumettre à son culte le monde entier.... L'honneur (6) pour lui consiste à se présenter à découvert au danger, comme le soldat qui, sans bouclier et le *pilum* à la main, reste en place en dépit d'un orage de traits (7). Mais son honneur le plus grand comme sa plus belle défense, sera dans sa religion, dans la piété avec laquelle il remplira les devoirs du culte de la vertu... le voilà créé pontife; les instrumens des solemnités re-

ligieuses, les vases sacrés sont mis à la portée de sa main; qu'il prenne plaisir à ne propager que de bons augures, à ne répandre que des paroles précieuses comme les parfums, des mots dignes d'un oracle, à multiplier les exemples propres à épurer les mœurs (8)... Le voilà investi de la puissance proconsulaire; le monde romain est à ses pieds; foulera-t-il l'univers ?... de plus haut il le domine, de plus haut il doit le protéger... le regardera-t-il avec indifférence ?... non, son œil fixé sur lui sera toujours prêt à juger quelle sorte de facilité, de liberté il faut ajouter à son mouvement (9).... Qu'il soit pour les peuples la bienfaisance inépuisable à répandre, et en même temps infatigable à accumuler, à mettre en réserve pour répandre de nouveau et à propos... (10); qu'il fasse espérer qu'on trouvera en lui *l'être fortuné* dont le moindre geste suffit à déterminer *une direction* utile et favorable (11);.... qu'après avoir beaucoup agi, beaucoup donné, il sache faire encore beaucoup espérer; qu'il se montre toujours prêt à se mouvoir, à marcher pour servir, qu'il fasse précéder chaque action de l'annonce d'un bienfait, comme la fleur est précédée de son parfum (12);... la prudence docile aux conseils se nourrit et s'abreuve d'un aliment aussi salutaire que s'il étoit présenté par la main des dieux : elle est dans un jeune homme l'augure fortuné de la prospérité des peuples, de la santé du corps social (13). Il vient de remporter une grande victoire : c'est parce qu'il a immolé ce qu'il y avoit en lui de vicieux, qu'il s'est mis en possession de toutes forces : qu'il s'apprête à dompter les vices des autres, à punir le crime, et que cependant il attende dans le repos du fort, toujours prêt, toujours ardent, à se porter à de nouveaux combats (14).

Ces conseils laissent percer la confiance des personnages qui les donnent. Une telle confiance doit élever l'ame de celui qui les rêçoit... mais la méfiance abaissera-t-elle cette ame?... on veut l'essayer : l'un des partis lui dit subitement, comme avec insulte : « Te crois-tu bien fort de la redoutable puissance tribunitienne ?...... une telle puissance dévore celui qui, s'affourchant sur elle, ne la sait pas gouverner. Va, tu n'es encore qu'un joli enfant, à cheval sur une panthère ! Contrefais à ton aise

le héros, mais si tu irrites du javelot ta monture, la petite arme que tu portes ne te préservera pas d'être dévoré par le monstre... n'irrite point ceux qui sont redoutables » (15).

L'autre parti reprend : « Ne crains pas de frapper à la fois en toi-même les inclinations brutales et grossières : de frapper parmi ceux qui te seront soumis l'être insocial et farouche qui se rendroit dangereux à l'ordre public. »

---

(15) L'Amour à cheval sur une panthère; il tient de la main gauche un javelot appuyé sur son épaule, et affecte une attitude militaire. Gessner, tab. CXI, l. 3, fig. 3. Vic. n. 1 R. 49, 21.

Voyez l'année 145, note 7. Il est peu douteux qu'on n'ait trouvé moyen en cette circonstance, de faire revenir sous les yeux du jeune tribun du peuple, le type de la figure équestre qui frappe le sanglier, ce farouche ennemi de la culture qu'il dévaste d'ordinaire au moment marqué pour la moisson.

AN 901 (E.R.). 148 (E.C.). P. TR. X, XI. CONS. IV. IMP. II.
MARC-AUR. CÆS. P. TR. I, II. CONS. II. AGE 27 ANS,
(*Occo*, p. 199.)

Titus-Antoninus accorde à Marc-Aurele un surcroît de faveurs; il y a lieu de croire que, sans lui donner dans tous les actes le titre d'empereur, il lui en confie l'autorité : il veut qu'on lui obéisse comme à lui-même. Le Cæsar devient *imperii consors*, associé au commandement. (*Sedon. Melit. Episc.*)

On fait constater à l'Empereur qu'il déposera le trésor de sa confiance dans un vase en état d'en bien mesurer l'emploi. Le maître des hommes peut ordonner à celui qui le représente d'aller porter et faire respecter son commandement (1). Antoninus en se réservant le droit d'exécuter la partie la plus douce de la tâche royale, doit se créer les moyens d'exécuter par un autre les travaux dont il peut se dispenser en personne. Un surcroît de loisir le mettra en état de combler la mesure des biens, de préparer aux peuples (2) la conservation des prospérités qu'il leur prodigue avec effort; leur stabilité s'affer-

33.

mira comme d'elle-même (2 *bis*) : c'est par-là qu'il se montrera semblable à la Providence, qui, faisant éprouver au monde les bienfaits d'une bonne direction, lui permet encore de jouir de l'espérance de la voir se maintenir à jamais (3).

On insinue à Marc-Aurèle qu'il peut se considérer dès ce moment comme investi de la puissance impériale. On l'invite en effet à se regarder comme vêtu du *paludamentum* ou manteau impérial; à reconnoître qu'il a le sceptre en main, qu'il monte le char de triomphe des empereurs; qu'il tient en sa possession les trois grands pouvoirs : celui de donner les lois, de gérer l'administration, de dominer les armées (1, 2, 3, 4).... qu'il s'apprête donc à mettre en action ces puissances, avec le courage d'un guerrier habitué à manier intrépidement et sans fatigue ses armes pour la défense commune. Il importe qu'il n'oublie pas dans quel ordre d'estime un empereur doit classer ses pouvoirs. Si c'est la force militaire qui l'a élevé et qui le soutient, il n'en est pas moins de son devoir de la contenir avec fermeté, de la forcer de rester soumise à toutes les autres. La plus importante à conserver, à ménager, c'est la puissance législative... Celle dont il faut porter au loin l'action sera celle qui règle l'administration... Qu'il jouisse dès ce moment d'une satisfaction accompagnée de sécurité (5); mais, à l'imitation de Minerve, qu'il ne cherche son véritable appui qu'en lui-même, en sa vertu (6). Que, comme Minerve, il se maintienne propre aux fatigues de la guerre, aux arts de la paix. Qu'il enrichisse sa pensée, sa raison, de toutes les connoissances utiles, pour en faire libéralité aux hommes, pour en faire hommage aux dieux. L'inauguration des vœux formés en sa faveur est commencée. La récolte des honneurs, des puissances qu'il peut rendre bienfaisantes, étoit mûre pour lui. Voilà le moment où il convient de se montrer digne de distribuer à tous, les biens dont il s'étoit fait voir digne de devenir l'heureux possesseur (7).

An 902 (E.R.). 149 (E.C.). P. Tr. XI, XII. Cons. IV. Imp. II. Marc-Aur. Cæs. P. Tr. II, III. Cons. II. Age 28 ans.

Il faut qu'il s'accoutume à penser que l'empire du monde est à sa disposition (1), qu'il lui suffit de commander, et surtout qu'il est de son honneur d'agir en guerrier intrépide (2).

A cette heure et sans aucun ménagement, de grands mouvemens sont suscités en lui. Il se doit sentir poussé à combattre (3, 4), encouragé par l'espoir de vaincre (5).... Comme à l'improviste, on le somme d'ouvrir devant la Divinité, la profondeur de son cœur, la partie de son âme où devroit résider tout ce qu'il y a de plus pur. On le somme d'en répandre les secrets devant l'autel; on interroge sa pensée... sur les dispositions dont il peut être prévenu contre le jeune Commodus, considéré comme un enfant, par rapport à la distance d'âge qui les sépare l'un et l'autre. Commodus avoit alors dix-huit ans (6).

Il s'agit en effet dans cet instant d'une grande crise; on va entreprendre de former et de modeler selon toutes les règles de l'art son caractère (7). Un type ingénieux instruit de ce dessein Antoninus et ceux qui doivent concourir à l'exécuter.

On entreprend de le soumettre à la plus importante des épreuves. Toutes ses actions, sa pensée elle-même, vont subir les pires interprétations, il se verra méconnu; cela le disposera-t-il à se méconnoître lui-même?.... Voilà que l'on prétend avoir pénétré qu'il est devenu épris du pouvoir; que l'orgueil et l'ambition ont éclaté en lui; qu'il craint qu'on ne lui oppose un jour son frère d'adoption Commodus; qu'il est jaloux, qu'il est ennemi de ce jeune homme.

De certaines chances avoient pu amener de la part de

---

(7) Figure nue, debout, tenant de la gauche un ébauchoir, de la droite une boule d'argile. Elle présente cette boule à la hauteur du sein d'une autre figure en buste, posée sur un piédestal. C. B. (*Cimel. Mus. Mar. Theres.*, p. 38, fig. 2.)

l'adolescent quelque manque d'égard, quelque offense envers Marc-Aurèle, ou peut-être quelque trait de présomption. On affecte la conviction que les torts de cet imprudent sont réels, qu'ils ont fait éclore la haine du Cæsar, qui aura prévu une catastrophe pour ses prétentions ambitieuses mal dissimulées maintenant.... Es-tu donc bien irrité?.... ô sage, te voilà devenu Minerve belliqueuse; eh quoi! tu t'apprêtes à rendre le mal pour le mal (8)..... Empresse-toi plutôt d'étendre un voile sur le passé; de même mouvement tu te sentiras disposé à mieux espérer de l'avenir (9)..... Veux-tu ne point t'effrayer du jeune rival..... Prends la résolution d'agir envers lui en protecteur, en défenseur (10); l'âme *prête à une vraie réconciliation*, regarde ceux qui l'offensent comme *aussi dignes d'intérêt, que* des enfans qui ne tombent en faute que par *ignorance* ou inadvertance..... Un cœur vraiment pur se dissimule à soi-même, dissimule aux autres les torts de ses proches (11). En quoi consiste l'honneur solide? à se montrer inépuisable en bienveillance, à en répandre le parfum autour de soi, et de plus à manifester qu'après avoir prodigué les bienfaits, on est prêt à offrir encore une moisson inépuisable de bienfaits nouveaux; tel est le devoir que t'impose la fidélité à l'intérêt de la patrie, et que réclame la volonté publique (12).

De semblables avis donnés avec l'accent de la conviction, suffiroient à amener un homme à douter de son innocence. Il devroit lui sembler que l'on connoît mieux que lui-même l'intérieur de son âme, que l'on y a surpris quelque mauvais sentiment encore ignoré de lui... Quel sujet de crainte! on l'avertit qu'il lui faut considérer quelle fausse image il s'est faite, et de son rang dans l'univers, et de la destinée qui l'attend... A-t-il pu se croire appelé à régir le monde, à le régir seul.... L'empire du monde n'appartient qu'à la Providence, elle étend le bras, et il se meut à son commandement (2)... qu'il se soumette à elle, et ne prétende point à la représenter, qu'il ne cherche à voir sa propre image que dans les enfans protégés, soit par l'indulgence, soit par la piété (7, 8).... qu'il apprenne à se considérer « comme un mince objet de la destinée générale. » (M.-Aur. Pens.)...

Mais non, il est ambitieux,... eh quoi! pourtant, il étudie, il connoît la loi de l'état, c'étoit par-là qu'il se recommandoit, c'étoit-là sa vertu (13). Comment son ambition vise-t-elle donc à détruire l'autorité des dispositions d'un empereur à qui il doit son rang et son élévation? Ah! il s'est séparé du devoir, il a abandonné la loi..... il est armé contre elle, contre tous (14);... ainsi il a ouvert la boîte fatale, la boîte de Pandore. Il a laissé voir à nu une pensée qu'il falloit cacher, il a trahi son secret (15)..... ce secret est celui de l'ascendant qu'il veut prendre sur le jeune Commodus, de l'oppression à laquelle il prétend le vouer, peut-être de la ruine qu'il lui prépare.... ou il est imprudent,.... ou il est malveillant..... Dans l'une et l'autre supposition, il mérite d'être abandonné par l'un et l'autre des partis qui l'ont éclairé de leurs conseils..... Pervers, tu as tourné le dos aux avertissemens prophétiques, aux présages, aux inspirations des sorts..... Traître, tu t'es armé contre le sage inspirateur; tu l'as frappé sur le trépied même, d'où il te dirigeoit dans ton intérêt prochain (16). Tu n'entendras plus la voix du conseil,.... tout est perdu..... Un immense ravage est l'effet du débordement de ta passion;... le grand édifice laborieusement bâti est tombé en ruines (17).

---

(13) VIRTUS (exerg.) Figure casquée assise sur un siège de forme distinguée; elle s'appuie de la gauche sur la haste; elle tient de la droite un livre ou le parazonium déroulé, et jette les yeux dessus. *Gessn.*, *t.* CXI, *l.* 3, *n.* 7. *Cab. de Pfau Vic* 49 (16).

(14) Jeune homme tenant l'arc de la main gauche; il est nu. Le parazonium, séparé de lui, est appuyé aux pieds d'une table. G. B. (*Gessn.*, *t.* CVII, *l.* 1, *n.* 5. *Pat. thes. Mauroccn.* 61, 1.

(16) Jeune homme debout; son corps est nu; sa chlamyde flotte derrière ses reins. Il tient de la gauche un arc et soutient négligemment de la droite le parazonium que l'on pourroit confondre avec un carquois. Derrière lui est un autel ou une table. Un vase ou une urne se voit sur l'autel; au-dessus s'élève un arbre. Un corbeau se montre à l'extrémité de l'une des branches. Devant le jeune homme est un trépied, aux traverses duquel se suspend un serpent mort ou mourant. G. B. (*Gessn.*, *t.* CVII, *l.* 1, *n.* 3 *et* 4.—*Mus. reg. Gall. Pedrusi M. F.* O. 3.

(17) Tybre couché. Auprès de lui l'urne d'où découlent les eaux et l'image d'un cirque détruit. (Num. Arscot, t. 47, n. 16. La médaille dessinée dans Patin et marquée ici du chiffre 4, offre quelque

différence. Occo décrit ainsi le même sujet. Figure nue sacrifiant devant l'autel, tenant de la droite une patère; auprès d'elle d'un côté un arbre, de l'autre un autel d'où sort un serpent. *Sched. Pedrus*. (Voyez l'an 148.)

An 903 (E.R.). 150 (E.C.). P. Tr. XII, XIII. Cons. IV. Imp. II. Marc-Aur. Cæs. P. Tr. III, IV. Cos. II. Age 29 ans.

La menace de l'interruption de communications, faite à Marc-Aurèle, reçoit son effet..... Jamais, en effet, elles ne furent *moins fréquentes*. Cependant l'observation agissoit constamment. Soit *que l'on jugeât nécessaire* de ne pas laisser Marc-Aurèle mesurer *la force* qu'il avoit de marcher seul, ou que l'on craignît de faire perdre à l'influence une partie de ses droits, soit que la supériorité avec laquelle il s'éleva au-dessus des suggestions violentes que nous n'avons point décrites, mais qui se déduisent des mêmes types auxquels nous avons donné une autre direction de signification, eût subjugué l'estime, l'on reconnut la convenance de faire arriver jusqu'à lui quelques témoignages d'approbation. En effet ce n'étoit encore là qu'un des essais premiers par lesquels on mettoit en expérience ses premières dispositions. Les épreuves à venir devoient être plus prolongées et plus graves.

On fait avec ménagement présager à Marc-Aurèle les succès qui lui sont réservés pour l'année suivante.... et toutefois on continue d'user du mode affecté aux épreuves. « Ton innocence est sous la tutelle de la piété. La piété est ta vraie protectrice (1); la providence prend ta foiblesse sous sa défense (2); la victoire est le prix du courage que tu as montré dans tes combats contre toutes tes coupables pensées, contre tes intérêts, contre toi-même (3)! .... Combien est grande cette récompense! Ce n'est pas moins que l'empire du monde. Tu en vas prendre possession, en conquérant, en maître.... Tu poseras le pied sur la terre; et sur la terre le mouvement s'arrêtera. Tu presseras la terre de ton pied, et la terre s'abaissera dans

l'espace (4).... Téméraire! repousse au loin d'aussi orgueilleuses pensées, et reconnois que la vraie vertu, contente de sentir qu'elle est en possession d'une force utile, mépriseroit et fouleroit aux pieds l'empire du monde (4 *a*). Elle te dit : sache te maintenir droit selon la loi (4 *b*)....Jeune philosophe, cette vertu là est la vertu spéculative, la vertu idéale .... Jeune roi, il est une autre vertu spéciale qu'il faut que tu te représentes à la pensée; c'est celle qui convient à un souverain du monde romain ....Qu'il soit armé pour la défense commune, qu'il s'appuie dans l'administration sur la droiture (4 *c*); qu'il ne s'écarte jamais de la mesure (*ib.*); que la loi de l'état règle son action comme son repos; qu'il n'opère pas un mouvement, qu'il n'agite pas le pied sans rapporter son mouvement, sans rapporter le moindre de ses déplacemens à l'intérêt de l'empire qui lui est soumis.

AN 904 (E.R.). 151 (E.C.). P. TR. XIII, XIV. CONS. IV. IMP. II. MARC-AUR. CÆS. P. TR. IV, V. CONS. II. AGE 30 ANS.

Les épreuves sont interrompues. Les communications toujours plus rares, ne sont plus interrogatives. Marc-Aurèle est abandonné à la jouissance de ses succès. L'époque de sa trentième année est pour lui celle des plus vives satisfactions. Les deux consuls sont ses amis les plus chers .... S'il est ambitieux il peut se dire : tout favorise mes espérances .... Le pouvoir des magistrats comme le pouvoir du prince me sont bienveillans. En même temps, l'expression de l'opinion publique par une voie délicate, puisqu'elle est indirecte, vient lui témoigner qu'elle unit sa joie aux réussites qu'il obtient (*). Si cette expression eût été directe, il auroit eu droit de la prendre pour une suggestion dangereuse, pour une

(*) Cette année ne nous offre que deux médailles de Marc-Aurèle. Toutes celles qui le concernent sont marquées au coin d'Antoninus Pius. On sent que les types étoient destinés à passer sous les yeux de l'un et de l'autre prince.

provocation à l'orgueil. Quel changement dans sa position ! Il étoit persuadé que son père avoit laissé refroidir son affection pour lui. Comment auroit-il pu autrement concevoir la possibilité de sa déchéance et de l'ascendant réservé au jeune Commodus ! L'année précédente avoit été employée à lui donner quelqu'encouragement, quelque espérance. Celle-ci dès le premier abord change l'espérance en réalité. Il entend le mot de bon augure : *joie, ... joie pure.* Le voilà retiré des enfers, il est racheté.... C'est à l'affection de Cérès que Proserpine a dû le bonheur de revoir la lumière du jour (1). Et lui... l'amour de son père lui rend tout... Il gouverne le monde en interrogeant la pensée de ce père affectueux, qui ne s'approprie que la réserve des bienfaits destinés à en *reproduire d'autres*, à renouveler toutes les prospérités ... La joie publique *éclate comme* celle d'Antoninus, comme doit éclater la sienne propre. Elle admire, elle approuve qu'il ait recueilli le fruit de sa vertu, le vrai fruit de vie (1 *a*)... Oui, dans la tendresse que l'empereur lui témoigne, les peuples reconnoissent avec transport l'amour de la jeune mère pour son enfant; dans celle qu'il rend à son père, l'affection de l'enfant naissant qui aime uniquement celle qui vient de lui donner le jour (2). Ils reconnoissent en lui, avec respect, l'égal de son père : ils l'honorent avec même culte, avec même piété. Ils les considèrent l'un et l'autre comme deux divinités qu'éclaire un feu divin (3); comme une seule divinité, puisqu'un même corps unit deux intelligences; comme une seule divinité bienfaisante et pacifique qui double son existence et ses formes, afin

---

IMP. CÆS. T. ÆL. HADR. ANTONINUS AUG. PIUS P. P.

(1) LÆTITIA, Joie. Cos. IV. Deux figures vêtues de la toge; l'une tient de la gauche le globe (Titus Antoninus), l'autre de la droite deux épis.

(1 *a*) Visconti reconnoît dans le globe une grenade, et dans les figures Cérès ramenant Proserpine des enfers. Conjecture pleine d'esprit et que ne désavouera point le sentiment. Quel plus vrai sujet de joie que celui de la délivrance donnée et reçue, quand le bienfait s'exerce entre la fille et la mère ! quelle joie plus animée et plus touchante que celle qui émeut à l'unisson l'âme d'une fille et celle de sa mère !

de mettre en action toute l'étendue et toute la variété de sa prévoyance et de ses bienfaits (4). Le sénat les invite à prolonger l'heureux accord d'action par lequel ils présenteront au peuple romain l'espérance de voir se multiplier inépuisablement toutes ses prospérités (4).

On s'adresse directement à Marc-Aurèle.

Voilà le char de triomphe, te reconnois-tu dans celui qui le monte?... (5) non, la modestie te fait détourner les yeux et tu te dis : celui qui monte ce char est l'Empereur; et je n'ai point de rang au lieu qui est marqué pour l'exercice solennel de son autorité.... Cette félicitation recèle un avertissement qui peut l'affliger.... tu possèdes la sagesse clairvoyante : que la prudence qui n'est que la clairvoyance, te fasse discerner le véritable état des choses, te rende atttentif à veiller sur toutes tes démarches.

AN 905 (E. R.). 152 (E. C.). P. TR. XIV, XV. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. V, VI. CONS. II. AGE 31 ANS.

La paix la plus profonde régnoit dans l'empire; on avoit signalé cet heureux période en disant à Antoninus-Pius : « Tu es le bon génie de l'agriculture et du commerce : tu peux te reposer sur le gouvernail : quand la paix règne, les mers libres laissent arriver en abondance, et comme sans réclamer les efforts du pilote, tous les produits que les champs se plaisent alors à prodiguer (1). » Il n'est rien épargné pour lui témoigner que l'unité, que la plénitude du pouvoir est entre ses mains. *Or, Marc-Aurèle devoit avoir connoissance des types frappés pour l'Empereur : à cette époque, il concouroit aux travaux comme aux bienfaits de l'administration. La certitude des succès qu'il obtiendroit dans la gestion des affaires d'ordre civil étoit acquise.* L'un des partis lui disoit : tu touches à la vraie vertu; courage, tu mets la loi civile en honneur, tu émousses le fer de la lance et

tu réduis le soldat au rang qui lui appartient dans une société tranquille (2).

Tout-à-coup, et par contraste, on l'avertit de songer qu'il lui faut sacrifier aussi sur l'autel qu'honorent les armées; pourquoi tardcroit-il à se montrer le bon génie des légions? qu'il entretienne comme le feu de Vesta, le feu de l'amour de la patrie, le sentiment ardent de la défense nationale (3)... Et quoi! il se montre au contraire inexpérimenté à cette tâche; le culte qu'il rend à cet autel est peu sensible (3 *bis*)... La vertu que l'on prise et qui fait dominer son ascendant est celle qui se munit de l'arme défensive et de l'arme offensive (4); elle sait voler à l'attaque, il n'est point de résistance qu'elle ne tente de dompter (4). Et lui, toutefois, où place-t-il *à présent l'honneur ?.....* ce n'est pas dans ce qui en forme *la vraie substance,* la substance solide,... il semble que ce soit *dans la gloire* vaine et frivole propre aux jeux ou aux exercices communs de la force humaine (5)... A quoi la douceur, la clémence assimilent-elles l'homme? à une femme sans défense qui ne sait opposer à l'ennemi pour bouclier que le pan déployé de sa tunique (5). Celui qui sacrifie sans cesse sur l'autel du temple excite l'approbation de la piété, l'admiration des ames religieuses (6); .... mais la victoire n'adopte pour autel que la main du guerrier qui affronte et traverse toute résistance (4).

Le voilà bientôt amené à se figurer que toute la gloire de la prospérité publique s'attache à Titus-Antoninus seul. Il en vient à imaginer que l'Empereur souffre ou ordonne qu'on le prive de la part de crédit et de louange qui appartient à sa coopération; que son éloignement pour la guerre et ses habitudes philosophiques portent à le juger peu capable de gérer en souverain l'administration de l'empire.

---

(2) *Virtus*, la Vertu. Figure militaire, tenant de la droite la haste, et appuyant le parazonium sur sa ceinture; elle foule du pied gauche un casque. B. I. (Gessn., t. CXI, l. 4, n. 1.)

Virtus, la Vertu. Même sujet. Le fer de la pique est tourné vers la terre. (Gessn., t. CIX, l. 4, n. 1.)

Lucius-Commodus, le frère d'adoption de Marc-Aurèle en qui on lui faisoit naguères entrevoir un émule, un rival préféré, que l'on affectoit de supposer haï, lui que bientôt on indiquera à sa pensée comme le personnage à qui l'on réservoit la suprématie du pouvoir qui devroit tout au moins être commun et égal entre eux, Commodus reparoît tout-à-coup pour tourmenter son ambition et agiter l'affection qu'il veut porter à son père. Cet émule, ce rival est nommé Questeur avant l'âge, il vient de présider des jeux... et l'Empereur a consenti à se placer à sa droite, il a exigé que Marc-Aurèle siégeât à sa gauche, il l'a peut-être présenté au peuple comme destiné à devenir le centre de tout.... Le voilà désigné consul.... Ainsi des notions trop certaines l'instruisoient de sa disgrâce, de l'injustice de son père... Ah! un zèle trop loyal et de trop bons services ont provoqué la jalousie de l'Empereur.... A présent on rapporte donc à Titus-Antoninus seul tout l'honneur d'une administration prospère dont le coopérateur principal étoit son fils;... et Titus-Antoninus accepte un pareil présent, et lui-même il donne la gloire à celui qu'il sait ne devoir la mériter jamais (1).... Ce n'est pas seulement la gloire, c'est la puissance qu'il lui transmet, c'est la récompense: par où l'a méritée Commodus?.... toutefois, comment se refuser à croire que celui qui méconnoît un droit évident, ne se tient pas prêt à élever et à récompenser contre toute espèce de droit et de justice.

L'année s'écoulera et il ne s'associera pas à son image et à son nom une seule de ces allégories qui appartiennent ou à la félicitation, ou à l'encouragement.... Il a subi un véritable revers: tout l'abandonne;... non, tout l'insulte; jamais les types qui représentent la victoire ne

---

(1) Victoire, plaçant une couronne de laurier sur la tête de l'Empereur assis, qui présente une branche de laurier à une figure debout devant lui (Lucius Commodus).

s'étoient tant multipliés,... pour l'outrager en sa défaite (1, 3, 5 *et* 6).... pourquoi ne comprendroit-il pas qu'ils l'invitent à prétendre lui-même à la victoire... allons, qu'il s'unisse aux légions, qu'il aille prier à leurs autels (7)... qu'il combatte ou du moins qu'il se défende;... ô témérité!... sa raison lui commande de se vouer à l'inaction (7, 8 *et* 9); le prudent pour venger ses services méconnus, a-t-il rien autre chose à faire que de retirer à lui les armes qu'il appliquoit à la protection des autres (9)?...

Subitement on fait un appel à sa malignité en lui exposant l'opinion vraie que l'on avoit de Commodus. A cet effet, par une substitution singulière, on lui dit de lui-même le mal que l'on prétendoit faire percer sur le compte de son émule:... ce *jeune homme*, qui prétend remplir le rôle de la Providence, n'est *qu'une femmelette* prête à jouer avec le globe du monde comme avec un ballon.... quel frèle appui la soutient (10)! ô jeune homme! te voilà en assiette sur le pouvoir suprême.... à quoi feras-tu servir cette puissance indomptable? A te conduire à ta perte... Tu abandonnes l'asile de la sainteté et tu vas droit au culte des passions brutales.... ou impures (11).

---

(6) Figure assise, tenant de la droite une petite statue de la Victoire, de la gauche une haste avec un bouclier.

(7) Figure debout, devant un autel, tenant de la droite une patère, de la gauche une enseigne militaire, *Génie des armées*. Le type n'étant plus accompagné de son épigraphe, on abandonne son interprétation à l'arbitraire de celui qui veut s'en appliquer la signification, selon sa disposition d'esprit.

Nous décrivons ainsi cette médaille, d'après les planches de Gessner. Figure de jeune homme, de la droite épanchant une patère sur un autel de moyenne grandeur; de la gauche, tenant une enseigne surmontée d'une croix. L'enseigne est formée de deux disques ou boucliers, placés sur la hampe. B. 1. Gessn., t. CV, *l.* 12, n. 3.

(10) Figure de femme debout, tenant de la droite un globe, s'appuyant de la gauche sur un fût de colonne d'une proportion grêle. B. 2. (Gessn., t. CXI, l. 4, n. 2. C. de Pfau.)

(11) Jeune homme assis sur un lion. Derrière la croupe du lion, un petit temple en construction; près de la tête de ce quadrupède, un herme de Pan ou de Priape. C. 2. (*Cimel. Mar. Theres.*, p. 39, fig. 1.)

Lucius Commodus occupoit pour la première fois la dignité de consul; une grande libéralité venoit de se faire au peuple. Il n'est pas permis de douter que l'on n'eût dessein de persuader à Marc-Aurèle qu'elle avoit été effectuée pour ménager à son rival la bienveillance de la nation, pour recommander par un bienfait le nom et la personne de Commodus. Telle étoit l'opinion que le Cæsar devoit se faire en cet instant de la situation des choses, et de la sienne propre. Cependant Titus Antoninus, comme on le sait et comme il le témoigna, n'avoit aucune estime pour les talens ni pour le caractère de son second fils d'adoption. Comment lui accordoit-il donc presque subitement les distinctions qui le tirent de l'obscurité? Ne falloit-il pas que cet excellent père eût consenti à montrer du refroidissement à l'égard de Marc-Aurèle, peut-être même de l'éloignement? On n'auroit pas fait illusion au Cæsar, on n'auroit pas atteint le but d'alarmer son ambition s'il avoit vu l'affection de Titus Antoninus persister; s'il l'avoit trouvée également démonstrative...

Pendant le consulat de Commodus, aucune épigraphe n'accompagne les médailles du Cæsar. Plus d'encouragement, on lui fait une loi de la plus exacte prudence. On l'avertit que, durant cette année toute entière, il sera sans défense, qu'il lui convient d'exercer sur lui-même une sévère vigilance;... nul ne peut le protéger (5).... On lui montre encore l'empereur régnant

(5) TRIB. POT. VII, VIII. Les deux nombres associés sur la médaille (ce qui est fort peu commun) témoignent qu'il s'agit non pas d'une année de puissance tribunitienne; mais de l'année civile commençant au 1er janvier de l'ANNÉE CONSULAIRE, *de celle du consulat de Commodus, ennemi de Marc-Aurèle.*

Minerve assise; elle s'appuie de la droite sur sa lance; derrière elle est son bouclier placé entre le siège et la hampe de la lance; de la gauche elle présente un objet peu distinct, qu'on auroit droit de supposer être une chouette B. (Gessn. t. CIX l. 5 n° 2. Reg. suec. Spanh. ind Cavot.)

seul, commandant *seul* au monde romain, se réservant toute la gloire de tous les succès (1). Il a réuni, ou il est près d'achever de réunir en sa main l'ensemble des autorités différentes (2) pour en faire des armes contre lui (2 *a*)... Eh bien! l'empereur est libre de donner l'affranchissement à un esclave, de gratifier du *pileus* un homme fait pour vivre dans une servile dépendance (3)... Oui, il est tout-puissant, il est la providence,..... la providence foudroyante, celle qui pourvoit au bon ordre général, en frappant de son foudre des malheureux (4)... et cependant le devoir d'un bon fils d'adoption, d'un fils dont l'âme honore ses devoirs, ne consiste-t-il pas à révérer dans un père, fût-il même injuste, le pouvoir qui l'assimile à la providence bienfaisante (5), à révérer la consécration sainte dont son autorité s'accompagne (5 *a*)..... Mais, moi,..... ai-je à l'égard de Commodus un devoir pareil à remplir?..... quand je prenois soin de l'enfance de ce jeune rival, je faisois donc alliance avec un ennemi (6). Ainsi j'assurois tous les biens à un être qui me réservoit les pires des maux (6); je nourrissois de ma main le serpent..... On renouvelle l'image et le souvenir de sa défaite, il se glisse de nouvelles incitations qui le pressent d'entamer le combat (8), de conquérir la victoire, qu'il s'arme de tout, qu'il saisisse toutes ses armes (9)..... Rome est dans l'affliction, elle répugne à fixer son regard sur l'injustice qu'il subit; elle croit avoir perdu en lui son défenseur (10)..... Au milieu des mouvemens que l'on se donne pour susciter dans son âme des pensées véhémentes, des résolutions violentes, il se vouoit à la même activité civique. Il vaquoit avec zèle à l'administration,... avec trop de zèle au gré de ceux qui mettoient à l'épreuve sa vertu et qui s'étonnoient de cette vertu. On lui réitère en effet une sorte d'ordre de se livrer à l'inaction : il est excité à témoigner son mécontentement par l'inertie (9 *bis* et *ter*)... Alors des conseils plus doux, parlant à ses passions comme si elles existoient, visant à tromper sur son propre compte celui

(2 *a*) On sent qu'il ne s'agit point ici des puissances, telles que celles qu'on nomme proconsulaire ou tribunitienne. La loi seule les donnoit, et elles étoient inamovibles. Il ne s'agit que des autorités ou de la direction de certaines branches d'administration.

qu'ils n'ont pu séduire, abondant en son sens, ce qui est la perfection de l'adresse, l'engagent ou l'encouragent à immoler les derniers restes du ressentiment sur les autels des dieux, à y protester de la pureté de son âme, en ne tirant que de lui-même son appui; en ne cherchant de support que dans sa rectitude propre sans recourir à nul autre étai... Il a devant lui une victoire d'autre genre à obtenir (11), et celle-là porte avec elle la consécration divine. S'il médite sur sa position, s'il médite en silence, à l'écart, dans le calme des passions, son regard percera les ténèbres qui l'enveloppent. Il verra la vérité de tout (12)....

Il l'a vue, car il a fait tout ce qui est du devoir d'un véritable observateur de la loi; c'est au nom et au droit de la loi suprême qu'il a remporté, après un rude combat, une glorieuse victoire (13).

---

(13) Figure militaire tenant de la main gauche et comme triomphalement le parazonium appuyé sur sa ceinture, et présentant de la droite la figure de la Victoire. O. (Gessn. t. cv, l. 3, n. 2. Pédrusi 4.)

AN 908 (E. R.): 155 (E. C.) P. TR. XVII, XVIII. CONS. IV, IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. VIII, IX. CONS. II. AGE 34 ANS.

On dit à Antoninus-Pius: « Tu peux remercier les dieux (1), et te regarder comme en possession d'une vraie félicité (2). Ton successeur n'est point indigne de toi; sa main s'unira à la tienne (3), pareille à la tienne en adresse à servir les intérêts des peuples. »

On continue de faire voir à Marc-Aurèle que Titus-Antoninus concentre seul toute la puissance, toutes les forces, toutes les armes... Sous quelque extérieur que ce soit, il est le maître absolu (4, 5, 6). Il est le fort qui n'a besoin que de ses propres ressources (5), qui possède toutes ressources, et triomphe de tout, qui donne l'impulsion (4) subite et qui subitement opère répression ou

arrêt.... Les armées resteront fidèles à l'empereur (7).... la religion même se prête à consacrer l'affection qu'il porte à l'ennemi du Cæsar (8)..... Telle est l'attitude sous laquelle Titus-Antoninus est présenté aux yeux de Marc-Aurèle. Qui est-ce qui défendra ce jeune prince de la pensée que sa propre condition empire, et de cette autre idée presque sacrilège que son père est le provocateur et l'instigateur opiniâtre des troubles d'esprit qui l'agitent?

D'une part, on lui répète qu'il n'est plus pour lui d'espérance d'arriver au pouvoir, qu'il est déchu; que sa destinée est pareille à la destinée de celui des Dioscures qui n'étoit pas né immortel (14); de l'autre, on l'avertit qu'il est de sa prudence et de sa sagesse, de se tenir prêt à l'action, à une action qui ne soit que d'assistance, qui n'ait rien d'hostile, ni rien *de méfiant* (15).

Cependant on continue de l'exciter à *tirer de son propre fonds* le calme si nécessaire à sa raison. Il est félicité des victoires successives qu'il remporte sur son ressentiment (9, 10, 11)... La vigilance seule mettra sa sagesse à portée de prolonger sa défense (12). Qu'il donne à sa piété plus de ferveur encore, et il retrouvera par elle la santé de l'âme (13).

---

(14) Castor, tenant la haste pure de la main gauche, caresse de la droite la crinière d'un cheval qui frappe du pied; une étoile à huit rayons est au-dessus de la tête du demi-dieu. M. B. (Gessn., t. CVII, l. 2, n° 3. Pedrusi 5.)

(15) Minerve appuyant la gauche sur son bouclier; sa lance, fichée en terre, est derrière son bras. Elle présente de la droite la chouette. A. Gessn. t. CV, l. 11, n° 4. C. de Pfau.

AN 909 (E. R.) 156 (E. C.). P. TR. XVIII, XIX. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. IX, X. CONS. II. AGE 35 ANS.

Tout continuoit de croître en prospérité dans l'état (1, 2, 3, 4). L'allégresse publique récompensoit Titus-Antoninus de ses succès administratifs et de ceux

de son fils (5, 5 *bis*, 6). Marc-Aurèle en effet ne cessoit point, au milieu de ses épreuves, de gérer la partie du gouvernement de l'empire qui lui étoit confiée. Le principal moyen dont on se servoit alors pour agiter l'ame du prince, consistoit à lui faire comprendre que le mérite des services qu'il rendoit à l'état étoit en quelque sorte envahi, usurpé par Titus-Antoninus.... « Il en est venu, lui disoit-on, à vouloir qu'on n'attribue qu'à lui seul tout le bien qui se fait, qu'on ne voie l'Empereur qu'en sa personne (7). Lui seul gouverne le monde (10): il provoque le dévouement absolu de l'armée; il croit pouvoir demander à ses armes.... plus qu'un Empereur juste n'a droit de leur commander (12, 13).

Cependant tout ce que fait le Cæsar ne suffira jamais à lui donner l'espoir fondé d'obtenir la faveur et la reconnoissance des peuples; car Titus-Antoninus les lui ravit systématiquement;... et pourtant de combien peu d'efforts l'Empereur contribue aux travaux de l'administration !... il assied sa tranquillité, son inaction sur les dépouilles de son fils (14). Il veut que l'on voie en lui une seconde providence qui commande à la terre comme en se jouant (15);... on le compare à cette providence, il passe pour un prince bienveillant aux peuples, et il abandonne sa faveur au jeune Commodus, qui est sans affection pour le peuple, et il lui destine l'empire sur les hommes, ... parce qu'il le juge plus propre à la guerre (4, 9, 11)....

Ce prince, clairvoyant avec bénignité, est supposé maintenant avoir laissé pénétrer le soupçon dans son ame; on dit à Marc-Aurèle : voilà les vrais dangers... tu es suspect à Antoninus-Pius.... Il a cru voir dans ton zèle l'emportement de l'ambition; dans ton désintéressement, l'hypocrisie du civisme;..... dans ta piété, dans ta vertu, les combinaisons d'un fanatisme religieux et philosophique, prêt à immoler tout pour brusquer une réforme chimérique, pour amener des perfectionnemens impraticables qui attaqueront sa mémoire.... qui attaqueront sa puissance, même pendant sa vie.... l'Empereur te craint.... ce n'est plus pour t'empêcher de nuire à sa gloire qu'il agit, c'est pour te nuire à toi-même,... pour te perdre.... s'il en appelle à la religion, aux citoyens, aux armées (11, 12, 13), c'est

contre toi.... il veut t'écraser.... il a la cruelle adresse de faire consacrer ta ruine par la religion elle-même.... la religion ne te réprouvera-t-elle pas, dès que l'autorité et la paternité se réuniront pour te condamner (16)?...

Dans cet état des choses on fait connoître à Antoninus qu'en dépit de tous les efforts tentés pour lui faire comprendre que les coups qui le frappent sont portés par la main de l'Empereur, Marc-Aurèle persiste à demeurer plein de fidélité, toujours disposé à la reconnoissance. Il peut se juger fort du dévouement du Cæsar; sa foi est inviolable; qu'il s'appuie dorénavant sur elle avec autant de sécurité que sur l'autel (16)... Par un autre mouvement, on dit à Marc-Aurèle : Ton père ne s'est pas contenté de laisser comme une femme, sa raison se voiler par des préventions; après *s'être enveloppé* de soupçons ténébreux, de soupçons formidables, *il se laisse obséder*.... Ton sort et celui de ton rival sont dans ses mains, et il méconnoît qu'il trouveroit en toi le principe de vie et de salut, que ton rival n'est que le principe de dommage;... et c'est toi qu'il accuse d'*être prêt à devenir un instrument de destruction* (2)! Antoninus, à son âge, fusses-tu redoutable comme tu devrois l'être (17), ne te redouteroit pas, si ton pernicieux rival, prêt à faire régner tous les vices, n'avoit pas des amis ardens à soulever contre ta vertu, contre toi ses terreurs..... On ne peut plus prévoir des résolutions qui ne viennent plus de lui, on ne peut plus savoir où s'arrêteront des résolutions suscitées par celui qui a le plus d'intérêt à ta ruine....

Un avis en sens contraire prononce : C'est à cette heure qu'il te faut un courage vraiment vertueux..... préserve-toi de perdre l'équilibre (18); l'*équité*, *la justice* te permettroient-elles d'accuser ton père?.... le courage du devoir ne te défend-il pas plus encore de le craindre (19)?.... La victoire, bien qu'attendue, ne

---

(16) Revers. Figure virile nue; un voile qui descend du bras gauche couvre une partie de la cuisse gauche. Le pied gauche s'appuie sur un socle; de la main droite elle tient un instrument semblable à un maillet. *A ses pieds est un chien*; à sa droite un arbre feuillé; à sa gauche un autel chargé de beaux fruits. Sur cet autel un vase à deux anses. Bras gauche nu. *Ex nummo maximi moduli D. Luparini D. Magnavaca descripsit. Occo loc. cit.*

manque jamais de devenir le prix de la sagesse ou de la prudence... sacrilège! tu croirois qu'elle peut manquer de devenir celui de la vertu (20)...

Quelles secousses opposées viennent à cette heure l'ébranler! Ici on lui dit, comme à demi-voix : L'être pernicieux que tu as protégé, qui veut ta ruine et ton ignominie (Lucius Commodus), est dans ta dépendance, tu tiens son existence dans tes mains... (21) Tu as une bonne armure de défense et une arme... Là, on prononce d'un ton élevé : Sois clément, miséricordieux, sois pieux... Les suggestions se reproduisent de plus en plus violentes... rallie à ta personne tout ce que tu pourras rallier... prodigue l'argent; donne *le mot d'ordre* à tes partisans... conspire!.. (22) Pourquoi tarder?.. ton arrêt est prononcé. Le maître de tout (Antoninus) s'apprête à te frapper. Il laisse l'Empire à la discrétion du méchant, du traître, pour ne penser qu'à te perdre.... il obéit à la haine de ton ennemi puissamment protégé, et dont la protection s'arme de la plus formidable perfidie. Il lui transmet le pouvoir et les moyens de t'écraser, et de faire retentir avec un éclat funeste le bruit de ta ruine.... de la présenter comme un coup du ciel, comme un acte de la justice des Dieux, de la vengeance céleste (23).... C'est la prudence, c'est la sagesse elle-même qui te commandent d'engager le combat (24).... tu hésites, tu tardes.... soldat découragé, épuisé, si tu ne sais plus te défendre,

---

(22) Figure muliébre appuyée sur une haste, tenant de la main gauche une tessère (22 *a*) marquée de cinq points. A. (Gessn. t. CV, l. 11, n° 6. C. de Pfau.)

(23) Jupiter assis et tenant le foudre; devant lui sur un cippe est un globe. Un jeune guerrier sans haste étend la main droite vers le dieu en lui adressant la parole; sa gauche s'appuie sur un bouclier très-orné, au milieu duquel se distingue un très-grand serpent. Jupiter semble prêt à lui remettre en main les carreaux du tonnerre. M. B. (Gessn., t. CVI, l. 5, n. 4. Pedrusi 6.)

(24) Minerve S. C. dardant le javelot de la main droite, et de la gauche portant en avant le bouclier. A. (*Gessn.*, *t.* CV, *l.* 11, *n.* 7. *Vic.*, 51 42.)

(22 *a*) La tessère étoit la tablette donnée aux citoyens pour constater la part qui leur revenoit dans les libéralités; elle transmettoit aussi le mot d'ordre, le mot du guet aux soldats.

sache au moins mourir (25).... Le voilà donc arrivé au fond de l'abîme.

Alors un conseil souverainement doux se renouvelle.... Agis avec sainteté, fais voir aux Dieux, aux hommes et à ton ennemi que tu n'as rien en ton ame qui ne soit ouvert, rien qui ne soit pur, rien qui ne soit digne de causer du ravissement aux gens de bien, d'agréer et de plaire au Dieu suprême (26).

(25) TR. POT. X. COS. II. Guerrier appuyé sur le pilum et tournant contre lui-même un tronçon de javelot armé d'un fer aigu. A. (*Gessn.*, *t.* CV, *l.* 11, *n.* 5, *de Pfau.*)

(26) Figure debout devant un autel, présentant de la droite une patère, de la gauche la boîte des parfums.

AN 910 (E. R.). 157 (E. C.). P. TR. XIX, XX. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. X, XI. CONS. II. AGE 36 ANS.

La santé de Titus Antoninus a éprouvé quelque grande altération. Il n'est peut-être pas loin d'entamer la grande traversée (1 et 1 *bis.*)... Si Marc-Aurèle a compris en ce sens la signification de l'emblême, il a dû se sentir profondément humilié.

Sans doute on vouloit aussi ne lui pas épargner le chagrin de se voir dédaigné, méprisé par l'opinion publique. On prétendra en effet lui faire comprendre qu'elle le suspecte, qu'elle le redoute.... Les éloges si légitimement dus au bon Antoninus, sont prononcés avec un enthousiasme que l'on voudroit que Marc-Aurèle trouvât exagéré... On comble de félicitations l'empereur :... il a surpassé de beaucoup l'attente publique ; pourquoi est-on dans l'impuissance de lui donner une plus belle qualification que celle de second fondateur de Rome (2). Par

ANTONINUS AUG. PIUS PP. IMP. II. TR. P. XXX. COS. IV.

(1) Femme debout, tenant de la droite le gouvernail, apposant le pied gauche sur la proue d'un vaisseau ; la main gauche contient sur son sein un modius d'où sortent des épis.

(1 *bis*) Figure debout, tenant de la droite le gouvernail avec un globe, posant la jambe gauche sur la proue d'un vaisseau.

lui la ville éternelle se repose en sécurité (3). Elle est plus que jamais la ville qui, au droit de toutes les sortes de victoires, règne sur le monde; par lui, elle conservera son empire en veillant sur les armes qui la défendirent si bien dans tous les temps (4). Les succès par les armes sont ceux qui plaisent de préférence au peuple Romain... Que Marc-Aurèle se juge lui-même; est-il destiné à prétendre à ceux-là.....

L'altération de santé de Titus-Antoninus est l'occasion de constater l'effet des impressions dont on a tourmenté l'âme de son fils; on va voir éclore les passions condamnables qu'il pourroit nourrir... Il s'est donc senti convié à l'espérance, puis on l'a averti de se tenir prêt à recueillir le fruit parvenu à maturité, le fruit qui n'est pas loin de tomber (13)... Et le bon fils a élevé ses prières aux dieux, avec le plus heureux accord de sentimens pieux et affectueux (15); puis, lorsque le mal s'est écarté de dessus la tête de son père, il les a remerciés avec la mélodie propre aux joies pures de la tendresse, et à la reconnoissance religieuse (15).

Le dieu d'Epidaure, en accordant des auspices de salut (5) à Titus Antoninus, semble les avoir accordés à Marc-Aurèle. La traversée est ajournée; l'empereur résidera encore avec bien-être, et dans une assiette favorable sur la terre. Il continuera de régir le globe dans un calme honorable (6). L'abondance des prospérités s'unira à son administration (7): le maître de tout vient de reconnoître qu'il est bien affermi sur le trône de la vie (8); ce maître est encore en pleine jouissance, et de sa force et de la puissance de tous ses moyens (9). La fortune s'est montrée obéissante; c'est dans l'intérêt de la félicité publique qu'elle a régi l'ensemble des affaires (10). Plusieurs des mêmes types qui ont été indiqués à Titus Antoninus, par changement d'attribution rapportent leur signification à Marc-Aurèle..... Ils disent à Titus-Antoninus : « Le vaisseau de l'état aura dans la personne de ton fils, un pilote dont l'intelligence

(10) FORTUNA OBSEQUENS, Fortune obéissante. Figure debout tenant de la droite un gouvernail, attaché à la proue du vaisseau; de la gauche, une corne d'abondance.

et la force sont éprouvées (7). Tu as remporté une pleine victoire, puisque le prince que tu formois aux vertus royales, ne démentira ni pour lui, ni pour le peuple, ce que promettoit son adolescence (11). Ta volonté deviendra la loi absolue : elle te survivra pour régir et les peuples et ton successeur lui-même (12).

Dans l'intervalle, on a parlé à Marc-Aurèle;... on a proféré rapidement, il lui a été dit comme par jets : apprête-toi à entamer la route (13) en soldat (14)..... T'occuperas-tu donc toujours de sacrifices, de cantiques sacrés, de sciences et de spéculations pieuses (15)?... Va saisir et dresser l'aigle des légions, et du même mouvement proteste de ta *fidélité à la* religion (16);... ouvre des négociat*ions conciliatrices* (17), montre au peuple que tu feras valoir dans *son intérêt le code de* ses lois (18). La victoire prend son essor vers toi (19).... Ta main est destinée à s'unir à celle de ton père, pour faire reconnoître et honorer le commandement..... puis à celle de ton frère. En effet, on essaye de faire croire au Cæsar, ou plutôt on le dispose, on l'accoutume à prévoir qu'il doit partager, en vertu de la volonté de l'Empereur, l'autorité avec Commodus (20)....

Tels sont les avis multipliés dont on a alarmé l'affection et la prudence de Marc-Aurèle. S'est-il cru près de régner, et en vertu de ces avis a-t-il pensé occasionnellement aux devoirs de la position où il alloit se trouver placé!... S'il l'a fait, ce fut avec sainteté. Ceux qui le préparoient et l'éprouvoient à la fois, furent tellement satisfaits du résultat de l'expérience, qu'ils le signalèrent à l'empire, comme le demi-dieu *destiné* à remédier à tous les maux possibles. Ils firent frapper au revers de sa tête l'image d'Esculape imberbe (21).

---

(15) Figure de femme, tenant de la droite une patère, de la gauche une lyre (répétée deux fois). Gessn., t. CV, l. 12, n. 7. N. Arscot, t. 45, n. 22.

(21) Esculape demi-nu et imberbe, tenant de la droite un bâton, autour duquel est enroulé un serpent. Gessn. t. CV, l. 11, n. 8. N. Arscot., 44. 2.

An 911 (e. r.). 158 (e. c.). P. Tr. XX, XXI. Cons. IV. Imp. II.

Marc-Aur. Cæs. P. Tr. XI, XII. Cons. II. Age 37 ans.

La santé de Titus Antoninus est grièvement attaquée; elle a subi peut-être deux atteintes successives.... Deux fois il a mis le pied sur la proue (1, 2, 3), deux fois les présages d'Hygie ont été interrogés, et la déesse de la santé les a renouvelés propices (4, 5). On témoigne au prince que la fortune obéit aux vœux et aux intérêts du peuple, puisqu'elle permet que sa main favorisée ne discontinue pas de régir les affaires (6, 7). Rome est en repos sur son sort à venir; elle est à l'abri de tout danger, puissante et tranquille (8). Sa sécurité ne sauroit être menacée; elle a tout à la fois pour elle le palladium de la Victoire et l'appui de la loi (9). Tout est rempli des biens et de la gloire qu'il a prodigués à la cité (10, 10 *a*), (11, 12, 13).... Telle est encore en cette année l'opinion que l'on communique à l'Empereur sur sa santé comme sur son administration et les succès

---

ANTONINUS AUG. P. P. imp.II. tr. P. XXI. Cos. IV.

(1) Figure debout, étendant le gouvernail au-dessus de la proue d'un navire, tenant de la droite le timon, de la gauche la corne d'abondance, plaçant la jambe gauche sur une proue. *Minii.*

(2) Figure debout, tenant de la main droite le timon, de la gauche une corbeille de fruits.

(2 *bis*) Femme debout, tenant de la main droite une patère, de la gauche une corne d'abondance; au bas un gouvernail.

(3) S. C. Figure apposant la jambe gauche sur la proue d'un navire, tenant de la main droite un gouvernail, de la gauche une corbeille de fruits. B.

(6) FORTUNA OBSEQUENS. Fortune obéissante. Figure debout, tenant de la droite un gouvernail, de la gauche, une corne d'abondance. A.

(7) *Idem*.......... tenant de la droite un gouvernail attaché à la proue.

(10 *a*) Rome ou la cité représente le monde romain. C'est par l'effet de l'extension affectée à cette idée que les philosophes stoïciens, et après eux S. Augustin, ont donné au monde ce nom : la cité... la cité de Dieu.

qui l'accompagnent; à la nation, sur les bienfaits dont l'a comblée Titus Antoninus.

Les mêmes dessins, selon les intérêts, la position ou la prévention de ceux qui les lisent, présentent des interprétations différentes. Marc-Aurèle pouvoit lire : Le timon des affaires va sortir des mains d'Antoninus.... Il le présente à saisir à celui qui se sentira la force de le manier (7, 7 *bis*). Après le premier pas qu'il a fait pour la longue traversée, il n'est plus permis de croire qu'il puisse replacer sur la terre un pied solide (1, 2, 3)...

Le Cæsar est autorisé à conjecturer pour un instant que Rome l'invite à user du droit de la loi; qu'elle lui garantit la victoire si la lutte s'engage entre Commodus et lui (9)... Mais de *telles idées sont loin de sa pensée*; s'y arrêter un seul moment, *lui sembleroit un attentat*.

Après que la plupart des obstacles se sont *aplanis en ce* qui regarde son père, on en est venu par la reprise d'une combinaison naguère suspendue, à susciter l'idée d'une autre sorte d'opposition qui part d'un tout autre principe.... On lui persuade que la faveur publique s'est séparée de lui. Le conseil dirigeant qui lui faisoit passer des avis dont l'effet étoit d'agiter son âme de tant de mouvemens divers, le conseil dirigeant le dédaigne; il consent à peine à communiquer avec lui à de longs intervalles.

Un type presque perfide, celui de l'espérance, a interrogé son ambition et son ingratitude (21)... On l'a pleinement insulté; car on n'a pas craint de lui présenter la succession à l'empire comme le gage de sa félicité (22, 23). N'est-ce pas là le juger en ennemi?

Au moment où il doit ne redouter presque plus que Titus-Antoninus lui ait retiré son affection, il lui faut tenir pour assuré que le conseil dirigeant s'élève contre les intérêts de sa tendresse envers son père, contre la prétention légitime qu'il pourroit avoir de faire servir au bonheur des hommes l'expérience qu'il a acquise par un long exercice de l'administration..... Il surprend en effet des types qui tendent à prévenir Titus-Antoninus

---

(7 *bis*) Figure debout, tenant de la droite un gouvernail attaché à la proue; de la gauche, une corne d'abondance, A.

en faveur de celui des deux frères d'adoption qui se voue au culte de la guerre (16, 17); d'autres invitent cet Empereur à mettre en partage entre eux, avec une parfaite égalité, ses bienfaits (13). Celui qui aura pour soi l'opinion des armées, n'atteindra-t-il pas de prime abord la supériorité de pouvoir ? A cet instant en effet l'un des partis du conseil dirigeant, qui sembloit avoir constamment favorisé le jeune Commodus, sollicite pour lui, dans l'esprit du prince ou la préférence (8, 9, 12, 19), ou tout au moins l'égalité de faveur et de puissance (13). L'autre parti invite le même Empereur à ne désigner qu'un seul héritier (14), à choisir l'homme qui promet, non-seulement de défendre, s'il le faut, la patrie dans la guerre, mais de la servir et de la protéger dans la paix (10, 11); l'homme qui administrera avec ordre (11 *bis*), qui mettra en honneur l'économie (17).

Ces témoignages si vrais, on les rendoit à Marc-Aurèle devant son père; mais il l'ignoroit, et, durant ce temps, il se croyoit desservi auprès de Titus-Antoninus, du peuple, de plusieurs de ses proches; il se supposoit abandonné de cette section du conseil dirigeant, qui long-temps n'a cessé de lui transmettre des avertissemens vertueux; elle est maintenant, sinon réduite au silence, du moins contrainte à une très-grande retenue; elle laisse prédominer contre lui une action qui certes est sans bienveillance,..... qui sans doute est encore plus malfaisante qu'elle ne le donne à soupçonner....

Cependant, à la fin de l'année,... on lui témoigne que l'on va rendre à son intelligence l'appui qu'on lui prêtoit autrefois; on l'invite à se mettre devant les yeux, comme un trophée recommandable, le souvenir des combats, des victoires qui constatent sa résistance précédente, d'y voir le gage de ses triomphes à venir... Prends du repos d'esprit,.... tu seras bien défendu, bien appuyé, bien conseillé (24); réjouis-toi en bon citoyen,... la puissance civile, la loi ne seront plus con-

(24) Figure de femme demi-nue assise et appuyant la main gauche sur un bouclier: de la droite elle tient un bâton posé sur sa cuisse. Devant elle est un trophée agencé sur un therme. Une femme debout applique la main sur le derrière de la tête de celle qui est assise. M. B. (Gessn., t. CVII, l. 2, n. 4 et 5. Reg. gall. 9, 3.)

fiées aux mains d'un soldat;... on l'a contraint d'en restituer le dépôt... Si Lucius Commodus est appelé à régner avec Marc-Aurèle, ce ne sera pas lui du moins qui envahira la primauté dans leur royale association;... le guerrier sera subordonné au législateur (25).

(25) Figure militaire appuyée de la main gauche sur la haste et présentant de la droite le parazonium abaissé. A. (Gessn. t. CV, l. 12, n. 8, Vic. 52, 49, 52 55.)

AN 912 (E.R.). 159 (E.C.). P.T. XXI, XXII. CONS. IV. IMP. II.
MARC-AUR. CÆS. P. TR. XII, XIII. CONS. II. AGE 38 ANS.

Les félicitations qui s'adressent à Titus-Antoninus, sur la déférence que la fortune témoigne aux intérêts des Romains en leur conservant son existence, se multiplient assez pour que l'on reconnoisse que plusieurs atteintes toujours plus graves, ont ébranlé récemment encore, à diverses reprises, la vie de ce prince. Certes l'Empereur devoit posséder, au plus haut degré, l'intelligence des allégories et de leurs moindres circonstances. Aussi, comme les types étoient susceptibles de parvenir à sa connoissance, ils se montrent conçus avec une délicatesse exquise. Ils mettent en scène la Fortune obéissante qui retire le prince du danger, ils lui imposent l'action d'appliquer le gouvernail non à la poupe, mais à la proue, à la partie antérieure du vaisseau: ainsi le monarque *comme un jeune homme*, adopte le mouvement qui semble porter en avant; on diroit qu'il entre dans la vie en jeune homme (1). Cependant la nation est avertie par ce même type que son souverain est plus près que jamais de faire dans la nef une descente dernière. On donne à entendre aux citoyens que comme l'ordre des saisons amène la fin de l'année, l'ordre des âges amène le terme de la vie (2)... Antoninus ne sauroit tarder à être déifié.... à mourir.

Le retour des secondes décennales de son règne offre

l'occasion de multiplier l'expression des vœux que l'on forme pour sa conservation (3 *bis*). En même temps que l'on observe pour le prince ces égards affectueux, la prévoyance et la raison ne perdent pas leurs droits. On l'invite à pourvoir à la succession de l'empire. On lui désigne Marc-Aurèle; c'est sans doute avec le desir de flatter son inclination, car on exprime la confiance que ce successeur sera pieux comme lui (3, 5). (Nombre de types se rapportent en effet à l'action de sacrifier devant l'autel).... On sent la nécessité de faire refleurir la religion; l'image des temples se multiplie. (Il s'en distingue cinq.)

La politique ne perd pas de vue les ménagemens qu'elle doit garder avec les diverses opinions. Un parti redoutoit l'autorité religieuse ou philosophique du souverain appelé à régner seul. Il espéroit trouver dans le collègue qu'on lui donneroit un homme plus indulgent aux foiblesses humaines. La nécessité prescrivoit de témoigner à ce parti dont la volonté prévalut, qu'on négocioit dans son intérêt. Mais Antoninus (Titus) réprouvoit formellement le partage de l'autorité et l'élévation de Commodus. On ménagea encore avec délicatesse les convenances communes. On abandonne à l'interprétation arbitraire de l'empereur un type qui le portera à croire ou qu'on le félicite d'avoir élevé aussi haut que lui en influence administrative, un prince qui n'est point indigne de reproduire l'exemple de ses vertus, ou qu'on l'invite à faire révérer à la fois deux souverains dans le palais des rois consacré par les dieux (7).

L'image du temple qu'il a restauré cette année en l'honneur d'Augustus, lui est mise plusieurs fois sous les yeux comme pour l'inviter à réaliser la pensée de ce prince qui créa deux Cæsars (Lucius et Caïus), qui les associa dès leur bas âge dans la vue positive de donner deux souverains à l'empire (6, 8).

---

(6) TEMPLUM DIVI AUGUSTI RESTIT. S. C. IV. Temple du divin Auguste restauré.

(7) Temple de huit colonnes, avec deux idoles. Si l'une de ces deux statues représente Antoninus, l'autre montrera Marc-Aurèle.

Quant à Marc-Aurèle, l'aspect des affaires change pour lui aussi complètement qu'on le lui avoit annoncé à la fin de l'année précédente. Les communications se r'ouvrent; elles sont franches, elles sont affectueuses. La liberté lui est rendue, il va reprendre l'essor. Qu'il reconnoisse que la puissance qui le retenoit captif n'a rien qui la doive faire redouter comme formidable, qu'elle n'est point étrangère aux vertus douces et aux affections (9)....

Les combats sont terminés; le guerrier rentre dans ses foyers (9 *bis*). Un autre ordre de mouvement se prépare, celui qui doit faire respecter la loi dans la paix, la défendre par les armes dans la guerre, Marc-Aurèle a fait le premier pas, le grand pas (10 *a*). L'empire du monde est à lui; il en a la possession *bien appuyée*, incontestablement confirmée (11). *Remercie les dieux*, reprend-on, remercie-les, selon tes inclinations, par des sacrifices, par des hommages aux lettres; mais prends garde que tu te condamneras à une foiblesse, à une impuissance presque semblable à celle des femmes, si tu laisses prévaloir l'inclination qui te porte à donner tant de place aux actes du culte envers les dieux, envers les muses (12, 13). D'autres avertissemens profondément civiques et plus discrets lui disent : il faut que la loi civile prévale. Renverse le système militaire. Domine l'univers; mais que l'effet prochain et comme subit de ton ascendant, soit d'élever en honneur la puissance législative, la force de la loi civile... c'est là toute la vertu d'un bon roi (15).

Si dans l'une on voit Marc-Aurèle, dans l'autre on reconnoîtra Verus (Voyez l'année 158). Personne ne manquera de discerner ici une allusion à l'affermissement de l'Empire sur lequel règnent deux souverains, dont l'un en survivant à l'autre, mettra en jeu pour consolider l'édifice de la république, les vertus qui fondent ou qui rétablissent les états (3).

(8) S. C. Temple soutenu par *deux colonnes*. En dedans une figure sur un socle, tenant de la droite une haste sur laquelle est un aigle, de la gauche un rameau.

(9) Figure de femme vêtue d'une *stola* dont les plis sont amples et nombreux; de la gauche elle touche un de ces plis, de la droite elle montre un oiseau qui élève les ailes pour prendre essor. B. 1. (Gessn., t. CIX, l. 5, n. 1. Cab. de Pfau.)

(15) Figure militaire, tenant de la droite une lance dont la pointe

est tournée vers la terre, foulant du pied gauche un globe, et par l'effet du mouvement que cette action donne à sa cuisse élevant le parazonium. B. 1. (Gessner, t. CIX, l. 5, n. 2. Cab. de Pfau). Ce type s'associe à l'épigraphe *Virtus*.

Il ne faut pas perdre de vue que, les types étant compris dans leurs sens les plus délicats par des hommes d'élite appartenant à toutes les classes de la société, les militaires auxquels il étoit donné communication de ceux-ci, les interprétoient dans le sens qui les préparoit à regarder l'héritier présomptif du pouvoir comme disposé à ne leur accorder aucune influence.

AN 913 (E. R.). 160 (E. C.). P. TR. XXII, XXIII. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. XIII, XIV. CONS. II. AGE 39 ANS.

Antoninus Pius, dont la constitution étoit foible, est arrivé à l'avant dernière année de sa vie. On lui prodigue les félicitations ainsi que les espérances propres à répandre de la douceur sur la fin de son existence. Presque tous les types sans rien revendiquer de l'allégorie, en attachant un sens direct et le témoignage d'une authenticité absolue à tous les sujets, lui donnent à lire dans les deux langues du dessin et de l'écriture, ces paroles de reconnoissance : « Ta piété a gouverné le monde comme le fait la providence, les humains comme tes enfans (1).... tu as mis la félicité impériale à répandre sur l'univers tes bienfaits (2), à réconcilier les forts et les violens, à abriter celui

---

ANTONINUS AUG. PIUS P. P. TR. P. COS. IV.
Voyez Occo, p. 205 et 216, Ramus p. 289, etc.

(1) PIETATI AUG., à la piété de l'Auguste. Figure de femme tenant de la droite un globe, de la gauche un enfant ; à ses pieds sont deux autres petits enfans. O. (B. trois fois.) (*Occo et Ramus, p.* 289.)

On avertit en même temps Titus Antoninus du sujet qu'il a de se rassurer sur le sort de la république. On lui montre qu'il possède un fils qu'il peut présenter au peuple comme digne de son amour et de sa confiance, et après lui deux petits-fils sur lesquels l'État a droit de fonder un surcroît d'espérance. (3)

(2) FELICITATI AUG., à la félicité de l'Auguste. Figure debout, vêtue de la *stola*, tenant de la droite un globe, de la gauche une corne d'abondance.

qui est doux et sans défense (2 *bis*).... tu as fait la félicité de ton siècle en ramenant la concorde, en soumettant son retour à l'empire de l'intelligence bienveillante (3 *bis*)... en faisant appel à l'innocence, en protégeant la foiblesse, en lui donnant tous les appuis (4)... La paix que tu as fait régner, qui nous est venue de toi, a montré que l'abondance ne manquoit jamais d'accompagner la direction fortunée que transmet un bon souverain... La paix durable a été si prospère qu'on ne la peut peindre qu'en lui donnant l'extérieur et les signes de la fortune, qui n'est que passagère (5, 8)... La paix a pris toutes les formes dont l'aspect rappelle les idées qui émeuvent les cœurs, car elle s'est présentée sous l'apparence de l'hilarité (6), de la joie, de l'allégresse (7), de l'honneur (9).

La fortune a daigné *se* montrer sous ton règne comme soumettant à la raison et à *la justice le gouvernement* du monde (8)... Ton honneur impérial s'est *imposé la loi de* ne transmettre aux peuples le signal du mouvement et celui de l'obéissance qu'en agitant le symbole de la pure joie ; la

---

(2 *bis*) FELICITAS AUG. COS. IV. S. C. Figure debout tenant de la droite un oisillon, de la gauche un caducée. Ex *thesaur. Noris.*

(3) FELIC. SÆCULI, félicité du siècle. Figure vêtue de la tunique longue à manches, la main droite élevée ; de la gauche, qui s'appuie sur une colonne, elle soutient un enfant. *Signification successive*. Rome présente au monde un digne enfant d'Antonin qu'elle appuiera solidement ; et Marc-Aurèle présente au peuple romain un enfant auquel il prêtera le support de sa fermeté et de sa force d'âme.

(3 *bis*) FELIC. SÆCULI, félicité du siècle. Figure vêtue de la *stola*, tenant de la droite un caducée. A.

(4) FELIC. SÆCULI. Figure tenant la droite *élevée* et de la gauche qui porte un enfant, s'appuyant sur une colonne. *Mus. Fœsch.*

(5) PACI AUG., à la paix de l'Auguste. Figure debout tenant de la droite le timon, de la gauche la corne d'abondance.

(6) *id.* . . . . . Figure tenant de la droite le rameau, de la gauche la haste. (Type qui s'associe à la légende LÆTITIA.) A.

(7) . . . . Figure tenant de la droite le rameau d'olivier, de la gauche la haste. *Mus. Cæs.*

(8) FORTUNA, la Fortune. Figure debout tenant de la droite le timon, de la gauche la corne d'abondance. A.

(9) HONORI AUG., à l'honneur de l'Auguste. Figure debout tenant de la droite le rameau, de la gauche la corne d'abondance. B.

grande palme, qu'en répandant de commun mouvement l'abondance des biens naturels.... Ta libéralité s'est exercée jusqu'à ce que tu en sois venu à faire voir que tu avois donné tout ce qu'il t'étoit permis de donner; que tu ne tenois les mains fermées et reployées que quand il ne te restoit plus rien dont il te fût permis de disposer (10)... L'accord des armées entre elles et avec ton pouvoir, leur concorde avec les habitans, ont été maintenus sous l'empire de la victoire et de l'abondance légitime dont tu les as fait jouir (11)... La liberté a été proclamée par toi, elle s'est complue à faire reconnoître à chacun le droit que tu lui rendois, d'ajouter à son bien-être, de s'armer pour sa défense propre, et d'exercer sa direction sur ce qu'il lui appartient de diriger (12)... Sous ton empire, la ville de Romulus a pris l'attitude qui montre en elle Rome toujours victorieuse, Rome heureuse, Rome éternelle (13)... A ton commandement, qui est celui de la loi, l'humanité, douée d'un surcroît d'intelligence et de bonté, a montré qu'elle avoit appris l'art de dompter les farouches, de préparer l'assistance aux foibles, et de jouir en un doux repos de la paix que lui ménageoit la force glorieuse de tes soldats (14)... Un temple t'est préparé; il est

(10) LIBERALITAS AUG. VIII. Figure debout les mains ployées.

(11) CONCORDIA EXERCITUUM, concorde des armées. Figure vêtue de la stola, tenant de la droite une petite Victoire, de la gauche une corne d'abondance.

(12) LIBERTAS, la Liberté. Figure debout tenant de la droite le *pileus*, ou bonnet, de la gauche la haste.

(13) ROMA, Rome. Rome assise tenant de la droite une petite Victoire, de la gauche une haste. Type rapproché de ceux qui ont pour légende ROMA ou la ville par excellence; la victorieuse; ROMA FELIX, Rome heureuse; ROMA ÆTERNA, Rome éternelle.

(14) ANTONINUS AUG. PIUS P. P. TR. P. XXIII, tête laurée ou radiée. L'empereur vêtu du paludamentum, debout, tenant de la droite le parazonium, de la gauche la haste; près de lui une femme ayant une tête d'éléphant et couchée sur la terre; de la droite elle touche un lion, de la gauche elle tient des épis. Derrière elle, est la Victoire, affermissant un trophée. (B. très-grand module *Mus. Pisani*, Eckel, p. 26.)

On rapporte ce type à la défaite des Maures d'Afrique. Il se retrouve sur les médailles de Commodus.

simple, parce que les vertus, qui sont du premier âge, doivent être honorées du culte qu'au premier âge on rendoit avec une simplicité franche aux vertus franches (15, 15 *bis*)... Tu remontes au ciel; tu vas y rentrer en possession du rajeunissement, qui devroit être le privilège des belles âmes. La jeunesse te fera boire à longs traits sur l'autel des dieux le nectar qui renouvelle à jamais une vie destinée à être jeune à jamais (16).

Il manqueroit quelque chose à une satisfaction que l'on paroît ambitionner de rendre complète pour Titus Antoninus, si l'on n'entretenoit pas ce prince des espérances que donne au peuple romain la vertu de son successeur, de Marc-Aurèle... Il revivra dans son fils; son fils montrera en lui un être rare entre tous les êtres (17)... Si le génie du mal n'arrête *ses moyens dans leurs généreux* développemens, son fils *renouvellera l'aspect du monde*; il le ramènera au commencement de ce *période de sagesse* et de prospérité qui fait honorer la mémoire des âges anciens, du premier âge (18).

Marc-Aurèle détourna sans doute les yeux avec affliction, avec effroi, des types qui *un an d'avance* pronostiquoient à la fois et la mort d'un père qu'il honoroit comme un être plus qu'humain, et la nécessité de régner; ces types lui annonçoient la double infortune sans ménagement, sans équivoque (19);... à peine il a pénétré que, sous le nom de consul désigné, il doit se considérer lui-même comme empereur désigné, qu'il voit changer son nom, et ajouter à ce nom celui qui caractérise le chef de l'empire; on lui apprend à la fois que déjà il est re-

(15) Figure debout sous un portique ou dans un temple.

(15 *bis*) S. C. Temple à deux colonnes, en dedans figure en toge debout sur un socle.

(16) SALUT. AUG., à la Santé de l'Auguste. Hygie debout présente la patère au serpent qui s'élève de dessus l'autel. (Ramus. Reg. Dan., p. 287.)

(17) S. C. Femme debout tenant de la droite le caducée, de la gauche le globe sur lequel est posé *le phœnix*. (*Ibid.*)

(18) *Cos. des. III.* Figure casquée, tenant de la main droite une haste, de la gauche un bouclier.

Ce type a de grandes convenances avec les légendes, *Marti conservatori*; *Marti pacatori*; *Pacifero.*

(19) *Cos. des. III.* Figure militaire debout, tenant de la main droite une haste, de la gauche un bouclier.

gardé comme empereur, et qu'on veut retrouver en lui l'image parfaite de son père, un autre Antonin (20).... Soldat, apprête-toi à l'action (18, 19); entame le premier pas,... prends possession de la domination du monde.... quelque lieu de la terre que tu presses du pied, il sera à toi,... entame le grand voyage, et ne te démunis pas de ton arme (21);...... chef des hommes charge-toi d'une double armure, marche d'un grand pas... dans ta route tu es le *Gradivus* (22);... au lieu où il faudra entrer en action tu seras Romulus fondateur (23)... Maintenant il lit sur d'autres types :... Sois citoyen, que ta lance se change en un sceptre de direction, en un sceptre innocent;... revêts la toge au lieu de la cuirasse; enveloppe-toi de gravité, recherche la solidité d'assiette, impose-toi la constance dans la volonté, la persévérance (24)...

---

(20) P. Tr. XIII. Cos. III.
M. ANTONINUS AUGUSTUS TR. POT. XIII. A. (Gessn. t. CV, l. 6, n. 4 et 5. Pedr. XV. 4 et 5.)

Cette légende qui entoure une fort belle tête de Marc-Aurèle, infirme le témoignage des historiens et celui d'un grand nombre d'autres médailles par lesquels il est établi que le César prit seulement un an plus tard, en 161 (E. C.), le nom de son père... Mais on ne peut plus regarder comme avéré ce témoignage combiné, on est obligé de ne voir qu'une médaille de circonstance et appropriée à un effet local, dans le bronze qui appliquoit par anticipation à Marc-Aurèle un titre et un nom qu'il ne lui appartenoit pas de prendre à cette époque, et qu'on ne devoit lui donner qu'avec l'assurance de soustraire aux regards d'Antonin ce que l'on n'avoit intérêt de communiquer qu'à la pensée de son fils. Sans doute ce monument pourroit appartenir au temps qui s'écoula entre le 1er janvier 161 et le 28 février, temps auquel Marc-Aurèle étoit consul; mais selon ce compte le César auroit encore reçu le titre d'Auguste et le nom d'Antonin avant la mort de l'empereur son père qui n'eut lieu que vers le 7 de mars... un tel fait est de tout point contraire à l'histoire. (*Voyez la chronolog.*)

(21) S. C. Figure casquée debout, tenant de la main droite la haste, de la gauche le *scipio*, apposant la jambe gauche sur un globe.

(22) S. C. MARS GRADIVUS. Mars en marche, tenant de la main droite la haste, de la gauche des dépouilles. Gessn., t. CIX, l. 5, n. 3 et 20, Vic. 52, 58.

(23) *Cos. des. III.* ROMULO CONDITORI, à Romulus fondateur. Vide Oisel, t. 40, n. 10.

(24) S. C. Figure vêtue de la robe longue, debout, tenant de la main droite le caducée, et de la gauche, qui est appuyée sur une colonne, tenant la haste.

Moteur premier et commandant suprême, prends pied en vrai chef, en guide sur le vaisseau de la république; tu peux parler et ta voix y sera obéie au premier son; les vœux de la nation invoquent pour toi le succès (25)... Demi-dieu sur terre, quitte la terre, prends essor (26);... de grands moyens peuvent te rendre faciles les grandes choses, mais ne perds point de vue que le principe de mouvement auquel te voilà confié, a pour élémens composés, la prudence, le secret, la pénétration.... tu le gouvernes, mais il pourroit te maîtriser, t'emporter, *te perdre.... adresse et bonté;* sinon, chute et ruine..... la politique est cet être symbolique toujours prêt à punir avec calme celui qui abuse soit par imprudence, soit par violence, des forces qu'*elle* lui prête... Demi-dieu, quitte la terre, précipite *ton vol vers l'immortalité* ou vers la plus honteuse chute, vers *la mort vraiment ignominieuse*, celle du téméraire et de l'insensé.

---

(25) S. C. VIC. AUG. Victoire de l'auguste. Cette épigraphe est inscrite dans un bouclier que porte une figure casquée debout sur la proue d'un navire, et haranguant une figure assise....(rapport avec le type d'une médaille de Valentinien, *Gloria Romanorum*, et avec tous les types votifs.) *ind. Cavotorta.*

(26) Figure de guerrier tenant de la main droite un javelot dont la pointe est abaissée; son bouclier est suspendu sur son épaule; ELLE EST A CHEVAL SUR UN SPHYNX AILÉ, ET EN PLEIN ESSOR (8 *a*). (Gessn., t. CIX, l. 5, n. 4. Tristan, pag. 459 ult. tom. 1.)

(8 *a*) Le sphynx, dans les explications communes des allégories, est regardé comme le symbole de la prudence; il sera celui de la pénétration pour les lecteurs qui n'ignorent pas qu'on l'avoit consacré à Apollon, au Soleil, à qui rien n'est caché. Auguste l'avoit adopté pour sceau, en annonçant l'intention de témoigner que certains actes des princes ou des gouvernemens doivent être impénétrables.

AN 914 (E. R.). 161 (E. C.). P. TR. XXIII, XXIV. CONS. IV. IMP. II.

MARC-AUR. CÆS. P. TR. XIV, XV, CONS. III. AGE 40 ANS.

On transmet à Titus-Antoninus, au nom du sénat, le conseil de s'associer à la fois de son vivant Marc-Aurèle

et Lucius-Verus (1), ou d'accorder à tous deux un même titre qui les rende égaux à lui. Lucius-Commodus auroit été créé à la fois Cæsar et Auguste (1);... le sage et ferme Antoninus ne déféra point à cet avis.

Nous n'ajouterons plus de détails sur les marques de reconnoissance et de vénération qui furent prodiguées par le conseil dirigeant à Titus-Antoninus, dans les derniers mois de sa vie. Les types de l'année 160 (E. C.) ont déjà exprimé un ordre d'idées parfaitement analogue à celui que nous développerions en ce lieu.

Il n'étoit qu'une sorte de satisfaction destinée à survivre à toutes les autres dans l'ame souverainement humaine d'Antoninus-Pius; celle qui pouvoit résulter de la certitude que les peuples seroient heureux après lui, qu'ils le seroient par le successeur sur lequel il a fait reposer toutes ses espérances et toutes ses affections... On lui donna cette noble et pure satisfaction dans toute sa plénitude.

ANTONINUS AUG. PIUS P. P. TR. POT.

(1) CONCORDIA AUGUST. S. C. Concorde des Augustes. Trois mains droites jointes. (Occo, p. 206.)

Ce type concourt avec ceux que nous avons cités, à rendre évident que les dessins des médailles ne s'appliquoient pas exclusivement à consacrer des évènemens, à spécifier des faits. Le symbole des deux mains jointes a été employé en toute occasion à faire connoître que deux empereurs, ou un empereur et un césar ont gouverné ensemble. Trois mains jointes marqueroient donc l'intention de témoigner que l'empereur s'est adjoint deux augustes, ou s'est subordonné deux césars, ce qui est entièrement contraire à la vérité historique. Titus Antoninus ne créa ni deux augustes ni deux césars; il n'unit donc jamais sa main droite à deux mains droites. Lorsque vers l'an 150 il donna l'exercice des fonctions d'empereur à Marc-Aurèle, il ne lui conféra pas le titre d'Auguste; il n'accorda jamais celui de Cæsar à Lucius Commodus; quand au moment de sa mort il nomma expressément Marc-Aurèle son successeur, il ne daigna pas même mentionner cet autre fils d'adoption.... Ce type qui n'exprime point un fait, doit, en vertu de la convenance avec les évènemens politiques du temps, être supposé exprimer un souhait, un vœu, un conseil... Une conjecture telle que celle-ci n'inspire-t-elle pas plus de confiance que celle d'Occo ou du comte Mezzabarba, qui disent: « cette médaille a été frappée pour indiquer la concorde qui se maintint dans le gouvernement de l'empire entre Antoninus Pius, Marc-Aurèle et Verus. » Or, Verus ne gouverna jamais, pas même durant qu'il étoit Empereur.

Un même type annonça à Titus-Antoninus et à l'empire tout entier, que l'héritier du pouvoir feroit briller dans sa personne, l'amour des hommes,..... qu'il mettroit en honneur devant les nations, la volonté de l'ordre, l'art de créer ou d'entretenir l'union, un esprit pleinement social, le culte de la liberté et des vertus qui rendent les hommes dignes de le professer, les inspirations comme surnaturelles du sentiment et de l'intelligence (2)... Ce fils d'un père adorable, cet Empereur formé par un maître consommé en vertu, en habileté, surpassera l'universalité de ceux qui se sont élevés au premier rang des êtres..... surpassera les plus excellens des princes en dévouement pour les peuples... il s'immolera pour eux (3).

---

(2) FELIC. AUG., félicité de l'Auguste. Figure debout, tenant de la gauche un caducée, de la droite un dauphin (2*a*). (*Occo p.* 206. *Numm. Fæsch.*)

(3) Femme debout, tenant de la droite un caducée, de la gauche un globe sur lequel pose *le phénix* (3*a*). (*Ramus, p.* 288.)

(2*a*) Le dauphin représente spécialement l'ami de l'homme.... un court exposé des principaux faits fabuleux où on le fait intervenir, et celui de quelques traits de son caractère, dispensera de déterminer d'une façon plus developpée comment il est devenu le symbole des attributs moraux dont on décore Marc-Aurèle.

Le dauphin sauva Arion, etc.... il négocia le mariage de Neptune et d'Amphitrite; par l'ordre d'Apollon à qui il étoit consacré, il guida un bâtiment monté par une troupe de Crétois, et conduisit en Colonie cette troupe vers la Phocide.... Il décoroit le bouclier d'Ulysse.... Il se joue à l'entour des vaisseaux, et son image entortillée autour d'un trident, symbolise la liberté du commerce et l'empire de la mer. Son effigie portée sur une hampe servoit d'annonce aux sacrifices des quindécemvirs, ces magistrats préposés par l'Etat, à la fonction de consulter les oracles, de garder les livres sybillins, et de régler les sacrifices et les solemnités extraordinaires de la religion.

(3*a*) Que dire sur le phénix qui ne soit universellement connu? La valeur symbolique que les Egyptiens attribuoient à son image, a été acceptée par les autres peuples, sans être comprise; elle attache à son apparition le renouvellement de la grande période, c'est-à-dire, le retour de la grande année astronomique, résultant de la révolution entière des points équinoxiaux.

RÈGNE DE MARCUS-AURELIUS-ANTONINUS.

SUITE DE L'AN 914 (E. R.). 161 (E. C.).

MARC-AUR. EMP. P. TR. XV. CONS. III. AGE 40 ANS.

Le sénat félicite Marc-Aurèle d'avoir donné l'exemple d'un grand acte d'affection pour l'état et pour le frère d'adoption qu'il vient d'associer à l'empire (1).

Le conseil dirigeant lui rappelle que c'est par l'universalité des avantages naturels et acquis, par la double force de l'âme et de l'esprit, dont l'absolue supériorité s'est développée en lui, qu'il a mérité de ceindre la couronne des victorieux (4).

On lui fait entrevoir l'intérêt prochain qu'il peut avoir à s'attacher les prétoriens,... l'armée. Il faut qu'il apprenne aux soldats à le juger tout prêt à se faire guerrier comme eux (4 *bis*), à être guerrier avec continuité, ou belliqueux comme ils le sont (5).....

il faut aussi que les peuples, pénétrés du sentiment de sa douceur, révèrent à la fois dans sa personne, l'homme fort, et l'instaurateur de la paix (6);... quant à l'opinion que prendra d'eux sa prudence, il convient que sans cesser d'être bienveillante, elle s'étudie à considérer comme des êtres mixtes, les hommes soumis à l'état social, et qu'il rapproche et unit pour le commun service. L'art de les conduire, de les gouverner, est délicat et difficile.... Avec lumière, avec bonté, avec humanité, sache en cette noble direction tenir compte du rapport mystérieux qui unit en eux les inclinations brutales et l'intelligence la plus noble.... sache tenir compte d'une force composée qui échappe à toute évaluation (6 *bis*).

(6 *bis*.) *Temporum felicitas*, félicité des temps; quadrige de Centaures, Hercule sur le char. (*Occo*, *loc. cit.*)

On lui offre avec une bienveillance affectueuse, les promesses de toutes les sortes de sécurités qui sont comprises dans la garantie de la santé. On lui atteste qu'elles émanent des dieux par qui ont été prodigués pour lui les auspices fortunés (7).

On l'avertit que l'association de deux princes pourra déterminer de grandes dépenses, que son collègue démasque une inclination inquiétante pour les profusions (3) ;.... on l'invite à conserver en sa main la gestion supérieure de toutes les affaires.

Il est nécessaire qu'il se regarde comme le seul chef (8),... comme l'unique guide du char de la république (9),... comme le maître des dieux eux-mêmes (10);... arbitre de tout, qu'il impose à l'autre empereur et l'action et le repos.... qu'il lui assigne pour *fonction, d'exécuter* au loin ce qui requerra l'intervention du souverain, et qu'il ne pourroit exécuter lui-même.... qu'il fasse de cet empereur en second, l'épée et le bouclier, un agent de défense et d'attaque..... mais qu'il se réserve d'être le gubernateur suprême, d'être la Providence qui, du moindre geste, et avec le plus petit instrument fait mouvoir le monde en tout son système.

. . . .
. . . .

On le prévient sur d'autres défauts de son collègue; on glisse que, trompé par sa généreuse bienveillance, il pourroit avoir méconnu le vrai naturel du coursier, sur lequel il se porte à l'action...(11). Verus, en effet, lui est signalé comme un être disposé à se vouer aux passions voluptueuses les moins nobles.

. . . .
. . . .
. . . .

Quand Marc-Aurèle, à l'âge de quarante ans, prit en main le sceptre impérial, ceux qui concoururent à le soumettre aux épreuves pouvoient se dire :

IL EST MAÎTRE DE LUI, COMME DE L'UNIVERS.

---

(11) L'Amour à cheval sur un bouc. (*Occo*, p. 217, *Spanh.*, fol. 200.)

D'un regard profond, ils venoient de constater comment il avoit su étouffer dans son ame, les passions spontanées de même que celles qu'ils parurent vouloir y greffer (1), et que la plupart d'entre eux auroit gémi de voir y puiser de la sève.

Marc-Aurèle ne donna point cette douleur aux amis de la pure vertu; il ne permit point à ceux qui affectoient de ne parler ou agir qu'au nom de la raison, de douter un seul moment que la sienne ne ménageât aux peuples tout le bien-être qu'ils peuvent attendre du dévouement d'un souverain, tout le bonheur qu'ils obtiendront d'autant plus sûrement que ce souverain sera plus rigoureux sur ses propres devoirs, car il sera aussi plus indulgent à la foiblesse... Nul d'entre les hommes d'état n'ignoroit que Marc-Aurèle, en triomphant de toutes passions par sa philosophie, avoit pris dès ce temps, pour règles de conduite, ces trois maximes :

« On ne peut pas faire mener à tout un peuple une vie de philosophe; », t. III, p. 4.

« N'épargne rien pour rendre les hommes moins malheureux et un peu meilleurs; » (*ibid.*).....

« ... et, quant à toi, fais de ta part, ce que la raison te demande. »....

---

(1) On n'a indiqué, dans cet exposé, qu'une petite partie des épreuves auxquelle a dû être soumis Marc-Aurèle. Si nous publions jamais les types dont on fit l'instrument de cette éducation que l'on prolongea si avant dans sa vie, le lecteur attentif pourra acquérir la connoissance de leurs particularités. En variant les institutions de significations, il se donnera les moyens d'observer en détail la progression et le résultat de l'universalité des épreuves auxquelles ce prince a vu soumettre en lui tout ce qu'un homme, tout ce qu'un philosophe même peut craindre que l'on assujettisse à des tentations, à des excitations sérieuses ou persistantes.

MÉLANGE D'ADDITIONS

Qui se rapportent aux Considérations préliminaires *sur les significations allégoriques attribuées aux Médailles.* Page 433.

Dans les considérations préliminaires nous avons fait quelque usage des *médailles des villes et des colonies*; dans l'*exposé* de l'éducation *de Marc-Aurèle, nous* n'avons mis en intervention qu'une seule fois *leur autorité*. Pour soumettre à un emploi régulier et complet les renseignemens que fournissent avec abondance ces médailles, dites impériales grecques, il auroit fallu entreprendre des recherches critiques plus étendues qu'il ne sembleroit, elles auroient eu pour objet de légitimer le calcul des ères diverses qui sont propres aux différentes villes et colonies, et souvent à une même colonie, à une même ville.

Les études que nous avons entamées, nous ont mis à porté de recueillir occasionnellement, un ensemble fort riche de notions positives. Nous présentons au lecteur quelques-uns des documens obtenus. La liberté de disposition et de rédaction qu'il remarquera, résulte de la crainte que nous avons eue de nous laisser aller à de trop longs développemens, quand il nous appartient d'être pressé d'arriver au terme de nos travaux. Ce petit nombre de fragmens rendra facile et peut-être agréable le jeu de divination qui doit faire pénétrer toute l'étendue de signification propre aux types; il achèvera de faire prévoir une partie de l'utilité que leur étude portera à la connoissance de l'histoire, considérée spécialement en ce qui regarde le caractère des personnages dont elle a consacré le souvenir. Nous nous réservons de montrer tous ces résultats nouveaux dans leur rapport exact avec les faits, lorsque nous publierons l'ouvrage intitulé,

MONUMENS DE L'HISTOIRE AURÉLIENNE. Les types allégoriques y sont appliqués à exposer non-seulement l'histoire de l'éducation de Marc-Aurèle enrichie des documens fournis par les médailles impériales grecques, mais même l'histoire de sa vie politique et morale. Ils révèleront en outre les moyens que l'on a employés, soit au nom, soit à l'occasion de ce prince, pour agir sur l'opinion publique au milieu des grandes crises de l'empire.

La suite de l'indication des sujets tirés de la fable et des récits héroïques, qui furent frappés par les villes grecques sous le règne d'Antoninus-Pius (1), nous paroît également propre à intéresser le lecteur et à justifier l'assertion fondamentale que nous avons mise en avant. Elle achèvera de démontrer que pendant la durée, ainsi que dès le commencement de l'Empire de ce sage monarque, on eut la prétention de réunir comme d'un seul mouvement la plus grande partie des ressources que la langue de l'allégorie devoit faire servir à remplir de certaines lacunes. L'histoire héroïque de Rome n'avoit rallié qu'une petite portion de celle de la Grèce; l'on songea à adjoindre les traits les plus remarquables et les plus féconds en applications que présentât la mythologie hellénique. Alors on ordonna au burin exquis des artistes monétaires d'Alexandrie, de retracer tous les travaux d'Hercule, et plusieurs autres sujets que nous allons exposer sommairement. Le lecteur, sans faire beaucoup de frais de sagacité, entrera facilement dans l'intelligence des moyens d'expression qu'ils fournissoient tous. Il mesurera aisément la convenance de signification que les interlocuteurs étoient susceptibles de constater dans les invitations, les préceptes, les avis, les questions, les maximes et les adages auxquels on pouvoit ramener le sens de chacun de ces sujets.

Médailles de l'histoire héroïque des Grecs, frappées à Alexandrie.

Presque tous les travaux d'Hercule... Les bœufs de Géryon;... le sanglier de Calydon;... les oiseaux de

(1) Voyez la page 468 et les suivantes.

Stymphale ;... Cerbère tiré des enfers;... le nettoiement des écuries d'Augias;... la défaite d'Echidna, dont le corps est terminé par deux queues de serpent;... le taureau crétois dompté ;..... les pommes des Hespérides cueillies;... le cerf du Ménale arrêté à la course;... Diomède mis à mort entre ses chevaux.

Sans doute les savans retrouveront dans quelques-uns des cabinets de l'Europe, les monumens numismatiques représentant ceux des travaux du fils d'Alcmène qui manquent ici.

A cette publication qui fut complète, se joignit celle de quelques traits mythologiques fort remarquables. Le coin du monétaire d'Alexandrie a estampé encore les médailles suivantes, qui peuvent être regardées comme les pièces éparses d'une collection *primitivement nombreuse.*

Apollon entre deux Némèses, présentant le symbole de la vie et de la mort, ou celui de la fuite et de la vengeance;.... Mercure Pacifère entre deux chiens..... Persée faisant descendre du rocher Andromède qu'il a délivrée;... Orphée assis et jouant de la lyre au milieu de la foule des animaux;... le jugement de Pâris;... Apollon Citharède assis sur un rocher; à côté de lui Marsyas suspendu à un arbre, et un scythe à genoux aiguisant un couteau sur la pierre... Ces sujets sont tous empreints sur des bronzes de première grandeur. B. I (1).

Nous allons témoigner que l'on procédoit avec ensemble sous le règne d'Antoninus. La preuve résultera de l'exposé relatif aux types zodiacaux qui furent frappés dans la même ville d'Alexandrie.

L'an 8 du règne d'Antoninus-Pius ou 899, dernière année du IXe siècle de Rome, on publie dans la capitale de l'Egypte treize médailles représentant les douze signes du zodiaque et les domiciles des planètes; chacun des revers offre la tête de l'une des divinités planétaires, accompagnée d'un des signes du zodiaque, et d'une étoile qui avertit d'adapter en premier lieu au monument, une signification astronomique. La treizième des médailles montre la tête de Sérapis entourée d'un triple cercle où sont figurées les sept planètes et les douze constellations

(1) Zoëga, Num. Ægyp. Alexandr. Eckel, Doct. Num., t. IV, pag. 67.

de l'écliptique. Ces médailles ont été exécutées dans le cours de l'an 899, ainsi qu'on l'a dit : ce fut sans doute afin d'en offrir la collection en présent à Antoninus, le premier jour de l'année neuf centième de Rome. Est-ce l'académie d'Alexandrie qui a proposé aux magistrats de frapper ces bronzes ;.... et le mérite de l'initiative auquel pourroit prétendre cette académie est-il spontané ou de suggestion?... il n'est pas besoin de mettre en question s'il est remarquable que l'on ait fait servir les médailles à constater systématiquement l'état astronomique et astrologique du ciel, que l'on ait fait concourir avec le renouvellement du siècle, la publication du monument numismatique qui détermine à la fois, selon les opinions du temps, et les grandes influences sidérales et l'aspect uranique du monde à sa naissance (1). Ce monument étoit appelé à exercer sous le règne d'Antoninus, des influences bien plus étendues, bien plus faciles à observer dans leur principe, leur progression et leur effet, que celles des constellations les moins dissimulées en leur action.

Deux érudits très-distingués ont laissé échapper l'occasion de faire valoir le rapport curieux qui existe entre la frappe collective de ces médailles et la rénovation du siècle selon l'ère romaine. M. l'abbé Barthélemy, le plus illustre des deux, n'a pas manqué d'enrichir d'un excellent choix de détails le Mémoire qu'il a composé sur ces bronzes. Pouvoit-on ne pas s'attendre à le voir féconder par de doctes et ingénieux rapprochemens un pareil sujet? Il faudroit avoir oublié qu'il est entre tous les savans celui qui a possédé au plus haut degré et dans le plus juste équilibre, la perfection de la doctrine et de la sagacité. Supérieur plus qu'aucun autre aux petits aperçus, aux vues de spécialité, ainsi qu'aux petites superstitions qui ont nui au crédit entier de certains érudits de pre-

(1) Un tel exemple est bon à imiter en l'appliquant à des résultats authentiques et directement utiles... Pourquoi ne consacreroit-on pas ainsi les découvertes importantes dues à l'observation, ou aux calculs astronomiques? il seroit difficile que la science, en imitant de nos jours ce qui se fit au 17e siècle, n'eût pas à confier au bronze quelque document plus intéressant et moins hasardeux que celui qui légua à la postérité, par l'entremise d'une médaille, l'horoscope de Louis XIV, (*Voy. Menest., Hist. de Louis-le-Gr., p. 4.*)

mier ordre, n'a-t-il pas toujours su mieux qu'aucun autre entourer de rapports remplis de justesse et de convenance les questions que l'on pourroit appeler disgrégées, et les agrandir par les généralités qu'il rallie autour d'elles, en maître consommé tout à la fois dans la doctrine et dans l'art.

La courte dissertation qu'il a composée nous donne occasion de constater, et ensuite d'étendre un synchronisme curieux : celui qui établit sur le témoignage de Censorinus (*de die natali*, *c.* 21) que la période égyptienne dite période sothique dont la durée étoit de 1461 ans, s'est renouvelée l'an 892 (E. R.), ou 139 (E. C.): année qui est celle de l'avènement d'Antoninus-Pius et la première du Cæsarat de Marc-Aurèle..... Nous tirons de l'indication *fournie par le* respectable académicien un autre rapprochement *subordonné au premier*, mais plus marquant encore. Le jour où l'on *présenta au nom* des savans d'Alexandrie, les médailles zodiacales à Antoninus-Pius, ce jour premier, qui commençoit le 9e siècle de Rome, appartenoit à la fois à la 9e année du règne d'Antoninus, à la 9e du Cæsarat de Marc-Aurèle, et à l'an 9e de la période sothique (1).... Se trouvoit-il donc quelque docte personnage parmi les membres du conseil dirigeant ?... Le culte superstitieux que l'on continuoit de rendre aux nombres, la religion arithmétique qui régnoit alors, brillante encore de plusieurs des beaux dehors de l'ordre, aura voulu sans doute accorder quelque marque de déférence à la quantité 9. Personne n'ignore qu'il s'attachoit à l'ennéade un singulier mélange de propriétés redoutées et de propriétés respectées. (2).... Ainsi s'expliqueroit en dernier *terme la* présentation de cette collection *solemnellement* opérée le premier jour de l'an 900 de Rome.

M. Barthélemy avance que comme l'avènement de Titus-Antoninus qui date du 10 juillet est infiniment peu éloigné du 20 ou 22 juillet, jour anniversaire de la création du monde, selon l'opinion des Egyptiens (*Solin.* c. 32), on avoit eu l'intention de faire allusion au renouvel-

(1) Cronolog., t. IV, p. 358.
(2) Eckel, Doct. Num., t. IV, p. 71, et Barthel., Mém. Acad. Inscr., t. 41, p. 501.

lement de l'ancien et heureux état de la terre et de ses habitans, en offrant au monarque un monument astronomique par lequel se représentoit l'état du ciel à la naissance du monde. Macrobius, en effet, transmet l'indication de la théorie de convention qui, se coordonnant en grande partie à la distance où les planètes sont de la terre, établissoit qu'au moment où le monde entama son mouvement, la lune se leva la première et qu'elle étoit alors dans le signe du Cancer; que le soleil placé dans le Lion la suivit de près, et que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, apparurent successivement chacun dans les signes qui leur sont affectés (1). Les cinq planètes qui s'étoient élevées les dernières sur l'horison, prirent un second domicile dans les cinq constellations qui n'avoient pu subir encore la loi d'occupation... M. Barthélemy procède ensuite au développement de l'allusion qu'il soupçonne être dirigée vers l'Empereur régnant.

« Les planètes, dit-il, sont dans les signes avec lesquels lors de la naissance du monde, elles se levèrent successivement à l'horizon, parce qu'on a voulu exprimer le bonheur qu'Antonin procuroit à ses peuples, et les vœux qu'ils formoient pour sa conservation.... Graver sur des monumens publics toutes les planètes dans leurs anciens domaines, c'étoit rappeler l'état primitif du ciel, la naissance du monde, un nouvel ordre de choses, c'étoit tracer dans une suite de tableaux ce vers de Virgile:

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

(1) Les médailles Alexandrines associent Saturne et le Capricorne, Jupiter et le Sagittaire, Vénus et la Balance, Mars et le Scorpion, Mercure et la Vierge, tel est le premier domicile de ces cinq planètes; au domicile du second ordre appartient l'union qui nous fait voir Saturne et le Verseau, Jupiter et les Poissons, Vénus et le Taureau. Deux types manquent : ils devoient représenter Mars dans le Bélier, et Mercure dans les Gémeaux.... Les répétitions qui montrent la même divinité habitant deux signes, correspondent au rapport présenté entre les planètes et les constellations zodiacales par tous les auteurs des IIIe et IVe siècles de l'E. C., qui ont traité de l'astronomie et de l'astrologie. Ils disent : « Saturne habitoit le Capricorne et le Verseau, Jupiter habitoit le Sagittaire et les Poissons, Mars le Bélier et le Scorpion, Vénus la Balance et le Taureau, Mercure les Gémeaux et la Vierge. » (Vide Macrob. Somn. Scip. l. 1, c. 21. Sext. empyr. adv. astrolog., p. 343. Tetrabiblos, p. 10. Firmicus, t. II, c. 11.)

Ces assertions possèdent le double caractère de la convenance et de la vérité; mais, en matière de politique et d'allégorie, une convenance n'exclut pas l'autre, et les vérités de détail se font place avec complaisance, les unes à côté des autres. Quand on rapproche de la publication collective des travaux d'Hercule, les autres publications systématiques que nous avons indiquées, et celle de la collection des médailles uranographiques, on se sent entraîné à supposer que cette dernière émission de monnoie scientifique avoit aussi pour objet de renouveler le fond sur lequel s'opéroit la circulation des idées allégoriques... S'il ne reste point de traces de l'emploi de ces valeurs représentatives, c'est parce qu'on le réservoit pour les grandes occurrences, celles des naissances, et surtout pour de grands coups qui étoient réputés coups de destinée.... *Il avoit lieu alors comme fortuitement*, par *présentation occasionnelle*..... *Tous ces types sont de la plus belle fabrique à ce titre qu'il falloit motiver l'intérêt qu'on mettoit à les offrir et à les réoffrir aux regards et à la méditation.*

Il ne nous sera pas difficile de prouver que plusieurs autres villes d'Orient ont été appelées comme Alexandrie, à accroître le nombre des types de leurs médailles, en y faisant représenter pour la première fois, ou en réaccréditant après un long intervalle écoulé, plusieurs sujets remarquables tirés de l'histoire des dieux, ou des héros qu'elles honoroient. Nous possédons la certitude qu'il en a été ainsi des villes de Smyrne, Ephèse, Cyzique, Amastris de Paphlagonie, Corinthe, etc., etc.

. . . .

Nous allons maintenant faire connoître quelques résultats généraux et quelques aperçus particuliers, recueillis au milieu des recherches préparatoires que nous opérions pour l'histoire numismatique de Marc-Aurèle.

Il n'est point d'empereur (Caracalla excepté) sous le nom, en l'honneur ou à l'usage duquel un aussi grand nombre de villes ait frappé autant de monnoies qu'il en a été frappé pour Marcus-Antoninus et sa famille (1).

(1) Vaill. Num. Imp. Græc. à pop. Græc. loquent... Eckel, Doct., Num. *Uterque passim.*

Nous n'avons pas compté moins de deux cent cinq villes ou peuples qui lui ont voué des types...... Les médailles des villes et colonies portent plus fréquemment que sous aucun règne que ce soit, les noms des diverses magistratures municipales et des magistrats. Il est en outre beaucoup de cités qui ne commencent qu'à partir de son règne à les inscrire.... On peut conclure de là, que, par une grande mesure, Marc-Aurèle a restitué l'ancienne forme d'administration aux villes qui en avoient été privées à une époque quelconque, et qu'il a généralisé l'institution d'un nouveau régime municipal pour un certain ordre de celles qui, depuis les Romains, avoient laissé s'éteindre le leur.

. . . .

. . . .

Jamais l'omonoïa (ὁμονοια), *Concordia*, l'alliance, le pacte d'alliance ou de fédération ne fut aussi commun entre les villes que sous son empire et celui d'Antoninus. N'appartenoit-il pas à l'un et à l'autre Empereur de déterminer les peuples à multiplier ou à resserrer les liens sociaux?.... Il n'est point de prince dont le nom soit devenu durant sa vie et après sa mort le prénom inscrit sur les médailles de tant de magistrats des villes, et même de tant de citoyens de tout ordre.

Il n'a pas voulu permettre que d'autres villes que ses propres colonies s'attachassent son nom : nous n'en pouvons compter que quatre qui se le soient attribué : Aureliæ-Carrhæ et Aurelia-Singara en Mésopotamie, Aurelia-Ovilabis en Norique et Aurelia-Lauriacensis vers la Rhétie (on n'a point de médailles des deux derniers établissemens). Il a donc voulu laisser à chaque ville le nom qu'elle étoit accoutumée à honorer ou à faire honorer. Après Alexandre, dit le Grand, nuls princes n'ont dépossédé plus de cités de leur ancienne appellation, pour y substituer la leur propre, que ne l'ont fait Adrianus, et surtout Commodus.

On peut conclure de la fréquence d'emploi, d'une figure ou d'un type associé à l'image d'un empereur, que ce type, en vertu d'une convention quelconque, est un des symboles spéciaux du prince, qu'il représentoit le prince. Chaque souverain avoit plusieurs symboles.

Parmi ceux de Titus-Antoninus et de Marc-Aurèle, Esculape, curateur souverain de tous les maux, tenoit le premier rang. Quant à Verus, le serpent qui avoit été le symbole de Domitianus devint le sien. Les villes par lesquelles il est consacré des médailles au collègue de M. Antoninus, sont spécialement celles qui faisoient intervenir des reptiles dans la collection de leurs types. On lui affectoit encore l'effigie du dieu Lunus, ou de la lune révérée comme être mâle. Cette image est celle d'un jeune et beau Phrygien, derrière les épaules duquel se voit un large croissant; c'étoit désigner Lucius-Verus comme un être inégal, équivoque, fantasque; c'étoit l'assimiler au lâche Pâris, provocateur de la ruine de Troie... Le cheval à réfréner fut le symbole le plus innocent que l'on continuât d'attribuer à *Commodus; Hercule* étoit son type adulateur : on lui fit rencontrer celui de *Ganimède... on lui* fit rencontrer autre chose que des êtres mythologiques et des sujets symboliques: nous voulons indiquer une peinture historique qui dut être formidable à ceux devant qui on l'apposoit. Les Laodicéens de Cœlesyrie lui consacrent un revers de médaille où se voit une femme tenant de la gauche une tête humaine, elle a le pied sur la proue d'un vaisseau... C'est Isis tenant la tête d'Osiris, Astarté contemplant celle d'Adonis... C'est plus que cela, nous y reconnoissons une représentation affligeante pour l'humanité... et le tyran devoit y voir une atrocité reprochée, ou l'avertissement d'un sort tragique.

Le même type a été dédié, fort respectueusement sans doute, par Cæsarée de Samaritide, à Nero, à Domitianus, à Julia-Domna mère de Caracalla, femme très-suspecte de férocité, à Caracalla et à Geta ses fils... L'an 14 du règne inscrit autour de la médaille du fils d'Agrippine est l'année même de la mort de ce tyran (1). L'abbé Belley prétend avoir reconnu sur une médaille du cabinet de Pellerin, que la tête coupée étoit la tête elle-même de Nero, couronnée de laurier. Cette assertion a semblé alors incroyable aux numismates (2) : comment se détermineront-ils à la juger maintenant?

(1) Mém. Acad., Inscript. et Bel.-Lettr., t. XXVI, p. 453.
(2) Eckel, t. III, p. 428.

Nous avons parlé de la force significative attribuée aux noms. Quantité de types se produisent à l'appui de nos diverses allégations : on en remarquera un qui profère:... tu marches sur des charbons ardens;.... il appartient à *Castabala* de Cappadoce. Par un jeu de mots dans lequel interviennent les deux langues grecque et latine, le nom du lieu peut signifier : rejeter la chasteté, abjurer la pureté; et les seules médailles de cette ville que l'on connoisse portent la tête de Faustina, de Lucilla, d'Elagabalus le plus dissolu des hommes, de Macrinus si recommandable dans la vie privée, qui affecta long-temps d'imiter les mœurs Auréliennes, et que le trône vit trop promptement démentir la plupart de ses vertus (1).

Nous avons dit que, sans tenir compte des types, une médaille devoit souvent au nom du lieu d'origine toute sa valeur significative : en voici une preuve... On ne connoît encore qu'une seule monnoie timbrée du nom d'une petite île voisine de Samos; le revers n'offre que la tête de la déité de l'île, sans aucun attribut, comme pour témoigner que cette médaille ne devra qu'à la dénomination de son lieu d'origine le sens qu'on lui affectera. Cette petite île s'appelle *Icaria* ou *Icarus*..... en mémoire de la chute de l'enfant de Dédale.... L'unique pièce de monnoie qu'ait jamais frappée Icaria, elle la dédia à l'enfant de Marc-Aurèle, à Commodus empereur.... Il put lire aussitôt... fils insensé d'un père sublime... (2).

Nous n'avions point fait connoître que quelquefois sans image, tableaux historiques ni symboles, sans jeux de mots, sans allusions aux types habituels, sans prestiges d'aucune sorte, les médailles exprimoient nettement une indication quelconque, par un mot pris dans son acception directe; un exemple s'est présenté; il s'en offrira cent autres.

Les Lymiriens ou habitans de Lymira de Lycie, ΛΥΜΙΡΩΝ, frappent une pièce de monnoie en l'honneur de Gordianus empereur... Au bas d'un monticule qui laisse échapper un filet d'eau où s'abreuve un bœuf, on lit le mot grec ΡΗΓΜΑ, *eruptio*, éruption. Ce mot se rapporte

(1) Vide Eckel, t. III, pag. 192.
(2) Eckel, t. II, p. 567.

sans doute dans son premier sens à l'apparition première de la fontaine gravée sur l'aire de la médaille et que Pline qualifie miraculeuse; mais ainsi que le nom lui-même de la ville dont l'étymologie retrace les idées de privation et de famine, de plus encore, celles de dommage et de ruine, le mot PHΓΜΑ, éruption, a une relation évidente avec les détails et le fond de la trahison qu'exerçoit alors contre Gordianus son préfet du prétoire, Philippus... Cet ambitieux, agissant au nom du souverain qu'il vouloit déposséder, harassoit de marches forcées, faisoit mourir de faim et de soif dans les déserts de l'Orient les légions pour les forcer à se soulever, *à faire éruption*. Elles l'accomplirent par un soulèvement immense à la suite duquel elles forcèrent Gordianus de recevoir pour collègue Philippus.... *Quelques mois après* l'empire n'eut plus qu'un seul souverain : *c'étoit celui que les soldats avoient intronisé* (2).

Un dernier exemple fera connoître l'énergie pittoresque qui résulte du concours de la valeur significative des noms, avec celle des dessins. La ville d'Ægæ en Cilicie dont le nom est apparenté avec le mot grec *αιξ, αιγος* (Aïx, Aïgos), chèvre, et qui avoit pour symbole parlant parmi ses types une chèvre, dédie à Adrianus, à son passage en Cilicie l'an 131 (E. C.), une médaille timbrée de l'an de son ère propre qui répond aux années 884 et 885 (E. R.). L'empereur y vit représentés un aigle posé sur un bâton et près de la partie inférieure du bâton, un lièvre : ainsi deux êtres éminemment agiles au vol et à la course, et l'animal qu'un insurmontable instinct entraîne à la vie errante, à une sorte de vagabondage, avertissoient ensemble Adrianus de qualifier lui-même ses excursions, préjudiciables de plus en plus à l'ordre général. Le docte M. Vaillant donne à ce sujet des détails qui n'atteignent qu'un certain ordre de vérités qu'on pourroit appeler de premier degré : « ce type, dit-il, fait allusion au goût d'Adrianus pour la chasse. Sans doute les habitans d'Ægæ ont fait hommage à ce prince de quelques aigles du mont Amanus, qui avoient été bien dressés à la chasse aux lièvres;

(2) Eckel, t. III, p. 4.

on sait que cette sorte de chasse étoit fort pratiquée des anciens (1) » (*).

Nous avons parlé de certains jeux de mots consacrés par les légendes des monnoies ; il en est plusieurs qui, en contradiction avec le nom qu'on leur donne, sont empreints d'une gravité remarquable. Une combinaison d'idées du caractère le plus sévère, se présente sous l'apparence de l'une de ces allusions équivoques, dans la légende d'une médaille sur laquelle nous avons déjà donné quelques notions (2).

Au sommet d'un mont vers la base duquel on voit un globe brisé, à l'extrême cime de cette montagne entourée de flammes, que les numismates s'accordent à dénommer un volcan, se dresse une figure de Jupiter... Voilà le maître des dieux, le dieu très-haut, le très-haut, dominant tout ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé sur le globe, commandant à tout ce qu'il y a de plus formidable sur la terre et dans l'air. La légende qui couronne en quelque sorte l'image du dieu donne à lire le mot grec ΥΠΑΤΟΣ (upatos), suivi de la lettre Γ. Ce mot et la lettre qui s'y joint équivalent à la désignation de dignité Consul III... Il faut dire pourtant que le mot Υπατος en grec n'est appliqué que par antonomase à représenter l'idée de consul. Le sens propre qui lui appartient, est celui de *Summus*, le plus haut, le très-haut, le souverain par excellence... Upatos inscrit donc au-dessus de la figure du dieu la dénomination significative qui lui appartient exclusivement, il le qualifie, l'être qui est au-dessus de tout, l'être suprême... Veut-on faire concourir à la signification générale la lettre numérale Γ?... Suivant la méthode cabalistique et orientale actuelle, qui fut aussi celle des Grecs et des Latins, on la prendra pour l'initiale d'un mot; elle représentera ΓΗΣ (guès), génitif

(1) Vaill. Imp. Græc., p. 241.

(*) On sait que c'est sous la légende *tellus stabilis* qu'on reprochoit à Adrianus ses excursions continues; la même légende, que des antiquaires ont traduite par ces mots *la terre rassurée*, a été attachée à un type qui reprochoit à Commodus l'opiniâtreté sédentaire avec laquelle il restoit à Rome. Il n'existe rien de plus spirituel et de plus délicat que l'invention et le dessin de ce bronze. Voyez mus. de Flor. règne de Commodus.

(2) Chronol., t. IV, p. 411.

de γαια (gaïa), la terre : on lira alors, le dominateur souverain de *la terre*...... Cependant il nous appartient de lire quelque chose de plus significatif et de plus grand encore...... Comprenons donc que l'on a voulu montrer et dénommer dans *Jupiter montanus*, ou Jupiter élevé au-dessus des monts, l'arbitre suprême des fléaux, le souverain auquel toutes les calamités naturelles et les calamités sociales obéissent en leurs éruptions, le dominateur absolu des empereurs et des rois... Si l'on revient sur l'explication ébauchée que nous avons présentée (1), et si l'on s'arrête à considérer en quel état de crise, d'une part les fléaux naturels, de l'autre la guerre et les premiers mouvemens de l'ambition de Verus et de Cassius plongeoient l'empire romain, on mesurera avec surprise à *quelles* grandes idées peut se rattacher une combinaison de l'*équivoque, un jeu de mots*. Celui que nous faisons connoître, résulte de la séparation par l'effet de laquelle le titre de l'une des magistratures de Verus et de Marc-Aurèle, déplacé du rang qu'il tient d'ordinaire, a été transporté, contre l'usage, de la partie antérieure, ou face de la médaille, au revers sur lequel est empreint ce beau type. (2) De deux savans l'un a vu sur ce revers la lettre numérale B (II); l'autre, la lettre Γ (III); cela s'explique aisément : le même type doit avoir été renouvelé plus d'une fois.

Deux observations, l'une relative aux arts, l'autre à la politique, termineront enfin ces additions.

Le dessin appliqué aux médailles avoit été, comme celui de la plastique, noble et grave sous Marc-Aurèle. L'intention de signification, la disposition, l'ordonnance, étoient largement conçues; l'art se conformoit au caractère du prince, obéissoit à sa raison. Sous Commodus, tous ses moyens se tournèrent vers la grâce et l'élégance. Aucun type de coin grec ou romain ne surpasse, n'égale même ceux dont la légende est, *tellus stabilis*, *temporum felicitas*, et vingt autres, pour le charme de la composition, la pureté exquise du trait, et en même temps l'esprit qui brille dans l'invention des

(1) Tome IV, p. 411.
(2) Patin, Numism., Colon., p. 241, et Tristan, Comment., Méd., t. I, p. 690.

nouveaux attributs. Ils respirent la volupté; quel contraste!... L'art se conformoit au tempérament du nouveau prince, il déféroit à ses passions;..... et toutefois cette expression de volupté avoit encore par relation quelque chose de moral; car Commodus étoit plongé dans d'effroyables débauches.... On ne connoîtra complètement l'état des arts sous l'empire de Marc-Aurèle, qu'en étudiant ce qu'ils furent durant le règne de son fils.

. . . .

Le docte et judicieux Pellerin a observé, sans en tirer aucune conséquence, que ce fut sous le règne d'Antoninus et de Marc-Aurèle que l'on cessa presque entièrement d'inscrire sur les médailles de petit bronze, les deux lettres S. C., *senatus-consulto*, par délibération du sénat. Ces médailles, dites aussi de troisième module, constituant la petite monnoie à l'usage du peuple, selon ses deux valeurs, soit numéraire, soit allégorique, il nous paroît évident qu'également probes dans leurs intentions, les empereurs et le conseil dirigeant voulurent ne plus exposer le sénat aux préventions des citoyens de l'ordre inférieur (1)..... Quel esprit d'équité dans ces deux souverains !..... Et cependant, ils sont peut-être de tous les Empereurs, ceux qui ont donné le moins de témoignages de faveur au patriciat.

(1) Pellerin, suppl. II, pag. 54.

FIN DE L'EXPOSÉ DE L'ÉDUCATION DE MARC-AURÈLE PAR LES MÉDAILLES.